

**Wajdi
Mouawad**

Anima

roman

LEMÉAC / ACTES SUD

DOMAINE FRANÇAIS

ANIMA

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

THÉÂTRE

ALPHONSE, Leméac, 1996.

LES MAINS D'EDWIGE AU MOMENT DE LA NAISSANCE, Leméac, 1999 ;
Leméac / Actes Sud-Papiers, 2011.

PACAMAMBO, Leméac/Actes Sud-Papiers, coll. « Heyoka Jeunesse », 2000 ;
Leméac/Actes Sud Junior, coll. « Poche théâtre », 2007.

RÊVES, Leméac / Actes Sud-Papiers, 2002.

WILLY PROTAGORAS ENFERMÉ DANS LES TOILETTES, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2004.

ASSOIFFÉS, Leméac / Actes Sud-Papiers, 2007.

LE SOLEIL NI LA MORT NE PEUVENT SE REGARDER EN FACE,
Leméac/Actes Sud-Papiers, 2008.

SEULS. CHEMIN, TEXTE ET PEINTURES, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2008.

LE SANG DES PROMESSES. PUZZLE, RACINES ET RHIZOMES, Actes Sud-Papiers / Leméac, 2009.

JOURNÉE DE NOCES CHEZ LES CROMAGNONS, Leméac / Actes Sud-Papiers, 2011.

TEMPS, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2012.

LE SANG DES PROMESSES

LITTORAL, Leméac / Actes Sud-Papiers, 1999 ; 2009 ; Babel n° 1017.

INCENDIES, Leméac / Actes Sud-Papiers, 2003 ; 2009 ; Babel n° 1027.

FORÊTS, Leméac / Actes Sud-Papiers, 2006 ; 2009 ; Babel n° 1103.

CIELS, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2009 ; Babel n° 1122.

ROMANS

VISAGE RETROUVÉ, Leméac/Actes Sud, 2002 ; Babel n° 996.

UN OBUS DANS LE CŒUR, Leméac / Actes Sud Junior, coll. « D'une seule voix », 2007.

ENTRETIENS

« *JE SUIS LE MÉCHANT* », entretiens avec André Brassard, Leméac, 2004.

OceanofPDF.com

WAJDI MOUAWAD

Anima

Roman

LEMÉAC / ACTES SUD

OceanofPDF.com

Leméac Éditeur reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition et remercie le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Toute adaptation ou utilisation de cette œuvre, en tout ou en partie, par quelque moyen que ce soit, par toute personne ou tout groupe, amateur ou professionnel, est formellement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de son agent autorisé. Pour toute autorisation, veuillez communiquer avec l'agent autorisé de l'auteur : Simard agence artistique inc., 3536, rue Ste-Émilie, Montréal (Québec) H4C 1Z2, Canada. 514 578-5264, info@agencesimard.com

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur

©LEMÉAC, 2012
ISBN 978-2-7609-0829-1

©ACTES SUD, 2012
pour la France, la Belgique et la Suisse
ISBN 978-2-330-01263-2

Imprimé au Canada

OceanofPDF.com

*à toutes les lettres de l'alphabet
avec une pensée particulière pour
A. B. G. E. K.
doublement P. doublement R.
et S.*

OceanofPDF.com

J'ai mis mes paroles dans ta bouche

Isaïe, 51-16

*Où sont donc les foudres de Zeus, où est le soleil flamboyant, si, à la vue de
pareils crimes, ils restent sans agir dans l'ombre ?*

Sophocle, *Électre*

OceanofPDF.com

I

BESTIÆ VERÆ

OceanofPDF.com

FELIS SYLVESTRIS CATUS CARTHUSIANORUM

Ils avaient tant joué à mourir dans les bras l'un de l'autre, qu'en la trouvant ensanglantée au milieu du salon, il a éclaté de rire, convaincu d'être devant une mise en scène, quelque chose de grandiose, pour le surprendre cette fois-ci, le terrasser, l'estomaquer, lui faire perdre la tête, l'avoir.

Lâchant le sac plastique jaune, le matin même elle lui avait dit de sa voix enjouée Tu achèteras du thon car le-thon-c'est-bon, il comprenait qu'elle était morte puisqu'elle avait les yeux ouverts, le regard fixe et tenait, entre ses mains, sa blessure, le couteau planté là dans son sexe.

Ôtez la terre dessus ma tête, voulut-il hurler, comme au jour ancien où des hommes l'avaient enterré vivant. Il ne faut pas que je pleure, s'était-il répété, si je pleure, si je crie, ils recommenceront, me sortiront, me tueront et me remettront dedans. Et là encore, debout au milieu du corridor de l'entrée, perdant la mesure du temps, il n'a pas bougé, n'a pas respiré, de peur que cela ne recommence, quelle ne meure de nouveau, ce qui était absurde enfin puisqu'elle était morte de toute évidence, les mains agrippées à la lame, bouquet de fleurs sur son ventre cassé. Sans doute avait-elle tenté de retirer le couteau durant son agonie, je l'ignore, mais si tel était le cas, elle a dû mourir avant, l'effort exigeant trop de sang. Il a imaginé, j'en suis sûr, les derniers battements de son cœur, poisson-chat au milieu de la poitrine, abandonné à lui-même, entraîné vers les profondeurs. Il a imaginé, j'en suis sûr, son sang courir une dernière fois, fuite effrénée, aveugle, à travers le dédale de ses veines pour jaillir comme un éclat de rire par la blessure ouverte, son sexe, où le couteau avait été planté puis replanté puis replanté et replanté encore.

Léonie !... Léonie !... Ce n'était rien, ni un appel, ni une plainte, à peine un souffle, le réflexe du quotidien. Il aimait tant dire son prénom, il y mettait chaque fois toute la douceur dont il était capable, Léonie, j'aime tellement dire ton prénom, Léonie, et on fait naître des libellules à chaque mouvement des lèvres, Léonie, il n'y avait plus de libellules. Devant lui se dressaient mobiliers et objets, insupportables dans leur mutisme, leur indifférence au malheur.

La lumière du jour, demi-teinte par demi-teinte, s'est retirée de l'appartement, aspirée à travers les deux grandes fenêtres comme au fond d'un entonnoir, par le mouvement général du monde. C'était l'heure où le ciel, dans sa limpide beauté, conservait sa luminosité azurée semblable aux vitraux de la cathédrale où j'aime traîner quelquefois.

Je ne peux pas dire combien de temps il est resté sans bouger, combien de temps est passé avant qu'il n'aille s'agenouiller à ses côtés. Je le voyais dans la lueur jaunâtre des lampadaires extérieurs qui éclaboussaient, par taches, une partie du salon. Il a approché son visage de son visage, chaque instant nous éloignait d'elle, Léonie était pâle comme une étoile trop lointaine, bleuie par les ténèbres de la nuit. Il s'est redressé, a relevé la tête, il a cherché son souffle et, se prenant le ventre de ses bras croisés, comme pour calmer une crampe aiguë, il a eu un gémissement, ni cri ni pleur, davantage un vomissement rauque, créant une vibration telle que les vitres de l'appartement se sont mises à trembler dans leur cadre de bois.

Le monde est immobile tant que les humains se tiennent debout. C'est une loi innée, inscrite dans mes gènes. Voilà pourquoi ma frayeur a été grande lorsque je l'ai vu à quatre pattes, les mains à plat dans la flaque de son sang, penché vers la surface pour en boire la couleur. Se relevant, il a regardé ses paumes et les a posées sur son propre visage.

J'ai mangé le thon qui était dans le sac et bu l'eau des toilettes. Il y a eu la nuit puis le soleil et encore la nuit puis

des nuages et la pluie et encore la nuit et des oiseaux avant que la porte ne soit fracassée et que des hommes, que je ne connaissais pas, ne viennent les prendre et les emporter tous les deux.

OceanofPDF.com

PASSER DOMESTICUS

Deux jours durant il n'a pas quitté le lit dans lequel on l'avait couché. Se levait-il, la nuit venue, pour arpenter l'espace de sa chambre, en proie à son chagrin ? Notre nature, liée au mouvement diurne de l'existence, nous interdit de l'affirmer avec certitude malgré l'attention portée à son égard par l'ensemble de notre bande. Depuis son arrivée, une vigile improvisée s'est organisée parmi nous, les uns relevant les autres dans un va-et-vient incessant entre nos différents lieux de repos et le rebord extérieur de sa fenêtre, située au huitième et dernier étage du grand pavillon de pierre dont la façade, surmontée d'une toiture en ardoise, est tournée vers le couchant. C'est un bâtiment entouré d'un jardin où vit une importante communauté d'arbres avec lesquels nos ancêtres entretenaient, déjà à l'époque où cette ville n'était qu'une immense et profonde forêt, une relation amicale et pacifique. Mais le monde a changé par l'usage qu'en font les humains. L'architecture de la ville et la prospérité de ses habitants attirent, au fil des saisons, diverses races venues ici dans l'espoir de sauvegarder leur espèce. Cela nous oblige à une vigilance accrue. Dès les premières lueurs, nous nous jetons en nuées sur les arbres du jardin, lançant des cris stridents, pour rappeler que l'ensemble de ce territoire nous appartient. Nous sommes petits, mais la vivacité de nos déplacements et notre capacité à agir de manière groupée nous permettent de nous défendre contre nos prédateurs, souvent solitaires dans leur action.

Nous ne savons pas si c'est un effet de sa volonté, mais de toutes les fenêtres de la façade ouest, la sienne, seule, demeurerait entrouverte du matin au soir, laissant filtrer vers l'extérieur la chaleur des calorifères. Attirés par ce bien-

être, nous avons appris à profiter du mouvement des rideaux pour l'observer à travers l'entrebâillement. Le premier jour, il a refusé de boire, de manger et, en dehors du personnel hospitalier, il n'a accepté aucune visite. Sa chambre se remplissait de fleurs, votre sœur, vos amis, lui disait-on. Sur la table, roses, jonquilles et tulipes s'ajoutaient aux lis et aux marguerites, dans les vases en plastique et lorsqu'il n'y a plus eu suffisamment de place, on a déposé ce qui arrivait sur le carrelage, contre le mur de la pièce. Sans effusion, on lui lisait la carte qui accompagnait chaque bouquet : Nous sommes là ! Pensées sincères ! Avec toi dans la peine ! Il ne réagissait jamais, se laissait flotter et semblait attendre que terre chambre et ciel se dissolvent pour que son être poursuive sa chute, sa disparition. Dans les vallées profondes de son visage, une ombre saignait en raz de marée rendant plus déchirant l'éclat de son regard labouré.

Le deuxième jour, les humains se sont succédé à son chevet pour lui tenir compagnie après avoir ôté leurs chaussures maculées de neige fondue. Un soleil froid empoignait toute la chambre, par flaques entières de lumière, donnant aux fleurs ouvertes, chatoyantes dans l'éclat saturé de leurs couleurs, l'illusion du printemps. Tous repartaient sans avoir prononcé une parole. Les plus émus se penchaient pour lui baiser le front, pleuraient sur son épaule, remettaient leur manteau, attachaient leur écharpe, se mouchaient, balbutiaient un vague adieu, pleuraient encore puis sortaient, prenant soin de refermer la porte derrière eux.

Il est demeuré seul jusqu'au déclin du jour. Un froid tout gris, annonciateur d'une nuit glacée, nous obligeait à des rondes de plus en plus fréquentes dans l'espace du jardin, selon une trajectoire circulaire qui nous menait de la fenêtre à la fenêtre. Nous n'étions plus que quelques-uns à nous tenir éveillés et la chute du soleil nous enjoignait de regagner notre abri mais, à l'instant où nous nous

apprêtions à l'abandonner, la porte de sa chambre s'est ouverte et l'on a vu entrer un homme, colossal dans son manteau matelassé beige et ses couvre-chaussures en caoutchouc noir, d'où s'échappaient les rebords d'un pantalon évasé. Un géant. Il a ôté son chapeau, il s'est avancé vers le lit et s'est assis sur le bord de la chaise, les pieds bien posés sur le sol, le torse penché en avant, les coudes appuyés sur les genoux et la tête légèrement baissée.

— Monsieur Wahhch Debch ?

Entraînés à nouveau par le souffle du vent, nous avons dessiné une courbe plus large que les précédentes, englobant dans son aire les premiers arbres du jardin, avant d'être ramenés sur le rebord extérieur de la fenêtre.

— Je suis désolé de venir vous embêter à cette heure-là, il est tard, mais je tenais à vous voir. C'est important. Les heures de visites sont passées, je le sais, mais je ne voulais pas déranger vos proches. Bon. Je m'appelle Aubert Chagnon, je suis médecin coroner et j'ai été saisi du dossier de votre femme. Je suis chargé d'établir les faits et les circonstances de son décès. Je vais vous accompagner tout au long de l'enquête qui est à présent entre les mains des policiers de la Sûreté du Québec dont le rôle est de retrouver le coupable. Je serai votre relais, celui qui va vous tenir informé du déroulement des investigations et des procédures éventuelles. Bon. Tout ce jargon pour vous dire que vous ne serez pas livré à vous-même et que vous pouvez compter sur moi. Voilà. Je vais vous laisser. Je suis désolé, mais je tenais à me présenter parce qu'on va devoir se parler bientôt et ça ne sera pas facile.

Lui a-t-il répondu ? Se sont-ils salués comme se saluent les humains, tendant leur mystérieuse main libre vers celle de l'autre pour y déposer un rien bouleversant ? Nous ne le saurons pas. Emportés loin de lui, nous avons précipité dans l'obscurité nuit la vibration de notre sommeil. Au matin du troisième jour, il avait disparu : le lit avait été refait, on

avait enlevé les fleurs et quelqu'un avait refermé la fenêtre de la chambre, nous privant ainsi de sa chaleur réconfortante.

OceanofPDF.com

CANIS LUPUS FAMILIARIS INAURATUS INVESTIGATOR

Vouant une adoration certaine à celle qui m'a intimé, de l'index, l'ordre de l'attendre devant les portes de l'épicerie, je n'ai pas osé contrevenir à ce pacte et courir vers lui malgré mon envie de le flairer, de le toucher, de le côtoyer. La lenteur de sa démarche cassait la cadence effrénée du quotidien. Il s'est dirigé vers les voitures stationnées en contrebas et s'est arrêté sans raison apparente au milieu du trottoir, les mains dans les poches de son manteau, le dos courbé, fixant le sol comme en proie à un oubli. Sa peine teintait l'air frais du printemps. Magnifiquement jaune, elle s'imprimait, radioactive, sur la surface de mes rétines. Cet homme-là errait, ne savait plus où il était, ne regardait plus devant lui. Un chagrin le dévorait. J'aurais voulu lui faire part de ma présence mais, vouant une adoration certaine à celle qui m'a intimé, de l'index, l'ordre de l'attendre devant les portes de l'épicerie, je ne pouvais pas le rejoindre. Je me suis alors dressé et, dans mon désir de lui aboyer mon attention, j'ai donné naissance au vol des oiseaux.

COLUMBA LIVTA

Le jappement du chien a tout tranché.

Oui.

Ensemble, obéissant à l'appel de la prudence, nous avons glissé sur les parois du présent pour quitter les statues et les anfractuosités du clocher où nous nichons.

Ouvrant nos ailes, nous avons lancé nos corps dans le vide.

Oui.

Nous avons survolé franc ouest le grand carrefour vers les bâtiments opposés à l'église, puis, redressant notre courbe en direction nord, nous avons dépassé le chantier de construction adjacent à l'hôpital.

Nous avons atterri sur le granit enneigé de la fontaine située au bout du terre-plein qui sépare le grand boulevard en deux parties égales, à l'intersection exacte de la rue de l'église.

Depuis ce nouveau poste d'observation, nous l'avons aperçu monter dans une voiture.

Oui.

CARASSIUS AURATUS CAPUT LEONIS

Je suis capable de tout. Manœuvrant dans une relative obscurité je parviens à déceler la moindre anomalie susceptible d'affecter mon milieu naturel. Mon territoire est vaste infini et se noie dans les confins. J'y règne en maître et ne rencontre nul congénère. Je ne fais face à aucun prédateur. La nourriture est abondante et régulière. Algues et vers de vase garantissent ma subsistance apaisent mon esprit et me libèrent du moindre souci. La végétation constante sur toute l'étendue du domaine ne fait pas preuve d'une grande diversité. Glycines vallisnéries ou fougères de Sumatra ne laissent place à nulle autre variété. Des cailloux aux couleurs chatoyantes tapissent le fond. Dans ces abysses je découvre une multitude de rochers creusés dont les entrelacements créent un savant dédale où il m'arrive de me perdre lorsque je cherche à me reposer. Je suis capable de tout. Mon territoire est vaste infini et se noie dans les confins. Je n'ai de cesse de l'explorer. J'avance. Droit devant moi. Je suis un découvreur. Pourtant une malédiction plane un mauvais sort s'acharne et rend mon existence impossible puisque malgré tout mon allant à me diriger vers les contrées inconnues je me vois condamné à aboutir en des lieux maintes fois arpentés. Quelque chose ne tourne pas rond. Il y a une paroi invisible. Au-delà il y a l'air séparé de l'eau. Je me noie dans la contemplation de ce monde hors de ma portée où évoluent deux formes étranges et spectrales. Je les observe elles sont là tout près j'entends les sons j'entraperçois les visages.

— C'est à vous de voir. Des gens disent que plus on en sait, plus le deuil est facile. Je ne sais pas. Je n'en sais rien. C'est vous qui décidez. L'enveloppe est là, tout le rapport

de l'autopsie se trouve dedans, mais sincèrement je vous conseille de ne pas y toucher. L'essentiel, vous le savez déjà. Elle est morte. Les détails n'y changeront pas grand-chose. Asseyez-vous. Donnez-moi votre manteau. L'hiver ne finira donc jamais. Les tempêtes au mois d'avril, c'est à vous faire brailler matin et soir. Bon. J'aimerais pouvoir vous dire quelque chose de réconfortant, mais tout ce que je peux faire, c'est vous assurer que je vais tout mettre en œuvre pour que la police le retrouve le plus vite possible. Ça ne la ramènera pas à la vie, mais ça peut vous apporter un peu de paix. Je ne suis pas censé entretenir un rapport affectif avec les gens à l'intérieur du cadre de mon travail, mais ce dossier est le dernier dossier de ma carrière de coroner. Je me sens concerné malgré moi. Excusez-moi. Bon. En tout cas, vous n'êtes pas obligé de lire le rapport d'autopsie. On marquera simplement que vous ne vouliez pas en prendre connaissance et personne ne vous le reprochera.

J'ignore si ces êtres ont conscience de ma présence. Le monde marin dans lequel j'évolue ne semble pas exister pour eux et bien qu'il me soit possible de les observer ils me demeurent empreints de mystère et relèvent d'un incompréhensible absolu. Énigme des énigmes.

— En tout cas, quoi que vous décidiez, on va s'épargner les photos. Il y a une limite au supportable. OK ? Bon. Vous n'êtes pas obligé de parler pour me répondre, vous pouvez juste me faire un signe de la tête. OK ? Voulez-vous prendre connaissance des résultats de l'autopsie qui a été pratiquée sur le corps de votre femme ?

— Oui.

— Bon. Je vais chercher deux ou trois litres de café, on va en avoir besoin. Moi, du moins, je risque d'en avoir besoin.

Je longe la paroi. Je suis seul dans l'univers. Aucune autre forme vivante n'existe à part moi. J'avance vers l'insondable. Je plonge vers les abysses et traverse un

entrelacement de rochers. Je crois avoir découvert un passage encore inconnu. Je suis un découvreur. Je remonte. Me voici à présent dans un lieu nouveau. Je me heurte à une paroi transparente. Au-delà il y a l'air séparé de l'eau. Je me noie dans la contemplation de ce monde hors de ma portée où évoluent deux formes étranges et spectrales. Je les observe. Je les entends.

— OK. Je vais passer par-dessus les aspects techniques. Vous pouvez m'interrompre à n'importe quel moment. Bon. Votre femme est décédée à la suite des blessures infligées à son abdomen et à ses organes sexuels à l'aide d'un objet tranchant. Le vagin a été déchiré à trois reprises, la vessie a été perforée. L'hémorragie qui s'en est suivie a provoqué le décès au bout d'une quinzaine de minutes. La mort a eu lieu entre 16 h et 16 h 30...

— Continuez.

— On a retrouvé sur le corps de votre femme des cheveux, des poils, des marques de salive, de sueur, et des sécrétions nasales qui ne lui appartenaient pas. L'analyse du vagin montre qu'il n'y a pas eu pénétration. À l'intérieur de la bouche, le médecin légiste a relevé des traces de sang ne provenant pas de ses propres blessures et des filaments de chair d'origine humaine coincés entre les dents. Ces détails nous ont permis d'élaborer un premier scénario. Le coupable, sous un prétexte qui n'a pas éveillé la méfiance de votre femme, s'est introduit sans effraction dans votre domicile. Une fois à l'intérieur, il a frappé votre femme au visage. La disposition des meubles suggère qu'il a dû la pousser violemment pour la projeter au sol et se ruer sur elle. On pense qu'il l'a frappée à nouveau pour la maîtriser et la déshabiller. Il lui a d'abord planté son couteau dans l'abdomen, entre le thorax et le nombril, et a coupé de bas en haut. Il a ouvert une plaie d'une longueur de quatre centimètres. Il a retiré son couteau et a introduit son pénis dans la plaie. La douleur qu'elle a dû ressentir a rassemblé en elle toutes les forces qu'il lui restait. On croit qu'elle l'a

mordu à la joue, jusqu'à arracher un lambeau de chair, le forçant à se retirer d'elle. Elle n'a pas dû le lâcher. Il a repris son couteau. Il l'a planté à quatre reprises dans le sexe de votre femme. La quatrième fois il a traversé le ventre pour fixer la lame dans le bois du plancher. Il a introduit à nouveau son pénis dans l'abdomen. Il l'a violée dans le sang de sa plaie. Il a éjaculé. Il s'est retiré. Il s'est enfui. Elle a dû le blesser sérieusement, puisqu'on a retrouvé du sang dans la cage de l'escalier et sur les marches extérieures. On a pu en prélever jusqu'à la rue Saint-Denis. L'équipe du service a inspecté un kilomètre à la ronde. On a ses empreintes digitales et la police a lancé un appel à tous les hôpitaux, tous les CLSC et toutes les cliniques médicales pour qu'ils signalent toute visite d'un suspect gravement blessé à la joue. Les enquêteurs ont évité de révéler ce détail aux médias et ont fait diffuser un portrait-robot imaginaire pour l'inciter à se faire soigner.

— L'enfant ?

— Mort avec elle, un des quatre coups de couteau avait perforé l'utérus. De toutes les manières, rien n'aurait pu être fait pour le sauver, il n'était pas assez formé. C'était une fille.

— Une fille ?!

Plus rien d'articulé n'est sorti de leur bouche. Ces êtres sont conscients de ma présence. L'un d'eux se dirige vers moi. Il s'arrête se penche colle son visage contre la surface de ma paroi. Visage énorme à l'odeur âcre aux yeux chagrins couleur vert de vase. Le monde de l'air séparé de l'eau où il évolue empêche toute rencontre. Je l'observe. On se fixe.

— Il est joli votre poisson.

L'autre forme se rapproche à son tour.

— Cadeau de mes collègues pour mes trente ans de carrière. *Carassius auratus caput leonis*. Poisson doré à tête de lion.

— Leonis..., Léonie...

— Je suis désolé !

— « Tanjuro Tanjumanî » ?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas. C'est le nom que mon petit-fils lui a donné. Il est responsable de baptiser tous mes poissons.

— Vous en avez beaucoup ?

— Huit cent soixante-quatre avec celui-ci. Ils sont devenus encore plus importants depuis qu'ils donnent à mon petit-fils l'envie de venir me visiter.

— Quel âge a-t-il ?

— Cinq ans.

— Vous y êtes attaché.

— Évidemment. Je n'ai pas eu de fils. J'ai eu trois filles qui m'ont donné des petites-filles que j'adore. Mais la naissance de ce petit bandit a changé ma vie. Quand il a vu ce nouveau poisson la dernière fois, ça l'a fait bien rire. Il trouvait qu'il avait une tête à figurer dans un manga. Il l'a appelé Tanjuro Tanjumanî. Fouillez-moi où est-ce qu'il a été chercher ça à son âge, mais ça colle bien à la tête de ce poisson. Je l'ai mis dans ce bocal en attendant de lui aménager son aquarium. Ce sera mon cadeau de retraite. Un aquarium pour les poissons d'eau salée, il aura plus de place. Il tournera moins en rond. Votre belle-mère est arrivée hier. Elle est allée à la morgue pour voir le corps de sa fille. Je crois qu'elle a décidé de l'enterrer ici, de ne pas le rapatrier. Elle n'a pas souhaité vous parler.

— Vous croyez ça possible, vous, des crimes comme ceux-là ?

— Il y a toujours plus violent, c'est ce que j'ai compris après trente ans de métier. Wahhch, écoutez-moi. Essayez de prendre soin de vous. Malgré tout. Vous avez des choses à faire, faites-les. Je ne veux pas qu'il vous arrive du mal. Mon numéro de téléphone. Vous pouvez m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, pour n'importe quelle raison.

FELIS SYLVESTRIS CATUS CARTHUSIANORUM

On m'a arraché à mon territoire, on a décimé mon quotidien et mon bien-être, je ne sais plus où se trouve mon monde, je suis plein d'odeurs évanouies. Il y avait un balcon où j'aimais me prélasser au soleil. Celui-là aussi a disparu, tout est parti, tout est perdu, déchiré. Des sécrétions grasses coulent de mes yeux, ma vue est brouillée, je miaule, mais personne ne vient. Les figures humaines de mon quotidien se sont évaporées. J'entends rôder quelqu'un dont le pas m'est inconnu, son visage apparaît au ras du sol : Pitô, Pitô, viens ! Je ne bouge pas. Il s'agit peut-être d'un piège. Le jour, je reste blotti contre le mur, derrière le meuble en bois. La nuit, la solitude devient insupportable, je sors de ma cachette et me dirige vers le lit où dort cet inconnu. Sans déranger le souffle régulier de son sommeil, je grimpe sur les couvertures et me couche à ses pieds. Dès son réveil, ignorant ses appels, je m'éloigne pour retrouver l'exiguïté de mon refuge. Il y a eu de la neige aux fenêtres, il y a eu la nuit, il y a eu le jour, il y a eu le vent, puis il y a eu la pluie mais où sont les caresses ? Mes yeux coulent.

J'ai entendu des pas familiers. C'est lui ! Je l'ai entendu grimper les marches de l'escalier extérieur, j'ai dressé les oreilles, mon cœur s'est mis à battre plus vite, une porte s'est ouverte et j'ai entendu le son de sa voix.

— Salut, Phil.

— Salut, Wahhch.

Il y a eu des bruits inaudibles. J'ai senti son odeur. C'était lui et avec lui le retour du quotidien. Les pas se sont rapprochés et son visage est apparu au ras du sol, sa main s'est tendue vers moi : Pitô ! Pitô ! Viens ! Viens, le chat ! J'ai rampé le plus vite possible sous le meuble et je suis

sorti de ma cachette. Je l'ai obligé à me caresser, obligé à me masser et à me gratter sur toute la surface de mon dos. Son odeur était si bonne. J'ai ronronné et me suis laissé tomber par terre. Je me suis assoupi.

Je ne peux pas dire combien de temps cela a duré, combien de temps il est resté à masser mon cou, à gratter ma tête. M'endormant, il y avait le soleil et le chant des oiseaux, m'éveillant, il y avait le soir et le souffle du vent. Je me suis redressé. Ils étaient assis à même le plancher. Il a recommencé à me caresser, le regard perdu, la main dans mon pelage, passant, repassant, comme s'il espérait y retrouver la main de Léonie et y retrouver aussi ce temps au présent révolu que les humains nomment le passé quand, prenant sa main dans la sienne, il me caressait en la caressant.

— Je ne sais pas si c'est possible pour toi, Phil, mais si tu pouvais le garder, ça m'aiderait.

— Bien sûr.

— Tu as encore les clés de l'appartement ?

— Oui.

— J'ai rédigé une procuration à ton nom. La police est prévenue. L'enquête achevée, ils libéreront l'appartement. Ils t'appelleront.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Si tu pouvais t'en occuper.

— Compte sur moi.

— Prends ce que tu veux. Les disques, les livres, les habits, les meubles. Tout ce qui te plaît. Les plantes, les tableaux.

— OK.

— Je te laisse un chèque pour les déménageurs. Ce que tu ne veux pas, soit tu le jettes, soit tu le donnes aux pauvres, ou à qui tu veux, soit tu le vends, et si tu le vends, l'argent est pour toi.

Ils se sont tus. Quelque chose s'achevait. Ils se sont levés, je me suis étiré, il m'a saisi dans ses bras.

— Il va bien ?
— Pour l’instant il reste caché sous l’armoire.
— Il mange ?
— Oui, quand je ne suis pas là. La nuit, il dort à mes pieds.

— Ça va, alors. Ne le laisse pas sortir tout de suite, il se sauverait. Attends l’été. Je vais laisser mon numéro de carte de crédit chez le vétérinaire. Si jamais il lui arrive quelque chose, n’hésite pas à le faire soigner.

Il s’est remis à me caresser. J’entendais son souffle entrecoupé d’une brève parole à peine murmurée, Hein, le chat ? Pitô, le petit Pitô. Salut, salut le chat.

— Pourquoi vous l’avez appelé « Pitô » ?

— Parce que c’est un vrai clown. Tu verras. C’est le champion toutes catégories du lancer de la chaussette. Plus tu es triste, plus il est drôle, et comme les clowns vivent dans les cirques, on l’a appelé Pitô. Une idée de Léonie.

— C’est quoi le rapport avec le cirque ?

— Le « chat-Pitô ».

Il m’a redéposé sur le sol. Je l’ai vu enfiler son manteau, attacher son foulard, mettre ses chaussures, descendre les marches de l’escalier, ouvrir la porte et sortir sans se retourner pour rejoindre le grand noir de l’extérieur où le vent continuait à tout emporter dans un grondement qui enjoint à ceux de ma race de rester blottis au plus profond de leur refuge.

CORVUS CORAX

Je l'ai vu arriver au bout de l'allée principale du cimetière, marchant en tête du cortège, tout juste derrière le convoi mortuaire. Décalé du reste du groupe, il donnait l'impression de marcher seul, longue silhouette hébétée, comme si, à chaque pas, il allait non pas s'écrouler mais se volatiliser. Je l'épiais depuis la branche de l'arbre où je me suis tenu perché dès les premières lueurs de l'aube, au milieu d'une nuée de corneilles, espèce avec laquelle il est aisé de me confondre. L'arbre ployait sous tant de poids. Nous sommes toujours nombreux à traîner par ici les jours où flotte dans l'air l'odeur âcre d'un cadavre. Un vent violent venu du nord l'a charriée à travers les rues et les ruelles balayées la nuit par de brusques bourrasques. Il soufflait et tourbillonnait, vissant son dard, gerçant la surface des choses, mordant la peau de la ville de sa morsure glacée sans jamais donner un seul signe de fatigue. Hargneux, il ôtait tout espoir à ce premier matin de printemps, tendant et détendant la lumière du ciel avec la course des nuages en trouée là-haut qui faisait cligner le soleil. Monuments et statues s'animaient à la faveur de ces effets de passages, perdant et retrouvant leur éclat, sorte de respiration fragile de la pierre, comme une révérence pour saluer l'arrivée du cortège. Moi qui suis doté d'une vue suffisamment perçante pour débusquer depuis l'azur la moindre bête agonisante au fond de sa tanière, je pouvais percevoir sur son visage la transparence qui me l'a rendu remarquable à l'instant où je l'ai vu surgir au bout de l'allée principale du grand jardin des morts. Elle annulait toute trace de sentiments ou d'affects, ni peine, ni colère, ni étonnement, ni chagrin. Cela ne m'a nullement laissé indifférent : ouvrant grand mes ailes, je me suis jeté dans le

vide en lançant mon cri par à-coups, sorte de croassement bref et sourd, rrronk un peu métallique, pour venir me poser ici, sur le granité gelé d'une stèle, à proximité du trou que des hommes ont creusé ce matin.

Le cortège serpentait entre les tombes. Il a grimpé la petite colline et s'est arrêté en face de moi, de l'autre côté de la fosse. Lui, les mains crispées dans les poches de son manteau, tête nue, insensible au froid, regardait ailleurs. On a sorti le cercueil du corbillard. Quelqu'un a hurlé à la mort. C'était une femme vêtue de noir, le visage déformé par une plainte qui ne trouvait plus, dans son souffle même, ni son début ni son achèvement. Les corneilles, restées jusque-là accrochées à leurs branches, se sont envolées en nuée. Elles se sont rapprochées, jetant dans leur sillage quelques cris. Cris bas : crè, cris aigus : cra et cris durs : crrr, qui s'ajoutaient aux sanglots sonores de la femme que nul ne tentait de consoler. Les oiseaux ! a dit un enfant en nous montrant du doigt. Nous étions, il est vrai, nombreux et nous éprouvions une grande difficulté à conserver notre calme tant l'odeur du cadavre nous faisait perdre la tête. Nous sortions de l'hiver et nous étions affamés, enragés par le besoin de nous repaître à satiété d'une charogne. Attentifs, tendus à l'extrême, nous avons scruté les hommes qui transportaient cahin-caha leur lourde charge, les pas emmêlés dans les mottes de boue gelées. Piétinant nos socles de granité, nous espérions l'accident : certains, émus et bouleversés, sans force dans les jambes, laissent parfois tomber le cercueil. On voit alors l'armature du coffrage voler en éclats et le cadavre se dévoiler à la lumière du jour. Cela peut arriver, mais cela n'arrive jamais et advenant le cas où cela puisse un jour arriver, nous ne pourrions profiter de cette manne tant les humains répugnent à nous voir lorgner le corps de ceux qu'ils ont aimés.

Une foule de plus en plus nombreuse s'étendait jusqu'au pied de la petite colline. Le cercueil avait été déposé sur

deux madriers de bois que l'on avait placés en travers du trou. Trois hommes s'affairaient et disposaient les couronnes de fleurs autour de la bière. La femme en noir s'est écroulée, anéantie, entre les bras de son compagnon. Lui, absent à cette douleur, les mains toujours crispées dans les poches de son manteau, s'est avancé d'un pas, laissant affleurer son reflet sur le vernis jaune du couvercle du cercueil. Depuis mon promontoire, surélevé grâce au dénivelé du terrain, j'ai pu observer son visage renversé, lavé par la course monotone des nuages. Cet homme-là, si cela avait pu dépendre de sa volonté, aurait préféré confier sa raison à la démence au lieu d'être mesuré dans sa douleur comme il l'était. Quelqu'un est venu le prendre par le bras. Il n'a pas opposé de résistance, se laissant faire, inconscient de cette main qui le guidait vers une chaise où on l'a aidé à s'asseoir.

On finissait de s'organiser : des cordes ont été glissées sous le cercueil, on s'affligeait, on s'enlaçait. L'allée principale était noire de monde. Le vent avait fléchi, il ne me transperçait plus les os, à peine faisait-il bouger mon plumage. Un homme s'est avancé. Il a levé un bras et, de sa main, il a accompli une succession de gestes incompréhensibles : désignant son propre front puis son thorax, il a indiqué son épaule gauche, son épaule droite, avant de prendre la parole d'une voix puissante.

— Mes chers amis, chers amis de Léonie. Nous voici rassemblés pour rendre hommage à quelqu'un dont la mort nous laisse démunis. Permettez-moi, au nom de chacun, de tenter de dire quelques mots pour témoigner de notre émotion. Léonie n'était pas particulièrement croyante et encore moins pratiquante, mais comme nous tous elle cherchait à donner un sens à sa vie, et cette vie lui a été brutalement enlevée. On pourrait se demander comment apaiser notre révolte, quelle religion pourrait nous consoler, à travers quelle vie éternelle, et même si une vie éternelle existait par le plus grand hasard, comment

pourrait-elle nous faire accepter la réalité ? Comment accepter que l'on ne voie plus le visage de cette amie, de cette fille, de cette épouse, de cette amoureuse, de cette artiste ? Comment nous consoler de cette vie perdue ? Comment nous consoler de Léonie ? Ceux et celles qui l'ont connue peuvent en témoigner : Léonie était heureuse, Léonie était joyeuse, Léonie avait tout de l'ange rieur, Léonie aimait la vie et la vie aimait Léonie et la vie était dans Léonie puisque, vous le savez comme moi, on l'a dit à la télévision et écrit dans les journaux, Léonie portait un enfant dans son ventre au moment de sa mort. Oui. Même pour le prêtre que je suis, cette mort monstrueuse est impossible à accepter. Impossible. C'est bouleversant de vous voir si nombreux, bouleversant pour sa mère et son frère, bouleversant pour Wahhch, son mari, et bouleversant pour tous ses amis de constater que, sans la connaître, vous avez bravé le froid, sans la connaître vous êtes, vous aussi, dévastés par sa disparition. Dans un moment comme celui-là, on voudrait croire en quelque chose, croire en cette vie après la vie et se convaincre que Léonie continuera à rire quelque part, en un lieu où nous irons un jour la rejoindre. Oui. On aimerait tellement y croire. Tout de même, je vous le dis comme ça vient : lorsque je vous vois si nombreux, venus, comme sa famille l'a souhaité, avec une fleur rose et une fleur rouge, rose et rouge qui étaient, côte à côte, la couleur préférée de Léonie, lorsque je vous vois réunis en sa mémoire, je ne peux pas m'empêcher de me dire que c'est précisément cela, la vie éternelle : l'addition de la compassion de chacun, de la peine de chacun, du chagrin de chacun dans la mémoire de chacun ici même, sur la terre. Oui : l'addition de tous nos souvenirs, l'addition de ce que nous ressentons en cet instant donnent un temps infini qui sera pour Léonie une vie éternelle et bouleversante. Grâce à nous. Mes amis, je voudrais vous dire, là, devant sa tombe, qu'aussi impossible que cela puisse paraître, la vie consiste à espérer malgré

tout. Peu important les moyens puisque, en matière d'espoir, tous les moyens sont bons : espérez. On ne sait jamais de quel côté le salut arrive. À présent, je convie pour ceux et celles qui le désirent à joindre leur voix à la mienne en une ultime prière, dernier adieu à l'âme de Léonie.

Il n'a prêté aucune attention ni au discours ni à la prière qui a suivi. Dans le murmure timide de la foule, il gardait les yeux ouverts, fixés droit devant lui, vers ce qui semblait être le vide. Les pleurs montaient et se confondaient. Debout, ces êtres surprenants cachaient leur visage entre leurs mains et, se blottissant les uns contre les autres, les uns dans les bras des autres, ils donnaient libre cours à leur désarroi. La peine s'est propagée à travers toute l'assemblée mais lui, impassible, s'est mis à battre du pied dans un geste d'impatience imperceptible, et cela a été son seul signe extérieur d'humeur au fil de cette cérémonie. On recommençait à s'activer. Quatre hommes ont soulevé le cercueil et ont dégagé les madriers de bois. Coordonnant leurs mouvements, ils ont ensuite procédé à sa mise en terre à l'aide des cordes qu'ils ont laissées glisser au fond du trou une fois leur manœuvre terminée.

Sous les encouragements d'une vieille femme, un enfant s'est avancé et a lancé dans la fosse une première fleur rouge et une première fleur rose. Il a été suivi par un couple en larmes, lançant lui la rose, elle la rouge, puis, roses et rouges se sont succédé en une procession sous un ciel qui dévoilait enfin le bleu de son cristal. Le vent avait chassé les nuages et la lumière, oblique, froide, faisait vibrer le rouge et le rose dans les mains des humains.

J'ai déployé mes ailes et je les ai claquées pour prendre mon envol et m'élever au-dessus de la colline. J'ai tourné d'abord à basse altitude et j'ai lancé un premier cri, croassement ample et profond, croak rauque qui a fait taire tous les oiseaux. Je l'ai vu lever la tête et me suivre du regard. J'ai lancé alors mon second cri et j'ai pris de la hauteur pour contempler l'assemblée des vivants et des

morts, les arbres aux branches nues, la ligne de démarcation du cimetière bordée de rues, les voitures, les passants, les bâtiments, le fleuve et ses plaques de glace et là-bas, aux confins, transparentes, les montagnes irisées dans la blanche clarté de l'horizon. Tout cela était le monde, et ce monde, depuis l'azur où je me tenais presque immobile, soutenu par la masse épaisse de l'air, m'est apparu animé par le mouvement monumental d'un cyclone dont l'œil était cette fosse au fond de laquelle reposait le cadavre recouvert de fleurs roses et rouges de celle qu'il aimait.

SERINUS CANARIA

Ils s'assoient. Elle verse un liquide sombre dans des tasses posées devant eux. Je chante. Je passe d'un trapèze à un trapèze puis du trapèze à la pierre et de la pierre au trapèze. Je chante. Il me regarde. Je chante. Je quitte le trapèze, agrippe mes pattes au grillage, use mon bec contre le métal, me retourne, la tête à l'envers, je chante. Elle se lève, ouvre la fenêtre de ma maison, tend son doigt. Je chante. Je grimpe sur sa main. Elle retourne s'asseoir. Elle me pose sur son épaule. Il me regarde. Je chante. Elle dit :

— Papa a essayé de t'appeler.

Je chante. Je gratte son oreille. Je chante. Il répond :

— Je n'arrive pas à lui parler.

— Il s'inquiète. Il aurait voulu venir à l'enterrement, mais il ne peut plus voyager.

— J'ai l'impression qu'il est déçu.

Je chante. Je saute. Je quitte son épaule et le creux de son cou pour me poser sur sa tête. Il me regarde. Je chante.

— Déçu ? Déçu par quoi ?

— Je ne sais pas. Il m'a sauvé la vie. Dans un contexte effroyable. Il m'a sauvé la vie. Il a réussi à me sauver la vie. Je n'ai pas su sauver Léonie. Si j'étais rentré plus tôt, si je n'avais pas fait les courses...

— Wahhch... ce n'est pas de ta faute.

— Je ne dis pas que c'est de ma faute, je dis juste que je n'étais pas là. Je prenais mon temps pendant que... J'ai des images. Elle, seule pour mourir, cette vision, je te jure, c'est insupportable.

Je m'envole, je frôle les murs, je tourne plusieurs fois autour de la pièce, je me pose sur le rebord de la fenêtre. Il

y a l'éclat brillant du soleil sur la surface de la neige. Je chante. Je chante.

— Tu n'y peux rien. Ils vont retrouver celui qui a fait ça, il va y avoir un procès, ça va t'aider un peu, ça ne la ramènera pas à la vie, mais la vie reprendra. Tu es déjà passé par des endroits tellement éprouvants. Ça va t'aider.

— Najma est au courant ?

— Je l'ai appelée. Elle n'était pas là. Je lui ai laissé un message, mais elle n'a pas rappelé.

— Elle a dû parler à papa.

— Je ne crois pas. Elle s'est fâchée avec tout le monde, ta sœur. Avec moi, avec son mari, avec papa. Elle a été le visiter à Las Vegas, ils se sont engueulés. Il lui a dit qu'elle n'était plus sa fille et elle lui a répondu que c'était tant mieux et qu'elle était enfin débarrassée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Papa n'a pas voulu me dire. Je ne sais pas ce qu'elle lui a dit, mais pour lui c'est terminé. Ce n'est plus sa fille. Elle reste à San Diego et lui à Las Vegas. Ils ne se voient plus, ne se parlent plus.

Je fais pivoter ma tête sur mon cou. Comme un mécanisme à ressort. Par-ci par-là, par-ci par-là, par-ci par-là. Elle parle, sa voix monte en tonalité, elle me donne l'impression de vouloir chanter avec moi. Je chante. Je chante. Il dit :

— Ils se ressemblent, tous les deux.

— Elle ne comprend pas que ton père est comme il est. On ne peut plus le changer. Il a ses idées. Elle le contredit sur ses valeurs, sur ses façons de voir, sur sa façon de comprendre sa propre vie et surtout elle lui parle toujours de maman. Elle lui dit Non, ce n'est pas un accident, alors il s'énerve ! Elle ne veut pas comprendre.

— Je vais l'appeler.

— Appelle aussi papa.

Ils se lèvent, il se revêt d'un long vêtement sombre, ils s'enlacent, Je t'aime, petit frère, elle l'accompagne jusqu'à

la porte, il sort, elle referme la porte. Elle vient me rejoindre à la fenêtre, elle me prend et me pose sur son épaule, je chante. Il est dans la rue, il se retourne, il lève la main, elle lève la main, il se retourne, marche et se volatilise. Je chante. Je chante. Je chante.

OceanofPDF.com

SCIURUS CAROLINENSIS

Dans la grande pataugeoire du printemps, l'étendue blanche fait paraître noirs les troncs des arbres du parc aux fontaines. Là, tout s'en va suintant dans la grande pataugeoire du printemps. Comment manger ? Quoi manger ? Réserves dissipées, égarées. Agrippé à l'écorce de l'érable dont je suce des fragments arrachés pour en aspirer la sève, je l'observe de haut. Dans la grande pataugeoire du printemps, assis sur un banc dans le jardin fondant, il met la main dans la poche de son manteau. Je m'arc-boute, anticipant une nourriture, noix ou bourgeons, mais rien. Je dois manger. Je bois la sève de l'érable, mais cela ne suffit plus et nul oisillon à dévorer. Rien, c'est-à-dire rien dans cette grande pataugeoire du printemps. Un objet porté à son oreille, il parle.

Le coroner Aubert Chagnon je vous prie / Wahhch Debch / Merci /

Bonjour coroner, c'est Wahhch / Je voulais savoir où vous en étiez / OK / Mais ça avance ? / Ils pensent lui mettre la main dessus bientôt ?

Un chien dans la grande pataugeoire du printemps. Pelage luisant dans la neige ruisselante, avance, langue pendante à travers l'étendue blanche du jardin aux fontaines. Je m'arc-boute. Il me fixe. Il aboie, tire sur sa laisse, retrouve sa liberté et fonce. Un bond, dans l'agilité propre à ceux de ma race, me porte jusqu'à la branche supérieure. Filer le long du câble métallique, bondir encore à la cime du bouleau dont le ploiement permet une chute contrôlée vers les branchages inférieurs puis, tournant tout autour du tronc, y enfoncer d'un seul geste mes griffes recourbées, m'immobiliser à quelques mètres du sol, plaquer mon corps contre l'écorce de l'arbre dont le blanc

cassé se confond avec celui de ma fourrure. Le chien, semé, saute, aboie, se roule dans la neige ruisselante, rage enrage sous les sifflets de sa maîtresse.

Dans la grande pataugeoire du printemps, la main portée à son oreille, il tourne en rond et parle.

Je ne sais pas si vous pouvez comprendre / Non, vous ne pouvez pas / Vous ne pouvez pas, comment vous voulez comprendre, vous voulez comprendre quoi, qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? Ils sont morts tous les deux à coups de couteau et lui dans son ventre, vous pouvez imaginer ça ? Je veux dire au milieu du feu vous voyez votre peau fondre mais vous ne ressentez rien, comment voulez-vous comprendre / Je dois voir le visage du type qui lui a fait ça / Je ne comprends pas / Vous avez établi son portrait-robot, vous avez diffusé son signalement, vous avez toutes ses empreintes digitales, son sang, son sperme et des milliards de rapports d'autopsie / Je m'en fous / Je m'en fous / J'ai besoin de voir son visage / Kahnawake ? La réserve indienne ? / Je n'y suis jamais allé, mais oui, pourquoi ? / Quoi ? / Pourquoi la police ne va pas le chercher ? / Attendez, la police fédérale ne peut pas entrer dans une réserve indienne pour arrêter un tueur / Je rêve / On fait quoi alors ? / Parce que tout est tellement irréel, sans point de vue possible, une soûlerie qui n'en finit pas avec les murs qui tournent et se déplacent et un trottoir en coton sous les pieds. J'ai l'impression que ce n'est plus de moi qu'il s'agit, comme si la réalité avait perdu de son adhérence, de sa colle. Je veux dire par là que je commence à douter. Aujourd'hui, je n'ai pas pu m'en empêcher, je suis repassé devant l'appartement, convaincu que j'allais la croiser. J'ai joué à rentrer chez moi pour la retrouver. J'ai joué et je savais que je jouais mais je n'arrivais pas à m'arrêter. C'est comme si le temps glissait sur cette peau de banane que vous, vous appelez « le jour de sa mort », et tout recommençait encore, et quand j'essaie de trouver quelque chose, un visage, une main, sur quoi tout ce

cauchemar pourrait rebondir, je ne trouve rien, ou bien je trouve mon propre visage, ma propre main, et c'est terrible parce que pendant une seconde, une seconde plus rapide que ma pensée, je me dis que c'est moi qui l'ai tuée, c'est moi l'assassin et c'est pour cette raison que vous ne l'avez pas encore arrêté, c'est moi qui ai planté et planté et replanté et replanté encore le couteau dans son ventre avant d'éjaculer dans la plaie, alors je m'assois sur le lit et j'attends que ça passe, mais ça ne passe pas parce que tout ça me paraît possible, me paraît plausible, voilà pourquoi, si vous me montriez un visage en me disant Voici celui qui a fait ça, il y a une chance que j'y découvre quelque chose qui saura me convaincre que ce n'est en effet pas moi qui l'ai tuée / C'est vous qui le dites / Je vous raconte ça à vous parce que vous avez été le seul à me parler avec une voix qui n'était pas celle de la pitié mais celle d'une sorte d'humanité partagée. Je sais que vous êtes sans doute le seul à me comprendre parce que vous êtes le seul à ne pas m'avoir connu avant, avant tout ça, avant la mort de Léonie, vous êtes le seul à me parler au présent / J'espère qu'ils vont l'arrêter, surtout s'ils savent où il se cache / Vous savez son nom ? / Oui, l'assassin, vous savez son nom ? / Welson Wolf Rooney ?

Il ôte sa main de son oreille et se tait. Il reste debout. Il met sa main dans la poche de son manteau. Le chien court, fonce vers un de mes congénères occupé à creuser le sol dans l'espoir de retrouver une provision enfouie à la belle saison. Le chien le poursuit, le congénère détale. Je bondis vers le trou abandonné où je découvre un mélange de glands, de noix et de noisettes écaillées. J'en saisis autant qu'il m'est permis d'en saisir et m'enfuis, le laissant seul, là-bas, debout, dans la grande patageoire du printemps.

RATTUS NORVEGICUS

Il s'est arrêté devant les portes de la station. Les voitures de police avaient quadrillé le périmètre. Ils interdisaient l'entrée du bâtiment. Reculez, s'il vous plaît, il n'y a rien à voir ! Et les humains restaient là, à ressasser leur attente, désespérés comme autant de guirlandes grises abandonnées sur l'asphalte ruisselant du printemps. Je l'ai vu se retourner pour trouver peut-être une réponse, mais il n'a trouvé que mon regard. Je crois qu'il a reconnu en moi ce que j'ai reconnu en lui. J'étais perché sur l'épaule de mon compagnon, agrippé au duvet de son manteau, le museau enfoui dans le rideau doré de sa chevelure, bercée par le battement de son pouls, la fièvre de son sang.

— Qu'est-ce qui se passe ? a-t-il demandé.

— Alerte à la bombe, a répondu mon compagnon.

— Et pour aller sur la Rive-Sud ?

— Faut attendre.

— Pas de station de taxis ?

— C'est là-bas, juste en face du Dunkin. Tu peux t'essayer, mais y a un méchant line-up.

— OK, merci.

— T'aurais pas une cigarette ?

— Je ne fume pas.

— Un peu de monnaie ?

Il n'a pas répondu. Il m'a fixé puis il s'est détourné, s'éloignant d'un pas rapide. Son dos était puissant. Cet homme, me suis-je dit, a été musclé par la colère, cet homme, me suis-je dit, n'était pas un innocent : il est de ma race. Un rongeur, un parasite.

LARUS DELAWARENSIS

Le fleuve glissait dans son vêtement de khôl, la glace en plaques cadénassait sa puissance. Il était dans sa lenteur et nous dans sa fraîcheur. Là-haut, nous tournions en rond. Nous étions affamés et le ciel, tout autant que nos cris, ne nous rassasiait plus depuis longtemps. Il nous fallait de la chair et les humains sont impossibles à dévorer. Nous tournions en rond, sur le point de nous entredéchirer quand nous l'avons aperçu. Il marchait, tête nue, le long du monumental pont métallique, indifférent à la violence du paysage, sans jamais regarder dans la profondeur, sans marquer le moindre arrêt. Nous voyons parfois des humains se jeter dans le vide, s'émiettant à la surface de l'eau, et se dissolvant dans la gueule du fleuve. Il était de ceux-là. Tous, nous avons cru à sa chute, mais il n'a pas marqué la moindre hésitation. Il refusait la mort. Il était puissant, infailible et, mettant un pied devant l'autre, il est arrivé à l'extrémité du pont avant de s'engager dans une des bretelles de l'autoroute, sourd aux klaxons des machines qui le frôlaient à une vitesse qui dépasse notre entendement.

LASIUS NIGER

Me tenant immobile sur la surface inclinée de son genou, j'ai vu la lumière trembler à l'orée défaite de ses yeux. Dans la clarté pâle du printemps, il était assis face au fleuve. C'était la fin du jour. Je rentrais avec mes compagnes lorsque je l'ai aperçu au détour du chemin. Il semblait fourbu, il avait dû beaucoup marcher, la fatigue l'écrasait. Il s'était relevé pour se diriger vers le rocher au pied duquel se trouvait, dissimulée, l'entrée de notre fourmilière et s'y était laissé tomber. Rapidement, il a été encerclé par les membres de notre colonie, non pas tant en raison du danger qu'il pouvait représenter, il n'y avait rien de menaçant dans son comportement, mais pour les odeurs qu'il transportait avec lui. Alertées, les ouvrières s'étaient précipitées au dehors pour découvrir, dans l'ourlet défait de son pantalon, des miettes de pain accrochées dans les fibres du tissu et, sous la semelle de ses chaussures, dont une partie était accessible, un agglomérat de graines et d'écaillés mélangées à la terre humide et aux feuilles malaxées des arbres. Sans tarder, elles s'étaient employées à détacher cette manne pour la porter en un lieu protégé.

Lui pleurait.

Profitant du maillage distendu de la laine de son manteau, j'en ai escaladé la paroi intérieure recouverte d'une doublure sombre et satinée. Cela n'a pas exigé un grand effort et j'ai pu continuer à mon gré, d'autant que, tout à son chagrin, il ne m'avait pas remarquée. Mon ascension m'a menée à l'endroit exact où le manteau recouvrait sa jambe à la hauteur du genou et, passant la jonction le long de la couture, j'ai pu m'y poser un instant.

Je le voyais, et le ciel au-dessus de lui. Il a porté son regard vers le fleuve. Il a ouvert la bouche, il a émis des

ondes, dont la vibration est parvenue jusqu'à mes antennes. Ça va passer, ne t'en fais pas, ça va passer, ça va passer... ça va passer... Il l'articulait pour se convaincre, mais les variations de ses ondes, dont je sentais la résonance contre son ossature, étaient empreintes d'une telle douceur qu'elles ébranlaient tout apaisement. Il se remettait à pleurer. Le froid séchait ses larmes.

Remontant le long de la plane plaine de sa cuisse, je me suis orientée grâce à la chaleur irradiée par ses organes reproducteurs et, passant sous l'échancrure de son pull où j'ai trouvé une surface nouvelle recouverte d'un tissu cotonneux, j'ai quitté la lumière du jour pour avancer dans les cavités sombres de ses vêtements. Il faisait chaud. Une atmosphère, fétide et fruitée à la fois, laissait deviner, à travers l'humidité et la sueur de son corps, les senteurs si caractéristiques des humains. Prenant appui sur les plis qui se présentaient à moi, slalomant entre les courbures, j'ai pu, après une longue et harassante montée, ressortir de l'obscurité en suivant la couture de son col, depuis la base de sa gorge jusqu'au sommet de son cou, à l'endroit où les deux mâchoires se rejoignent.

Il a sorti un objet métallique de sa poche. Je le devinais en contrebas. Il l'a manipulé avec une prodigieuse dextérité, avant de le porter à son oreille. Ses doigts me frôlaient et malgré le risque d'être broyée, je n'ai eu qu'à m'avancer pour me glisser à l'intérieur de sa paume, entre le métal de l'objet et la peau de sa main. Une odeur indescriptible fleurait en cet endroit : cela n'était pas les traces d'une nourriture ancienne, plutôt les restes décomposés d'une viande morte, celle d'un animal que je ne suis pas parvenue à identifier.

Najma ? / C'est Wahhch / ... / Non, pas vraiment / Tu n'as pas parlé avec papa ?!... / Léonie est morte !... / On l'a tuée !... / On ne sait pas !... / La police a une piste !... ! Violée puis tuée / ... / Je ne sais plus / Il y a une semaine / ... ! Nabila m'a dit / ... / Tu devrais / ... / Il n'y a rien à dire,

je voulais juste que tu le saches / ... / ... / ... / Oui oui je suis là / ... / Écoute / On va raccrocher / ... / Peut-être / C'est vrai que ça fait très longtemps qu'on ne s'est pas vus / Je te dirai, je te rappellerai / Ne t'inquiète pas !... ! Moi aussi.

La vibration ondulatoire s'est interrompue. La sueur perlait de tous les pores de sa paume. Il a rabaissé sa main pour manipuler l'objet qu'il tenait, appuyant sur différentes touches avant de le porter contre son oreille. Bonjour, vous avez rejoint Wahhch Debch. Je ne suis pas joignable. Ne me laissez pas de message. Tout va bien. Je reviendrai. Merci. Hello, you've reach Wahhch Debch. I am not available. Please, don't leave any message. Everything goes well. I'll come back. Thanks.

En ma caverne de peau, d'où me parvenaient les lueurs bleutées du jour, j'ai eu le pressentiment d'une catastrophe. L'odeur avait gagné en densité mais demeurait insaisissable. J'ai plaqué mes mandibules dans son épiderme. Une puanteur abjecte m'a saisie avec une violence telle que j'en ai été étourdie. Du sang. C'était l'odeur du sang. Quelque chose avait saigné, était mort et pourrissait à présent au creux de sa main. Quelque chose avait laissé, dans les interstices de sa peau, des plaques invisibles qui ensanglantaient sa ligne de vie. Brusquement, il a contracté ses doigts autour de l'objet, il s'est levé et il a ramené son bras vers l'arrière dans une extension qui faisait tendre tous ses muscles. Sa respiration s'est bloquée puis, après un court instant d'immobilité, il y a eu une poussée formidable vers l'avant qui a coïncidé avec l'ouverture de sa main. L'objet métallique a été projeté au loin. Le vent seul, dont la poussée inverse était proportionnelle à la force de son geste, m'a permis de demeurer en place, m'écrasant entre les jointures de ses doigts. Fort de son lancer, il est resté immobile, la main tendue devant lui. L'objet métallique a tracé une courbe avant de tomber, englouti dans l'eau noire du fleuve. Il a

rabaissé son bras et, regardant sa main, il a pris conscience de mon existence.

J'étais remontée le long de ses phalanges à travers l'une des vallées séparant ses doigts pour atteindre la face dorsale de sa main. Il a tourné son poignet pour me suivre de près. L'air sortait par ses narines, chaud et humide à chaque respiration. Je ne pouvais ni fuir ni me cacher. Je crois qu'il a dû deviner ma panique, car, sans mouvement brusque, il s'est rassis sur le rocher et il s'est mis à m'observer avec une sorte de fatigue. Il pouvait m'écraser à tout moment, mais il ne le faisait pas. Ses yeux, d'un vert transparent, se sont remplis de larmes.

Avec attention, il a porté sa main à plat vers le sol. Il a patienté jusqu'à ce que je regagne la terre ferme. Il faisait de plus en plus froid, la lumière était tombée, je me suis dépêchée, j'ai contourné le rocher sur lequel il était assis et j'ai regagné l'entrée de ma fourmilière.

CANIS LUPUS FAMILIARIS

Debout au bord de la route, il regardait passer les voitures. Il ne faisait aucun geste pour encourager l'une d'entre elles à stopper et à le prendre comme il nous est arrivé, quelquefois, tout au long de nos pérégrinations, de prendre des voyageurs inconnus et les conduire en tel ou tel endroit. Il se tenait les mains dans les poches, un pied au-delà de la ligne bordant le revêtement noir de la chaussée, invisible dans ses vêtements trop sombres. Les voitures le frôlaient. L'apercevant au dernier instant, elles déviaient brusquement de leur trajectoire pour éviter de le heurter. J'ai aboyé. C'est quoi ce fou ? a dit mon maître, et il a ralenti pour s'immobiliser à sa hauteur, l'obligeant à reculer sur l'accotement gravillonné. La vitre de la fenêtre s'est abaissée de mon côté, j'en ai profité pour passer ma tête au-dehors et, là encore, j'ai aboyé dans le vent et le passage assourdissant des voitures et des camions.

— Ça va ? a demandé mon maître.

— Ça va. Merci.

— Tu vas où ?

— Kahnawake.

Il y a eu un instant de silence. Jamais nous n'avions laissé quelqu'un seul sur le bord du chemin, et toujours nous prêtons main-forte aux marcheurs et vagabonds que nous croisons mais, pour la première fois, j'ai senti chez mon maître une hésitation.

— Ouais... t'es pas rendu.

— Je ne vous demande rien.

Il a dit cela sans humeur, sans affectation. Il a levé le bras vers moi et a passé sa main dans le pelage de ma tête, massant au passage mes oreilles avec une sublime douceur.

— Bon, allez, monte. Tu vas finir par te faire frapper, et ça me tente pas d'avoir un mort sur la conscience.

Je me suis redressé. La porte s'est ouverte et il s'est hissé à bord de notre véhicule. Il s'est installé sur la banquette, à mes côtés. La porte s'est refermée, je me suis blotti contre lui et nous nous sommes remis en route.

— T'arrives d'où ?

— Montréal.

— À pied ?!

— Le métro était fermé. Il y avait une alerte à la bombe et il n'y avait pas de taxis. J'ai traversé le pont et je me suis perdu. Je n'ai pas trouvé le chemin pour me rendre au terminus d'autobus de la Rive-Sud.

— C'est vrai qu'à la sortie du pont, à pied, ça doit pas être évident. Ils ont fait ça un peu n'importe comment. Kahnawake, c'est une trotte !

— J'ai marché toute la journée.

— T'as failli te faire frapper aussi. Qu'est-ce que tu t'en vas faire à la réserve ? T'es en manque de cigarettes, ou quoi ?

Il n'a pas répondu. Du jaune irradiait de ses paupières mi-closes. Jamais je n'avais vu autant de chagrin chez un humain. Le paysage nous traversait, lampadaires et lampadaires et lampadaires et lampadaires et lampadaires et lampadaires, effeuillant nos visages, alternant les couches d'ombre avec les couches de lumière. La nuit coloriait le reste. Mon maître, je le sentais, n'était pas à l'aise avec cet étrange compagnon que nous venions de cueillir, silencieux et enclin à une indifférence impitoyable. Mon maître se serait arrêté pour lui intimer l'ordre de descendre et de continuer son chemin à pied qu'il n'aurait pas protesté, il serait descendu et aurait poursuivi son chemin à pied, sans se retourner.

— Et vous, a-t-il demandé, vous arrivez d'où ?

— De la pêche. Maintenant, ne me demande pas si j'ai battu un record en attrapant le plus gros brochet ou la plus grosse truite. À part toi, tu trouveras aucun poisson dans mon truck.

— Qu'est-ce que vous avez pêché alors ?

— Des algues, de la vase et de l'eau. Ça t'en bouche un coin, hein ? Je travaille pour le laboratoire d'essais environnementaux du Québec. Je surveille la santé du fleuve. Je suis écotoxicologue. Au printemps, l'hiver prend le fleuve pour un égout, alors il faut surveiller : la vase, les algues, les poissons. J'analyse tout ça. C'est un beau métier bien triste. Je passe mon temps dehors à monter et redescendre le Saint-Laurent. Je le connais du nord au sud, de sa source à son embouchure. C'est beau comme le ciel, mais c'est triste comme la mort. Trente ans que je le vois se dégrader. Chaque printemps, je remets un nouveau rapport qui se conclut inmanquablement de la même façon : La situation du fleuve s'est encore dégradée.

— Vous connaissez la réserve ?

— Il m'arrive d'y passer pour vérifier les berges.

Il s'est mis à me caresser.

— Toi, lui a dit mon maître, c'est sûrement pas la pêche qui te fait aller à la réserve.

— Non. C'est la chasse.

— Ah ouais ?!

— Oui.

— Quelle chasse ?

— La chasse à l'homme.

Sa main était devenue moite, lourde. Mon maître s'est mis à dégager du bleu. Je me suis inquiété. Il exhalait une frayeur que je ne lui connaissais pas. Le roulement régulier du véhicule s'est accéléré, la nuit était tombée et nous traversions des champs enneigés.

— T'es de la police ?

— Non.

— OK. On va dire que j'ai rien dit. Tu vas m'indiquer l'endroit où tu veux que je te dépose, puis ça va finir là, OK ?

— Ça vous dit quelque chose, Welton Wolf Rooney ?

— Non. C'est qui ?

— C'est l'homme.

— Je le connais pas.

— Il est dans la réserve. Il est allé se cacher là.

— OK ! Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il a tué ma femme. Il lui a planté cinq coups de couteau, dont un dans le ventre. Dans son abdomen. Une plaie. Une plaie dans son abdomen. Un vagin. Il l'a violée dans la plaie. Il lui a éjaculé dans la plaie. Il est parti. Il a laissé le couteau dans son ventre, enfoncé dans le fœtus.

Il s'est tourné vers mon maître :

— Nous attendions un bébé.

— Sacrament... !

— C'est ce que je me suis dit, aussi :... Sacrament !

Il y a eu un très long silence. Le rythme des roues sur la chaussée, le battement de la vitesse, la tenue du moteur.

— Pourquoi t'appelles pas la police ?

Il a continué à me caresser. Lampadaires et lampadaires et lampadaires et la lumière et la nuit et la lumière et la nuit, je me suis endormi. Lorsque je me suis réveillé, nous étions arrêtés, la portière de la voiture ouverte, et lui, debout sur le bord de la route.

— Je connais pas grand monde dans la réserve, a dit mon maître. Les Mohawks aiment pas particulièrement les Québécois. Toi, t'as pas l'accent d'ici. Ils vont te prendre pour un Français de France. Ils vont être fins avec toi. Ils sont accueillants avec les étrangers. La seule fois que je suis resté à dormir, je suis descendu au motel Chez Jenny. Je sais pas si ça existe encore, ça a peut-être changé de nom, c'était il y a longtemps, avant la crise de l'été 1990. C'était correct.

— Je vous remercie.

— Bonne route.

Je l'ai regardé. Il m'a regardé. Le jaune coulait de ses paupières mi-closes. Le chagrin. J'ai aboyé. Il a souri. J'ai su alors que cet homme avait lié il y a longtemps, et d'une manière par lui seul connue, son destin à celui des bêtes. Il a refermé la portière.

OceanofPDF.com

MEPHITIS MEPHITIS

Les gens de la réserve ne sont pas différents des autres : ils m'ont en horreur. Je m'apprêtais à sortir du récipient destiné à leurs ordures quand je l'ai vu marcher à quelques pas de moi. Je me suis retournée, relevant la queue, prête à l'asperger de mon urine. Il m'a entendue, m'a aperçue et a eu un mouvement de recul. J'ai commencé à piétiner. Il s'est éloigné sans me quitter des yeux, d'abord lentement puis, après avoir mis une bonne distance entre nous, il s'est retourné et a poursuivi sa route d'un pas rapide. Cela ne m'a pas calmée. J'aurais voulu l'enduire de mon odeur la plus cruelle, pour qu'à jamais il ait sur lui le parfum terrible de la mort.

J'ai dévoré ce que j'avais à dévorer et je suis partie. J'ai rampé sous les galeries des maisons, désireuse de retrouver ma tanière. J'ai traversé des jardins, longé des venelles, et de nouveau je l'ai vu, marchant au milieu de la rue Principale. Dans la lumière des lampadaires, il a adressé la parole à quelques-uns de ses congénères, sans qu'aucun ne lui réponde. Je me suis tenue sur mes gardes. Une camionnette est passée en sens inverse, elle a ralenti et s'est arrêtée. La vitre s'est baissée.

- You need help, mister ?
- I'm looking for the motel, or the hotel.
- There's no hotel or motel around here.
- I heard about Jenny's Motel.
- There's no Jenny here, you got the wrong place, mister.
- OK ! Thank you, guys.

La camionnette est repartie. Il a poursuivi sa marche. Les portes des maisons s'ouvraient et se refermaient. Il ne passait pas inaperçu. Il s'est dirigé vers le trottoir opposé

pour longer le grand terrain vague. Il devait se sentir oppressé par la proximité des habitations, par les regards insistants des humains, leur inhospitalière manière de le considérer. Il s'est arrêté. Il a attendu. La rue était déserte. Brusquement, il a obliqué pour s'enfoncer dans le noir, à travers le terrain vague. Sans songer à un quelconque danger, obéissant à mon instinct, j'ai filé dans sa direction, bondissant, réalisant en un éclair combien, lui comme moi, étions indésirables au sein de la communauté.

Il marchait d'un bon pas, les pieds enfoncés dans une neige boueuse dont le reflet laissait deviner sa silhouette. Il ne pouvait pas m'entendre. Je le suivais comme on suit son semblable et je ne savais plus si je cherchais à lui nuire ou à le protéger. De chaque côté, il y avait les lumières des fenêtres. Là et là des familles, là et là des chaleurs, là et là des mondes étrangers, interdits. Lui traçait sa route, tête baissée, jusqu'au bout du terrain où il a trouvé une rue moins fréquentée. Il y avait une courbe. Au moment où il s'y est engagé, la camionnette a surgi du noir et s'est arrêtée en crissant devant lui, manquant de le heurter de front, dérapant de quelques mètres sur la chaussée verglacée. Les portières se sont ouvertes et les quatre hommes avec lesquels il venait de s'entretenir, armés de bâtons, ont bondi en jetant leurs ombres détraquées à droite et à gauche dans la lumière aveuglante de leurs voitures. Ils allaient le casser. Lui, au lieu de fuir, est resté figé, immobile, paralysé, tétanisé. Sauve-le ! m'a ordonné mon sang et, obéissant, je me suis mise à courir avec une rapidité dont je ne me savais pas capable, grondant et sifflant de toutes mes forces. Ils n'ont pas eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait. J'ai aspergé le premier sur lequel j'ai grimpé pour sauter au visage du deuxième que j'ai griffé et sur lequel j'ai uriné puis, giclant sur les deux autres, je suis entrée dans la camionnette, j'ai évacué toute l'urine qui me restait, j'ai déféqué avant de fuir dans les hurlements et les cris. J'ai regagné le terrain vague où j'ai

été me tapir. Protégée par l'obscurité, j'ai vu qu'il avait profité de mon attaque pour s'évader à son tour et j'en fus satisfaite. Je suis retournée vers ma tanière avec le sentiment d'avoir défendu un de mes semblables.

OceanofPDF.com

TEGENARIA DOMESTICA

Quelle bête est donc cachée à l'intérieur de cet homme ? Il est entré, il a refermé la porte, les humains se sont retournés pour le dévisager. Il n'était pas d'ici et cela semblait leur suffire.

Seize tables carrées dans une salle carrée. Un comptoir rectangulaire, longitudinal. Deux écrans aux images colorées et mobiles. Dix-sept hommes assis. Trois femmes assises. Neuf hommes debout. Une femme debout. Une femme allant et venant derrière le comptoir du bar. Des vibrations basses et rythmées condensant l'espace. Personne pour voir ce qu'il y avait à voir.

Souveraine, je me suis repliée au centre de ma toile et je l'ai scruté. Il a avancé jusqu'à l'extrémité du comptoir devant lequel il s'est arrêté, droit, les mains dans les poches, tournant le dos aux autres. Il a ouvert la bouche pour émettre des ondes qui sont venues faire vibrer les fils de ma toile.

— Une bière.

Des hommes, dos appuyé au comptoir, l'épiaient en buvant leur verre. Lui, indifférent, fixait, dans la glace placée derrière les étagères où l'on range les bouteilles, le reflet d'une gravure suspendue au mur opposé : une fillette, de profil, est étendue nue sur un canapé. D'une main, elle laisse pendre un oiseau mort qu'elle tient du bout des doigts par l'extrémité de ses ailes, de l'autre, elle se caresse le sexe. À ses pieds, un fauve, félin tacheté, tête levée, gueule ouverte, s'apprête à dévorer l'oiseau. C'est une gravure ancienne aux couleurs passées. Lorsque la salle est déserte et que les lumières s'éteignent, il m'arrive de grimper sur le cadre. J'aime aller dormir au creux des ombres de la fillette, à la hauteur de son sexe, imaginer que

je la pénètre pour y pondre mes œufs et y bâtir une ville faite de fragiles filaments de soie. Elle deviendrait la toile hypnotique, piégeant les bêtes les plus mystérieuses, insectes dorés, blattes, vertes et jaunes, énormes, venues de contrées lointaines, irréelles, pour dévorer les humains et nous en débarrasser. Faisait-il le même rêve ? Et serait-il possible qu'une seule et unique fois, humain et insecte nous puissions avoir le même désir ?

Un homme s'est approché de lui.

— You're French ?

— Yes.

— T'es en visite chez nous ?

— Je cherche quelqu'un.

La femme est revenue avec un verre rempli d'un liquide ocre à la main qu'elle a déposé devant lui.

— Madame, vous pourriez peut-être me renseigner. Je cherche une chambre pour passer la nuit.

— Faut aller du côté de Châteauguay, mon beau, ou de Sainte-Catherine. Dans la réserve, tu trouveras rien.

— On m'a parlé du Motel à Jenny.

— Y a pas de Motel à Jenny...

L'homme s'est tourné vers la femme.

— There was one but Jenny's Motel is closed now.

— Jenny's Motel ? It's been closed for a long time, when Jenny died.

Accrochée par l'une de mes pattes à un fil de soie, je suis descendue en rappel jusqu'au rebord du miroir où j'ai repris mes appuis. Je l'ai observé observant son reflet dans la glace et, là encore, malgré l'avantage de ma position, je n'ai pas réussi à déterminer la nature de la bête tapie en lui.

— Toi, tu t'appelles comment ? lui a demandé l'homme.

— Wahhch Debch.

— Ça vient pas d'ici, ça, certain !

— Non.

— Qu'est-ce que tu viens faire dans la réserve ?

— Je cherche un homme. Un Mohawk.

Des visages se sont tournés.

— C'est quoi son nom ? Je le connais peut-être. Je connais tout le monde dans la réserve et tout le monde de la réserve me connaît. Je m'appelle Jim Rice. J'ai le garage au coin de la Main et de Malone. C'est quoi son nom ?

— Welson Wolf Rooney.

Dans l'éclat verdâtre des néons, les hommes se sont figés et Jim Rice a secoué la tête de droite à gauche.

— Personne dans la réserve connaît ce nom-là.

— Il a une cicatrice sur la joue. Une blessure récente. Profonde.

— Non. Ça ne dit rien à personne.

— On raconte pourtant qu'il est passé par la réserve.

Jim Rice a posé une main sur son épaule.

— Tu devrais pas écouter ce qui se répète à l'extérieur de la réserve à propos de ce qui arrive à l'intérieur de la réserve par ceux qui vivent à l'extérieur de la réserve. Tu me suis-tu ? Moi, je te dis qu'y a pas personne dans la réserve qui porte ce nom-là, puis y a pas personne dans la réserve qui a une cicatrice sur la joue. C'est-tu clair ? À Châteauguay, par contre, y a un beau Holiday Inn tenu par un de mes chums, ça donne sur le fleuve, tu vas aimer ça.

J'ai longé le rebord supérieur du miroir, j'en ai atteint l'extrémité, dévalé, à la verticale, sa paroi latérale jusqu'à la rambarde en bronze fixée au comptoir contre lequel je me suis blottie.

La porte s'est ouverte et deux hommes sont entrés faisant se lever tous ceux qui étaient assis. Jim Rice a lancé « Johnny ! Heyheyhey ! » Les deux hommes ont circulé entre les tables, frappant de leurs mains ouvertes les mains ouvertes des autres, lesquels frappaient simultanément pour répondre à leurs salutations « Hi Johnny ! Hi Mitch ! » Et Mitch et Johnny répondaient « Eddy ! Jim ! Ron ! Shan...

Hi guys ! » Ils ont défait leurs manteaux et Johnny, le plus grand et le plus gros des deux, s'est retourné vers le comptoir. L'apercevant, il s'est immobilisé.

— Who's that ?

— Frenchy...

— I see... Frenchy, hein ? Hey, Mitch, d'you see that ? On a de la visite, un Français !

— Yeah ! Les touristes sont en avance cette année !

— C'est le réchauffement climatique, man ! Tu comprends pas ça ? C'est scientifique ! Mary ! Give us five bottles of rye, glasses and ice for everybody ! Hey, on va parler le français à soir pour montrer que nous autres les Mohawks nous savons vivre, OK ?

Des vibrations très fortes ont résonné contre la rambarde de bronze, conséquence des cris qu'ils se sont mis à pousser. Ils ont dégagé les tables et tiré les chaises pour mieux se regrouper. Johnny, souverain, a pris la place du centre.

— You hear about Jerry's love story, guys ?

— No way ! Jerry's in love ? a répondu quelqu'un.

— Yeah ! With a smelly woman... him, Freddy and the Black brothers, they fucked her every way, in all her fucking holes !... But in fact, it's her who fucked them... she was a skunk !

— No way !! a hurlé quelqu'un.

— Elle leur a chié dessus, pissé dessus, puis elle a pissé dans le char à Jerry !

Ils ont explosé d'un rire énorme : No shit ! Christ ! No way ! Holy fuck !

— Ils peuvent plus rentrer chez eux ! Leurs femmes veulent rien savoir and nobody wants to see them show up on their doorstep !

Et les hommes, entraînés par une vague d'hilarité, se sont mis à se plier et à se déplier, s'esclaffant jusqu'aux larmes. Ils se sont mis à boire, vidant leurs verres pour les

remplir à nouveau, vidant les bouteilles pour en commander d'autres, se donnant, dans un geste de congratulation et de satisfaction, de violentes tapes dans le dos. Johnny racontait toujours, le visage de plus en plus rouge, l'œil brillant.

— Ils sont venus chez moi ! J'entends sonner... Ça puait même à travers la porte... J'ouvre... Fuck ! J'ai pas le temps de penser, j'ai juste envie de vomir ! Jamais senti une affaire pareille ! Ça puait le tabarnac ! Y ont voulu entrer, j'ai sorti mon .22 et je leur ai dit que le premier qui mettait les pieds chez moi, je le sortais à coups de plombs dans le cul ! Y ont traversé la rue : « Johnny ! Fuck ! Help us ! » Help us, help us, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ! ? Une mouffette vous a chié dessus ! Qu'est-ce que tu veux faire contre ça !

Profitant de leur inattention, j'ai grimpé sur le comptoir, j'ai couru, je me suis arrêtée à sa hauteur et j'ai courbé mon thorax : je le voyais enfin comme je désirais le voir. J'ai pu ressentir sa nature, la déceler de l'intérieur. Au-delà de sa parure humaine derrière laquelle il se camouflait, cet être était emmaillotté au cœur d'une toile invisible tissée d'une soie née de sa propre chair, et la bête odieuse qui le tenait prisonnier, se nourrissant à même ses viscères, n'était nulle autre que lui-même. Il était sa propre proie et son propre piège. Mary s'est approchée de lui.

— Can I get you something else, mister ?

— No, thanks.

Mary s'est tournée, j'ai vu sa bouche s'ouvrir et j'ai vu sa langue articuler les ondes vibratoires qui en sortaient : « Last call, guys ! »

Ils ne lui ont prêté aucune attention. Johnny racontait sans cesse la même histoire, cerclé des mêmes rires et des mêmes éclats.

— Ils ont repéré un gars, un Blanc, entré dans la réserve vers le milieu de la soirée. Ils ont pensé que c'était une

police qui se faisait passer pour un Français. Ils voulaient lui casser les jambes puis le jeter dans le fleuve, lui faire vraiment peur, you know ? Ils ont fini par le coincer dans la grande courbe de la Hospital Lane, et c'est là que ça s'est passé. Ils sont sortis du char, ils étaient bien décidés, sûrs de leur affaire, tout le kit, sauf qu'ils se sont retrouvés face à une mouffette enragée qui était pas de bonne humeur et qui leur a fait sentir.

Une évidence est apparue à leur esprit. Ils se sont figés avant de se tourner vers le comptoir. Je me suis glissée jusqu'au sol pour remonter le long du mur et j'ai regagné le centre de ma toile, d'où, souveraine, je pouvais observer leurs agissements. Johnny s'est levé.

— C'est toi l'étranger qui rameute les mouffettes par ici ?

— C'est moi.

— C'est une nouvelle tactique de la police ? Vous avez troqué vos chiens pour des mouffettes ? Ou bien c'est juste pour les Mohawks ? Pour régler le mal par le mal ! À ce qui pue, faut envoyer ce qui pue ? C'est-tu ça la logique ?

— Je ne suis pas de la police.

— Si t'es pas de la police, on voit pas vraiment qui tu peux être parce qu'à part la police, y a personne qui vient fourrer son nez chez nous à cette heure-ci de la nuit.

— Je cherche Welson Wolf Rooney.

— C'est qui ça ?

— Un Mohawk.

— On a pas dû bien te renseigner parce qu'y a aucun gars qui a ce nom-là dans la réserve.

— Alors il vient d'une autre réserve.

— Qu'est-ce qui te fait penser que tu vas le trouver ici ?

— La police m'a assuré qu'il était dans la réserve. Qu'il se cachait dans la réserve. Il est peut-être là, en ce moment, parmi vous. La police m'a dit qu'elle ne pouvait pas venir le chercher. Parce qu'elle ne pouvait pas entrer

dans la réserve. Je suis venu. Je ne partirai pas d'ici avant de l'avoir eu en face de moi. Je sais qu'il est là. Je n'ai pas peur. Ni de me faire casser les jambes, ni de me faire casser les dents, ni de me faire arracher les couilles. Vous pouvez me jeter dans le fleuve, je ne partirai pas d'ici.

Il a vidé son verre puis l'a reposé sur la surface mate du comptoir. Johnny s'est approché de lui.

— En supposant que ce soit vrai, pourquoi tu tiens tant que ça à le voir ?

— Je veux être certain qu'il n'est pas moi.

— What do you mean ?

— I mean, that man killed my wife.

Il n'y a pas de durée, il n'y a que des instants, et la juxtaposition des instants donne l'illusion de la durée. Ceux qui se sont succédé furent soudés par l'hébétement des humains. Un homme a articulé « Fuck ! » Un autre « It was your wife ? » Johnny s'est retourné vers eux.

— Eddy ! Shut your fucking trap !

— Yes. It was my wife.

Un déplacement naturel, échappant à mon attention, l'avait mené jusqu'au centre de la pièce, Johnny est resté appuyé contre le comptoir.

— La police croit qu'y a un Mohawk derrière tout ce qui arrive de pire à Montréal. Le gars que tu cherches est pas un gars de la réserve. On a jamais entendu parler de ce gars-là... OK ?

Un insecte, attiré par la lumière devant laquelle j'avais tissé ma toile, a été pris au piège. Il s'y est agglutiné, s'est mis à s'agiter. J'ai vu naître sa panique. J'ai glissé vers lui. Petit moucheron dont j'ai dévoré la tête sans me donner la peine d'emballoter son corps. La voix de Johnny vibrait contre les fils sur lesquels mes pattes étaient accrochées.

— On laisserait pas entrer un gars pareil dans la réserve. Il trouvera personne pour l'aider. Tous ceux qui

sont sur la réserve défendent la réserve. Un assassin a pas sa place ici. OK ?

— Fucking Hell, Johnny !

— Shut up, Mary.

— Fuck you !

— Mary, un verre pour le Français avant qu'il s'en aille !

— Le last call est passé, Johnny, fait qu'il en aura pas de verre, le Français, ni lui ni personne ! Je vais lui caller un taxi de Châteauguay pour qu'il puisse rentrer chez lui, pis vous autres, vous allez me faire le plaisir de décrier. Bottoms up, guys !

Elle avait décroché le combiné noir de son boîtier pour le porter à son oreille et, d'un geste précis, elle avait fait tourner dix fois la roulette plastifiée.

— Quand je t'entends faire tes beaux discours, mon Johnny, je me dis qu'elle a besoin qu'on la défende all right, la crise de réserve ! Hello / Hi, this is Mary from The Warriors / Fine, thanks / I want a cab / Fine, thanks, honey / 'Night.

Mary a raccroché le combiné noir sur son boîtier.

— Un taxi va t'attendre à l'entrée de la réserve, mon beau. Bonne nuit, et merci pour ta visite ! OK, guys ! Let's call it a night ! I'm closing !

Il y a eu quelques protestations. On voulait rester encore, on réclamait d'autres bouteilles, on menaçait de tout casser. Mary s'est mise à les injurier et à les frapper à l'aide d'un torchon humide. Bastard ! Son of a bitch ! Et la colère de Mary a fini par les calmer. Ils se sont levés, ils ont revêtu leurs grands manteaux. Je ne les reconnaissais plus. Je contemplais une horde d'insectes, noirs, énormes, grouillants, recouverts de fourrures d'animaux morts, qui se dirigeaient en titubant vers la porte, ouverte sur la grande opacité de l'extérieur.

Il est resté les mains dans les poches, tête baissée, tandis que Mary ramassait verres et bouteilles. La porte

s'est refermée. Mary s'est retournée vers lui.

— Tu diras au taxi que tu viens de la part de Mary Gabriel et tu lui diras qu'il te conduise chez Janice, au 33, Red Bird Road. Tu vas t'en souvenir ?

— 33, Red Bird Road.

— Attends pas trop. Il vaut mieux que les boys te voient sortir d'ici, believe me. S'ils te voient traîner dans la réserve cette nuit, là c'est certain qu'ils vont s'arranger pour que tu ne quittes plus jamais Kahnawake, ou alors en passant par le fond du fleuve, un bloc de béton accroché au cou. Tu catches-tu ? Fais ce que je te dis. Tu vas direct à la sortie. Change pas de route, dévie pas, tarde pas, pis une fois le taxi arrivé, monte dedans et dis au chauffeur ce que je t'ai dit. OK ?

Il est sorti. Des vibrations faisaient encore trembler les fils de ma toile. Mary a tiré le rideau de la fenêtre, puis elle a décroché le combiné de son boîtier pour le porter à son oreille et, d'un mouvement précis, elle a fait tourner à dix reprises la roulette plastifiée.

— Janice, Mary speaking / Are you alone ? / I sent someone to see you / A man / Wahhch Debch, something like that / Twenty minutes maybe / I'll be there soon.

Elle a raccroché. Je l'ai vue se revêtir à son tour de son manteau et éteindre toutes les lumières. Elle a ouvert la porte, elle est partie. Il n'y avait plus d'humains, plus de vivants. Je me suis retrouvée, souveraine, plongée dans l'obscurité, sentant battre mon cœur au moment où je me suis mise à dévorer l'abdomen gorgé de sang de ma proie agglutinée au filage soyeux de ma toile.

VULPES VULPES

Perdu éperdu dans l'instant de ses pas, dans le claquement des talons contre la surface gelée de la route, il était dans son manteau comme, dans le ciel, serait le drapeau de la profonde nuit. Au milieu des maisons, il allait dans sa nuit et sa nuit allait dans la nuit. Il est arrivé au lieu dit du grand embranchement. Les autres suivaient plus loin, leurs chiens tirant sur leur laisse, raclant ahanant donnant l'impression de traîner derrière eux, de force, la silhouette claudicante des hommes. Il s'est arrêté. Ils se sont arrêtés. Je me suis enfui la faim au ventre, n'ayant trouvé nulle volaille pour me rassasier, condamné à me satisfaire des quelques cadavres de taupes aperçus dans le creux d'un sillon retourné.

CANIS LUPUS FAMILIARIS TERRA AMERICANA STAFFORDSHIRE

Retenu par le cuir de ma laisse, je sentais le sang battre dans ma mâchoire. La salive emplissait ma gueule, un râlement rauque sortait de mon poitrail. Je tirais, ahanant suffoquant mettant dans mon cou toute la puissance de mes muscles. J'avais soif de ma course pour rassasier mon désir de sang. Le démembrer, lui, là-bas, dans son manteau, le désosser tout entier, lui, là-bas, la proie. Nous étions quatre tirant sur le cuir de notre laisse. Nous creusions le sol à force de nous acharner à courir sans pouvoir avancer, et dans notre entêtement à aller de l'avant, nous nous dressions sur nos pattes de derrière pour retomber, reculer, prendre un élan nouveau et bondir au risque de nous étrangler à l'instant où la laisse, au bout de son extension, retrouvait sa cruelle tension. Incapables de nous soustraire à la rage qui nous envahissait, nous gémissions contre nos maîtres. À quel jeu jouaient-ils en nous appâtant et en nous privant tout à la fois ? Pourquoi nous affolaient-ils ? Nous étions au lieu dit du grand embranchement. Il s'était arrêté. J'ai voulu m'élancer, mais un coup sec sur ma laisse m'a obligé à me poser. Calm down, Motherfucker ! a dit mon maître, et sa main a agrippé ma tête, ses doigts se sont enfoncés dans l'orbite de mes yeux, jusqu'au noir, jusqu'à la douleur, et de nouveau j'ai entendu sa voix. Sit ! J'ai obéi. Quelqu'un a dit There's the cab ! Une voiture est arrivée à l'intersection du grand embranchement. Il a ouvert la portière et s'est engouffré dans le véhicule. La voix de mon maître a dit What do you think, guys ? Quelqu'un a répondu We're in a fucking bind ! We protect the bastard and we let the good guy down. We're in a fucking bind, man ! OK, Let's go, we gotta speak to Coach.

D'un geste sec, que je reconnais entre tous, mon maître m'a intimé l'ordre de me redresser en m'appelant par mon nom : Come on, Motherfucker, et nous sommes repartis.

OceanofPDF.com

FELIS SYLVESTRIS CATUS

Les rouages rouges de la nuit dansaient dans les teintes tamisées des veilleuses cachées sous leur abat-jour de velours. Installé sur l'une des étagères de la grande bibliothèque, je somnolais, blotti contre les livres, entre les portraits et les statuettes de bronze, bercé par le froissement des tissus, le chuchotement des voix et le va-et-vient des pas feutrés, quand le claquement de la porte m'a arraché à mon repos.

— Janice ?

— Who are you ?

— Wahnch Debch. Mary, la serveuse du bar le Warriors, m'a dit de venir.

— I'm Janice. C'mon in.

Il a murmuré quelque chose. Je les entendais s'affairer. Janice l'a invité à ôter son manteau, il l'a remerciée. Dans l'ambre de l'entrée, leurs ombres rouges dessinaient contre le mur des figures indéchiffrables, énigmatiques comme les prémonitions. C'mon in, a-t-elle dit encore, et elle est apparue, passant devant moi, dans sa longue robe soyeuse, pieds nus, bras nus, cheveux défaits. Il est passé à son tour, sans me voir. J'ai sauté sur le plancher et je les ai suivis.

— Il y a toujours beaucoup de monde ici, lui a-t-elle dit. Surtout la nuit. Tous les insomniaques de la réserve se retrouvent. Chacun fait ce qu'il lui plaît. La maison est grande et personne n'est du genre à poser les mauvaises questions. Viens.

La plupart des invités étaient dans le salon vert. Le grand plateau en étain autour duquel ils discutaient depuis le début de la nuit rougeoyait des mêmes braises. Il se dégageait une senteur de résine de pin. Ils sont entrés. Quelques-uns se sont retournés pour les saluer au milieu de

la musique, des rires et des volutes de fumée bleuâtres qui montaient des cigarettes et des narguils en verre. Elle s'est arrêtée, le temps d'échanger des baisers avec de jeunes gens à l'allure dégagée. Il a attendu sans bouger. Le rubis de ses yeux scintillait dans la fièvre agitée des braises. Quelqu'un, d'un geste de la main, l'a invité à s'asseoir en lui offrant un verre rempli d'un liquide rouge vermeil. Il a refusé. Viens, lui a soufflé celle que j'aime, et elle l'a pris par la main pour l'entraîner de l'autre côté du salon.

Ils sont sortis. Je les ai suivis. Ils ont traversé l'étroit couloir qui longe la baie vitrée. Il a regardé dehors. Le jardin dormait et c'était la nuit noire. La neige était blanche. En sursis. La pluie du printemps ne l'avait pas encore changée en une boue gluante. Nous avançons sans bruit. Sa silhouette était charbonneuse, massive. Sa puissance se révélait dans la pénombre et c'était là un de ses secrets. Ses pieds nus, à chaque pas, imprimaient des marques humides sur le sol. Je les ai léchées. Elles goûtaient l'humain. Elles en avaient l'odeur.

La grande salle était déserte. Un feu brûlait dans la cheminée. Quelqu'un dormait sur un banc. Il a contemplé les papillons épinglés dans leur cadre de verre et s'est arrêté devant les grands scarabées rouges d'Afrique avant de la rejoindre au pied de l'escalier. Ils sont montés vers l'étage interdit. J'ai attendu puis, tête baissée, j'ai grimpé les marches une à une. Elle ne m'a pas chassé. Peut-être avait-elle oublié ma présence, peut-être le caractère exceptionnel de cette visite rendait-il possibles tous les impossibles, je ne saurais le dire. Je les ai retrouvés sur le palier avec l'impression de découvrir un territoire protégé du bruit, imperméable à l'hystérie des tumultes. Un parfum de gingembre flottait dans l'air. Quelqu'un, dans une pièce à côté, murmurait ou psalmodiait quelque chose d'une voix grave et enrouée. On jouait du tambour. Le battement était lointain, à peine audible. Nous avons remonté un couloir

recouvert de tapis aux couleurs sombres. Des meubles vernis étaient collés contre les murs, et sur chacun de ces meubles je voyais de grands vases à moitié emplis d'une eau colorée sur laquelle, posée comme par magie, une flamme dansait et projetait contre la surface du plafond le chatolement délavé de ses mouvements.

Elle a ouvert une porte. Nous sommes entrés. Les miroirs et la céramique brillaient dans la pénombre. La pièce était plongée dans un clair-obscur bleuté où les formes étaient à peine esquissées. I am going to bring you some clean clothes... Mets-toi à l'aise... Elle est repartie. J'ai choisi de rester. Le carrelage, tout en mosaïque, était frais. Je m'y suis allongé. Il s'est assis sur le rebord d'un bain aux pieds sculptés. Il m'a fait un signe du doigt. J'ai accepté de m'approcher. Je me suis frotté contre ses jambes, m'imprégnant de son odeur. Sa main a saisi mon cou. Une main forte. Ferme. Il m'a caressé, massant mes vertèbres, pinçant l'extrémité de mes oreilles. J'ai ronronné. La voix était douce : Oui, le chat, oui... Il m'a relâché. Je me suis reculé et je l'ai vu étendre le bras pour tourner les deux robinets argentés. D'abord l'un, ensuite l'autre. L'eau a jailli sous la poussée d'une formidable pression en créant une bruine légère, fraîche, puis tiède à mesure qu'elle se réchauffait. On a frappé. Oui ? il a dit. La porte s'est ouverte et une femme qui ne m'était pas inconnue est entrée pour déposer des habits sur le comptoir, à côté d'un grand lavabo en porcelaine.

— Hello ! Mary.

— Je t'ai trouvé des habits. C'est grand pour toi mais au moins sont clean... Put your clothes here... Somebody will wash them for you tomorrow. Tu as du savon ici, du sel pour le bain là-dedans. Help yourself, don't worry.

Elle a déplacé des savons, déposé quelques éponges sur une tablette en métal fixée aux robinets argentés et déversé dans l'eau des produits parfumés. Grimpé sur le

rebord du bain, j'ai vu se former une mousse que j'ai tenté d'attraper d'un coup de griffe.

— Take your time.

— Merci pour tout à l'heure.

Mary est repartie sans répondre.

Il s'est déshabillé. Il a grelotté. J'ai cru qu'il avait froid, mais c'était déjà le ressac. Il a cherché à le contenir sans parvenir à se calmer. Le tremblement est devenu violent. Mon Dieu, il a dit, et il s'est couché sur le sol, saisi par une agitation contre laquelle il ne pouvait plus résister. Il a hoqueté, il a gémi, son corps s'est cabré et ses yeux se sont révulsés. Il s'est mis à donner des coups de pieds désordonnés et involontaires contre les placards de bois, râlant d'une voix rauque et puissante. Qui était là ? Qui donc en l'humain peut agiter ainsi un humain ? J'ai entendu un bruit de pas. La porte s'est ouverte et celle que j'aime est entrée en coup de vent. Elle l'a vu et, se retournant, elle s'est mise à appeler. Mary, Mary, come back ! Mary est arrivée en courant. Ensemble, elles ont tenté de le soulever. Sir... sir... ! Mais il était trop lourd. Elles ont attendu. La crise a diminué. Il est revenu à lui. Il a retrouvé ses yeux. Il a dévisagé les deux femmes, d'un air perdu, troublé.

— You okay now ? a demandé Mary.

— Oui... Oui !

— Get in the bath.

Il a grimpé dans le bain et s'y est assis jusqu'à disparaître sous la couche fumante et savonneuse de l'eau. Il y a eu un grand silence. Je percevais le froissement minuscule de la mousse, l'éclatement de ses particules, leur dissolution soyeuse et imperceptible. La psalmodie s'était presque éteinte, noyée par le battement régulier du tambour. Il a émergé.

— Je vais aller te chercher quelque chose à boire, a dit Mary, ça va te faire du bien.

Elle est ressortie. Celle que j'aime m'a pris dans ses bras et s'est appuyée contre le mur. Elle a passé ses mains dans mon pelage. J'ai plongé ma tête dans la chaleur de son ventre.

— Je vous remercie, mademoiselle.

— Ne me remercie pas. Les Mohawks ouvrent toujours leurs maisons aux animaux blessés. Appelle-moi Janice.

Mary est revenue avec un bol rempli d'un liquide jaunâtre qu'elle a déposé sur le sol.

— I've gotta go. You going to be all right ?

— Don't worry.

— 'Night Janice, see you tomorrow.

— Thank you, sweetie, take care.

Mary est repartie. J'étais dans les bras de celle que j'aime et je croyais que c'était à jamais. Mais elle a fait un pas et m'a déposé sur le comptoir. Je suis resté là. Égaré. Elle a reculé. Elle a d'abord pris le bol, puis, s'asseyant sur le rebord du bain, elle s'est penchée vers lui avant de passer sa main derrière sa nuque pour le redresser délicatement. Avec l'autre main, elle a porté le bol à ses lèvres. Il a bu. Une première gorgée. Des larmes se sont mises à couler. Il a avalé. Il a soupiré. Elle a dit Encore et ce simple mot a eu raison de ses forces. Il s'est mis à sangloter le visage entre les mains, comme celui qui vient de trouver enfin son souffle et sa plainte. Il tentait de colmater les brèches de son âme mais elles se fissuraient irrésistiblement. Celle que j'aime a pris le savon, l'a passé dans l'eau et l'a fait rouler jusqu'à former entre ses paumes une mousse légère. Elle a commencé par lui laver le centre du dos. Le cou. Elle a massé longuement les épaules. Elle l'a laissé pleurer sans lui parler, sans le déranger. Elle s'est employée à savonner chacun de ses bras, entrelaçant son propre bras au sien, lavant sa peau avec sa peau. Lorsque ses mains s'asséchaient, elle les replongeait dans l'eau avant de l'enduire de crème et d'huile parfumée. La pièce,

noyée sous la buée, a pris, dans cette moiteur, une teinte plus tamisée, bleuisant davantage leur peau. Elle l'a lavé sans relâche. L'eau perlait sur son front, coulait sur ses lèvres jusqu'à son cou et se perdait entre les plis de son corsage. Elle s'est levée, elle a dégrafé sa robe et l'a laissée choir. J'ai contemplé à loisir ses longues jambes que j'aime tant. Elle a grimpé dans le bain et s'est assise en face de lui pour le laver encore, passant lentement sa main sous la plante de ses pieds, les doigts frottant entre les orteils. Elle a massé chaque muscle, monté jusqu'aux chevilles, les mollets, les genoux. Elle s'y est appliquée tant et si longtemps qu'il a fini par s'apaiser. Assise entre ses jambes repliées, elle lui a savonné les cuisses, y mettant toute la douceur dont elle était capable. Lorsqu'elle a paru satisfaite, elle s'est saisie du savon et l'a fait rouler entre ses paumes, dégageant cette fois-ci une grande quantité de mousse. Avec une délicatesse qui n'appartenait qu'à elle, elle a pris son sexe dans sa main. Il a fermé les yeux. Elle a attendu. Le sexe a gonflé. Il a rouvert les yeux. Elle a amorcé un mouvement de bas vers le haut puis du haut vers le bas. Je percevais le frottement, le doux glissement du savon entre la main et le membre dressé. Il s'est abandonné tout à fait. Elle a accéléré son mouvement, ses lèvres se sont entrouvertes, haletant au rythme de sa respiration comme un encouragement, un acquiescement. Elle cherchait à le délivrer, à le libérer de son tourment, mais quelque chose résistait en lui, comme si son esprit effleurait trop de douleur. Je l'ai vu se crispier, et d'un geste il l'a forcée à interrompre ses caresses.

— Arrête ! Ce n'est pas possible ! Tu ne te rends pas compte.

Elle l'a regardé.

— Il y a le bain. Il y a la chaleur. Il y a le chat. Il y a la nuit. Il y a ta ruine. Il y a les sons qu'on entend. Il y a des gens dans la maison. Il y a toi ici. Il y a moi en face de toi.

Si je me retournais, il y aurait mon dos et tu ne verrais plus mon visage comme je ne verrais plus le tien.

Elle s'est retournée.

— Tu vois ? J'ai raison. Et si je reculais...

Elle a reculé jusqu'à appuyer son dos contre sa poitrine.

— Il y a toi et moi, tous deux peau à peau. Et si tu refermais tes bras sur moi, qu'est-ce qu'il y aurait ?

Elle a attendu. Il a refermé ses bras sur elle.

— Moi dans tes bras.

Il s'est remis à pleurer.

— Penses-tu toujours que je ne me rends pas compte ?

Il n'a pas répondu.

— Toutes les situations sont puissantes. Il faut les regarder sous la lumière crue. C'est seulement comme ça que tu donnes sa puissance à la situation. Ta femme est morte. Elle a été violée et tuée à coups de couteau. Elle s'est défendue de son mieux. Elle devait être courageuse. L'enfant qu'elle portait dans son ventre, ton enfant, est mort aussi sous le couteau. Lui aussi a dû faire preuve d'un grand courage. Toi tu es vivant, et en ce moment tu tiens entre tes bras une autre femme. C'est ça, ta situation. Si tu la regardes sous sa lumière crue, tu trouveras sa puissance.

— Mais c'est quoi, la lumière crue ?

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Je ne sais pas. Je veux retrouver celui qui a fait ça. Je ne veux pas le tuer, je ne suis pas animé par un sentiment de vengeance, je n'ai même pas de colère. Je veux juste voir son visage, je veux savoir qui il est. Je ne sais pas pourquoi.

Il caressait l'intérieur des cuisses de celle que j'aime. Elle s'est mise à frissonner malgré la chaleur. Elle a soupiré.

— J'ai beaucoup pensé à elle. Imaginé ce que ça pouvait faire un couteau qu'on te plante là.

Il n'a pas répondu. Il a glissé sa main vers son sexe. Elle a écarté les jambes.

— Tu as dit que les Mohawks ouvraient leurs maisons aux animaux blessés.

— C'est vrai.

— À tous les animaux blessés ?

— Tous.

— Même aux pires ? Les scorpions, les serpents ?

— Tous les animaux. Il n'y en a pas de pires.

— Et lui, tu lui as ouvert ta maison ?

Le silence a laissé place au battement du tambour. Elle a écarté sa main. Elle s'est levée. L'eau savonneuse glissait le long de son dos. Sans prendre la peine de se sécher, elle a revêtu sa robe. Le tissu a adhéré à son corps mouillé pour en épouser les formes voluptueuses. Viens, lui a-t-elle dit, ouvrant la porte avant de quitter la pièce.

J'ai voulu la suivre, mais elle avait disparu. Le corridor était désert. On psalmodiait plus fort. Je ne connaissais pas cette partie de la maison. Le parfum du gingembre muselait mon odorat. Je suis retourné dans la pièce. Il était en train de s'habiller. Il avait revêtu un large pantalon en toile grise, une chemise verte sans boutons, qui s'attachait avec des cordelettes. Pour finir, il s'est enveloppé d'une grande pèlerine en laine bleue brodée de rouge, trop longue pour lui.

Il est sorti.

Il a fait quelques pas. Le plancher a craqué. Il s'est immobilisé. La psalmodie s'est tue. Le silence a duré. Puis, venant de nulle part, une voix a surgi : Janice ? Il s'est retourné. Il a regardé la porte d'en face. Il n'a pas répondu. Il s'est avancé d'un pas, le plancher a encore craqué : Janice, is it you ?

— No...

— Who's there ?

— Janice's friend.

— Where's Janice ?

— She'll be right back.

— Who are you ?
— Wahhch. Un ami de Janice.
— Viens-t'en voir ici.
Il s'est approché de la porte et l'a ouverte.

OceanofPDF.com

BOA CONSTRICTOR

Il s'est arrêté sur le seuil pour observer le paysage, étonné comme ils le sont tous lorsque, face à cette chambre et à ses montagnes de livres, ils me découvrent enroulé autour de la branche de bois fixée au milieu de ma cage de verre, posée à côté du lit où est étendu le vieillard qui me nourrit, me nettoie sans me quitter jamais. J'ai dardé ma langue fendue, l'étirant au possible à travers l'échancrure située sous mes écailles rostrales, pour prélever le plus de particules odorantes, et j'ai pu mesurer sa distance, sa forme, sa taille, son poids et deviner la présence du petit félin à ses pieds.

Il a aperçu le vieillard dans son lit perdu sous les amas de papiers noircis posés pêle-mêle à même les couvertures. Il a admiré la grande lampe dont l'ampoule était cachée sous un globe de verre vert, trônant sur une table au milieu de bouteilles vides, de livres, d'enveloppes ouvertes, déchirées, et des monticules d'objets indescriptibles, jetés là, entassés sur le sol. L'homme qui me nourrit a émis des sons, paroles diverses et multiples sans importance réelle pour moi. Je n'ai ni tympans ni oreilles, ni conduits ni orifices, mais je sens les vibrations et j'ai appris à les interpréter pour traduire le langage des humains, comprendre leurs intentions et deviner ce qu'ils tentent de me cacher.

— Entre. Ferme la porte. Enlève les gros dictionnaires qui sont sur ta gauche, tu y trouveras une chaise. Assieds-toi. Pose-les où tu peux. Il faudra bien que je range un jour.

Le félin a zigzagué entre les livres et les cadres vides posés en appui et d'un bond, passant par-dessus les obstacles, il a sauté sur la surface dégagée du lit où, m'apercevant pour la première fois, il s'est immobilisé,

pétrifié. Il a feulé, craché violemment en ma direction, avant de se poser, hérissé, méfiant, comme sont les bêtes lorsque, jetées en pâture, elles tombent dans mon terrarium et me voient me dresser devant elles pour les happer et les avaler vivantes.

OceanofPDF.com

FELIS SYLVESTRIS CATUS

Je n'avais jamais vu une pareille monstruosité. Un reptile, d'une longueur et d'une puissance terrifiantes, pendu sur sa branche, me fixait à travers la vitre de sa cage, dont la taille masquait le mur contre lequel elle était appuyée. Une lumière blanchâtre en éclairait le moindre recoin. Pas une seule ombre n'était apparente. Cela donnait une étrange impression de canicule à la chambre, plongée quant à elle dans une relative obscurité. Je n'ai plus bougé. Le vieillard m'a vu. Il s'est redressé sur son lit et m'a pris dans ses bras : Tiens ! Te voilà, toi ! Le chat ! Viens que je te caresse. Je me suis laissé faire sans quitter le reptile du regard. Il m'a posé sur un livre ouvert, j'ai senti l'odeur du cuir tanné. Le serpent a bougé. J'ai voulu partir, mais il m'a retenu. Tu as peur de Jésus ? Il ne faut pas ! C'est un gros toutou mou et indolent et qui ne te fera rien tant que tu n'entreras pas dans sa cage. Et tu n'y entreras pas, n'est-ce pas ? Tu es un chat, toi ! Tu es un malin !

Tourné vers l'homme, il passait, dans mon pelage, une main dénuée de pensée et de talent.

— Les chats existent pour que l'humain puisse caresser les tigres. C'est vrai, tu ne trouves pas ?

Excédé, je me suis détaché et j'ai regagné le pied du lit où je me suis allongé sur la couverture de laine, sans quitter le reptile des yeux.

— Alors tu es un ami de Janice...

— Oui.

— Elle est gentille, Janice. Une bonne fille. Une vie pas simple. Mais courageuse et bonne.

Il ne disait rien. Il était assis sur la chaise, les mains sur les cuisses, perdu dans sa grande pèlerine. Comme il avait l'air triste.

— Je ne t'ai jamais vu ici, est-ce que je me trompe ?

— Non. C'est la première fois que je viens à la réserve.

— Plus personne n'y vient. Sauf pour les cigarettes.

Avant, pourtant, il y avait du passage par ici, il y avait des voyageurs, on voyait des francophones, des aventuriers, des amoureux de la nature, des vagabonds, il y avait aussi les French Canadians qui venaient du Manitoba ou bien de l'est de l'Ontario pour brasser des affaires. Je traduais souvent pour le compte du conseil de bande. Maintenant, il n'y a plus que des Anglais. Je fais encore la révision des textes de lois fédérales relatives aux affaires indiennes traduites en français, mais ce n'est plus la même chose. Avant de défroquer, j'étais confesseur d'Indiens. Je faisais le tour des réserves. C'était pas officiel. Personne ne m'a demandé de le faire. Je voulais gagner mon ciel. Je voulais être un saint. Faire des miracles. Je viens d'une famille de dix-huit enfants. Comme dans toutes les familles de cette époque, il fallait un médecin, un notaire, un avocat, un instituteur, un agriculteur pour reprendre la ferme et puis, comme on devait aussi payer son dû à l'Église, il fallait un curé. Moi, je voulais faire poète, mais ça n'était pas sur la liste d'enfants à faire. Alors j'ai fait curé. Ça m'a permis d'apprendre le latin et le grec et de rester accroché aux textes. C'était pas trop loin de la poésie. Mais bon. Ézéchiél, ce n'est pas Baudelaire, et les Psaumes, dans l'odeur de l'encens, c'était pas tenable. Il y avait le Cantique des cantiques, c'est sûr, mais bon : « C'est ici la voix de mon bien-aimé ; le voici qui vient [...]. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil, ou au faon des biches [...]. » Ça m'a toujours déprimé. Je n'étais pas dans le bon jardin. À vingt ans, à cette époque-là, au Québec, il fallait être fou ou très haineux pour avoir l'impression d'être dans le bon jardin. Il y avait un gars dans ma classe du cours classique, il disait à qui voulait l'entendre, Comment aimer ici ? Pas d'amour pas d'amour ! Il a fini par se pendre dans le narthex de l'église. On a retrouvé sur lui trente pièces de

monnaie et, cousu à même la peau de sa poitrine, un papier où il avait écrit : « Je préfère être Judas et avoir quelque chose à trahir, plutôt que de me débattre dans la fange poisseuse de la tristesse de vos vies bien faites. » C'était un poète. Il voulait tout, tout de suite. Moi, je n'étais pas poète, mais j'aimais la poésie comme on aime un rêve. J'étais plus patient que lui. Elle a fini par arriver. Un jour, des années plus tard, j'allais à pied sur un chemin de terre qui traversait une forêt. J'ai entendu des cris. Je me suis approché. Au milieu des arbres, en bordure du chemin, j'ai vu un orignal gigantesque, une bête de 600 kilos, un monstre épouvantable. À ses pieds, un homme, le corps disloqué, remuait encore. Il hurlait de terreur. L'orignal avait dû le charger, l'homme avait dû rebondir contre les arbres, c'était la saison des amours et il a dû le prendre pour un concurrent, je ne sais pas, qui peut savoir ce qui se passe dans la tête des bêtes. L'orignal s'est mis à le piétiner de toutes ses forces. Je n'avais jamais vu ça, jamais je n'avais même entendu une histoire pareille. Il arrive qu'un orignal s'en prenne à un homme, il peut le charger, le tuer sur le coup, mais il ne s'acharne jamais sur son cadavre. Celui-ci, si. Il s'est acharné. J'entendais le fracas des os, la perforation des organes sous les coups des sabots. Il l'a piétiné, il lui a pissé dessus, il lui a chié dessus, tu peux croire ça ? Un orignal ! Ça s'est passé à une quarantaine de mètres de moi. Je ne pouvais plus bouger. L'orignal a une très mauvaise vue, mais il entend tout et il sent tout et il a dû me sentir parce qu'il s'est tourné vers moi, la tête rougie par le sang de sa victime. Ce qu'il venait de faire, loin de le calmer, avait enflammé sa colère. Il voulait tuer tous les humains. Il ne pouvait plus s'arrêter. Il n'avait pas de raison. L'idée même de s'arrêter ne devait pas exister dans son esprit. Il a orienté son corps dans ma direction. Il a commencé à avancer. Ce sont des choses qui ne trompent pas : on sait quand arrive notre dernière heure, et ma dernière heure était arrivée, je le savais, du moins ma

dernière heure de bon chrétien. C'en était fini. Il a accéléré son pas puis il a chargé de toute la vitesse dont il était capable, avec une fureur indescriptible. Ses yeux, je le voyais malgré la distance, étaient injectés de sang. Il a foncé et je n'ai jamais de toute ma vie rien ressenti de tel devant cette beauté monstrueuse qui venait vers moi dans le battement assourdissant et mat de son galop. Je n'ai pensé à rien. Je le regardais, et c'était comme si je voyais mon propre regard me voir. Je me suis dit, je m'en souviens comme si c'était hier, C'est mon regard qui regarde. Alors, est-ce en lien avec cette pensée absurde, je ne le saurai jamais, mais la bête a ralenti. Tout d'un coup. Jusqu'à s'arrêter. Je pouvais presque la toucher. Il avait plu la veille ou le matin même, je ne sais plus. À mes pieds, il y avait une flaque d'eau. L'original a courbé la tête et s'est mis à boire. Il a lapé l'eau si près de moi que sa langue touchait le bout de ma chaussure. L'homme était un chasseur. Il avait été massacré. La bête a été retrouvée et tuée à son tour. Moi j'ai été épargné, mais je ne parvenais pas à comprendre ce qui s'était passé dans la tête de cet animal. Pourquoi ai-je survécu ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Et que signifiait « J'ai vu mon regard me voir » ? Je n'arrivais pas à croire à la main de Dieu sauvant un de ses curés. La main de Dieu n'avait rien à faire là-dedans. C'était une histoire entre l'homme et l'animal, une histoire entre des créatures terrestres. Je me suis senti débarrassé de ma foi comme on se sent débarrassé d'un sac trop lourd, trop épais. Jamais je n'aurais pu l'imaginer. J'ai défroqué. J'ai erré. Plus grand-chose ne me retenait. J'avais été lavé par la course de l'animal. Les humains ne m'effrayaient plus. J'aimais leurs excès, leur folie, leurs meurtres et leur violence. J'ai raconté plus tard cette histoire à un Mohawk de la réserve de Kanesatake. Il a rigolé. Il m'a dit que j'avais probablement rencontré la part invisible de mon être magique. Les Indiens croient à cela. Chacun en a une. Elle a toujours la forme d'un animal. Elle se présente

parfois à nous. Il faut être en mesure de la reconnaître. Toi aussi ça t'arrivera. Le jour où un animal agira envers toi d'une manière contraire à celle que lui impose son instinct, sans qu'il puisse y avoir de doute possible, et idéalement lorsque l'instinct de l'animal sera en train de menacer ta vie, tu te souviendras de moi et tu sauras alors que tu te tiens face à la forme animale de ta propre puissance magique. Ta poésie.

A-t-il écouté le récit ? Je ne saurais l'affirmer. La fatigue lui courbait la nuque et fermait ses paupières.

— Prends un peu de thé au gingembre, lui a dit le vieillard, ça va te revigorer.

Il s'est levé et s'est arrêté pour regarder les contorsions du reptile se nouant, se dénouant, à la fixité de sa branche. « La rigidité de la branche autorise la souplesse du serpent. »

— Qu'as-tu dit mon garçon ?

— Rien.

Le reptile s'est défait magiquement, lançant, s'entrelaçant, jusqu'à se déployer de tout son long, interminable, sur la surface rocailleuse de sa cage. Puis, avec une maîtrise formidable, il s'est enroulé sur lui-même et s'est redressé, rigide comme un bâton, jusqu'à ce que sa tête triangulaire arrive à la hauteur du visage de l'homme à la pèlerine.

BOA CONSTRICTOR

J'ai vu ses yeux et il a vu les miens, j'ai vu sa langue et il a vu la mienne, et si la vitre qui nous séparait n'avait pas existé, je crois que je me serais saisi de lui pour l'enlacer dans une étreinte infinie, jusqu'à la constriction, jusqu'à l'engloutissement entier de son corps dans mon corps. Le petit félin ne me quittait pas des yeux, la faim me tirait, et j'attendais que celui qui me nourrit se décide enfin à se saisir de la bête et à la faire entrer dans ma cage. Mais il ne bougeait pas. Il encourageait son invité à se servir de son ignoble thé dont l'odeur m'est insupportable. Lui, sans répondre, s'est détourné pour se diriger vers un angle obscur de la pièce.

— Sois patient en versant, lui a ordonné le vieillard. Il ne coule pas. C'est un thé pâteux. Une mélasse à ma façon. Ça purifie. Il ne se boit pas. Il se mange à la cuillère. Tu en trouveras une si tu cherches bien.

Il est revenu, une tasse à la main, et s'est arrêté pour m'observer.

— Je ne sais pas combien de temps je pourrai rester ici, a dit le vieillard. Pour l'instant, je passe inaperçu. Janice me loue cette chambre, je rends de petits services, je fais l'écrivain public, je les fais rire, j'apprends aux enfants à dire deux ou trois mots de français, mais un jour ils me demanderont de partir. Un Blanc n'a pas le droit de vivre dans la réserve. Le temps de l'hospitalité n'est pas éternel. Je pourrais me débrouiller à Montréal ou ailleurs, mais je m'inquiète surtout pour mon petit Jésus. C'est Coach, un homme très influent ici, qui me l'a offert un jour pour me remercier. Tu le rencontreras peut-être. Il aime les bêtes sauvages. Il dit qu'elles sont meilleures que les humains. Il n'a pas tort. Les bêtes sont fidèles. Jésus s'est habitué à

moi. On ne s'est pas quittés depuis dix ans. Tu tombes bien, tu vas le voir manger. C'est un nocturne. Il mange une fois par semaine. Et c'est aujourd'hui. Regarde ! À croire qu'il nous comprend !

Je comprends. Je sais par avance, car les odeurs trahissent la pensée des hommes. J'ai vu le vieillard se retourner et saisir un sac dont il a tiré une boîte cartonnée qu'il a ouverte.

ORYCTOLAGUS CUNICULUS

La boîte s'est ouverte. Épouvantés, nous avons levé la tête pour tenter de comprendre où nous étions et ce qu'il était nécessaire de faire pour retrouver une sécurité apaisante. Tout était hostile : odeurs, perceptions, lumières, sons et le visage de l'homme.

— Je vais t'en donner un pour commencer.

De quoi parlait-il ? De qui parlait-il ? À qui s'adressait-il ? Notre instinct nous poussait à fuir mais comment sortir de ce contenant, comment bondir, comment même nous écraser pour faire croire à notre mort et espérer échapper au châtiment ? L'homme s'est saisi de mon congénère en l'attrapant par ses longues oreilles, je l'ai vu se débattre, je l'ai vu faire des soubresauts désespérés, sans parvenir pour autant à se libérer. Je me suis tapi au fond de mon étrange niche et j'ai été frappé de stupeur quand j'ai vu ce que j'ai vu et compris ce que j'ai compris.

BOA CONSTRICTOR

La trappe située sur le côté de la cage s'est ouverte et le rongeur, projeté à l'intérieur, s'est cru en sécurité dans la chaleur réconfortante de mon habitat. Il a fait un premier bond, puis un second. Il était tout blanc. Je me suis penché vers lui. Il m'a vu, il a voulu fuir, mais je l'avais déjà happé par la tête, enfonçant légèrement mes dents dans la chair de son cou pour l'immobiliser. Il a essayé de se retirer. Il s'est débattu dans ma bouche grande ouverte et c'était un délice de sentir ma salive l'enduire tout entier, huiler son poil et le lisser pour que rien ne vienne déranger mon ingestion. Peu à peu, les os, les ligaments, les tendons et les muscles de mon crâne se sont distendus et mes mâchoires se sont disloquées pour permettre à ma bouche de s'ouvrir davantage et ainsi l'avaler en le gardant vivant le plus longtemps possible. Je le gobais et ma gorge l'aspirait avec lenteur et délectation alors que son odeur, son goût, ses mouvements et sa panique ne faisaient qu'augmenter ma joie et mon plaisir. Lorsqu'il fut entièrement avalé, j'ai attendu son asphyxie. C'est un moment sublime. J'aime tant sentir l'animal étouffer au fond de ma gorge, sentir sa crispation, deviner ses soubresauts et épier cet instant où sa vie va s'éteindre pour entendre, à travers ma propre surdité, le grand silence qui tout à coup surgit en moi et m'envahit. Le calme revenu, je me suis glissé sous les rochers de mon terrarium pour me mettre à l'ombre, en un endroit protégé, et commencer ma longue digestion.

FELIS SYLVESTRIS CATUS

Le vieillard a rangé la boîte qui contenait le second rongeur avec un sourire de satisfaction.

— Impressionnant, non ?

Il n'a pas répondu. Il est retourné s'asseoir. Il a posé la tasse sur un tas de livres empilés avant de lever la tête vers le lit :

— Dites-moi, vous n'auriez pas vu passer par ici un homme blessé à la figure ? Un Indien probablement.

— Je te l'ai dit, plus personne ne passe par ici. Personne ne vient me voir et moi je ne sors plus. C'est qui cet homme, qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— C'est un meurtrier.

— Nous sommes tous des meurtriers, tu ne le savais donc pas ?

— Non.

— Oui ! Tu as bien vu mon petit Jésus. Lui aussi est un meurtrier. Le lapin, il l'a avalé vivant. *Nous sommes tous des meurtriers, mais certains choisissent de l'être. C'est tout.* Un homme en tue un autre. Et alors ? Est-ce qu'un homme n'est pas un animal ?

— On le dit.

— Donc. Réfléchis. Si un homme est un animal et que, suivant la croyance des Indiens, chaque humain a un animal comme symbole de cette part invisible de son être magique, sa poésie, son totem, pourquoi l'homme, en tant qu'animal, ne pourrait pas être cela pour son semblable en tant qu'humain ? Et si cela est possible, il existe une probabilité qu'un homme tuant un homme tue aussi son propre totem. Ou l'inverse : le totem tuant sa part humaine. Tu vois ? On ne saura jamais de quoi il retourne véritablement, alors laisse les meurtriers à leurs victimes.

Il y a trop à faire. Il faut rattraper les âmes des animaux perdus en sacrifice. C'est cela le crime. J'ai appris cela. Les livres sont mauvais. Ils sont pleins d'animaux morts. Il faut purifier.

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Je te montre. Tu prends du gingembre. Le gingembre purifie. Il chasse l'abjection. Tu bois du thé au gingembre, puis tu psalmodies les textes sacrés qui injurient les animaux. Les mots passent à travers ta bouche, dans l'haleine du gingembre où ils trouvent leur purification. Avec la Bible, il y a du travail. Je te montre.

Il a plongé sa main dans un pot, il a pris une poignée d'une infecte crème jaunâtre, il a ôté ses dents, a mis la pâte dans sa bouche, s'en est badigeonné l'intérieur des joues, les lèvres, il s'en est enduit le visage puis il a remis en place sa mâchoire. Ses yeux se sont irrités, produisant un larmoiement qui donnait un effet cristallin à la rougeur rosée du blanc de ses globes. Il s'est saisi du livre et, d'une voix grave et tremblante, enrouée, épuisée, il s'est mis à psalmodier :

Toutes les bestioles qui pullulent sur la terre ferme sont une horreur. On n'en mange pas.

Toutes ces bestioles qui pullulent sur la terre ferme, qu'elles se déplacent sur le ventre ou qu'elles se déplacent sur quatre pattes ou davantage, vous ne les mangerez pas, car elles sont une horreur.

Ne mettez donc pas l'interdit sur vous-mêmes avec toutes ces bestioles qui pullulent, vous ne vous rendrez pas impurs avec elles et ne serez jamais impurs à cause d'elles...

BOA CONSTRICTOR

La porte s'est ouverte. Une femelle est apparue dans l'embrasure. Je me suis glissé hors de ma tanière. Le félin s'est élancé pour aller la rejoindre.

— Janice, a dit le vieillard, I was looking for you !

— I'm busy. Can't spend time with you today. Viens, Wahhch. La porte s'est refermée. Le vieillard était à nouveau seul. Il a repris sa psalmodie plus fort qu'à l'habitude, comme s'il cherchait à accompagner celui qui venait de le quitter :

L'homme qui sera souillé avec une bête sera puni de mort ; vous tuerez aussi la bête.

Et quand quelque femme se sera prostituée à quelque bête que ce soit, tu tueras cette femme avec la bête ; on les fera mourir ; leur sang est sur eux.

FELIS SYLVESTRIS CATUS

Au fond du corridor, il y avait une fenêtre à guillotine. Elle donnait sur un champ. Là-bas, on pouvait deviner la lisière d'une forêt posée sur la plaine comme une plaque de marbre noir. Celle que j'aime a ouvert une porte. Un escalier en bois sans contremarches menait vers une trappe située dans le plafond. Elle est montée. Il l'a suivie. Elle a poussé un battant dont le mécanisme a fait glisser la trappe sur le côté, libérant ainsi le passage. Il a grimpé après elle et j'ai pu pénétrer à mon tour dans ce nouveau territoire. C'était une seule pièce sous les colombages d'une toiture transparente à deux pans donnant sur le ciel. Il y avait un lit posé sur des tapis. Une table, une chaise et quelques étagères vides. Il y faisait bon. Le sol était chaud. Elle s'est approchée de lui. Elle l'a aidé à se débarrasser de sa pèlerine. Elle a défait les cordelettes qui retenaient sa chemise. Il l'a ôtée. Elle a défait son pantalon. Elle l'a aidé à l'enlever puis elle l'a mené jusqu'au lit. Il s'est allongé. Elle s'est déshabillée et s'est allongée à ses côtés. Elle s'est blottie contre lui. Elle lui a caressé le torse.

— Il y a une semaine, un homme est arrivé ici ensanglanté. Il était paniqué. Un Mohawk. Quelqu'un que mon père avait déjà aidé, il y a longtemps. Il est venu trouver refuge dans la réserve. Il a été accueilli et caché. Tout le monde savait déjà ce qu'il avait fait, mais on ne refuse pas l'hospitalité à un frère, on ne refuse pas l'hospitalité à un animal blessé. Il est venu ici. J'ai pris soin de lui. Je l'ai veillé. J'ai soigné sa blessure. J'ai cousu sa plaie. Il a dormi ici. Dans cette chambre. Il a dormi dans le lit dans lequel tu te trouves. Il parlait de toi comme toi tu parles de lui. Il disait L'homme à qui j'ai fait ça, mais il ne se sentait pas coupable. Il a dit avoir pris plaisir à tuer une

femme. Il a dit avoir pris plaisir à faire ce qu'il a fait. Il voulait recommencer. Il ne voulait pas qu'on le rattrape parce qu'il dit aimer la liberté, aimer le meurtre, son interdit et l'excitation sexuelle qu'il suscitait chez lui. C'était la seule activité, il a bien dit ce mot, activité, qui ne l'ennuyait pas. Il est resté ici, sans bouger de cette chambre. Il y a deux jours, un homme de la réserve est venu le chercher et ils sont partis. Tu veux toujours le rencontrer ?

— Oui.

— Prends-moi dans tes bras, et ce sera lui que tu prendras puisqu'il y a deux jours j'étais dans ses bras.

Il s'est redressé.

— Tu te tais ? Qu'est-ce que tu attends ? Prends-moi. Il y a encore une partie de lui qui est sur moi. Si tu m'embrasses, tu embrasseras des lèvres qu'il a embrassées. Si tu me caresses, tu caresseras une peau que l'assassin de ta femme a caressée. Personne ne m'a touchée depuis.

Il a écarté les couvertures et il l'a contemplée dans sa nudité, « Oui, il a été là ! » Lentement, il a posé sa main sur son ventre et l'a caressé, « Oui, il a mis sa main là où tu la mets. » Il a penché son visage vers son visage. « Il a mis ses lèvres sur ces lèvres-là. » Il l'a embrassée, cherchant à goûter la saveur de sa bouche. Il avait les yeux ouverts, mais quelque chose s'était éteint. Il a cessé de penser. Elle s'est agrippée à lui. « Je suis le lieu de ta rencontre avec lui. » Il s'est allongé sur le dos et l'a prise sur lui. Elle a grimpé le long de son torse, frottant son propre sexe contre les muscles de son corps jusqu'à s'asseoir sur son visage, s'appuyant de ses mains contre le mur. « Tu vois, tu lèches ce qu'il a léché. » Elle gémissait, se tordant avec langueur, se dressant puis se redressant, allant et venant sur sa langue jusqu'à ce que, ramenant ses hanches à la hauteur de son sexe, elle s'assoie sur lui. Il l'a pénétrée. Ils ont eu un soupir profond. « Pense à lui, pense qu'il a été là où tu

te trouves. » Il a pris dans ses mains les fesses si rondes, si entières, il a mangé ses seins, léchant, mordant à peine, pénétrant sans cesse. « Viole-le maintenant ! » a-t-elle dit, le poussant à donner à ses mouvements une assurance, une musculature telle qu'aussitôt elle a émis un cri rauque. « Baise-moi ! » et elle s'est mise à lui caresser les cheveux si tendrement qu'il a été, en une seconde, propulsé au cœur de lui-même, devenant tout entier son propre sexe. « Oui, baise-moi, baise-moi, oui, oui, je vais jouir, je vais jouir... Là, tu le rencontres, là, là tu rencontres ! Là ! » Il a relevé la tête pour la regarder. Elle cherchait la fixité, l'a trouvée. Elle jouissait sous ses yeux, dans l'infinité de son secret, comme si elle devenait un paysage pris par le grand fracas de son corps. Elle jouissait encore. Sur ses lèvres entrouvertes perlait une goutte de salive qu'en un coup de langue il est allé cueillir. Elle a tressailli à cette caresse en reprenant le mouvement de l'amour, mais sans bouger ni le torse ni les jambes, faisant aller et venir ses hanches, suçant son sexe avec son sexe. « Tu vas jouir en moi, comme il a joui en moi et, au fond de moi, un peu de toi, un peu de lui ! » Lorsqu'elle l'a senti proche de la délivrance, elle s'est retirée, s'est penchée, l'a pris dans sa bouche, l'a sucé, l'a léché, pour remonter sur lui et lui, s'enfonçant en elle, a explosé avec un gémissement de bonheur et de félicité, se cabrant à plusieurs reprises, dans une tension incessante et merveilleuse qui dura longtemps avant que, le calme revenu, elle ne se plie en deux pour aller entre ses bras, sans pour autant se détacher. Ils sont restés ainsi. Il s'est endormi. Vers la fin de la nuit, lorsque le ciel a commencé à montrer ses teintes bleutées à travers la toiture, elle s'est levée, s'est rhabillée, puis, sans me laisser le temps de la suivre, elle a descendu les premières marches. Elle a disparu et la trappe s'est refermée sur nous.

MUSCA DOMESTICA

Il dort. Un homme entre. Un géant. Le chat se redresse.

OceanofPDF.com

FELIS SYLVESTRIS CATUS

J'ai déjà vu cet homme. Il s'approche du lit sans faire un bruit. Janice n'est plus là. Il se penche et sonde le visage du dormeur. Il recule et sort sans faire craquer le bois ni grincer la porte de la trappe. Je me suis rendormi.

OceanofPDF.com

MUSCA DOMESTICA

Le chat se rendort. Je tourne au-dessus d'eux. L'homme bouge dans son lit. Sa sueur m'affole. Je sens ses effluves. Sueur humaine désaltérante. Je veux étancher ma soif. J'attends.

J'attends.

J'attends.

Le souffle lent de son sommeil trouve sa régularité. Je descends en altitude. Le chat dort à ses pieds. Il dresse l'oreille. Je n'ai pas le choix. Il faut affronter ce danger mortel. Je me pose sur la surface nue et moite de son dos, à proximité d'un grain de beauté où la sueur s'agglutine. Je bois. C'est vivifiant. Sa sueur est bonne. Elle goûte la terreur. Il se redresse je m'envole l'animal bondit. Je tourne autour du plafonnier. Le chat saute sur le plancher l'homme s'assoit dans le lit. Il sue à grande eau. Tous deux semblent percevoir quelque chose qui m'échappe. Il y a des vibrations, des ondes. Je chute en piqué. Je me pose sur sa nuque. Je bois. Je bois. Je bois. Sa main me chasse. Je m'envole. Je tourne. Il se dresse. Je me pose sur la surface escarpée du mur la tête à l'envers. Il se lève. Il s'habille à la hâte. Je m'envole.

FELIS SYLVESTRIS CATUS

Nous avons encore entendu un cri. Il a revêtu sa grande pèlerine. Les coups se sont succédé dans un fracas de verres brisés et d'objets métalliques lancés contre le sol. Quelqu'un a hurlé des mots incompréhensibles. On a entendu un bruit sourd puis, à nouveau, un cri effroyable. Nous sommes restés côte à côte, sans bouger ni respirer, les oreilles dressées, attentifs au moindre son, incapables de déterminer la nature de cette agitation, incapables de deviner si elle avait eu lieu à l'extérieur ou à l'intérieur de la maison. Je ne peux pas dire combien de temps nous avons attendu. Le soleil est tombé dans la chambre, qui s'est ouverte comme une orange. On ne percevait plus que le bourdonnement de la mouche qui s'obstinait à dessiner dans l'air des figures circulaires autour du plafonnier. Il a levé la tête vers la couleur du ciel. Son visage était de farine, sa peau ridée par la fatigue. Seul le jade de ses yeux, transpercé par les rayons du matin, avait gagné en densité. Il s'est penché. Il a ouvert la trappe. Un vent glacial a surgi, laissant sourdre une étrange rumeur, faite de frottements et de plaintes. Il venait de poser le pied sur la première marche de l'escalier quand on a entendu, dans un silence mat, un battement rapide : quelqu'un courait en bas. Une porte s'est ouverte et ne s'est pas refermée, puis l'écho de tout cela s'est à nouveau évanoui, laissant émerger le grésillement de la mouche contre la vitre de la toiture. Prise au piège de la transparence, elle cherchait en vain l'échappée, elle cherchait en vain le ciel.

Il est descendu. Je l'ai rejoint au pied de l'escalier. La porte était entrebâillée. Il a poussé le battant et nous nous sommes avancés pour retrouver le large corridor et son odeur de gingembre. Les flammes, dans leur vase d'eau,

brillaient d'un scintillement encore perceptible, malgré la clarté du jour qui passait par la fenêtre à guillotine à côté de laquelle nous nous sommes arrêtés. Janice ? il a dit. Personne. Dehors, la lumière avait pâli aux carreaux des châssis. Il a scruté l'ensemble du paysage puis, ramenant son regard, quelque chose, soudain, a attiré son attention. D'un bond, j'ai gagné le rebord de la fenêtre : un homme courait au milieu d'un champ dégagé. Il s'éloignait dans la clarté irisée de la neige. Le gris de sa silhouette se confondait avec le gris des arbres. Les reflets des nuages, glissant sur la surface miroitante de la vitre, empêchaient de le distinguer de son ombre. D'un geste, l'homme à la pèlerine a tourné le loquet métallique fixé sur le chambranle de la fenêtre, il a empoigné le châssis, l'a fait coulisser verticalement jusqu'au claquement des taquets qui le maintenaient levé et s'est penché au-dehors. J'ai enjambé le cadre pour m'asseoir sur la pierre glacée du rebord extérieur. La fraîcheur du jour était sublime. La blancheur enveloppait le monde, mais sur la langue de neige qui s'étalait devant la maison, le coureur avait laissé des traces rouges et roses comme autant de fleurs de sang enfoncées le long d'une ligne sinueuse esquissée pas à pas et qui allait se perdre là-bas, à l'intérieur de la forêt, dans laquelle l'homme venait tout juste de pénétrer.

L'homme à la pèlerine a reculé. Il a murmuré quelque chose d'inaudible : Est-ce moi ? ou bien Qu'ai-je fait ? En tout cas une interrogation restée sans réponse. Cela m'a inquiété. J'ai miaulé. Je me suis senti soulevé et ramené à l'intérieur de la maison. Ses mains étaient brûlantes. Il m'a jeté sur le sol, il a rabaisé le châssis de la fenêtre. Il a commencé à remonter le corridor au bout duquel on apercevait l'amorce de l'escalier en fer. La rumeur du dehors s'était évanouie.

— Janice... ?

Il a frappé contre la porte de la salle de bains. Il a attendu. Il l'a ouverte. La pièce était vide. Il a fait quelques

pas vers la porte opposée et l'a entrebâillée : le vieil homme dormait, allongé sur son lit, dans la puanteur du gingembre infusé. Il a refermé la porte.

L'escalier en fer plongeait dans le noir. Un vent froid nous a saisis, transportant un je ne sais quoi de nauséux et d'écoeçant. En bas, la grande salle aux papillons et aux scarabées était déserte. Le feu avait été éteint. Sous l'effet d'un léger courant d'air, les cadres des insectes claquaient contre leur mur, ce qui faisait trembler les ailes des papillons bleus dans leur prison de verre. La pièce était sombre malgré la lueur du jour qui tombait des lucarnes. Il a allumé.

Le sol était maculé de taches rouges. La lumière de la lampe s'y reflétait, épaisse, orangée, luisante. Il s'est accroupi. Du bout du doigt, il en a effleuré l'humidité. Je me suis précipité pour y coller mes narines dans l'espoir de trouver quelque chose de comestible. J'ai reculé, rebuté, effrayé par l'odeur du sang. Il s'est levé. Il s'est dirigé vers la porte ouverte sur le jardin : la poignée était rouge. La neige était rouge. Le rouge tournait au rose. Rose et rouge se perdaient dans les plis du paysage. L'horizon était dévoré par les arbres gris de la forêt. Le ciel était rouge. L'air était rouge. Tout était rouge. « Janice ?... Il y a quelqu'un ? Anybody there ? » Il criait presque, mais personne, mis à part le sifflement discret du vent, ne semblait être là pour lui répondre. Il est revenu sur ses pas, les mains agrippées aux plis de sa grande pèlerine qu'il tenait serrée contre son cœur. Il a emprunté l'étroit corridor. Il marchait avec peine, n'osant regarder à travers la baie vitrée pour ne pas avoir à supporter la vision du jardin souillé. Il a dit : « Le jardin, le jardin, ils vont creuser un trou dans le jardin et ils vont m'enfermer dedans ! » Sa voix tremblait. Il s'est arrêté. Il a respiré profondément, les mains appuyées contre le mur, retrouvant peu à peu sa raison. Il a appelé à nouveau : « Janice... Mary... ? » Puis il

a dépassé le seuil du corridor pour entrer dans le salon au tapis vert.

Les visiteurs étaient partis. Les braises dans le grand plateau en étain dégageaient une légère odeur de cèdre et de pin. Je me suis avancé, j'ai contourné le fauteuil en laine rose et, au milieu des éclats de verre brisé et des objets renversés, à l'endroit exact où il s'était arrêté la veille pour attendre, j'ai aperçu celle que j'aime, couchée dans une flaque de sang, les habits défaits, la robe déchirée, arrachée, un couteau planté dans le bas du ventre. Je me suis retourné. Il se tenait dans l'embrasure de la porte. Je crois qu'il n'a pas compris tout de suite. Il a penché la tête avec un étrange sourire qui lui donnait l'air quelque peu égaré et, dans un instant de terreur, il a eu un hoquet suivi d'un hurlement de fou. J'ai été saisi d'épouvante. Je me suis enfui, allant à droite à gauche, gagné par la panique, perdu, ne sachant plus où j'étais ni quel danger me menaçait. Je ne sais plus ce qui s'est passé. J'ai rouvert les yeux. J'étais tapi sous le grand canapé, d'où je pouvais le surveiller à loisir. Il était agenouillé dans la flaque de sang, penché sur elle, écartant, du bout de ses doigts, du tranchant de sa main, les longues mèches de sa chevelure qui lui cachaient le visage. Elle vivait encore. Je percevais le tremblement de sa mâchoire et le mouvement spasmodique de son corps. Ses yeux se sont ouverts.

— Janice... Janice...

— Elle s'appelait comment... ?

— Je vais chercher quelqu'un !!

Il a voulu se lever, mais elle s'est agrippée à lui avec l'énergie du désespoir, l'obligeant à rester auprès d'elle :

— Dis-moi ! Elle s'appelait comment...

— Léonie ! Elle s'appelait Léonie !

— Elle est morte comme ça...

— Mais je ne sais pas, je ne sais pas ! Oui. Oui.

— Sous la lumière crue... Wahhch...

Sa nuque s'est affaissée. Il a dit : « Non, non... Oh non !! » Il s'est levé en traînant dans sa pèlerine la flaque de son sang. Il a vomi. La main en appui contre le mur, il a vomi et s'est enfui. Je ne peux pas dire quelle pensée l'a traversé, ni quel gouffre s'est ouvert sous ses pieds, ni vers quoi il a chuté. Je l'ai entendu se débattre dans l'entrée pour remettre ses chaussures, j'ai entendu le claquement de la porte, je l'ai entendu se jeter dans la rue et j'ai entendu le bruit de sa course sur les trottoirs enneigés de la ville. Je suis sorti de ma cachette. Deux portes étaient ouvertes. Le vent furieux éventrait le salon dans un va-et-vient incessant, plantant et plantant et replantant encore la lame de son souffle dans le sexe magnifique de ma maison, cette femme aux jambes splendides où j'aimais tant me blottir. Partout où je posais mon regard, je ne voyais que du rouge. Aux rideaux et aux murs, sur le sol et au-dehors, dans la neige, sur mon pelage, sur les livres et sur les visages des photographies, le rouge, le rouge, le rouge. Rouge donc était le monde des humains. Rouge toujours. Rouge pour toujours.

MUS MUSCULUS

Son pas en aplat sur la surface grillagée de la bouche d'égout, sous laquelle je niche avec ma progéniture, je l'ai vu passer en contre-jour de mon ciel, courant comme un fou dans son souffle ahané.

OceanofPDF.com

VESPULA GERMANICA

Il courait à travers le mouvement des voitures, paraissant disparaissant, jusqu'à l'angle arrondi d'un trottoir où il a bifurqué, avalé par le halo gazeux de la circulation matinale.

OceanofPDF.com

LARUS RIDIBUNDUS

Rouge parmi les humains, visible depuis les nuages, il courait, d'une rue à l'autre, d'un boulevard à l'autre, coupant par les ruelles et les jardins, si petit vu du ciel, si lent vu de là-haut, dans l'urgence de faire battre son cœur vers l'avant, plus vite toujours, plus loin toujours.

OceanofPDF.com

TEGENARIA DOMESTICA

Mary ! Mary ! Mary !! Ouvrez ! Ouvrez !!! Mary ! Mary !
Les vibrations faisaient trembler les fils de ma toile. Je me suis avancée le long du plafond. J'ai reconnu son odeur. J'ai reconnu son ombre derrière le voilage de la fenêtre, contre laquelle il a donné des coups jusqu'à ce que, affolée, Mary surgisse dans la pièce vide. Arrêtée au milieu de ma course, mes longues et fines pattes cramponnées à la rugosité du plâtre, je l'ai vue écarter les rideaux de perles dont une des lanières, se défaisant sous la brutalité du geste, a laissé glisser ses minuscules billes de verre, en mille rebonds cristallins, sur le plancher bétonné. Je suis revenue sur mes pas pour regagner le centre de ma toile, d'où, souveraine, j'ai pu tout observer, Mary ! Mary !!! Ouvrez ! Sans attendre, elle a dégagé la chaîne de sûreté de son rail fixé sur le cadre de la porte, poussé la targette du haut, la targette du bas, avant de tourner la clé pour déverrouiller la serrure.

Il est entré comme un forcené, dans un état d'agitation extrême, allant du comptoir aux tables et des tables à la fenêtre, incapable de se poser, incapable de parler. Qu'est-ce qu'il y a ? a demandé Mary. Il a ouvert la bouche sans parvenir à articuler un seul mot et s'est effondré sur une chaise, plié en deux, la tête entre les mains. Mary a dit :
Quoi ?... Quoi ??

— ... Janice... !

— Quoi « Janice » !

— Elle est morte...

Elle s'est avancée vers lui, blanche soudain, blême, gagnée à son tour par une frayeur indescriptible.

— Quoi ?!

— Janice est morte !

— Comment ça, elle est morte ! Qu'est-ce que tu racontes !!

Il s'est levé :

— Elle est morte ! Il y a du sang partout !! Comme elle, de la même manière qu'elle, je veux dire avec le couteau... pareil, pareil !

— Qui, elle ? a crié Mary.

— Ma femme ! Comme ma femme ! Le couteau dans le ventre, pareil ! Une plaie au flanc ! Tout pareil. Je l'ai trouvée ce matin dans le salon, elle est morte dans mes bras, il y a du sang partout !

Il hurlait avec des yeux de fou, les bras tendus, raidis, ensanglantés. Elle s'est jetée sur lui pour le saisir au collet de sa pèlerine et le frapper, le frapper encore, à grands coups violents, du poing, du plat de la main. You're a liar ! Hear me ? You're a fucking liar !! Lui, sans chercher à se défendre, répétait avec une fatigue empreinte de désespoir : Mary, Mary, mais Mary continuait à frapper de plus belle. A fucking liar ! Le soleil est entré dans le bar. Ils sont devenus noirs de lumière. Leurs silhouettes se sont confondues et, dans l'élan de cet éblouissement venu les surprendre, je l'ai vu lui saisir les poignets pour la plaquer tout contre lui grâce à une nette et sèche secousse.

— Elle est morte, Mary. Elle est morte. C'est terrifiant et horrible, et je voudrais tellement être un menteur pour que rien de tout ça ne soit vrai, mais c'est vrai ! Tout est vrai !

— Tu es sûr qu'elle est morte ?

— Je ne sais pas ! Mais oui, oui !!

Elle s'est détachée de lui. Elle a fait quelques pas désordonnés pour prendre appui contre la colonne de métal autour de laquelle serpentait l'escalier de bois.

— Elle est où ?

— Dans le salon.

— OK ! Attends-moi ici.

— Mary. Il vaudrait mieux prévenir la police ou je ne sais pas qui, je t'assure. Ce n'est pas...

— Ce n'est pas quoi ?

— Ce n'est pas beau à voir.

Elle est partie sans même refermer la porte derrière elle. Il est resté immobile, puis il a tourné la tête du côté du grand miroir. Il a vu son reflet ensanglanté, son visage défait, ses cheveux ébouriffés, hirsutes, ses yeux hagards, et tout le rouge séché sur ses habits. D'un geste lent, il a ôté sa pèlerine et l'a posée sur une chaise. Il n'a plus bougé. Il a attendu la tête baissée. Il s'est retourné et, se laissant glisser le long du comptoir, il s'est assis par terre. Ses yeux se sont levés et ont fixé la gravure qu'il avait contemplée la veille. Le fauve s'apprêtait toujours à dévorer l'oiseau, toujours tenu au bout de la main frêle de la jeune fille. Je me suis décentrée sur ma toile. Il a alors incliné la tête en ma direction et m'a regardée comme s'il m'avait entendue bouger, comme s'il pouvait me parler, comme s'il comprenait combien je le comprenais et qu'il voyait combien je le voyais. Il s'est relevé, il a tendu sa main vers moi, il s'est approché, il a dit : Toi ! J'ai dit : Moi ! Quelque chose d'humain est venu m'effleurer et les ténèbres m'ont envahie. Je me suis reculée et je me suis enfuie par une fissure du mur pour le sortir de ma vue et retrouver l'obscurité profonde des arachnées, bien plus lumineuse, bien plus rassurante que cette nuit effroyable que je venais d'entrevoir et qui est, je le sais à présent, le propre des humains.

CANIS LUPUS FAMILIARIS TERRA AMERICANA
STAFFORDSHIRE

Je cours avec ma meute et les hommes roulent devant. Ce sont des êtres vaillants. Ils n'ont peur de rien et vont comme le vent à travers la poudrerie verglacée qui gerce nos yeux et pénètre notre gorge jusqu'à nos poumons brûlants, nous, les chiens de chair aux pattes meurtries par le sel de la route à force d'ahaner dans le sillage de cette équipée, fonçant en V comme des oiseaux de retour, pour le conduire en lieu sûr.

Mets ton coat ! lui avait dit mon maître. Mais n'ayant rien pour se couvrir, il était resté appuyé contre le comptoir du bar, les mains dans les poches. Les hommes avaient crié devant une pèlerine ensanglantée. Quelques-uns avaient voulu le frapper, des chiens le mordre, il s'était défendu de son mieux, rendant injure pour injure, et si je n'étais pas intervenu en rugissant sous l'impulsion de mon maître, Stop them, Motherfucker ! il aurait été battu et déchiqueté.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tuée.

— On te le souhaite ! avait répondu mon maître. Trouvez-y de quoi à se mettre sur le dos, puis faites ça vite. Coach nous attend.

— OK, Chuck, a répondu quelqu'un.

En peu de temps, tout avait été réglé et on était ressortis du bar. Les hommes avaient enfourché leur monture chromée, la redressant d'un mouvement de hanche pour en replier la béquille. Lui avait été installé derrière mon maître et s'était agrippé aux plis de sa veste de cuir. On avait jeté sur ses épaules une bâche plastifiée qui servait à recouvrir un tas de bûches entreposées sur le côté du bâtiment, un homme lui avait donné un casque pour se protéger la tête, et nous sommes partis au milieu

des aboiements et des explosions des moteurs au démarrage.

Depuis, je cours avec ma meute et les hommes roulent devant. J'ahane sans quitter mon maître des yeux. Ouvrant le chemin à la fine pointe de la formation, il guide les autres puisqu'il est chef de ses hommes comme je suis chef de ma meute. Je cours et elle court derrière moi, peinant à suivre la cadence. Je l'entends haleter, mais nul fléchissement n'est permis et je me dois d'accélérer, tant il serait inconcevable que je me laisse distancer au-delà d'un certain intervalle. Cela signifierait le déclin de mes forces et celui de ma puissance, et je crains par-dessus tout d'être abandonné par mon maître. Je ne veux pas le décevoir, je ne veux pas le mécontenter, je ne veux pas soulever sa colère. La peur redonne de l'énergie à mes membres. De plus, je connais le chemin, je sais où nous allons, alors je cours, je fais des bonds et je mets toute ma rage dans la foulée de mes pattes.

Nous quittons la route. Les hommes ralentissent. Nous contournons le village pour nous enfoncer dans le sentier le long du grand cimetière. La maison rouge se dresse au bout. La course touche à sa fin. Les hommes arrêtent leur monture sans en éteindre le moteur, le temps de voir le portail métallique s'ouvrir de lui-même sur un jardin déneigé où une dizaine d'individus armés nous accueillent. Nous avançons. Nous nous immobilisons. Le portail se referme derrière nous. Les moteurs se taisent pour de bon. Des chiens, gardiens de la demeure, accourent de partout en aboyant et en grognant. Ils ont senti nos odeurs comme nous avons senti les leurs. Ils jappent. Je ne bouge pas. Je ne baisse pas la tête. Je ne remue pas les oreilles. Je n'aboie pas comme ils aboient, je ne m'agite pas comme ils s'agitent. Ils tournent autour de nous. Nous reniflent. Je ne les renifle pas. Je reste, solitaire, au centre de ma puissance. Ma meute ne bouge pas. Tout dépend de moi. Les hommes ne se doutent de rien. Ils ne réalisent pas ce

qui se trame. Ils se saluent quand leurs chiens sont sur le point de se sauter à la gorge. Un geste de trop provoquerait un carnage. Je dresse le torse, j'entrouvre ma gueule, je montre mes crocs, je pointe les oreilles. Les chiens avancent d'abord. Ma meute ne bouge pas. Je grogne. Je défie. Je grogne encore. Je défie à nouveau. Nul n'ose m'affronter. Ils comprennent. Ils baissent la tête en inclinant leur queue vers le bas, soumis. Tout se calme. Les hommes entrent dans la maison. Il les suit. J'aboie. La porte se ferme. Nous restons dehors. J'attends mon maître.

OceanofPDF.com

PAN TROGLODYTES

C'était l'heure du thé, mais le thé, vert ou noir, qu'il soit au gingembre ou à la menthe, m'indispose. Je préfère le Coca-Cola light. La sensation gazéifiée de cette boisson m'étonnera toujours. J'aime sa couleur rubis, sa légèreté, sa fraîcheur et son goût caramélisé. J'aime en particulier cet instant où, affleurant par magie au milieu des glaçons, sa mousse brunâtre se met à pétiller à mesure que le liquide se déverse dans le verre jusqu'à en atteindre le rebord sans déborder pour autant vers l'extérieur. Le thé n'a pas autant de talent, c'est une boisson prudente et austère qui exige un cérémonial où la température de l'eau et le temps requis pour une juste infusion ne peuvent souffrir la moindre approximation. Si la diversité des teintes et des parfums en émeuvent plus d'un, pour ma part elle me laisse indifférent. Son heure, seule, me ravit. Elle sonne comme la plus heureuse de la journée : les hommes sont là, ils palabrent, tout est tranquille. Je m'installe dans le hamac, mon verre à la main, je sirote mon Coca-Cola light à l'aide d'une paille, et je me complais dans la contemplation des humains. Je les regarde. Ils sont nombreux et pourtant ils sont seuls. Ils s'assoient sur des chaises. Ils posent leurs mains à plat sur leurs genoux. Ils s'entourent d'objets : bouilloire, théière, cuillère, tapis, télévision, tableaux accrochés sur les murs. Ils sont attachés au décorum. Ils sont propres. Certains plus que d'autres, si j'en juge par ce que j'ai observé les rares fois où il m'a été donné de visiter des intérieurs différents de celui où l'on me fait habiter. Les humains sont doués pour l'absence : ils disent Untel est triste, mais Untel n'est pas là. Ils disent Un jour, j'aurai du temps, mais le temps n'est pas là. Ils présument de tout. Les humains disent Ma

maison. Ils disent J'ai un jardin. Ils disent Ma famille, mes amis. Ils disent Les gens, ils disent Le monde. Les humains disent Mon, ma, mes. Par exemple, Coach dit Mon singe en me montrant du doigt. Il dit J'ai acheté mon singe en Afrique. Il dit Je recrute mes hommes moi-même. Il dit J'ai rencontré ma femme à Cuba en 1972 et j'ai tout de suite su que c'était elle. Il dit Mon argent, Mon singe, Mes hommes, Ma femme, Ma business.

Les humains sont seuls. Malgré la pluie, malgré les animaux, malgré les fleuves et les arbres et le ciel et malgré le feu. Les humains restent au seuil. Ils ont reçu la pure verticalité en présent, et pourtant ils vont, leur existence durant, courbés sous un invisible poids. Quelque chose les affaisse. Il pleut : voilà qu'ils courent. Ils espèrent les dieux et cependant ne voient pas les yeux des bêtes tournés vers eux. Ils n'entendent pas notre silence qui les écoute. Enfermés dans leur raison, la plupart ne franchiront jamais le pas de la déraison, sinon au prix d'une illumination qui les laissera fous et exsangues. Ils sont absorbés par ce qu'ils ont sous la main, et quand leurs mains sont vides, ils les posent sur leur visage et pleurent. Ils sont comme ça.

Celui-ci était un cas à part. La déraison était son lot, son « Afrique » en quelque sorte. Cela se voyait à l'expression étonnée de ses yeux faïencés, émaillés d'une couche vitreuse, presque laiteuse, qui les givrait et leur conférait leur brutalité. Je n'ai pas réussi à croiser son regard ni à attirer son attention. Souvent, à ma vue, les gens s'exclament et s'émeuvent, Ooooh !!! et ils rigolent. Ils se mettent à faire les singes en disant Un singe !! Ils deviennent idiots. Lui, non. Absent à ce qui pouvait le faire dévier de son délire, il n'éprouvait nulle peine à rester silencieux quand les autres le pressaient de leurs questions : Qu'est-ce que tu faisais dans cette maison ? Qui t'a dit d'aller là ? On t'avait dit de crisser ton camp de la réserve ! You killed her ! On va te crever ! Je crois qu'il ne

les entendait pas. Ils se sont entêtés. Pourquoi s'entêtent-ils toujours ? Les humains sont cocasses. Ils me donnent parfois mal au crâne. Il m'arrive souvent de les voir se désespérer devant une machine qui refuse de démarrer malgré leurs jurons. Il avait, lui, cette obstination des machines, et cela les mettait hors d'eux.

Ils allaient lever la main sur lui lorsque Coach, celui avec lequel je cohabite et dont, à l'en croire, je suis le singe, est entré. Arrête de hurler comme ça, Don ! il a dit, et tout le monde s'est calmé. Y a rien que des hommes pour crier après les hommes !

Coach est comme ça. Il a des phrases. Il dit souvent qu'il préfère les animaux aux humains. Il dit aussi que les humains sont plus bêtes que les bêtes, et les bêtes plus humaines que les humains, Coach peut se permettre ce genre de dialectique puisqu'il est le mâle dominant de sa tribu. Ses hommes hochent la tête d'un air grave et disent Ouais, Coach ! t'as ben raison ! Cette manière cérémonieuse de se soumettre provoque chez moi un violent accès d'hilarité. J'en ris aux larmes. Il faut être un humain pour préférer les autres races à la sienne. Pour ma part, rien ne saurait me faire davantage aimer les êtres qui me sont semblables. C'était cela qui détonnait chez l'homme aux yeux faïencés. Il haïssait ses pareils comme lui-même.

Coach s'est assis en face de lui. Il a déposé sa casquette sur la table, puis il a sorti sa tabatière argentée de la poche de son veston. J'ai bondi de mon hamac pour la lui retirer de la main. Je l'ai ouverte et j'en ai retiré une petite feuille de papier ciré sur laquelle j'ai déposé un peu de tabac en le plaquant de mes deux index contre la surface rectangulaire du papier dont j'ai rabattu les deux bords, incurvant les surfaces avec un léger roulement de va-et-vient. J'ai passé ma langue sur la fine lèvre de papier qui dépassait et je l'ai appliquée le long du cylindre où elle a adhéré. C'était déjà une cigarette ! Je l'ai tendue à Coach non sans une certaine

fierté. Il l'a prise pour l'examiner et pour la modeler du bout des doigts en la tournant entre ses jointures. J'ai attendu de le voir la glisser entre ses lèvres avant de saisir une des allumettes qu'un élastique maintenait alignées contre un buvard sur le revers du couvercle de la tabatière, et d'en frotter le bout rougeâtre le long de la bande rugueuse fixée au centre du boîtier. La flamme s'est dressée, bleue et jaune, magnifique à la pointe de mes doigts. Sans la quitter des yeux, j'ai fait mine de l'approcher, mais, au dernier moment, alors que Coach se penchait déjà, j'ai ôté la cigarette de sa bouche, j'ai fait un bond, je l'ai portée à mes lèvres et l'ai fait baigner dans la flamme. J'ai aspiré. J'ai entendu le doux crépitement de la combustion et j'ai senti la fumée envahir mes narines, ma gorge, jusqu'à mes poumons surchauffés. Tomahawk ! Donne-moi ça ! a ordonné Coach. J'ai fait quelques tours, j'ai lancé un cri moqueur, puis je suis revenu vers lui, riant et toussant, pour la lui rendre.

Ils en sont restés babas. Forcément. Un « singe », ça mange des bananes et ça se gratte les aisselles en faisant Ouh ! Ouh ! Mais ça ne roule pas des cigarettes ! C'est bête, un « singe », ça ne sait pas qu'une âme immortelle l'habite ! C'est vrai. J'avoue. Je ne sais pas l'immortalité de mon âme. Et alors ? Quelle différence puisque, observant ces hommes tels que je les observe, je me demande parfois s'ils le savent plus que moi.

Coach s'est recalé dans sa chaise. Il a attendu.

— OK, Qu'est-ce qui s'est passé ? a-t-il demandé d'une voix basse.

— Il va avouer, Coach, je te le promets ! a crié quelqu'un.

— Avouer quoi ?

— Ce qu'il vient de faire.

— Qu'est-ce qu'il vient de faire ?

— Janice ! Il lui a planté le couteau dans le cœur puis il l'a violée dans la plaie !

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est lui ?

— Il était chez elle ! On l'a vu ! Hier soir, il était au bar ! Un taxi est venu le chercher ! On l'a vu monter dans le char, le char a démarré, on l'a vu quitter la réserve !

— Les gens font ce qu'ils veulent, mon Donald.

— C'est lui qui a fait ça !

— Don ! J'ai pas demandé Qui a fait ça ? J'ai demandé ce qui s'était passé !

Sur la table il n'y avait rien. Ni thé, ni théière, ni gâteaux, pas même une cacahuète, seulement une tension effroyable qui faisait taire tout le monde. Don a avalé sa salive.

— On sait pas exactement ce qui s'est passé, parce qu'il y a pas eu de témoin. Le vieux boa dormait dans sa chambre et il n'a rien entendu. Lui, il répète que c'est le bruit qui l'a réveillé. Il s'est levé, il est descendu, il a vu quelqu'un courir dans le champ d'à côté, il est arrivé en bas, il a trouvé Janice morte.

L'homme aux yeux faïencés semblait rêver. Il ne devait pas même comprendre ce qui se disait. Je suis monté sur la table.

— Qu'est-ce que tu faisais chez Janice ? lui a demandé Coach. Tu la connaissais ?

— Mary m'a conseillé d'aller chez elle.

— Pourquoi faire ?

— Pour que je puisse dormir quelque part.

— Mes hommes t'avaient pourtant dit de t'en aller.

— Tes hommes n'écoutent pas quand on leur parle ! J'ai dit que je ne partirais pas avant d'avoir eu en face de moi le gars qui a tué ma femme et qui a probablement tué Janice. J'ai dit que je savais que Welson Wolf Rooney était dans la réserve, et si tes hommes n'avaient pas passé leur temps à répéter qu'ils ne connaissaient pas Welson Wolf Rooney, qu'ils n'avaient jamais entendu un nom pareil et que c'était des histoires de Blancs qui se racontent des histoires d'Indiens pour se faire des peurs de Blancs, Janice ne serait

pas morte à l'heure qu'il est. Tu comprends à présent ? Tu entends ma voix ? Je le répète : tu peux me faire trancher les bras, les jambes, la tête, faire jeter tout ça en pâture aux chiens, aux oiseaux, me brûler, me noyer, me donner à manger au boa dans sa cage, tu ne verras pas chez moi l'ombre d'un regret ni l'ombre d'une peur.

Il s'était levé. Mille sensations m'ont traversé. Moi j'aurais voulu le regarder et l'entendre parler sans relâche, sans que quiconque ne songe à l'interrompre, tant la déflagration de sa voix, dans la musculature de son corps, enflammait ma mémoire. La colère ! la rage ! la peine ! le chagrin ! Voilà que, sans prévenir, s'éveillait la douleur d'avoir été arraché, il y a longtemps, à l'insatiable liberté de mes jungles et de leurs ciels, lorsque, sautant entre les branches, dévorant des espaces de plus en plus vertigineux, je voyais la virginité du monde se déployer sous mes yeux dans sa bouleversante enfance. Toutes les nuances du vert des vies sages et sauvages, où sont-elles ? Où sont-elles ? Voilà qu'un homme, sans me les rendre, me ramenait à elles parce que sa voix, sa parole, qu'aucune hésitation ne perturbait et qu'une même folie habitait, devenaient miennes. Cet homme parlait pour moi qui ne savais pas parler : ses sons étaient mes sons, sa voix était ma voix et sa langue, dépliée comme jamais, faisait vibrer ma raison en lui ouvrant la fenêtre du souvenir.

— Welton Wolf Rooney est parti il y a plus de trois jours.

— Welton Wolf Rooney est dans la forêt.

— Qu'est-ce que t'en sais.

— Je l'ai vu courir derrière la maison.

— C'était pas forcément lui.

— Qui veux-tu que ça soit ? Demande à tes hommes. Ils ont vu les pas dans la neige, ils ont vu le sang. Qui veux-tu que ce soit ? Tu penses qu'il existe à Montréal deux cinglés qui violent les femmes dans la plaie laissée par la lame de leur couteau ? Tu crois qu'il y a beaucoup d'hommes qui vont planter leur sexe dans le flanc poignardé des femmes

jusqu'à éjaculer dedans ? Qui veux-tu que ce soit d'autre que le même gars qui a tué ma femme ? Et si cet homme s'appelle Welson Wolf Rooney, alors c'est Welson Wolf Rooney. Maintenant il peut bien porter le nom que tu veux, ça ne changera rien : c'est le même homme et il se trouve que cet homme, vous le connaissez, qu'il est passé par ici, que vous l'avez recueilli et que vous lui offrez votre protection et votre aide.

Il tremblait de colère. Coach avait fini sa cigarette et le fixait sans frémir. Il pensait. Il réfléchissait. Coach est comme ça. Il essaie assidûment de voir au loin. Il le dit souvent à ceux qui viennent lui demander conseil : Tâche de voir le plus loin possible pour savoir ce que tu dois faire avec le bout de ton nez. Il a des phrases comme ça, Coach, et c'était ce qu'il essayait de faire à cet instant précis : combiner le lointain avec le bout de son nez. Il a écrasé sa cigarette dans le cendrier, puis il a dit : OK, guys, allez vous détendre au basement. Y a de quoi boire, de quoi manger, faites quelques parties de pool, puis je crois qu'y a une game à RDS. Reste ici, Chuck.

Tout le monde s'est regardé puis, sans rien dire, les autres ont tourné le dos et sont sortis. Chuck a refermé la porte. Chuck referme souvent les portes. C'est un silencieux. Il est comme Motherfucker, son chien : il préfère mordre qu'aboyer. Je les vois souvent par ici tous les deux. Ce sont des fidèles. Cela dit, je préfère Chuck à son chien. Il me laisse tranquille. Son chien veut toujours me courir après quand moi je n'aspire qu'au repos de mon hamac. Chuck a ôté sa veste de cuir et, sans un bruit, il est venu s'asseoir.

Dehors tombait une pluie fine. On ne l'avait pas entendue arriver. Des perles d'eau glissaient par traînées cristallines le long des grandes vitres. Quelqu'un, quelque part, a dit It's raining... Une voix a ajouté Ça va faire fondre ce qui reste de neige sale. Des chiens ont aboyé. Un homme est passé au bout du jardin, son veston levé au-dessus de la

tête. L'homme aux yeux faïencés s'était rassis. Je le distinguais mal dans la grisaille du contre-jour.

— J'allume ? a demandé Chuck.

— Pourquoi faire ? a répondu Coach.

Pourquoi faire, en effet. Ils luttaienent chacun contre le désespoir. Tous trois se savaient perdus et la perte les rendait solidaires. Ils n'en avaient pas conscience eux-mêmes, et il a bien fallu qu'une bête sauvage comme moi soit en mesure d'observer cela. Alors oui : pourquoi allumer ? Pour contempler quelle illusion ?

— Welson Wolf Rooney est bien passé par là. C'est lui qui a tué ta femme, a murmuré Coach.

— Tout le monde a l'air d'accord. Le coroner chargé du dossier m'a dit la même chose.

— Tout le monde est d'accord, en effet.

— Alors pourquoi ce gars-là court encore ?

Coach s'est levé et s'est approché de la fenêtre. Je suis allé le rejoindre. Il s'est baissé et m'a pris contre sa poitrine. J'ai posé ma tête dans le creux de son épaule, dans la chaleur de son cou.

— Parce que tout le monde veut bien le laisser courir.

Coach s'est détourné pour regarder dehors.

— Écoute-moi bien. Il est temps de rentrer chez toi et d'attendre que la police fasse sa job. Le temps viendra où elle mettra la main sur lui, c'est certain. Mais ça sera pas pour tout de suite. Tu comprends ?

— Pas vraiment.

Coach a marqué un temps avant de reprendre. J'entendais son cœur battre. Sa respiration s'est accélérée et une légère tension a gagné les muscles de ses bras.

— Si je commence à t'expliquer, je pourrai plus te lâcher.

L'homme s'est levé pour contourner la table et rejoindre Coach près de la vitre. D'un mouvement, j'aurais pu quitter les bras de Coach et aller dans les siens. J'en avais le désir, mais quelque chose m'intimidait. Son indifférence envers moi, peut-être. Je ne sais pas.

— Toi, si tu étais à ma place, rentrerais-tu chez toi ?

Coach a fermé tes yeux, puis il a soupiré avant de les ouvrir de nouveau. OK, il a dit, et il m'a fait glisser jusqu'au sol. C'était le signe d'un tracassé, d'un ennui dont il ne parvenait pas à trouver la solution. Je n'aime pas le voir dans cet état, cela ne présage jamais rien de bon, ni pour moi, ni pour quiconque. Il fallait faire quelque chose pour désamorcer la situation. Je suis retourné vers la table lui rouler une nouvelle cigarette et je la lui ai apportée avec le boîtier et ses allumettes. Il suffit souvent de peu de choses. Ça n'a pas raté : son visage s'est éclairé d'un sourire doux et triste.

— Tomahawk est un chimpanzé très perspicace, plus perspicace que bien des humains qui ne comprennent en général rien à rien.

J'adore quand il parle de moi. Il ne peut pas s'empêcher de dire des bêtises. Il est allé jusqu'à l'armoire, il l'a ouverte, il en a sorti une bouteille de Coca-Cola light et m'en a servi un grand verre. J'ai regagné mon hamac et j'ai attendu qu'il me l'apporte.

— En veux-tu, Chuck ?

Chuck n'en voulait pas. Chuck n'en veut jamais. Coach a rangé la bouteille puis il est revenu vers la fenêtre où il a allumé sa cigarette.

— Écoute, maintenant. Une réserve amérindienne, c'est comme un animal blessé. Ça survit et c'est toujours en guerre. Ça a peur de la mort, mais ça meurt pas. C'est vulnérable et c'est dangereux. J'ai pas le cœur à te faire un historique et je me sens un peu l'âme désâmée. Ce que je peux te dire, c'est que chaque réserve a son conseil de bande. C'est la voix officielle des Mohawks auprès des autorités politiques. Mais il existe aussi, dans chaque réserve, un bras armé qui s'occupe de choses moins officielles et pour qui les frontières canadiennes et américaines n'ont pas beaucoup de sens. Pour nous, il y a des lacs, des rivières, des territoires de chasse, de pêche,

des montagnes sacrées et des tribus. Les réserves mohawks ont entre elles des pactes de fidélité et d'entraide au-delà de ces frontières dessinées par les Blancs. Les armes, l'argent, les cigarettes, l'alcool transitent d'un bord à l'autre. C'est un trafic qui nous permet de survivre et de nous battre, mais ce trafic est devenu aussi la raison d'une guerre entre nous. Il y a une mafia qui empoisonne nos vies et décime une bonne partie de nos forces. On doit lutter à la fois contre un ennemi extérieur et contre un ennemi intérieur. Moi, je suis le chef des warriors de la réserve de Kahnawake et je veille sur ma bande, et rien n'est plus précieux que ma tribu, mon peuple et ma terre. Tu comprends ?

La pluie tombait dru. On aurait dit une tonne d'applaudissements, un triomphe infini sur la toiture de la maison. Coach n'avait pourtant pas élevé le ton. Il parlait d'une voix posée et grave qui résonnait comme un tambour à travers le martèlement de l'averse.

— Depuis quelque temps, des points de passage et des caches d'armes ont été découverts par les fédéraux canadiens et par la police des frontières. Des hommes ont été arrêtés et des marchandises ont été saisies. On a toujours été espionnés, mais on a jamais été infiltrés comme on l'est en ce moment. Welson Wolf Rooney est un Mohawk américain originaire de la réserve de Ganienkeh, dans l'État de New York. Mais il a grandi entre Sorel et Montréal. Il parle français, il parle anglais, c'est un gars brillant qui a viré sur le top un jour sans que personne comprenne vraiment pourquoi. Il a été un membre actif d'une bande de motards. Puis d'une autre puis encore d'une autre. Mais il a surtout fait de la prison. Pour vol et pour meurtre. Il a été libéré il y a deux ans sous condition. Il a témoigné contre ses anciens camarades et, pendant la guerre qui a éclaté entre les motards, il a fait ce qu'il faut pour faire arrêter le plus de monde possible. C'est dire qu'il n'y a plus grand monde qui le porte dans son cœur. Je te

laisse imaginer les conditions de sa libération, mais dis-toi que la délation doit figurer en haut de la liste. Nous, on l'a laissé faire. On voulait savoir qui étaient ses informateurs à l'intérieur de la réserve. Qui sont les traîtres. On a réussi à lui faire croire qu'on se doutait de rien, qu'on avait confiance en lui, on lui a même fourni des informations nous-mêmes. Tout se passait bien. J'espérais trouver ses contacts bientôt, mais j'avais pas prévu l'assassinat de ta femme. Il est arrivé ici blessé. La police est venue le réclamer. Mais on donne jamais un frère à des Blancs. Pas comme ça, en tout cas. Les gars de la Sûreté du Québec ont pas insisté. Étant donné la violence du crime et le choc qu'il a produit sur les gens, ça a confirmé nos doutes. Ils ont pas insisté pour l'arrêter parce que ça fait pas vraiment leur affaire de l'arrêter. Ils veulent pas arrêter leur délateur. Tu comprends ? Ils ont rien fait. On sait qu'il est ici, ils ont dit. On vous le donnera pas, on a répondu. OK, on prend acte, et ils sont partis. J'ai déjà vu plus insistant pour des histoires aussi insignifiantes qu'un vol de bicycle. C'était pour la forme. Tout le monde a fait semblant. Eux de nous le demander et nous de refuser.

— Pourquoi ?

— Parce que tout le monde a encore besoin de lui.

— Et Janice ? Et Léonie ?

— Des détails. Ne te fâche pas. Janice était ma fille. J'ai le cœur aussi déchiré que le tien, sinon plus. Tu as perdu ta femme, j'ai perdu ma seule fille. Moi le premier, j'aimerais lui mettre la main dessus pour lui faire vivre ce que nos ancêtres faisaient vivre à leurs prisonniers, tu peux me croire. Mais je dois le laisser aller parce que ma première mission est de veiller sur ma tribu. Rien n'est plus important que ma tribu. Toi, tu es seul comme un chien.

Il y a eu quelque part un grand cri de victoire suivi par des éclats de rire. Cela venait d'en bas. Je n'entendais pas bien ce qui se disait, mais il semblait régner au sous-sol une impression de fête qui contrastait violemment avec

l'austérité de la conversation et le silence de Chuck. Il avait sorti un minuscule canif dont il avait déployé la lame et, avec une application consternante, il se nettoyait les ongles. Coach m'est apparu tout à coup si vieux et si fatigué. Il est retourné vers la table écraser sa cigarette dans le cendrier. Lui, dans la pâleur de la lumière qui passait à travers la vitre contre laquelle il s'était appuyé, laissait voir enfin son visage. Il m'a fixé. Il m'a souri. Je lui ai tendu la main. Sans jouer, sans fanfaronner, sans même s'extasier, il a tendu la sienne. Il a posé sa paume sur ma paume. Pas un instant il n'a eu envers moi un geste familier. S'il avait été seul, il m'aurait parlé comme on parle à ceux qui ont des oreilles. Mais gardant le silence, il m'a laissé le contempler et m'a dévoilé la détresse de son âme dans la défaillance de ses yeux faïencés. Je l'ai aimé à partir de là.

— Welson Wolf Rooney transporte une importante somme d'argent qu'il doit remettre en échange d'une livraison d'armes. Il devra passer par la réserve d'Akwesasne. Il a pas le choix. C'est pas très loin, il va devoir y aller à pied et de nuit. Ça nous laisse deux jours devant nous. J'ai besoin de quelqu'un pour le suivre. Quelqu'un qui va pas éveiller ses soupçons. Si c'est un Indien, il va tout de suite se méfier. Si c'est toi, il pensera que tu agis seul. Que tu veux venger la mort de ta femme. Tu ne l'inquiéteras pas. Il n'aura pas peur de toi.

— Je ne saurai pas.

— Je te demande pas ton avis, je te dis ce que tu vas faire, c'est tout. J'ai jamais de ma vie vendu un de mes frères à un Blanc, même si c'est le dernier des hommes, et j'ai pas plus envie que toi de te mêler à ça. Tu vas faire ce que je te dis et on verra si t'as vraiment peur de rien. Tu vas le suivre. Ça va le faire bien rire. Tu vas l'amuser. Il va se moquer de toi. Il va te faire tourner en rond. Il se cachera même pas. J'ai besoin de savoir qui il va rencontrer. J'ai besoin de savoir où il va rester, combien de

temps et avec qui il a parlé. Chuck va t'accompagner. Il va te conduire à Akwesasne. Il va être ton relais. Vous prendrez le truck. Il y a du stock à loader cette nuit dans le bois. Vous partirez cette nuit.

La pluie s'était arrêtée. J'ai compris que je ne le reverrais plus. Sa vie allait s'évanouir au pas de ma porte comme elle a dû s'évanouir il y a longtemps au seuil de son enfance. Cela se voyait. C'était ainsi. Il lui fallait partir, se lancer dans une poursuite effrénée pour tenter de rattraper une ombre comme on tente de se rattraper soi-même.

CANIS LUPUS FAMILIARIS TERRA AMERICANA STAFFORDSHIRE

Motherfucker ! a appelé mon maître, et j'ai sauté sur la plateforme à l'arrière du truck. J'ai aboyé. Mon maître a relevé le panneau métallique et il est monté à son tour dans le véhicule. L'homme était déjà installé à l'avant. Malgré l'obscurité, je pouvais apercevoir leur silhouette à travers la vitre qui me séparait d'eux. J'ai aboyé. Mon maître a tourné la clé de contact. Le moteur s'est mis en marche et nous avons démarré. Nous avons roulé. Les phares jetaient sur la route une lumière violente et blanchâtre. Des fragments de paysage surgissaient sans cesse du noir pour se jeter aussitôt dans le noir. J'ai aboyé. Nous avons longé le cimetière encore éclairé, puis nous avons bifurqué le long d'une route cahoteuse dont l'état me faisait sans cesse perdre l'équilibre. Nous avons dépassé les derniers lampadaires. Nous nous sommes enfoncés dans la nuit. Le vent était trempé par la fin de l'hiver. J'avalais du froid. L'air s'est brusquement saturé d'une senteur de moisi et de neige fondue. Nous étions en bordure du bois. J'ai aboyé. Mon maître s'est tourné vers moi et, du revers de sa main, il a donné un coup contre la vitre. J'ai été rassuré. J'aime infiniment quand il me témoigne son affection. Jamais je ne l'abandonnerai, jamais je ne pourrai craindre la moindre menace tant que je me tiendrai à ses côtés. Rien ne compte plus à mes yeux. Je tuerais sans hésiter n'importe quelle créature s'il me le commandait, je tuerais même ceux de ma race et de ma tribu pourvu qu'il ne cherche pas à se débarrasser de moi. Nous avons ralenti. Nous avons bifurqué pour quitter la route et pénétrer à l'intérieur de la forêt. Il n'y a plus eu de chemin. Nous avons avancé, ballottés par les mouvements du truck qui se déhanchait en

roulant sur les pierres et les troncs d'arbres abattus. Nous nous sommes arrêtés. Le moteur s'est éteint et mon maître est descendu. Dans l'éblouissement des phares restés allumés, je l'ai vu se diriger vers un groupe d'hommes armés de fusils et de chiens démuselés. J'ai sauté de la plate-forme. Le sol était humide et boueux. J'ai aboyé.

OceanofPDF.com

STRIX VARIA

Ils ont saccagé les ténèbres et coupé la nuit au couteau de leurs lumières. Ils ont enfoncé leurs pieds dans la terre gorgée de pluie et de neige fondue : hommes, chiens et machines, sortis du néant pour déplacer les ombres des arbres et fendre le silence.

— OK, guys ! Let's load the truck !

Ils ont ouvert le ventre des machines. Ils ont commencé à vider ce qui se trouvait dans la panse de l'une pour en remplir la panse de l'autre, sous le regard exorbité de leurs chiens.

Lui, je l'ai reconnu tout de suite. Il est arrivé dans le reflet pâle des lumières, éveillé le jour, éveillé la nuit, les rêves jetés à la flaque noire des insomnies, le sommeil noyé dans l'eau des chagrins.

— Let's go, guys ! We gotta finish while it's still dark !

Le noir du ciel s'est défait peu à peu. Les hommes ont terminé. Je les ai vus se rassembler. Ils ont refermé le ventre des machines et se sont engouffrés dedans. Les machines se sont réveillées. Elles ont grondé. Elles ont reculé d'abord. Elles ont fait se dresser autour d'elles des spectres de poussière dans le halo des lumières et elles sont parties, emportant avec elles leurs hommes, leurs chiens, leurs ombres et leur clameur.

Lui n'avait pas bougé. Il observait la voûte profonde du ciel comme une bête enlisée dans le sable, la tête seule dépassant. Quel regard il avait ! Il semblait rechercher la lumière de la réalité pour dissiper les abjectes créatures nées des ténèbres dans l'abandon de son cœur. Quel regard il avait !

Un dernier homme, resté en contrebas avec un dernier chien, appelait. Hey ! Hey ! Il n'entendait pas. Le chien a

aboyé. L'homme a hurlé. Hey ! Hey !

— Ici, il a répondu.

L'homme et son chien se sont retournés. Ils l'ont vu, l'ont rejoint, ils se sont arrêtés à sa hauteur, le chien a vu son maître sortir son sexe, le prendre dans sa main et se mettre à uriner, disant :

— Je te conseille de pas t'en aller trop souvent sans m'avertir.

— J'ai vu quelqu'un courir.

— Où ça ?

— Entre les arbres. Un homme. Il vous a espionnés pendant que vous chargiez le stock. J'ai cru que c'était l'un de vous, mais il est parti et n'est pas revenu.

— T'es-tu sûr ? Bien des hommes couraient partout.

— Je crois.

— Si c'était Rooney, un des gars en faction l'aurait vu.

L'homme a rangé son sexe. Le chien a lapé la flaque d'urine. Il a léché les doigts de l'homme.

— Faudra que t'appelles ton coroner pour lui dire que tu pars. Pour pas qu'il s'inquiète de toi. Faudra que tu lui inventes de quoi. On fera ça d'une place où qu'il va pas se méfier. T'as-tu le numéro ?

— Oui.

— Good ! Remonte dans le truck.

— Qu'est-ce qu'il y a dans les caisses ?

— Remonte dans le truck. On doit être rendus à Akwesasne à soir. Motherfucker, come here !

Ils sont partis, et le chien avec eux, dans la machine au ventre plein. Ils sont partis. Longtemps j'ai suivi les lumières à travers les arbres. Elles ont disparu. Le jour les a délavées, diluées. Elles sont mortes. Le sommeil ne m'a pas gagnée. Le soleil filtrait à travers les branchages. Il allait bientôt brûler mes yeux, trop fragiles pour le regarder en face. Je me suis envolée en battant rapidement des ailes, tant le vent était faible dans l'air doux du printemps. J'ai hululé.

II

BESTIÆ FABULOSÆ

OceanofPDF.com

CANIS LUPUS FAMILIARIS TERRA AMERICANA STAFFORDSHIRE

L'humain est un corridor étroit, il faut s'y engager pour espérer le rencontrer. Il faut avancer dans le noir, sentir les odeurs de tous les animaux morts, entendre les cris, les grincements de dents et les pleurs. Il faut marcher, enfoncer les pattes dans une boue de sang et remonter le long d'un fil d'or abandonné là par l'humain lui-même, lorsqu'il n'était qu'enfance et que nul toit ne scellait son plafond. Animal parmi les animaux, il ne souffrait pas encore. L'humain est un corridor et tout humain pleure son ciel disparu. Un chien sait cela et c'est pour cela que son affection pour l'humain est infinie.

Lui a fini de pleurer depuis longtemps. Nul ne peut le rencontrer. C'est un corridor condamné. À travers le treillis de ses yeux, je perçois le visage fantôme d'un enfant terrassé par la frayeur. Je voudrais tant le délivrer. Je suis un chien puissant, je n'ai peur de rien dès lors que mon maître m'ordonne d'attaquer. Il suffirait d'un mot, Kill him, Motherfucker ! et je me jetterais à sa gorge, j'y enfoncerais mes dents, j'arracherais tout ce que je pourrais arracher pour me frayer un chemin jusqu'à l'enfant et le délivrer de sa peur.

Mais mon maître ne m'ordonne rien. Sit, Motherfucker, don't move ! J'obéis. Cela me demande un tel effort. J'ignore combien de temps je pourrai résister. Nous roulons installés tous trois sur la banquette du truck. La plateforme est pleine de cartons que les hommes ont passé la nuit à charger. Je suis assis au milieu. Mon maître conduit. Sa main se pose sur ma tête et cela suffit pour me calmer. Lui, dans la lumière du jour, regarde devant, les yeux fixés

sur le bout de la route qui défile sans fin. Le voyage sera long. Je le sens.

OceanofPDF.com

LARUS ARGENTATUS

Ils ont traversé le grand dortoir des voitures, étrangers à la cohorte matinale des hommes et des femmes. Lui marchait sans chercher à éviter les flaques de pluie. Un homme allait à ses côtés, un chien suivait derrière. Il a levé la tête pour regarder la course des nuages. Il a vu mon envol et j'ai vu sa folie. Cela m'a suffi. J'ai tracé un grand cercle sans battre une seule fois des ailes, j'ai lancé un cri d'alarme, Aillâk ! Aillâk ! Aillâk ! et j'ai imprimé une légère inclinaison pour laisser le vent me balayer jusqu'au-dessus du fleuve, dont le miroitement n'a su effacer l'empreinte de son visage, imprimée sur mes rétines *comme le rond vermeil s'imprime après avoir trop longtemps fixé le soleil.*

CANIS LUPUS FAMILIARIS TERRA AMERICANA
STAFFORDSHIRE

Je me suis étiré. J'ai couru. Je suis revenu vers mon maître puis je suis reparti aussitôt. J'avais une envie folle de bondir dans tous les sens. Je me suis élancé sur une mouette, j'ai bu à la flaque de pluie et j'ai uriné contre un bloc de béton posé au milieu du stationnement. Motherfucker ! Come here ! Je suis revenu. Sit ! Je me suis assis. L'homme a dit :

— Il me faut de la monnaie.

Mon maître lui a tendu une pièce argentée.

— Oublie pas : s'il te parle de Janice ou de la réserve, t'es au courant de rien. Tu sais même pas de quoi il s'agit. S'il te demande ce que t'es venu faire à Châteauguay, dis-lui que t'es venu avec des amis pour prendre un peu l'air.

— J'ai besoin d'une autre pièce.

— Pourquoi faire ?

— Je veux appeler ma sœur.

COCCINELLA SEPTEMPUNCTATA

L'homme pénètre à l'intérieur de la cabine. La porte pliante se rabat derrière lui. Je suis dans son odeur. Sa sueur. Son acidité. Je retombe en vol plané. Je contourne son épaule. Je me pose sur son dos. Le voilà comme tous les autres lorsque les autres sont là : il tient la tête noire du serpent qu'il a décroché de son reposoir pour la porter à son oreille et, seul, la bouche dans la bouche du reptile, il produit des vibrations. Les parois résonnent, mes antennes frétilent et suivent, précises, les variations des courbes et la longueur des ondes émises.

Le coroner Aubert Chagnon, s'il vous plaît / Wahhch Debch / Merci.

Je grimpe jusqu'à la base de son cou, les pattes agrippées aux mailles du tissu qui le recouvre. Je veux le dévorer. Je tente d'injecter ma salive dans son corps. Je cherche l'entaille. Nulle entaille.

Bonjour / De Châteauguay / Des amis / Je n'ai plus de téléphone / Je m'en suis débarrassé / Pourquoi ? Vous avez des nouvelles ? / Quel genre ?

La nuque se trempe de sueur. Je perçois un frémissement. La peau se hérisse. Il y a des poils épars. Il y a un grain de beauté à la lisière des cheveux, que les légers mouvements de la tête, suivant ses inflexions, me voilent et me dévoilent. Il y a l'odeur. Toujours acide. Âcre. Il y a, dans les interstices de son épiderme, des parasites microscopiques dont je sens la présence.

Est-ce que vous avez une idée de l'endroit où il se serait caché ? / Peut-être / La police doit savoir ce qu'elle fait / Vous avez raison / Non / Je dois prendre un peu d'air et je ne suis pas d'une fréquentation très joyeuse / Je voulais vous prévenir / Je ne sais pas / Aux États-Unis / Mon père /

Las Vegas / Peut-être pas / Je l'ai jeté, je vous l'ai dit / Je vous préviendrai / Je n'y manquerai pas / Je voulais vous dire : vous avez sans doute raison. J'ai quelque chose à faire. J'ignore encore ce qu'est cette chose mais je crois que je suis en train d'aller vers elle / Non. Pour l'instant, je suis habité par l'angoisse de me réveiller un matin et de me souvenir que c'est moi qui ai tué Léonie / Je sais, mais tout est tellement abstrait / Je sais que vous comprenez / Je voulais simplement vous dire que vos paroles n'ont pas été inutiles et je voulais vous remercier / Je vais essayer / À bientôt.

Les ondes vibratoires meurent. L'homme n'abandonne pas la tête du serpent. Il glisse une pièce métallique dans la fente du socle. Il enfonce les boutons argentés. Les ondes vibratoires naissent du néant, les parois résonnent, mes antennes frétille.

Salut, Nabila, c'est Wahhch. Je voulais te dire de ne pas t'inquiéter. Je vais partir pour un certain temps. Peut-être que j'irai voir papa à Vegas. Ne lui dis rien au cas où je change d'avis. Voilà. Je n'ai plus de téléphone. J'ai besoin de silence. Je t'embrasse.

Il raccroche la tête du serpent à sa branche métallique fixée dans le coin de la cabine. Il se retourne. Son odeur se déploie. Je m'envole. Il quitte la chaleur moite, concentrée entre les quatre parois vitrées. Son odeur s'estompe. Je m'agrippe à la vitre. J'appuie mon abdomen. Je les vois à travers la transparence. Un homme, un homme et un chien. Je les vois. Ils s'éloignent. Ils marchent dans des plaques de ciel tombées en pluie sur le sol. La chaleur du soleil me vivifie. Je me saisis d'un puceron. Je lui injecte ma salive. Je le sens se ramollir. Je ne le broie pas. J'aspire sa sève. Je le vide. J'avale tout.

CANIS LUPUS FAMILIARIS TERRA AMERICANA
STAFFORDSHIRE

L'injonction de mon maître retentit. J'entends sa voix, j'entends mon nom. Motherfucker ! Je cours. Il ouvre la portière. Je saute sur la banquette avant. Let's go ! Ils grimpent tous deux et s'assoient de chaque côté de moi. Le monde est vaste, mais les humains s'entêtent à aller là où leur âme se déchire.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Qu'il y a eu un autre crime. Que c'était probablement le même gars, parce que la fille a été tuée de la même manière. Ils sont sur sa piste.

— Bullshit ! Il t'a parlé de la réserve ? Il t'a dit que la fille a été tuée dans la réserve ?

— Non.

— Il a pas prononcé le mot « réserve » ?

— Non.

— Il a dit quelque chose quand tu lui as dit que t'étais dans le coin de Châteauguay ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

— Il m'a demandé où est-ce que je comptais aller et comment il pouvait me joindre. J'ai dit que je comptais prendre un peu d'air et aller voir mon père à Las Vegas. Il m'a dit que c'était une bonne idée.

— C'est tout ?

— Oui.

Mon maître sue. Il ne songe pas à démarrer le moteur. Il pense. Une nervosité orangée émane de lui. Elle envahit l'habitacle du véhicule. Elle nous enveloppe, respire à travers nous et nous noie. Les humains ne perçoivent pas ces choses-là. L'angoisse est là. Mais personne ne peut

comprendre. Aucun de nous trois ne peut répondre à cette question qui nous taraude : pourquoi je ressens ce que je ressens ? Mon ventre se noue. Je m'agite. Je grogne. Calm down, Motherfucker ! J'obéis sans réussir à chasser mon malaise ni à comprendre sa raison d'être. Il ne faut pas que mon maître démarre le véhicule. Il ne faut pas que ce truck quitte cette ville, il ne faut pas qu'il s'éloigne d'elle. Je sais cela comme si mon existence tout entière n'avait été hantée que par cette conviction. Il ne faut pas démarrer le véhicule, il ne faut pas obéir à la logique mise en place, il nous faut, au contraire, fuir, nous lancer au-dehors, abandonner ici cet homme répugnant et courir loin de lui, le plus vite possible.

Mon maître se redresse et tourne la clé de contact enchâssée dans le commutateur d'allumage. Le moteur gronde. Mon maître rabat un levier à sa droite et le truck se met en marche. Il avance, quitte le stationnement, trouve sa rue, son mouvement, ses feux rouges et ses feux verts, ses tournants, ses boulevards, ses grands ponts métalliques, ses courbes, ses voies rapides, il s'engage dans le dédale bétonné des bretelles, à travers les entrelacements des piliers posés sur leurs socles de ciment puis, sans heurts ni accélération, emporté par le flot des voitures, il s'engage sur l'autoroute et se saisit de toute sa vitesse pour nous entraîner au lieu où se jouera notre destin. Mon maître semble pressé d'aller à sa perte. Il ne sue plus. Je baisse la tête, résigné, et je choisis de ronger ma peine.

Il n'y a pas eu de mots échangés entre eux. Ou si peu. Rien d'audible. Le frottement du truck contre l'air et le grondement régulier du moteur, les roues et leur obsessif geignement, nos visages épluchés par le défilé de la lumière sur la surface du pare-brise, la confusion des images, la somnolence.

Je rentre dans une maison vide. Je cherche mon maître. Je fais plusieurs fois le tour des pièces sans le trouver. Je

suis dans le jardin. L'homme est là. Il a un couteau à la main. Un chiot dans l'autre. Il plante le couteau dans la gorge du chiot. Le sang ne gicle pas. Je veux sauter sur lui. Je suis figé par la peur. Il ôte son couteau. Il y a un trou rouge dans la gorge du chiot. L'homme sort son sexe. Il l'introduit dans le trou. Je veux aboyer. Mais je ne peux pas. Je suis l'homme. Je suis celui que j'exècre. Je ressens un effroi. Une malédiction. Je suis un homme. Je l'avais oublié. Je suis un homme et je ne sais plus ce que cela signifie. Je ne me souviens plus comment on parle ni comment on fait pour marcher debout, ni comment on utilise ses mains. Je suis perdu.

Le changement de régime du moteur me réveille. Mon cauchemar confirme le pressentiment. L'intuition du malheur est là. Intacte. Il faut fuir et pourtant nous allons au-devant d'une main qui s'apprête à froisser notre existence. Nous ralentissons. Je me dresse sur la banquette. Je reconnais le coin. C'est une halte routière où il nous arrive souvent de nous arrêter.

— On est encore au Québec ? demande l'homme.

— À Rivière-Beaudette. L'Ontario est au bout de la ligne droite, de l'autre côté du pont, là-bas.

Nous entrons dans le stationnement, nous nous arrêtons face au mur arrière et, malgré la poussière soulevée par le va-et-vient des voitures, je sens l'odeur de la viande brûlée, de la graisse cuite et de la friture.

PAPILIO POLYXENES ASTERIUS

Les humains se ressemblent. Ils ont le même visage. Je ne les différencie pas. Mais lui, je le remarque. Je le vois. Il traverse le grand espace à poussière. Je volette, fleur à fleur, nectar odeur parfum. Mes ailes palpitent. Je m'approche. Mais il va. Il est rapide. La lumière du contre-jour déchire les lignes de sa silhouette. Il s'engouffre là où s'engouffrent les autres, à l'intérieur du bâtiment à friture. Les humains vont et viennent. Apparition disparition. Je reste sur le seuil. Un chien est là. Il reste là. Il attend. Le chien.

RATTUS NORVEGICUS

Ils se sont installés dans le coin le plus obscur de la grande pièce où les humains viennent manger et boire à satiété. J'ai entendu le mouvement de leurs chaises et le froissement de leurs manteaux. Deux mâles. Ils n'ont pas proféré un seul mot, mais à leur odeur, j'ai deviné leur fatigue et leur inquiétude sans en connaître les raisons. Je me suis méfié. Je n'aime pas les humains inquiets. Ils se sont assis l'un en face de l'autre. Ils se sont appuyés contre le mur et j'ai senti leurs pieds se poser sur le rebord du radiateur électrique fixé à même la plinthe et derrière lequel je me tiens caché. Je suis toujours là. Entre le mur et le radiateur. Le plâtre est poreux. Il nous a suffi de peu d'efforts pour en venir à bout. Nous avons réussi à déjouer tous les pièges qui nous ont été tendus, nous avons creusé des galeries en dessous de celles que nous avons creusées et où les humains ont posé leurs appâts et leurs poisons, nous avons même sacrifié quelques-uns des nôtres, des rats âgés portés volontaires vers la mort, pour leur faire croire à l'efficacité de la procédure, et nous avons réussi à rejoindre le bâtiment, loin des cuisines et des lieux où défèquent les humains, pour pratiquer, au-dessus du bois de la plinthe, une ouverture par où, la nuit venue, mes congénères et moi passons pour fouiller poubelles et garde-manger. Nous ratissons le moindre recoin. Nous sommes méthodiques, mais nous tâchons de prendre juste ce qu'il nous faut de nourriture, sans rien ravager afin de ne pas éveiller leurs soupçons. Jamais de razzia. Cela semble fonctionner. Nous sommes tranquilles, mais demeurons vigilants. Nous montons la garde. Chacun notre tour, chacun à notre poste. Pour ma part, je reste là, sentinelle le

jour, blotti entre le mur et le radiateur. J'écoute et je sens. Je surveille.

— Comment ça va se passer ?

— Quoi ça ?

— Quand on va le retrouver, quand il va me voir, comment ça va se passer ?

— Il faut juste réussir à lui faire croire que tu l'as retrouvé tout seul. Par hasard. Par luck. Ça, ça va être le plus tough. Si on y arrive, tu vas pouvoir faire ce que tu veux, tu pourras même aller lui parler si ça te tente. Oublie pas : il parle français comme toi puis moi. Il a grandi à Montréal. Oublie pas ça. Ton accent français va te protéger. Oublie pas ça. Au pire il saura que t'es le chum de la fille qu'il a tué, au mieux il te prendra pour un touriste. Anyway, il se méfiera pas de toi, il aura pas peur de toi.

— Et si on n'y arrive pas ?

— Alors on verra.

Il a le moins parlé des deux, mais j'ai été happé par la fêlure de sa voix, son étrange froideur, la béance de ses graves, impuissants à trouver leur profondeur. Il y a des abysses insondables. Cette voix en est un. Pas de fond à atteindre ni de ciel à gagner tant elle semble avoir perdu ses modulations. C'est une voix sans chute ni élévation. Elle plane, portée par le vent des douleurs. Qu'elles cessent et ce sera sa ruine, qu'elles persistent et ce sera les confins de sa raison. La voix d'un homme dénué de toute ambition, découragé de lui-même, délivré de ses désirs et de ses envies et qu'aucune illusion n'est plus en mesure d'effleurer. Un homme seul. Dans la tonalité de chaque voyelle, dans l'éclat mouillé de chaque consonne, j'ai entrevu le boueux détroit de son âme, bras de mer qui sépare la perte de la joie, effritées depuis peu l'une dans l'autre. Mon cœur s'est ému. Il m'est arrivé quelquefois de mettre mes jours en péril dans le but de venir en aide à un congénère tombé dans un piège. Nous savons la valeur de nos compagnons et nous pouvons nous sacrifier pour

assurer leur survie, mais jamais je n'avais encore ressenti cet élan envers un membre d'une espèce animale étrangère à la mienne, et encore moins envers un humain. Je me suis redressé, attentif à ce que le frottement de mon pelage ne produise le moindre bruit, et je me suis tenu debout, tête levée, pour mieux entendre.

Une femme s'est approchée d'eux. J'ai senti l'odeur musquée de ses écoulements menstruels et perçu les vibrations de ses pas.

— Bonjour messieurs, ça va bien ? On a une bonne p'tite soupe aux pois, et pour le plat du jour, ce sera un bon p'tit pâté chinois. Sinon y a toute la carte.

— Un cheese avec une bière pour moi, s'il te plaît.

— All dressed, ton cheese ?

— Pas d'oignon.

— Parfait. Et pour le p'tit monsieur ?

— Un peu de miel.

— Du miel ?

— Oui. Dans un bol. Avec un morceau de pain.

— Tu veux rien d'autre ?

— Non.

— Une crêpe ? Un muffin ? Un yogourt ? Du fromage ?
Quelque chose... ?

— Non. Simplement un morceau de pain.

— Coudonc ! Tu fais-tu partie d'une secte ?

— Non, madame.

— Ben on dirait pas ! Elle est repartie.

— Tu manges pas ?

— Je n'ai pas faim.

— Tu vas avoir besoin de toutes tes forces.

— J'imagine.

— Non, t'imagines pas vraiment.

Il s'est mis à rire. Tant d'humains se ressemblent. Leurs voix sont d'une banalité agréable. Elles ne me dérangent pas. Ne heurtent pas mon ouïe. Elles me sont indifférentes.

— Pourquoi tu laisses pas la police s'arranger avec ses troubles ? Le jour où ils auront plus besoin de lui, ils seront bien forcés de le pogner.

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu vas faire quand tu vas l'avoir en face de toi ?

— Rien.

— Tu sais que ce gars-là peut te tuer ?

— Oui.

— C'est peut-être ce que tu recherches.

— Peut-être.

Les pas de la femme se sont rapprochés, avec eux l'odeur sucrée de la nourriture :

— Le p'tit cheese pas d'oignon avec la bière, et le p'tit pot de miel et le p'tit morceau de pain pour le p'tit monsieur. Bon appétit !

Ils ne lui ont pas répondu. Elle s'est à nouveau éloignée. Ils ont commencé à manger.

— T'aimais ta femme ? Je veux dire : est-ce que tu l'aimais encore ? On aime toujours sa femme comme quand on dit J'aime ma femme, j'aime mes enfants, et tout ça, mais des fois on a juste envie de se retrouver seul. J'ai pas eu d'enfants, fait que je peux pas savoir, mais j'ai déjà eu envie, avec mes blondes, qu'elles disparaissent, qu'il leur arrive quelque chose, pour que je sois débarrassé. Tu vois ce que je veux dire ? Je veux pas dire que je voulais qu'elles meurent, mais je m'imaginais qu'elles n'existaient plus, j'imaginais que ça m'arrangeait. Toi, ça t'arrange pas de te retrouver seul ? Avec ton sac à dos puis plus rien à t'occuper ? Plus de ménage à faire, plus de courses, plus de loyer ? La liberté ?

Il n'a pas répondu. Il s'est enfoncé dans le silence comme s'il essayait de pénétrer l'obscurité où l'autre cherchait à le jeter.

— Elle était enceinte aussi, je crois, ta femme. J'ai lu ça dans le journal... elle était pas enceinte ?

— Oui.

— Ça t'arrange pas ? Je veux dire OK, c'est effrayant, c'est pas ça, mais tu te sens pas délivré ?

— De quoi ?

— Je sais pas. La maison, la voiture, le siège de bébé à installer, à enlever, la poussette, la famille, les vacances, tout le kit, les gardiennes, les couches, l'enfer. Faut vouloir. Une femme, j'sais pas pour toi, mais ça finit toujours par virer sur le top quand elle accouche, c'est plus la même. Je connais plein de chums qui sont passés de chien méchant à gros toutou, gentil caniche bien frisé avec une couverture sur le dos, des coussinets dans les pattes parce qu'ils ont rencontré une femme. C'est pas gérable. Y a que la mort qui peut t'en sortir. On dira bien ce qu'on voudra, mais ça reste le meilleur liquid paper qui existe. Je connais un couple d'amis qui vivait du côté de Sorel. Ils avaient un gars de dix-sept ans. Handicapé comme il faut. Pouvait pas marcher, pouvait pas manger, il pouvait à peine parler. Ils ont tout organisé leur vie autour de lui. Ils ont refait la maison, refait les escaliers, installé des monte-charges, toute l'affaire. Ils lui organisaient des voyages, l'amenaient dans une école spécialisée, lui ont trouvé des amis, tout ce que tu veux, y a rien qu'ils n'ont pas fait. Un jour, en rentrant chez eux, ils ont eu un accident. C'était pas de leur faute, un camion a dérapé, je connais pas les détails, mais le petit gars est mort sur le coup. Eux, ils s'en sont tirés. Pas une égratignure. Rien ! Ils l'ont pleuré, ils lui ont fait un bel enterrement, plein de gens sont venus pour dire combien il était beau puis fin puis intelligent puis courageux, combien c'était épouvantable, toute cette endurance, pour en arriver à ça ! Tout ce que tu peux t'imaginer, ils l'ont dit, sauf qu'après, tout le monde est parti et ils se sont retrouvés seuls avec personne à s'occuper. Ils ont retrouvé leur vie, ils ont vendu leur maison, ils ont fait le tour du monde en moto, ils ont recommencé à sortir, à boire et à avoir du fun. Leur

problème était réglé. Je veux dire : oui, le petit gars est mort puis c'est triste, et chaque année de son anniversaire ils vont le pleurer, mais en même temps, ils étaient « débarrassés » du problème. Ça reste que c'est ça, tu vois ce que je veux dire ? Toi, tu te sens pas un peu « débarrassé » du problème ?

— Je ne peux pas savoir, tout ça n'a pas eu lieu.

— C'est ça que je veux dire : t'es délivré.

Depuis mon réduit, j'entends souvent les humains parler ensemble. Je les entends aussi se taire. Leur silence n'a pas toujours la même texture. Il y a des silences lourds et des silences vides. Le sien était plein de sa pensée.

— À quoi on tient ? a-t-il demandé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— À quoi tu décides de tenir ? Et pourquoi ? Tu n'en sais rien. L'enfant, lui, tient à un morceau de tissu. C'est rien, mais il y tient. Il dort avec, il sort avec. Il y tient. Un morceau de tissu, une chevelure, une peau. Une femme. Des yeux. Un regard. Une femme avec des mots et une façon de mettre tous ces mots-là ensemble. Une façon de se taire et d'hésiter puis de marcher, d'embrasser. Tu crois t'être habitué à la beauté de son visage, et puis, des années plus tard, en rentrant, ça te surprend. Dans le reflet du miroir, un profil en contre-jour et tout ressurgit comme au premier instant quand ça t'est apparu la première fois et que ton cœur a chaviré et s'est mis à battre et que tu ne voulais plus que la vie soit différente de ce qu'elle était à ce moment-là. À quoi tu tiens et à quoi tu décides de tenir et ce que tu perds à la fraction de seconde où tu le perds. Je l'aimais. Elle était libre, brillante. Elle était belle, elle était drôle. Je l'aimais. Je ne sais pas pourquoi je ne ressens plus rien. La mort de Janice me touche plus. Janice, Léonie, des morceaux de tissu froissés, déchirés. Je ne sais plus ce que ça veut dire, « tenir à quelqu'un ». Je tenais à elle. Souvent je me disais que si on se séparait, je ne survivrais pas. Tu as déjà tenu à quelqu'un, toi ?

- Avant ?
- Oui, avant.
- C'est peut-être arrivé, mais je m'en souviens plus.
- Et là, est-ce qu'il y a quelqu'un à qui tu tiens ?
- Mon chien.

Ils ont cessé de parler. Ils avaient fini de manger. Quelque chose touchait à son terme.

- Pourquoi tu l'as appelé Motherfucker ?

— C'est comme ça qu'on appelle un motard pour qui on a de la considération.

— Motherfucker. Il n'a pas l'air de m'aimer, Motherfucker.

— C'est vrai. Mais moi non plus, je t'aime pas trop. Bouge pas d'ici, je reviens.

J'ai eu envie de sortir de mon refuge pour l'observer, mais la perspective de mettre en danger l'ensemble de ma tribu m'a glacé le sang. Je me suis ressaisi. La femme s'est à nouveau approchée. Elle a repris les assiettes, ramassé les ustensiles et les verres.

- Café, thé, dessert ?

- Non, merci.

Elle est repartie. Il est resté seul. J'entendais la concentration de sa pensée. J'en ressentais la vibration et l'énergie intense qui s'en dégageaient. À peine pouvais-je percevoir le son de sa respiration. Il n'a pas bougé, conservant une fixité de pierre, jusqu'à ce que son compagnon vienne se rasseoir en face de lui.

- OK. Quelqu'un est venu te voir ?
- La serveuse.
- C'est tout ?
- Oui.
- Et les deux policiers, là-bas, ils t'ont regardé ?
- Je n'en sais rien, je ne les avais même pas remarqués.
- Tu les as pas vus entrer ?
- Non.
- Ils sont encore là ? Je les vois pas.

- Ils ouvrent la porte. Ils sont sortis.
- Tu les vois ?
- Oui. Ils remontent dans leur voiture.
- Dis-moi quand ils auront démarré.
- Ils sont partis.

L'autre s'est levé.

— OK ! Je te laisse le cash, va payer, puis retrouve-moi dehors. Je vais chercher le truck, je te ramasse à la sortie, t'auras juste à embarquer.

Il s'est de nouveau retrouvé seul. Je l'ai entendu se lever. Il a pris son manteau et l'a enfilé. Je l'ai entendu replacer la chaise. J'ai alors perdu la tête. Je me suis avancé et je suis sorti de mon réduit. Je suis resté dans l'obscurité, tapi entre le pied de la table et la plinthe. J'ai émis un couinement à peine audible. Il m'a entendu. Il s'est retourné. Il a d'abord cherché, puis, en se baissant, il m'a aperçu. Il s'est accroupi, il m'a regardé, je l'ai regardé, j'ai couiné, il a tendu sa main en ma direction et a dit Moi aussi ! Moi aussi ! sous terre, sous terre, et seul ! et il a éclaté en sanglots. Bouleversé par son amitié, par sa profonde affection, gratuite et généreuse, je n'ai rien pu lui offrir en retour. Comment être à la hauteur d'un tel don qui me faisait entrevoir ce que le geste de tendre une main vers celle de son semblable a de sublime ? Il s'est relevé et je l'ai vu s'éloigner. Je ne me suis pas attardé. Je me suis fauflé entre le mur et le radiateur. Je me suis immobilisé. J'ai retrouvé mon souffle et mon attention. Les humains ne sont pas tous des pièges, ils ne sont pas tous des poisons, je veux dire par là qu'ils ne sont pas tous des humains, certains n'ont pas été atteints par la gangrène.

Le voici. Je virevolte. Il descend les marches jusqu'au terre-plein. Le vent me porte. Je me rapproche. Il se tourne. Je vois son visage. J'en reconnais la teinte rougeâtre. Il se retourne. Plus de visage. L'air vibre. Une voiture surgit. La poussière qu'elle soulève m'emporte. Je suis balayé. L'homme est immobile. Je suis projeté contre son dos. Je m'agrippe aux mailles du tissu qui recouvre sa peau. La voiture freine. Insecte monumental. Un pan entier s'ouvre sur son flanc. L'homme grimpe à son tour et m'y entraîne. Je lâche prise. Je virevolte pour tenter de sortir, mais le pan déployé se rabat et se referme. Quelque chose s'ébranle. Il n'y a pas d'issue. Je virevolte au hasard. Je me retourne. Ils sont devant : l'homme, l'homme et le chien. Tout se délite : paysage, arbres, ciel et nuages. Le monde se met à glisser. La voiture avance, tourne puis file, mue par une force incompréhensible. Je vais vers le bas. Je tente de trouver un passage. Il y a un peu d'ombre. Il y a un plancher. Je m'y pose. Je ne sais pas où je suis. La voiture. Des hommes. Un chien. Pas de fleurs, pas de fleurs.

CANIS LUPUS FAMILIARIS TERRA AMERICANA
STAFFORDSHIRE

Nous voilà repartis. Il n'est plus question de dormir. J'entends battre nos cœurs, j'en entends les additions, tachycardie inouïe dans l'accélération du truck, filant sans compter vers la catastrophe. Je suis sur mes gardes. Le danger est imminent. Je le sens. Mon maître est agité. Ses intestins sont pleins de ses excréments. J'en devine l'odeur ammoniaquée mélangée à celle de sa sueur. Il abaisse la vitre de sa portière et lance au-dehors sa cigarette consumée. Le vent glacé s'engouffre. Le froid gagne. La sueur de mon maître se dissout, elle gèle sur sa peau et s'assèche. Il allume une nouvelle cigarette avant de relever la vitre de sa portière. Il accélère. Il dit des phrases incompréhensibles et les lance à intervalles réguliers au milieu du silence.

« J'espère que le truck va pas nous lâcher. »

« Les routes sont maganées en sacrement. »

« Rooney doit pas être à' veille d'arriver. »

Lui, ne semble pas entendre la voix de mon maître. Dans la lumière pâle du printemps, son visage est de marbre. Les veines affleurent à la surface de sa peau. Le réseau, d'un bleu laiteux, irrigue son corps et assure sa survie. Il vit, mais je ne veux pas qu'il me touche, je ne veux pas qu'il me témoigne le moindre signe d'amitié, je veux qu'il se dissolve, que sa matière se fractionne. Pourtant, c'est bel et bien un humain, et rien ne m'est plus cher que les humains, mais celui-là est un menteur. Je perçois trop la frayeur de l'enfant enfermé au fond de lui pour être dupe de son visage. Il tourne les yeux vers mon maître. Il demande :

— Comment ça va se passer ?

— Je le sais pas. À Cornwall, faudra appeler Coach. Il va nous dire comment passer la frontière.

— Il faut passer la frontière ?

— Oui.

— Je croyais que la réserve était au Québec.

— Un bout. Il y a un bout en Ontario, un bout dans l'État de New York. La réserve est une île partagée en trois.

— Et nous, on va où ?

— Au village de Saint-Régis.

— Qui se trouve dans quel bout ?

— Dans celui du Québec.

— Et il faut passer la frontière ?

— Ouais. Il faut d'abord prendre le pont de Cornwall, passer les lignes américaines puis repasser les lignes canadiennes pour retourner au Québec et entrer dans le village de Saint-Régis, qui est au bout de l'île. C'est la seule voie officielle pour se rendre là.

La transparence de sa peau me dégoûte. La propreté rougeâtre de son cou, dont l'atroce hérissément me rappelle les cadavres démembrés et déplumés des volailles, m'est odieuse. Lorsqu'il parle, j'entends le plastique gluant de sa salive envelopper chaque son de chaque mot et chaque mot de chaque phrase et c'est un supplice pour qui a des oreilles comme les miennes. Je sens monter l'envie irrépressible de me jeter sur sa bouche, l'arracher, pour ne laisser qu'un grand trou vide et silencieux au milieu de son visage. Je grogne. Motherfucker !! dit mon maître et je tâche de me contenir, mais la vague est puissante, ma volonté n'y peut rien. Je me dresse. Calm down, Motherfucker !! J'aboie. Calm down !! L'injonction m'indiffère. Je grogne, je me tourne vers l'homme et je lui montre mes crocs. Son corps se met à exhaler cette bouffée verdâtre, pleine des embruns de la terreur, si caractéristique des créatures sans force ni courage. Il a peur. Cela me met hors de moi. Mon maître dit Motherfucker !! Sit you fuckin bastard !! Mon maître est lié

au mouvement du truck, attaché au volant qu'il tient de ses mains. Motherfucker, no !! Je n'obéis pas. Les mots des humains ne sont pas le sang des bêtes. Arrête ton chien ! crie-t-il, et je me jette sur lui. Je veux la séparation de sa tête d'avec son corps ! Je cherche sa gorge, la caverne abjecte de sa voix. Il se recroqueville et protège son visage de ses mains. Je happe son poignet et je tire de toutes mes forces. Un flot de salive me sort de la gueule. Il y a des cris. Je secoue ma tête. J'y mets toute la puissance de mon cou. Quelque chose se déchire, je tire encore, mais le réduit de l'habitacle du truck m'empêche de prendre mes appuis. Je glisse, je chute, je regrimpe sur le siège sans desserrer les dents. Je n'ai que des lambeaux de tissu à la bouche. Je tends mes muscles, je prends un nouvel élan, je l'attaque à la tête, je cherche ses oreilles. Je me heurte à ses genoux relevés. J'attrape sa main, il la retire, il me frappe du poing, je me lance à nouveau. Je tente de le mordre au sexe, d'arracher ses testicules, de trouer son bas-ventre. Il relève les jambes. Je le mords à la cuisse. Il hurle. Cette fois je sens le sang inonder ma bouche, chaud, bouillant, je sens mes crocs s'enfoncer dans sa chair. Je le hais. Je le tiens. Je verrouille ma mâchoire. Rien ne peut plus me faire lâcher prise. Je m'apprête à tout arracher. La main de mon maître agrippe mes naseaux, l'autre main me broie les testicules. La douleur est inouïe. Let him go !! Let go !! Now !! J'obéis, je desserre ma morsure, je grogne et j'émetts une profonde plainte. Le truck est arrêté en bordure de l'autoroute. Les voitures passent à grande vitesse. La portière est ouverte. Sans me lâcher, mon maître me jette au-dehors. Je suis sur le gravier et je sais ce qui m'attend. Je baisse la tête, j'ai du sang dans les yeux, je me sou mets, je grogne en signe de détresse. Cela ne suffit pas. Fucking asshole !! Son pied me défonce le ventre, son poing me fracasse le crâne. La douleur n'est rien face à la peine. Qu'il me frappe, qu'il me violente, qu'il m'injurie, mais qu'il ne m'abandonne pas.

Que puis-je faire ? Je me jette au sol, je m'aplatis contre la terre et je supplie qu'il veuille encore de moi. Il crie mais je n'entends pas, il hurle mais je n'écoute pas : je geins et je tremble. Je veux rester à ses côtés, je ne veux pas être séparé de lui, je ne veux pas.

OceanofPDF.com

PAPILIO POLYXENES ASTERIUS

La voiture a perdu sa puissance motrice. Elle est immobilisée. Peut-être morte. Je m'élève. Les pans latéraux sont déployés. La voie est libre. Je virevolte vers la sortie qui donne sur la grand-route. Mais juste là, dehors, il y a le chien. Je me dirige vers la sortie opposée, ouverte sur le ciel. Je vois l'homme. Il est dehors. Le sang coule de sa jambe dénudée. Je virevolte. Je sors. L'homme dévale le talus. Il gagne un champ enneigé. Il tombe. Il se retourne. Il recouvre sa jambe de neige.

OceanofPDF.com

PROCYON LOTOR

L'homme s'est effondré dans le champ où je suis blottie. J'ai mes petits dans mon ventre. Je détaille et grimpe le fossé qui conduit sur la grande voie où passent les bêtes métalliques. L'une d'entre elles est là, ouverte. Je sens l'odeur de l'humain, l'odeur d'une bête furieuse, je l'entends se lamenter, je perçois un insecte bleu, il s'évade, il papillonne, j'entends la voix d'un mâle.

— OK ! Reviens ! Reste pas dans le champ ! Remonte !

— Pourquoi ?

— Une police arrive ! Motherfucker ! In the truck !

Now !

L'homme se remet en position verticale. Il geint. Il entreprend de grimper le talus. Il boite, il tombe, se relève, retombe, s'approche. J'aperçois le chien, j'entends le son d'une sirène, le chien bondit à l'intérieur de la voiture, je panique, mes petits dans mon ventre, je fuis à travers la grande voie où passent les machines.

PAPILIO POLYXENES ASTERIUS

Une bête traverse le grand espace où vibrent les voitures. Elle hésite, s'arrête, s'engage, recule et explose dans un éclair de sang. Elle rebondit et roule, inerte, démembrée, sur le bord du chemin. Je m'éloigne. Une voiture s'arrête. Des feux sur son toit tournent. Bleu, rouge. Je m'éloigne. Je virevolte. Je ne vois pas arriver le danger. Je ne le vois pas. À peine ai-je conscience du bruissement d'ailes. Je ne sais pas que je suis perdu. Je suis perdu.

OceanofPDF.com

CORVUS BRACHYRHYNCHOS

Avalé, le papillon happé au vol. Pas même mâché. Gobé. Les ailes fondues à l'acidité de ma salive. Goût d'écailles nacrées le long de ma gorge. J'ai croassé. J'ai posé mes pattes à l'extérieur de la ligne blanche tracée en bordure de l'autoroute. Les humains parlent.

— Bonjour ! On peut savoir ce qui se passe ?

— Rien, tout va bien.

— Vos papiers, s'il vous plaît.

Là-bas, fauché par le va-et-vient des voitures, le raton remue encore. Désarticulé, plaie ouverte, tête à moitié arrachée, pattes sectionnées. Le sang coule, l'odeur affame. J'ai croassé. J'ai ouvert mes ailes à la rafale du vent pour m'élever au-dessus des hommes, leurs voitures.

Dans le ciel, nul oiseau, ou alors très haut, des migrants de passage aux confins des lumières. Je suis le seul charognard à la ronde visible du paysage.

Plus noir que mon ombre, je retombe non loin des hommes, leurs voitures, sur le gravelas du terre-plein. Je croasse, je progresse par petits bonds d'abord, puis par élans impatients malgré moi, au ras du sol, jusqu'au raton, son bassin, son dos, sa carcasse, tout cela escaladé pour dominer la bête, l'accaparer aux yeux et au su de tous : cette viande-là est à moi.

C'est une femelle. Une rate. Sa progéniture dans le ventre. Elle bouge encore. Son cœur bat. Je croasse. Je lui arrache le globe laiteux de l'œil d'un seul coup de bec. Le nerf suit, injecté de sang, fragments de cervelle à son extrémité. C'est chaud. Fondant. Âcre. La rate sursaute. Réflexes vitaux dépourvus de sens, de conscience, vidés de leur douleur. Elle suffoque. Mon bec pénètre sa gueule et s'enfonce jusqu'au puits de sa gorge pour délier le nœud de

sa langue, l'aspirer et l'avaler à son tour. Elle s'agite et souffle son dernier souffle, le cœur bat son dernier coup. Elle s'éteint. Je lui perce le thorax, défais les os de sa cage et mange son cœur. Les hommes sont là. Tout près. Ils parlent. Ils ne s'occupent pas de moi. Je croasse.

— Qu'est-ce que tu transportes dans ton truck ?

— Du stock pour les touristes.

— Quel genre de stock ?

— Des mocassins et des tee-shirts.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Je plonge ma tête à l'intérieur de la carcasse. C'est une caverne chaude. Je purge les poumons. Le sang inonde ma bouche, la matière s'effrite sous ma langue. Plus bas s'agitent les embryons, paniqués sans doute au mouvement interrompu du flux et reflux, du battement silencieux du cœur de leur mère, de la défaite du corps sans vie, sans sang. Je ressors au grand jour pour avaler à l'aise.

— T'arrives d'où ?

— Kahnawake.

— Tu vas où ?

— Akwesasne.

— Ton chum ?

— Il faisait du pouce. Je l'ai ramassé du côté de Châteauguay.

— Où il va ?

— Cornwall.

— Le chien ?

— C'est le mien.

— OK. Passe-moi tes papiers, les papiers du truck, le certificat d'enregistrement de ton chien puis les papiers du gars.

Je maintiens entre mes pattes le corps de la rate contre le sol. J'enfonce mes griffes dans sa chair et je lui ouvre le ventre. J'aperçois la poche translucide où grouille la silhouette des bêtes en devenir. Ombres bleuies et rosées

dans leur sommeil détruit. Je perce le sac, je bois et mange tout à la fois, j'avale les effluves électriques de ces vies initiales, leur ossature encore gélatineuse, les yeux aveugles et les cœurs battants qui se taisent sous la lame de mon bec, hachant, tranchant.

— Remonte t'asseoir dans ton truck, puis attends là. Bouge pas, descends pas, sauf si on te le demande.

Des congénères approchent, j'entends leurs bruissements d'ailes, ils croassent, je croasse, cette viande-là est à moi.

CANIS LATRANS

Il a tiré plusieurs fois en direction du policier assis au volant de sa voiture. Le pare-brise s'est troué, strié d'autant de toiles d'araignées qu'il y a eu de coups de feu. À l'intérieur de l'habitacle, le policier tressaillait à chaque détonation. Je l'ai vu se démener jusqu'à ouvrir la portière pour s'extirper du véhicule, faire quelques pas avant de s'écrouler dans la neige, en bordure de la route. Il a remué les jambes. L'homme s'est approché de lui, l'arme au poing, puis, l'abaissant, il a tiré à deux reprises, le clouant contre le sol. Derrière, à côté du truck, le chien avait toujours dans sa mâchoire serrée la gorge du second policier qui ne se débattait plus. Il se laissait faire comme un chiffon. Le chien le tenait entre ses crocs et, avec de violents mouvements de va-et-vient, il semblait se servir du corps de l'homme pour essuyer la flaque de sang épaisse qui sortait du cou de sa victime et dans laquelle il n'arrêtait pas de patauger. L'homme a dit Let's go, Motherfucker !! Et son chien l'a suivi dans le truck à l'intérieur duquel j'ai entraperçu la silhouette d'un autre homme qui, sans descendre du véhicule, n'a pas cessé de hurler. Ils sont partis. Les corps des deux policiers, ensanglantés, sont restés étendus, non loin de la rate dévorée par la corneille. L'odeur de la charogne m'avait arraché à mon sommeil, mais je suis arrivé trop tard. Il n'y avait plus rien. J'ai voulu regagner mon gîte. Les policiers étaient morts, mais je n'ai jamais dévoré un cadavre plus grand que moi. Sur la route, les voitures ont continué à passer. Celle des deux policiers, les portières grandes ouvertes, m'a paru désœuvrée. Je me suis avancé sans franchir la ligne blanche et j'ai aperçu, sur la banquette avant, un sac d'où fleurait bon la viande. J'ai attendu. La voie m'a paru libre. J'ai lancé un hurlement

accompagné d'une série de jappements pour rappeler à mes congénères mon autorité sur ce territoire, puis j'ai traversé la route, j'ai grimpé à l'intérieur du véhicule et je suis resté assis là pour tout dévorer à mon aise.

OceanofPDF.com

CANIS LUPUS FAMILIARIS TERRA AMERICANA
STAFFORDSHIRE

J'ai la gueule pleine du goût de l'homme. Mon maître fume cigarette sur cigarette. Il ne réagit pas aux lamentations de l'autre, il ne répond pas à son incessante question : Ils sont morts ?... Ils sont morts ?... Ils sont sûrement morts ! Blotti contre la portière du truck, il ne cesse de geindre, sa cuisse endolorie entre ses mains. La morsure que je lui ai infligée a laissé une empreinte charbonneuse. Du pus suinte de la plaie et auréole le tissu du pantalon. Une odeur amère s'en exhale.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Où est-ce qu'on va ?
- On va appeler Coach.
- J'ai mal !
- On arrangera ça une fois arrivés à la réserve.
- C'est encore loin ?
- Loin, non. Ça risque juste d'être long.

Le truck ralentit, mon maître tourne le volant et s'engage le long d'une courbe. On s'éloigne de la violence des pistes où les voitures se déchaînent. À la sortie de la bretelle, nous empruntons un pont et nous enjambons l'autoroute. Nous nous éloignons. Nous sommes seuls. En haut d'une côte, la campagne apparaît, blanche et immobile, traversée par un ciel sans nuage. Tout dort. La route est déserte. Un arbre solitaire dresse le treillis de ses branchages dans le cristal du jour qui chute. La lumière blêmit et nous roulons vers son déclin. Nous nous éloignons, nous nous enfouons. À côté de moi l'homme ne cesse de gémir. C'est pas vrai !... C'est pas vrai !... Ils sont morts !

SUS SCROFA DOMESTICUS

Un véhicule s'est arrêté à côté de la bétailière où mes congénères et moi avons été enfermés pour être transportés je ne sais où. Une portière s'est ouverte, puis une seconde, des pas ont crissé dans la neige, un chien a aboyé. Quelqu'un a dit :

- Attends-moi dans le truck.
- Je ne veux pas rester seul avec ton chien.
- T'en fais pas, il osera plus te toucher.

Il y a eu des bruits imprécis, des cliquetis, des tintements imperceptibles, le silence puis, à nouveau, la voix : Coach / Chuck speaking / We ran into some trouble.

J'ai relevé la tête sans heurter mon groin contre les fils métalliques et j'ai regardé à travers les entrebâillements de la carlingue. Il est là. Je le vois. Il est assis juste en face de moi, sur le siège avant d'une camionnette. Il a ouvert sa portière et s'est tourné pour laisser pendre ses jambes. Je le vois de face. Je grogne, je couine, un chien jappe dans ma direction. Lui, alerté par l'abolement, lève la tête et me voit à son tour. Je couine. Il me fixe. Un autre homme s'agite à l'intérieur d'une cabine téléphonique.

Somewhere between Cornwall and Glen Walter / They asked me to open the boxes / Full of drugs / I killed them / It's a trap, Coach / I don't know / I mean, we exchanged trucks ! / As usual ! / They followed us all the way from Montreal / I'm sure / Those guys knew what they were going to find in the boxes / It's a trap, Coach, it's a fucking trap !

Lui, depuis que son regard a rencontré le mien, ne prête plus attention à ce qui l'entoure. Il n'est pourtant pas de ma race et je ne suis pourtant pas de la sienne, mais par la grâce de je ne sais quelle magie, je suis devenu lui et je

crois qu'il est devenu moi. Je veux dire par là qu'il y a eu une transmutation aussi instantanée que momentanée de nos esprits. Comment expliquer sinon cette empathie réciproque qui nous a gagnés, nous faisant éprouver, sans doute possible, les tourments qui déchirent l'autre ? La douleur atroce qui est la sienne, la solitude infâme où il se trouve m'ont envahi avec une force si brutale que mon sort m'a paru enviable comparé au sien. Il me parle.

— Nous allons mourir tous les deux, mais toi, cochon, tu mourras dans les cris de tes congénères et tu sauras alors que tu n'es pas seul à boire la coupe jusqu'à la lie. L'injustice infinie où tu te trouves et dont tu es la victime, tu la partageras avec ceux qui te ressemblent. Les hommes qui te tueront n'ont pour toi ni haine ni colère. Ils veulent seulement te manger. Moi, je mourrai avec le sentiment que personne n'aura mérité la mort autant que moi. Je mourrai au milieu du désert, je mourrai seul, haï de tous, dans l'indifférence même du sable.

We can't cross the U.S. lines / OK / No / He hurt his leg / Yeah / OK / We'll be there.

Notre convoi s'est remis en route. Mes congénères ont poussé des cris stridents. Ils savent sans savoir. Nous roulerons toute la nuit, nous verrons le jour se lever, ce sera notre dernier soleil. Il n'aura pas achevé sa course que nous serons, tout un chacun ici, cochons et truies, jetés sans ménagement aux orties des terreurs.

CATUS SYLVESTRIS DOMESTICUS

Ils se sont installés à côté de la porte des toilettes. Le serveur est passé prendre leur commande, puis il a tourné les talons. Il y avait déjà beaucoup de monde sur le plancher. La plupart des clients étaient agglutinés autour des tables de billard, du baby-foot et devant le jeu de fléchettes. Les autres, debout ou assis, verre de bière à la main, tentaient d'échanger quelques mots. Le son des voix, les cris, les rires, le claquement des balles, mêlés à la musique, dont il ne surnageait que des battements graves et lourds, rendaient inaudible la moindre conversation. Ici, les humains hurlent. Lui, je l'ai aperçu à l'instant où il est entré avec son compagnon. Il marchait avec difficulté, la figure défaite par la fatigue, anéanti par un poids trop lourd pour ses épaules. Je ne l'ai plus quitté des yeux. Le serveur est revenu les voir avec deux verres posés sur un plateau et une grande bouteille d'un alcool fort. Ils ont bu sans trinquer. J'ai abandonné mon coussin, j'ai sauté sur le sol et je me suis approché d'eux. J'ai attendu un instant avant de monter sur le banc où ils s'étaient assis. Rassuré, je me suis allongé à ses côtés. Il avait mal, il grimaçait sans cesse, sa jambe endolorie, tendue devant lui, le faisait terriblement souffrir.

— Où est le médecin ?

— Il va arriver. Ça sera pas long. Coach a dit de venir attendre ici. On va attendre. Bois.

Ils ont bu. Sa cuisse exhalait une odeur putride. Une tache graisseuse suintait et auréolait le tissu de son pantalon. Ils ont commandé une seconde bouteille. Randy est venu leur réclamer les cinq dollars nécessaires pour assister au concours de bras de fer féminin qui allait

bientôt débiter. Ils n'ont rien dit. L'un a tendu un billet et Randy s'est éloigné.

— Les boîtes à l'arrière du truck, il y avait quoi dedans ?

— C'est pas de tes affaires.

— Deux policiers sont morts devant moi, abattus par le gars avec qui je voyage depuis deux jours et avec lequel je m'apprête à assister à une partie de bras de fer féminin dans une taverne perdue de l'Ontario. Je suis complice de ces deux meurtres. Ne me dis pas que ce n'est pas de mes affaires. Qu'est-ce qu'il y avait dans les boîtes ? C'était quoi ce chargement ?

— De la poudre.

— Tu ne le savais pas ?

— Non.

— Je t'ai vu vérifier le chargement la nuit dernière. Tu as ouvert les boîtes, tu les as comptées, je t'ai vu.

— Le truck avec lequel on est arrivés ici est pas le même que celui avec lequel on est partis.

Une colère, une rage sans mesure, brutale, soudaine, l'avait envahi. J'ai reculé.

— On n'a pas quitté le truck une seule fois depuis qu'on est partis.

— C'est pas le même truck ! On est partis avec un truck chargé de cartons de cigarettes. C'est ça que tu m'as vu charger puis vérifier. Quand on s'est arrêtés pour manger à Rivière-Beaudette, je me suis levé et je suis parti un moment, tu t'en souviens ?

— Oui.

— Bon. J'ai été donner les clés du truck à un gars en échange d'un autre truck. Même marque, même couleur, même plaque, mais pas le même chargement, OK ? C'était supposé être un chargement de mocassins et d'artisanat amérindien, OK ?

— Tu n'as pas vérifié ce qu'il y avait dedans ?

— J'ai pas vérifié parce que je connais le gars, puis parce qu'on fait toujours ça ! C'est une routine ! On appelle

ça se faire fourrer, OK ? La police nous suivait depuis Montréal, et je comprenais pas pourquoi elle nous arrêtait pas. Là, je comprends : ils attendaient juste l'échange de trucks pour nous pogner avec la poudre. Les deux gars qui nous ont arrêtés savaient parfaitement ce qu'il y avait dans les boîtes. Je sais même pas si c'étaient des policiers, je sais pas qui a organisé tout ça, je le sais pas, je sais juste que si je les avais pas tués, Coach était fait à l'os ! Une armada d'avocats aurait pas suffi pour lui éviter de finir ses jours en prison, OK ?

La taverne était noire de monde. Deux chaises avaient été placées de part et d'autre d'une table installée au centre de la salle. On criait, on hurlait, on applaudissait alors que le son de la musique laissait place à la voix détestable de Randy, violemment amplifiée par le microphone qu'il tenait à la main,

— Ladies and gentlemen, welcome to the Anaconda Bar ! Welcome to Canada's best women arm wrestling competition ! We've got twelve amazons tonight ! Twelve warriors ! Twelve « hubba hubba » female muscles ! Yeah !!! It's going to be a great night ! A special night ! Yeahhh ! I'm Randy McGregor from the Anaconda Bar and we'll begin in a few minutes ! Get ready, ladies, and thank you all !

Ils n'ont pas écouté, ils n'ont pas levé les yeux, ils n'ont pas même regardé au-delà de leurs propres mains, indifférents aux cris et aux applaudissements qui avaient repris de plus belle.

— Qu'est-ce qui va se passer ?

— Tout et n'importe quoi. Depuis la mort de ta femme, tout s'est mis à dérailler.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je sais pas. On savait que Rooney était un méchant malade, mais ce qu'il a fait là a assommé tout le monde. Ta femme avait rien à voir avec nos affaires. C'est un accident,

je veux dire qu'elle s'est trouvée sur son chemin. C'était pas prévu. Ça devait pas arriver et pourtant c'est arrivé. Un sacrifice. Ça a comme officialisé une guerre.

— Je ne comprends pas. Quelle guerre ?

— Une guerre qui est là depuis longtemps.

— Entre qui ?

— Entre nous. Entre Mohawks. Entre ceux qui pensent à leur propre intérêt et ceux qui pensent à l'intérêt de la communauté. Quand il y a de l'argent en jeu, ça finit par devenir violent parce que l'intérêt de la communauté va nécessairement contre l'intérêt particulier. Ça, c'est Coach qui me l'a appris. Quand, en plus, la drogue rentre là-dedans et que tu vois débarquer les gangs de motards, les Italiens, les Asiatiques, et que tout le monde commence à s'en mêler parce que plus personne considère la réserve comme un territoire ancestral et sacré, mais comme un territoire criminel qu'il faut contrôler pour étendre son pouvoir et sa puissance, alors c'est la guerre. Il y a toujours des victimes innocentes qui font les frais des guerres. Tu vois ce que je veux dire ? T'as connu la guerre, toi ?

— Oui.

Ils se sont tus. Le combat allait débiter. Randy avait repris son microphone et s'était remis à vociférer.

— OK ! Ladies and gentlemen ! It's an honour for me to introduce our two first ladies for the first fight ! The shock of the Titans ! Please welcome Genocida Linda and Melissa the Rock !!!

Les deux concurrentes se sont installées face à face sous les acclamations, les rugissements et les applaudissements de la salle, et se sont empoignées, la main de l'une accrochée à la main de l'autre, les coudes fixés sur la table.

— OK !! Are you ready, girls ? On your mark, get set, go !!!

Au milieu des encouragements, Randy commentait sans relâche le combat, beuglant de toutes ses forces, avec une

hystérie qui le rend encore plus haïssable à mes sens.

— These girls never give up ! Oh my God ! Oh Jesus ! Halleluiah !!! Oh my Lord !! It's incredible ! Unbelievable ! Genocida against The Rock ! Who's going to be the winner !!! I don't know !! Nobody knows ! Look at that ! Wah !!! What the hell do these women eat ?! Here we go here we go here we go here we go here we go !!! Yeah ! Over the top !!!... And the winner is... Genocida Linda !! Genocida Linda !! Halleluiah ! Glory glory halleluiah !

La seconde bouteille s'est vidée. Je me suis rapproché de lui. Il s'est mis à me caresser sans prendre réellement conscience de ma présence. Cela importait peu. La chaleur de sa main me réconfortait.

— En quoi la mort de Léonie a pu changer quoi que ce soit ? Quel est le rapport ?

— Rooney. Rooney l'a tuée et on peut rien faire. Rooney sait beaucoup de choses sur tout le monde. Il peut témoigner contre n'importe qui. S'il tombe, tout le monde tombe. La police peut pas l'arrêter parce qu'il est leur meilleur informateur dans une enquête qui dure depuis cinq ans. Ça leur tente pas d'avoir à tout recommencer. Coach veut pas le tuer parce qu'il veut savoir qui sont ses indics à l'intérieur des réserves, et les motards ont besoin de lui parce qu'il fout la marde entre les membres de la communauté. Tant qu'il tient entre ses mains les fils des témoignages, des disputes et des délations, il est safe. Mais le temps joue contre lui et il le sait, ce qui le rend encore plus dangereux. Il va se débarrasser de tous ceux qui peuvent lui nuire, il va monter tout le monde contre tout le monde, il va tout faire exploser, il est prêt à tout pour pas avoir à retourner en prison. Je le connais, il se laissera pas faire.

— Tu le connais ?

— Disons qu'on était comme deux frères liés par la marde qu'on nous a faite manger flos. On a juste pas viré

de la même manière. Moi, je me suis calmé, lui, il est devenu fou. Moi, je veux construire, lui, il veut tout casser. Moi, je crois qu'il faut l'abattre. Le plus vite possible. On dirait même qu'il le cherche. Mais c'est pas l'avis de Coach. Il veut d'abord le pogner. Il veut savoir ce qu'il sait, et pour ça il compte sur toi.

— Pourquoi ?

— Parce que Rooney a pas peur de toi.

Un homme était là. Je ne l'avais pas vu arriver. Il se tenait debout devant le banc à l'intérieur d'un grand manteau rouge. Il n'avait pas enlevé son chapeau. Dans la lumière tamisée de la salle, on ne pouvait pas voir son visage, à peine distinguait-on le bas de sa figure.

— Chuck ?

— That's me.

— Let's go.

Il a tourné le dos et s'est dirigé vers la sortie. Ils se sont levés, ils se sont rhabillés et sont partis à leur tour. Les humains sont sous le joug d'une malédiction qui les exile sans cesse de leur bonheur. Je ne l'ai plus jamais revu.

EQUUS MULUS

La porte s'ouvre. L'air frais pénètre mes naseaux. Je m'éveille. Les bêtes s'agitent dans leur box. Le maître s'avance, promenant à la faveur des lumières extérieures son ombre démesurée contre les murs de l'écurie. Deux hommes entrent à sa suite. L'un, appuyé sur l'épaule de l'autre, ne cesse de gémir. Mon maître déplie le lit de camp et l'aide à s'allonger. Les deux juments, les yeux ouverts, se tiennent immobiles. Elles observent. Le cheval noir frotte ses sabots contre le sol. Sa crinière frémit dans l'obscurité. Au fond, l'âne assis sur sa paille lèche sa longue jambe étendue devant lui. Le maître allume deux lampes à pétrole et les dispose de chaque côté du lit sur des morceaux de tôle ondulée, puis il fait signe à l'un des deux étrangers de le suivre. Ils sortent de l'écurie. Lui, reste là. Il se tord de douleur sur sa couche. Les deux juments le regardent. Le cheval noir le regarde. Je le regarde. Il se redresse, se relève et se traîne vers le mur du fond, où il défait son pantalon et urine. Son odeur emplit l'espace tout entier. Il revient en titubant et se rassoit sur le lit. Il tient sa jambe endolorie entre ses deux mains. J'émetts un léger braiment, il relève la tête, la porte de l'écurie s'ouvre et son compagnon réapparaît.

— OK. Ça devrait aller. Il va s'occuper de toi.

— Qui est-ce ?

— Je sais pas. Un ami de Coach.

— C'est un médecin ?

— Genre. Un raboucheux. Bon. Écoute : tu vas rester ici, moi, je vais partir. Rooney est dans le coin, quelqu'un l'a vu rôder proche du fleuve, à la recherche d'une embarcation.

— On est sûr que c'est lui ?

— On sait pas. Je vais aller à la réserve pour assurer le passage. Coach veut prendre aucun risque. Il faut pas que Rooney nous voie ensemble. S'il apprend que t'as parlé à Coach, alors tu peux faire tes prières et je suis pas sûr que t'auras le temps de les terminer. Je reviendrai demain matin.

Il repart. J'entends la voix de mon maître le saluer à l'extérieur. Il lui dit Take care, boy, puis il rentre et referme la porte de l'écurie derrière lui.

Il se rapproche de l'homme malade, s'assoit par terre et défait le nœud des sangles qui rattachent ensemble les pans de sa serviette en tissu où sont rangés, chacun dans un compartiment cousu sur mesure, les instruments chirurgicaux avec lesquels il incise, coupe et opère tous les animaux malades qui lui sont amenés. L'homme recommence à gémir, mais mon maître ne semble pas l'entendre. C'est mon maître. Je le reconnais au moindre de ses gestes. Il allonge un bras, il branche la bouilloire, il sort son couteau, fait pénétrer la lame dans le pantalon de l'homme et fend le tissu d'un seul geste. Il écarte les pans sur la blessure noire et luisante. L'odeur qui s'en exhale me fait saliver. La bouilloire émet son sifflement éraillé. Mon maître vide l'eau fumante dans un bol en terre cuite sur lequel se trouve une serviette blanche. Il débouche un flacon et y rajoute quelques gouttes d'eucalyptus. Il remue la serviette à l'aide d'une baguette de bois puis la soulève pour la déposer, brûlante, sur la plaie. L'homme pousse un gémissement. Il cambre la tête. Il pleure. Mon maître essuie la blessure avec attention, replongeant la serviette dans l'eau bouillante jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur la jambe qu'une croûte violette, débarrassée de ses miasmes, recouvrant toute la surface de la cuisse. Il t'a pas manqué, l'enfant de chienne ! Il t'a mordu jusqu'à l'os ! L'homme est pâle. Blême. Mon maître lui fait avaler quelques gorgées d'alcool. Il tousse.

— Je vais devoir t'attacher, mon garçon.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais devoir t'attacher.

Il lui lie les poignets ensemble au-dessus de sa tête à l'aide d'une corde de chanvre, puis il noue la corde autour de la poutre centrale sur laquelle repose le toit de notre écurie. Il lui attache ensuite les jambes contre le lit. Il lui éponge le front. L'homme se met à trembler.

— Tu as froid ?

— J'ai peur ! J'ai peur !

Les juments toujours regardent. Le cheval noir s'agite. Son sexe est démesuré. Il s'ébroue et tourne, frottant sa tête contre le bois de son box. Je salive.

Le maître prend une boîte métallique et la dépose à côté de la jambe de l'homme. Il sort son briquet. Il passe et repasse la lame de son couteau au feu bleuté jusqu'à ce qu'elle se soit entièrement noircie. Respire un bon coup, il dit, et sans plus attendre il plonge la lame dans la croûte violette de la blessure, la découpe d'un geste et l'arrache de la cuisse. L'homme pousse un hurlement de douleur. Mon maître se saisit de la boîte métallique et l'ouvre pour en déverser le contenu. Des milliers de larves de mouches et d'asticots en tous genres atterrissent sur la blessure et commencent à grouiller à l'intérieur de la plaie. L'homme, saisi de panique, crie de dégoût, s'agite en tous sens et cherche à se défaire de ses liens.

— Laisse-les faire, lui dit mon maître en le maintenant allongé, elles dévorent le pus de ta jambe, elles mangent ta chair morte, elles avalent le mal qui te ronge. Laisse-les faire.

Il acquiesce et tente de se calmer, de retrouver ses esprits, mais l'effroi grandit. Je vois ses yeux se révolter. Il délire. Il fredonne. Il chantonne. Des chansons, des paroles anciennes, venues du plus profond de ses ténèbres :

... Je ne savais pas que sous terre tout était noir, je ne savais pas que le noir ne se voyait pas, maman ! Maman, est-ce que tu as trouvé de la terre au fond de mon lit quand

tu as défait les couvertures ? De la terre dans mes chaussures ! Tu n'as pas trouvé, dis, de la terre dans mes cheveux, longtemps après me les avoir lavés des années durant ? Maman, dans mes oreilles tu as trouvé des insectes ? Cafards pucerons blattes et chenilles escargots, toutes les bêtes qui recouvrent les cadavres ?...

Puis les mots se perdent dans le dédale des langues, nouvelles et anciennes : Kén fi malak... metl-l malak... Mon maître lui éponge le front. Il lui soutient la tête, défait les boutons de sa chemise, à présent détremmée par la sueur et la fièvre, et lui essuie le torse. Les larves font leur œuvre. Le cheval noir frotte son sexe contre les barreaux de son box. Sa semence gicle sur le sol. Il hennit. L'odeur âcre envahit mes naseaux. Les juments toujours regardent.

L'homme se calme, il s'est presque endormi. C'est à moi d'agir. Mon maître vient me chercher. Il ouvre mon box. J'avance vers le lit. Je frotte mon nez contre le front de l'homme, je sens sa fièvre. Il se réveille, il a un léger sursaut, mon maître me caresse.

— Voici Kally. C'est une mule. Sa salive va tout cicatriser. C'est le meilleur antibiotique qui soit. Laisse-la faire.

Je me penche sur sa plaie recouverte par les larves. Elles sont repues de viande nécrosée. Elles ne s'agitent plus. Elles ont dévoré la purulence. Je n'en perçois plus qu'une vague odeur. J'ouvre les lèvres et laisse couler la salive accumulée dans ma bouche. Les larves se remettent à se tortiller. D'un coup de langue j'en avale la moitié. Je n'attends pas avant d'avaler le reste. Avec mes lèvres, je suce lentement l'intérieur de la plaie. Le goût du sang affleure peu à peu et, lorsqu'il se fait plus âcre, je m'arrête. Il n'y a plus trace d'infection. Je lèche la plaie. Mon maître me caresse les oreilles. Il m'encourage. Je poursuis. Ma langue passe et repasse, se réchauffe au contact de la peau, de la blessure ouverte, brillante d'un rouge vif et laquée à présent de ma salive. L'homme s'endort. Je

m'arrête. Mon maître applique des pansements de coton et enveloppe la cuisse d'un bandage, qu'il serre fermement avant d'y fixer une attache métallique pour l'empêcher de se défaire. Il détache les liens de l'homme, le couvre et me reconduit à mon box. Il éteint les deux lampes à pétrole et se dirige vers la sortie de l'écurie. Il referme la porte derrière lui. Nous, les animaux, nous nous rendormons.

OceanofPDF.com

EQUUS ASINUS

Il hurle. Il hurle encore et se redresse, sans sortir de son sommeil. Il balaie l'air de ses bras, Non ! Non ! Il profère des mots, des sons, sans que cela me soit tout à fait compréhensible. Je prends peur. Il veut se lever, mais à peine prend-il appui sur sa jambe endolorie qu'il s'écroule au pied de son lit. Il s'éveille. Il reste là, abasourdi, retrouvant peu à peu le fil de sa raison. Nous, les animaux, l'entendons pleurer. Il s'apaise. Il dit Léonie... Léonie... et se rendort à même le sol, les poings serrés, appuyés contre son visage, grinçant des dents.

L'aube arrive.

Le maître des lieux entre. Il le regarde étendu par terre. Il ne le réveille pas. Il dépose, sur le lit, des vêtements, puis il ouvre les stalles de la mule, des deux juments et du cheval noir. Ils enjambent le corps du dormeur sans faire de bruit et rejoignent l'extérieur comme à leur habitude. Le maître des lieux me caresse les oreilles et le museau. Stay here, Tindy. Take care of him. Il repart.

Le soleil se lève et l'écurie s'embrase de lumière. Je frissonne aux matins radieux. Je brais de bonheur à plusieurs reprises. Il se réveille, il ouvre les yeux, il s'assoit. Il se masse le visage. Il se met debout, il fait quelques pas prudents. La douleur semble avoir disparu. Il aperçoit les vêtements sur le lit, les enfile. Il lève la tête et, ne voyant que moi, il me regarde.

— Ils sont tous partis et toi tu es resté pour me veiller.

Il fait un pas dans ma direction. Je prends peur.

— Je voudrais que rien de cela ne soit vrai. Chaque matin, depuis dix jours, je me réveille en me disant que ce n'est qu'un cauchemar, qu'elle est là, Léonie, dans la cuisine, que le jour commence, puis, tout à coup, je

comprends que non, que c'est vraiment un cauchemar. C'est ce tout à coup qui est épouvantable. Je sais bien que ce n'est pas moi qui ai fait « ça », mais je me sens habité par une sorte de conviction liée à son massacre. Je dis « massacre » mais je ne sais pas ce que je dis. Tu ne peux pas comprendre cette sensation, toi. L'idée de vouloir être autre chose qu'un âne ne te traverse même pas l'esprit. Moi, je voudrais tellement être quelqu'un d'autre qui aurait vécu autre chose et qui serait en ce moment ailleurs. N'importe où. Mais c'est impossible. On peut se raconter toutes les histoires que l'on veut, la résurrection, la téléportation, toute la science-fiction : « moi » restera toujours « moi » et « cet endroit » restera toujours « cet endroit ».

Il s'adresse à moi sans s'inquiéter de l'abîme qui nous sépare :

— Toute situation est puissante, disait Janice. Ce ne sont que des mots. Janice avait sans doute raison, mais à quoi ça aura servi ? Elle est morte. Pour elle, il n'y a même plus de situation. Comme pour Léonie. La situation : le cauchemar des survivants.

Je ne veux pas être ému par cet homme. Je ne veux pas qu'il m'ébranle, je veux qu'il s'en aille, qu'il disparaisse et qu'il cesse de me regarder en articulant des mots maudits. Je brais de toutes mes forces et me retourne pour donner des coups de sabot contre la clôture de mon box. Saisi de crainte, il recule et sort, laissant ouverte la porte de l'écurie sur le seuil de laquelle je vois s'effondrer un bloc de lumière aveuglant de soleil.

REGULUS SATRAPA

Je l'ai aperçu depuis la toiture de la grange où je niche. Il a longé le mur de l'écurie avant de traverser l'enclos des chevaux. Il a claudiqué jusqu'au bâtiment principal où certains de mes congénères ont préféré nidifier plutôt que de se tenir, comme moi, à l'écart des humains. J'ai émis un sifflement, mais personne n'a répondu à mon appel. Il a grimpé les quelques marches, puis il a ouvert la porte de la maison.

OceanofPDF.com

PAN TROGLODYTES

Il est entré dans la cuisine et s'est immobilisé, surpris de me retrouver en face de lui. Il m'a reconnu comme je l'ai reconnu, puisqu'il s'est retourné pour demander si je n'étais pas le singe de Coach. Assieds-toi, lui a répondu le vieillard.

Que s'est-il passé ? Où sont les chemins qui nous ont conduits à être de nouveau en présence l'un de l'autre ? Il s'est assis et n'a pas cessé de me fixer avec un air inquiet comme s'il pressentait, dans ma présence, le signe d'une catastrophe. Les hommes en général me font rire. La moindre de leurs grimaces déclenche chez moi un torrent d'hilarité. Lui, c'est le contraire. Rien dans sa tenue n'est ridicule. Il est comme un animal, bien qu'il n'agisse en rien comme un animal. Seule la défaillance de ses yeux faïencés trahit les reflets rougeâtres de sa colère. Je me souviens, face aux hommes qui le harcelaient, elle avait éclaté avec une telle fluidité, dans une parole tellement dénuée d'hésitation, que tous s'étaient tus. Quelque chose dans la déflagration de sa voix avait su me happer pour me rappeler des sentiments enfouis, rage peine chagrin, lesquels, remontant à la surface de ma mémoire, m'avaient fait revoir les paysages d'où l'on m'avait un jour arraché afin que je devienne, à mon corps défendant, et selon une alchimie monstrueuse, *le singe de Coach*.

— Est-ce que c'est le singe de Coach ? a-t-il encore demandé sans me quitter des yeux.

La porte s'est ouverte, comme une réponse, et Sa Majesté, Coach le sublime, a surgi.

— C'est mon singe, oui.

J'ai explosé de rire. Je l'adore, Coach, il est si touchant, si théâtral. Il a des phrases. Il en dit tout le temps. Il est

marrant !

Le vieillard a déposé la cafetière au centre de la table. Ils se sont assis. Coach a décapsulé la cannette de Coca-Cola light qu'il avait été chercher dans le coffre de sa voiture, y a glissé une paille aux belles rayures rouges et blanches et me l'a tendue. J'en ai eu les larmes aux yeux. Ce picotement dans la gorge me rend hystérique. La joie alors m'inonde et je rote. Je rote vraiment. Et là j'ai roté. Un gros rot sonore. RRRRÔÔÔHHHH ! Comme ça ! Ha ! Félicité ! Béatitude ! Pour rien au monde je ne retournerais dans ma jungle ! J'aime trop le Coca-Cola light ! J'aime trop les humains ! J'aime qu'ils me servent, j'aime les regarder pleurer, j'aime les regarder souffrir, j'aime les regarder vivre, j'aime les savoir ignorants de ma tendresse à leur égard, j'aime les savoir convaincus de mon incompetence à comprendre leur monde, de mon incapacité à les écouter et partager leurs peines et leurs tristesses. Ne suis-je pas qu'un misérable singe tout juste bon à faire rire les abrutis et à épater la galerie de Sa Sérénissime Majesté Coach ? « The Coach », dont je suis l'objet, le singe, l'animal de compagnie, le bijou, le chéri, le chimpanzé sympathique ?

Ils ont rempli leurs tasses de café, ils les ont prises entre leurs mains, mais aucun d'entre eux ne l'a portée à ses lèvres. Le soleil est entré par la porte du jardin et il a inondé toute la pièce.

— Comment va ta jambe ? a demandé Coach.

— Je n'ai plus mal.

— Il faudra que je te montre comment changer le pansement, a dit le vieillard, demain tu seras remis.

— Henry est le meilleur médecin du pays pour tous les animaux égarés et blessés, a dit Coach, et il a avalé une gorgée de son café.

Henry. Il s'appelle donc Henry. Bon. Bien. Je m'appelle Tomahawk. Appelons-le donc Henry et continuons à m'appeler Tomahawk. C'est comme ça. Ils se sont tus. Ils ont bu leur café sans faire de bruit. Ça, ça m'énerve ! Le

silence m'énerve ! J'ai crié, j'ai quitté ma chaise, j'en ai fait le tour pour y remonter en hurlant de toutes mes forces.

— Tomahawk !!! Shut up !!

Il m'a pris par le cou et m'a écrasé la figure contre la table. Je me suis arrêté. C'est la première fois que je vois Coach perdre son calme. Les humains me font rire, mais aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, ils sont vides d'ironie et de légèreté. Il m'a relâché. Je suis descendu de ma chaise. J'ai été appuyer mon front contre la vitre de la porte d'où l'on pouvait admirer le jardin. Elle était chauffée par le soleil. Mes cils s'y frottaient à chaque clignement. J'y voyais mon reflet. Dans le jardin, il y avait des chevaux, des ânes. J'aime voir le vol des oiseaux passer sur le front de mon reflet. J'ai ouvert la bouche. Mon reflet a avalé un cheval.

— Qu'est-ce qui se passe ? a demandé l'homme aux yeux faïencés.

— Chuck est mort, a répondu Coach.

Le cheval a tourné la tête pour chasser les mouches qui ne cessaient de l'assaillir, mais ni ses mouvements ni le balancement de sa longue queue noire n'ont suffi à le délivrer. L'essaim s'écartait un instant avant de se rabattre. J'ai ouvert la bouche et mon reflet les a avalées.

— Comment : « Chuck est mort » !?

— Égorgé. Les deux mains coupées. On a retrouvé son corps ce matin au fond d'une barque.

J'aime les oiseaux, j'aime les longues oreilles des ânes, mais je n'aime pas Motherfucker, le chien de Chuck. C'est un animal qui ne me fait ni rire ni sourire. C'est une créature immonde tout juste bonne à faire peur, à mordre et à déchiqueter.

— On sait ce qui s'est passé ?

— Rooney l'a tué.

— Mais pourquoi ? Pourquoi il l'a tué ?

— Quelqu'un a dû lui dire que Chuck était sur sa trace.

— Qui ?

— C'est ça que j'aimerais découvrir. Ce qui est sûr, c'est que Rooney ne connaît pas ton existence. Il a dû tuer Chuck au début de la nuit. Il a été jusqu'à la réserve, il a remis ce qu'il avait à remettre, puis il a fait ce qu'il avait à faire. Comme si de rien n'était. S'il avait su qu'il y avait quelqu'un avec Chuck, il n'aurait jamais pris le risque de se montrer. Il a cru que Chuck agissait seul, ce qui signifie que celui qui l'informe n'est pas au courant de ta présence ici. Ça, au moins, c'est une bonne chose pour nous.

— Mais ce « qui » là doit savoir que je suis passé par la réserve, que j'ai dormi chez Janice et que toi et moi on s'est parlé. Il a dû informer Rooney.

— Pas sûr. Il n'a pas nécessairement fait le lien. Il ne sait pas ce qu'on s'est dit. Il ne sait pas que je t'ai fait partir avec Chuck. Les seuls qui vous ont vus ensemble, ce sont les deux policiers que Chuck a tués hier.

Les chevaux se sont éloignés, le soleil s'est perdu derrière un nuage, mon reflet s'est éteint. Je suis retourné vers la table, j'ai grimpé sur les genoux de Coach, je lui ai pris son boîtier métallique et je lui ai préparé une cigarette.

— Et son chien ? Où est le chien de Chuck ? Où est Motherfucker ?

— Éventré. Vidé de ses viscères. Rooney l'a pendu à un arbre, juste à côté de la barque où gisait le cadavre de Chuck. C'était une sale bête, mais il aimait son maître comme seules les bêtes savent aimer. En tout cas, tu peux le remercier.

— Pourquoi ?

Henry s'est levé pour répondre.

— Parce que s'il ne t'avait pas mordu, s'il ne t'avait pas blessé, Chuck serait pas parti tout seul. Vous auriez été tous les deux à la réserve, et à l'heure actuelle tu serais sans doute mort, peut-être émasculé, la queue enfoncée au fond de la gorge.

— En nous voyant, il n'aurait pas pris le risque de nous attaquer et Chuck ne serait pas mort.

— Parce que tu penses que tu l'aurais intimidé ?

— Je pense surtout que je n'ai plus rien à faire ici.

Il s'est levé pour partir. Coach a posé sa tasse sur la table.

— Rassieds-toi.

J'adore quand Coach se met à faire le chef. J'adore ! Il est le mâle dominant, avec ce besoin de démontrer son autorité. Il a une panoplie d'expressions : « Ça suffit ! » « OK ! » « Ça fera ! » « Hey ! » « Rassieds-toi ! » J'adore ! Je suis retourné sur ma chaise et j'ai repris en main ma cannette de Coca-Cola light.

— Rooney est parti à l'aube, avant qu'on découvre le corps de Chuck, a dit Coach.

— Rooney a disparu ! a poursuivi l'homme. Il s'est enfui et plus personne ne pourra dire où il est. Vous l'avez laissé filer, la police l'a laissé filer, tout le monde l'a laissé filer.

Henry a levé la main :

— Les gens de la réserve l'ont entendu dire qu'il allait remonter vers la réserve de Wahta, au nord de l'Ontario.

— Il cherche à brouiller les pistes.

Ils ont regardé Coach. Il ménage tellement bien ses effets, c'en est devenu un réflexe chez lui.

— Je sais par les gars qui travaillent à la douane qu'il a traversé les lignes américaines ce matin et je sais qu'il est en route pour Détroit. Il a des choses à faire par là-bas et plus bas encore, du côté de South Bend, au sud de Chicago, où il a souvent été se cacher. Il y a une importante population mohawk dans cette région. Il va chercher à arranger ses affaires, se trouver de faux papiers, un char, quelque chose en tout cas pour lui permettre de faire le mort un certain temps. Le plus écoeurant c'est que la Sûreté du Québec va l'aider. Les mêmes gars qui te font croire qu'ils enquêtent sur la mort de ta femme vont l'aider. Oublie pas ça. Ce qui est sûr, c'est qu'il ira chez sa sœur. Ça, j'en suis certain. Je sais ça. Ça doit être la seule femme que ce bâtard respecte. C'est comme sa propre mère.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse.

— Je vais te faire passer les lignes à ton tour et tu iras l'attendre. Sa sœur habite Lebanon, un petit village pas loin de Springfield, dans le sud-ouest de l'Illinois. Elle tient un bed and breakfast là-bas, The Sunrise. Elle s'appelle Ashleen. Elle s'est pas mariée. Elle a gardé le nom de son père : Ashleen Wolf Rooney. Il va retourner chez elle. Quand tu le verras arriver, tu m'appelleras. C'est tout. Après on sera quittes et tu pourras t'en aller.

— Lebanon ? Comme le pays ?

— Oui, pourquoi ?

Il n'a pas répondu. Il s'est perdu au fond des nuages, là-bas, qui avaient envahi l'étendue du ciel. Quelque chose avait bougé en lui. Il m'a fixé. J'ai eu l'impression qu'il aurait aimé avoir mon avis, mais quel avis un singe peut-il donner à l'homme qui s'est enfui au point le plus muet de son être ? Je lui ai souri de toutes mes dents.

— Pourquoi vous ne le tuez pas ?

— Je te l'ai dit : je veux savoir qui est celui qui l'informe. Celui-là, bien plus que Rooney, tu peux être sûr que je lui ferai passer un très long et très mauvais quart d'heure. C'est celui-là qu'il faudrait tuer. Celui-là, tu peux être sûr que je le tuerai de mes propres mains. Rooney, je n'arrive pas à lui en vouloir. C'est un fou. Un cinglé d'autant plus que je crois savoir ce qui l'a rendu fou et j'en suis sans doute un peu responsable. Je le connais depuis qu'il est p'tit cul. Je l'ai sorti de la marde, lui et Chuck. Tous les deux ensemble. Ils ne se quittaient pas, ces deux-là. On aurait juré deux frères. Et aujourd'hui, tu vois ? Le frère a tué son frère après avoir tué sa sœur. Rooney, Chuck, Janice, Humbert puis d'autres. Tout ça saccagé. Et pourtant, je n'arrive pas à en vouloir à Rooney. Je n'arrive pas. Quelque chose a dû lui monter à la tête. Je lui ai trop promis d'affaires, je ne sais pas. Tout s'est mis à changer quand j'ai fait de Chuck mon bras droit. Je crois que ça l'a tué. Tout ça c'est terminé. Il faut juste l'enfermer et jamais

plus le laisser s'échapper. Un chien enragé est un chien enragé. C'est comme Motherfucker. Il a appris ce qu'il a eu besoin d'apprendre pour pouvoir se défendre. Ça s'haït pas, des créatures pareilles. Je veux juste savoir qui l'informe, et pour l'instant tu es le seul à pouvoir l'approcher sans qu'il se méfie. Je sais pas qui tu es vraiment, je sais juste que tu es malheureux comme les pierres et tu vis avec l'idée que si tu pouvais voir le visage de celui qui a tué ta femme, tu pourrais te libérer de la culpabilité de pas avoir réussi à la sauver. C'est une idée comme une autre. Tu es aussi fou que Rooney, mais qui peut t'en vouloir ? Seules les bêtes seules savent vraiment ce dont elles ont besoin pour vivre.

Coach avait parlé de manière trop lente pour me faire rire. Il s'est mis à regarder par la fenêtre. Il n'a pas cessé de me caresser et ses mouvements, tendres et puissants, m'ont fait comprendre combien j'étais le dernier être encore vivant qu'il aimait et, parce que je ne veux pas son malheur, j'ai eu peur de mourir à mon tour et de le jeter dans une douleur plus grande que celle qui s'était abattue sur sa tête le jour de la mort de sa fille.

— Ni moi ni Henry ni tous ceux de notre âge ne verrons la paix se rétablir entre les membres de notre communauté. Je sais que cette guerre, silencieuse, dont on n'entend jamais parler dans les journaux, continuera à démembrer ma tribu. Le sang coule lentement, goutte à goutte. Aujourd'hui Chuck, demain Rooney, après-demain un autre. Il n'y a plus grand-chose à faire. Sauf de poser des gestes qui sauront être assez héroïques pour inspirer les jeunes, ceux qui viendront plus tard et qui auront à se souvenir de nous afin de trouver le courage nécessaire de continuer à croire. Pour l'instant on a pas de quoi être fiers. Les gestes héroïques, je ne les connais plus. Je ne sais pas ce qu'ils sont. Ce qu'ils devraient être. Toi, tu sais. Tu veux voir le visage de ton cauchemar. Tu veux pas le tuer, tu veux juste te tenir en face de lui et le regarder. C'est un geste

héroïque. Il faut juste que tu saches que ces gestes-là, on finit par les payer très cher. Tu sais ça ?... Oui, tu le sais.

Il a pris un crayon, il a écrit quelque chose sur un papier, il a plié le papier et l'a posé devant l'homme.

— Tu partiras demain, ta jambe sera guérie. Tu iras jusqu'à Windsor. Utilise pas de carte pour retirer du cash. Henry t'en donnera. À Windsor, tu appelleras à ce numéro. Une femme va te répondre. Si c'est pas la voix d'une femme, tu raccroches. Tu rappelleras jusqu'à ce que ce soit la voix d'une femme. Tu diras que tu viens de ma part. Elle t'aidera à traverser les lignes américaines sans que tu aies à passer les douanes.

Henry nous a raccompagnés jusqu'à la voiture. Je me suis retourné et je l'ai vu, à travers la fenêtre, assis de dos. Il n'avait pas bougé. Sans doute était-il en train de contempler, au-delà du jardin et des chevaux, la limite grisâtre du ciel où se reflètent toutes les défaillances des Hommes lorsque leurs yeux, sans qu'ils puissent en comprendre la raison, se mettent à pleurer.

EQUUS ASINUS

Il est resté allongé le jour durant, les yeux fixés sur le plafond obscur de l'écurie, il ne s'est levé que pour permettre au maître des lieux de changer le pansement de sa blessure.

— Tu devrais aller marcher un peu le long du fleuve. Ça te ferait du bien et ça ferait du bien à ta jambe.

— Vous auriez des feuilles blanches et un crayon ?

— Je vais t'installer une petite table si tu veux écrire.

LARUS ARGENTATUS

Il s'est assis au bord de la berge. Le fleuve dégageait ses senteurs marines dans les vents du dégel. J'ai vu passer des poissons violets. Je n'ai pas piqué pour pourfendre l'un d'entre eux de mon bec. Je me suis posé à la surface de l'eau, le temps de contempler son visage. C'est un visage comme le ciel des fins d'hiver. Tout y est pétulance inquiétude et contradiction. Les premiers jours du printemps sont traversés de miracles, mais dès que le soleil se défait, tout redevient désespérément gris. Il s'est levé et s'est éloigné en boitant.

OceanofPDF.com

EQUUS MULUS

Il a écrit jusqu'à l'aube et s'est couché au matin. Il a fermé les yeux sur lui-même, pour ainsi dire, mais quelque chose en lui, qui compte les heures et attend son tour, ne s'est pas endormi.

OceanofPDF.com

EQUUS FERUS CABALLUS

Nous l'avons accompagné jusqu'au bout du rang. Mon maître lui a indiqué la route qui conduit à la station-service sans avoir à marcher le long de la voie rapide.

— T'auras qu'à suivre le fleuve, tu finiras par tomber dessus. Tous les truckers qui s'arrêtent là vont jusqu'à Windsor. T'en trouveras sûrement un qui voudra te prendre. Sinon, tu peux marcher jusqu'à la gare de Cornwall, elle est tout en haut de Pitt Street, mais y a pas de train direct. Ils vont tous à Toronto. Après, faut changer.

Le soleil s'est levé au-dessus de la ligne d'horizon. Jaune. Mon maître m'a attrapé par la bride. Nous sommes restés à regarder passer le fleuve de l'autre côté de la route.

— Oublie pas : utilise pas tes cartes pour retirer de l'argent. Appelle pas d'un cellulaire. Évite tout ce qui peut te faire repérer. Si tu veux donner des nouvelles, utilise des timbres. Tiens. Ça devrait te suffire.

Il a pris l'épaisse enveloppe que mon maître lui a tendue et l'a glissée dans la poche intérieure de son manteau.

— Rappelle-toi que Rooney est le meilleur guerrier que notre tribu a eu dans son histoire. Il sent tout. Il va t'amener dans des endroits auxquels t'aurais jamais pensé. Il parle anglais, il parle français, il comprend toutes les langues parce qu'il écoute pas les mots. Il écoute la source de la voix. Il a aucun respect pour la vie parce qu'il haït la sienne.

— Je ferai attention.

— Non. Tu feras jamais assez attention. La seule chose qui est de ton côté, c'est qu'il peut pas avoir peur de toi. Il peut pas te craindre. L'idée que tu puisses, toi, le tuer, ne

peut même pas l'effleurer. Si t'es pris à devoir l'affronter, dis-toi que ce sera ta seule chance de survie.

Il n'a pas répondu. Le silence a eu valeur de parole.

— Une fois que tu auras appelé Coach pour lui dire que Rooney est arrivé chez sa sœur, traîne pas trop par là-bas. Rentre chez toi. Reste pas fasciné. Refais-toi une vie. Tu es jeune encore. Tu trouveras une femme. Tu oublieras.

Un frisson l'a parcouru. Ses yeux se sont troublés. Il s'est retourné. Il a levé la main et l'a posée sur mon chanfrein.

— Merci pour votre aide.

— Bonne route, mon gars.

Il s'est éloigné.

CALLIPHORA VOMITORIA

Il entre. Les parois plastifiées de la porte se rabattent, la température ambiante de la cabine augmente. Il décroche, je tourne, l'air est humide, son odeur m'affole, il sue, j'ai soif, je monte au-dessus de sa tête, je redescends en spirale.

Allô ? /

Je me pose sur les mèches de ses cheveux.

Le coroner Aubert Chagnon, s'il vous plaît /

Je marche jusqu'à la lisière de son front où la sueur est abondante.

Wahhch Debch / Merci /

Je déplie ma trompe, je déverse ma salive sur les sucres de sa peau. Les sucres fondent. Il me chasse de la main, je remonte, je tourne, je redescends, je reviens, je déplie ma trompe, j'aspire tout, je défèque.

Et vous ? / Pas de nouvelles ? /

Sa main me chasse. Il se retourne, je monte. Il prend appui contre la paroi transparente de la cabine. Je redescends, je le contourne dans l'air humide, je me pose sur les poils de son avant-bras.

Le jour, ça va à peu près, les nuits, tout devient plus compliqué, j'arrive à peine à fermer les yeux /

Il agite son bras, je m'accroche.

Des rêves, des cauchemars /

Je me gorge de son jus.

Je rentre dans l'appartement, je vois Léonie, mais ce n'est pas Léonie /

Je me gorge de son jus.

D'autres visages, d'autres cadavres, des animaux morts /

Je défèque sur sa peau, je me vide les intestins, je m'envole, je tourne, je me pose sur son épaule. La peau est

cachée sous l'épaisse matière entoilée qui le recouvre.

Plus vous tardez à lui mettre la main dessus, plus les choses remontent à la surface de ma mémoire / Vous n'allez pas le retrouver / Pour moi, ça n'a plus vraiment une grande importance /

Les fibres de la toile sont incrustées de fines lamelles de graisse. Je salive, je fais tout fondre, j'aspire, je défèque.

Je sais que ce n'est pas moi, mais c'est en même temps moi / L'humidité ne cesse d'augmenter. Je sécrète une huile pour avertir mes congénères de la présence de nourriture. Je ne dis pas ça /

Personne ne vient.

Quand j'ai vu Léonie morte, je me suis souvenu qu'enfant on m'avait enterré vivant sous la terre. Ce n'est pas que je ne m'en souvenais plus, c'est juste que je n'y avais plus jamais pensé. C'était devenu une chose banale. Les affaires banales, on les oublie. L'effort que vous faites pour arrêter l'assassin de Léonie a ouvert une brèche dans ma mémoire. Plus cet homme court, plus les jours passent, plus ma mémoire revient. Cette nuit, j'ai eu la conviction que cette chose terrible d'avoir, enfant, été enterré vivant n'est pas la fin mais le début du souvenir, et si être enterré vivant est une chose horrible, j'ai le sentiment que les raisons qui m'ont poussé à aller sous la terre, et que le coup de couteau dans le ventre de Léonie est venu réveiller, sont plus horribles encore, et je ne sais pas si j'ai vraiment envie de les savoir. C'est pour ça que j'ai hâte que vous l'arrêtiez. Ce n'est pas pour la justice, la justice est votre affaire, moi, j'ai juste l'espoir qu'en stoppant sa course, la pelleteuse qui laboure ma mémoire sera stoppée aussi. Peut-être alors tout redeviendra normal, peut-être alors je pourrai songer à refaire ma vie, comme vous dites, peut-être. Mais tant que vous ne lui aurez pas mis la main dessus, il ne faut pas essayer de me ramener à la raison / Non ! Je vous le dis, je vous le répète : je ne crois pas que

vous allez l'arrêter / Ça aurait été fait déjà depuis longtemps et vous le savez parfaitement /

L'humidité augmente. Personne ne vient. Je voltige autour de son visage. Il me chasse de la main en balayant l'air devant lui. Je m'éloigne. Je me rapproche.

Je vais essayer d'aller jusqu'à Las Vegas /

Il lève la main, je monte en spirale, je me pose sur la mèche de ses cheveux, je cherche son cou.

Non, en stop / Mon père.

Il me chasse, je m'envole, je me pose sur son épaule. La peau est cachée sous l'épaisse matière entoilée qui le recouvre. Personne ne vient.

Vous aurez de mes nouvelles /

Il raccroche. L'humidité augmente. Il décroche. Je m'envole, je tourne, je me pose sur sa main, il secoue son poignet, je m'envole, je m'agrippe à la paroi.

Papa, c'est Wahhch. Je voulais avoir de tes nouvelles. Je... j'essaierai de te rappeler /

Il raccroche. Il s'en va. Personne ne vient. Il va pleuvoir.

GRUS CANADENSIS

Parties à l'aube, nous volions très haut dans le ciel, guidées par la plus âgée de notre nuée. Elle formait à elle seule l'avant-garde et nous entraînait en direction du soleil vers un point déterminé de l'horizon d'où tout à coup est parti un vent mauvais, précurseur de tempête, et dont le souffle glacial nous est parvenu comme un chant plein de menaces. Percevant le danger, elle, la plus prodigieuse et la plus âgée, qui a connu toutes les migrations, qui a niché au nord comme au sud, s'est mise à branler de la tête et à claquer fiévreusement du bec. Elle a porté son regard aux confins des lumières, puis, irritée, en colère contre l'orage de plus en plus proche, elle a lancé un cri long et strident que nous avons repris en chœur pour avertir les autres, derrière nous, de la manœuvre qui se préparait. Kèr-lou ! Ker-li-ou ! L'air s'engouffrait dans nos gueules ouvertes et déchirait nos joues. Le froid pénétrait nos poumons comme des coulées de neige. Kèr-lou ! Ker-li-ou ! Soudain, sans nous avertir, elle, la plus âgée, a refermé ses ailes pour se laisser tomber comme une pierre. Sans attendre nous l'avons imitée et sommes tombées à notre tour. Plusieurs se sont désarticulées dans le ciel noir, emportées, projetées, le cou en vrille, ballotées sans vie, cassées, défaites dans les gifles de la tempête. Je tentais désespérément de garder mes ailes repliées pour ne pas être démembrée à mon tour par le hachoir des accélérations tandis que, plus bas, je devinais la débâcle de mes compagnes qui se débattaient contre la férocité de la pluie. Certaines se laissaient choir jusqu'au ras du sol pour rouvrir leurs ailes au dernier instant et regagner les cimes des arbres où elles trouvaient refuge, mais plusieurs parmi les plus jeunes et les moins

expérimentées de notre nuée échouaient dans leur manœuvre et explosaient contre la terre.

J'ai voulu déployer mes ailes pour freiner ma chute, mais j'ai heurté, sans le vouloir, un mur en mouvement sorti du brouillard et je me suis brisé les jambes. J'ai frappé une paroi vitrée sur laquelle j'ai rebondi pour être projetée contre le sol. J'ai entendu un crissement et j'ai vu les lumières aveuglantes d'un monstre métallique s'arrêter à côté de moi. La pluie tombait. J'ai essayé de battre des ailes, mais je ne pouvais plus bouger. J'ai senti une ombre, une présence, un humain s'est penché, il a dit Une grue ! Viens voir ça ! Je crois qu'elle respire encore.

L'effroi m'a envahie. Ils m'ont emportée loin de ma nuée, loin de mon ciel. Le paysage défilait à travers la vitre contre laquelle j'étais blottie. La nuit a allumé des lumières orangées. Elles couraient plus vite que le vent. Sans le vouloir, je battais des ailes, mais je n'arrivais plus à me déplacer.

— Hello / My name is Rodrigue Gendron / I'm a trucker from Québec and I'm on the 401 between Toronto and Sarnia / I hurt a bird who was trapped by the rain / I radioed many truckers and one of them told me about your organisation / A crane / Windsor is not on my way but I can make a detour / OK / One second please / Peux-tu noter ce que je vais te dire ? / OK / Ojibway Animal Shelter, 5200 Matchette Road / No problem / The guy I picked up / C'est quoi ton nom ?

— Wahnch Debch.

— Wahnch Debch / About two hours / We are around St. Thomas / I'll tell him / Thank you.

Je vois le visage d'un homme. Dans ses yeux, des ombres courent. Je bats des ailes. Il baisse les yeux vers moi. Il ne me veut aucun mal, c'est une certitude.

— Ça va me faire faire un détour, mais c'est pour la bonne cause et toi ça va arranger tes affaires. Je vais

descendre jusqu'à Windsor et je te déposerai à l'entrée de la ville. Tu prendras l'oiseau et tu iras le porter au Shelter Ojibway. C'est un refuge animalier, ça doit être dans la réserve des Ojibwés, j'imagine. Ils t'attendent, ils sont au courant.

L'homme aux yeux pleins d'ombres détourne la tête. Il se penche vers moi. Il fait glisser ses mains sous mes flancs et me soulève pour me prendre contre lui. Je me mets à trembler. Il chante : Nâmi nâmi ya sghirâ... yalla ghfi 'al hhâsira. Sa voix me calme comme peut me calmer un vol dans la brise du soir. Il me dépose sur ses genoux. Il pose ses mains sur mon corps. Il replie autour de mon cou la couverture sur laquelle je me trouve allongée et soutient ma tête. Nâmi nâmi ya sghirâ... yalla ghfi 'al hhâsira... Je m'endors au rythme de son cœur que j'entends battre à l'orée de ses poignets. Les lumières orangées et leur défilement hystérique ne comptent plus, le vrombissement de la machine n'a désormais plus d'importance. Rien de mauvais ne peut plus m'arriver.

CANIS LUPUS FAMILIARIS

C'est moi la première qui ai senti sa présence. J'ai entendu le bruit de ses pas, deviné sa silhouette dans l'obscurité. J'ai aboyé. Mes maîtres sont sortis. Ils ont attendu. J'ai aboyé. Il est entré en silence dans le halo du lampadaire, homme-oiseau, portant à hauteur de poitrine ses propres ailes brisées. Willy a dit *The great spirit himself*. Mes maîtres ont quitté le perron, ils ont traversé le jardin et ouvert la grille. Je les ai suivis. J'ai aboyé. Je les ai dépassés et je suis allée au-devant de lui. Il boitait. Un oiseau, sous une épaisse couverture, reposait dans ses bras. Il semblait dormir. Ses grandes ailes grises pendaient de chaque côté et se déployaient par moments sans qu'il bouge la tête. L'homme lui parlait tout bas : Pourquoi, nous qui voyons les animaux se presser à la tombée du soir pour retourner là où vivent leurs semblables, ne faisons-nous pas comme eux ? Pourquoi, tout au contraire, nous, les humains, fuyons-nous le plus loin possible de nos maisons ? Toi, une fois guérie, tu chercheras à retrouver au plus vite ta nuée à laquelle la tempête t'a arrachée. Moi, lorsque la tempête m'a arraché à ceux que j'aimais, je me suis enfui.

Mes maîtres nous ont rejoints. Sans attendre, Jackson a pris possession de l'oiseau et Shelly a ouvert les pans de la couverture pour le regarder. Il a encore battu des ailes.

— Don't worry, baby, we'll take care of you.

Jackson est reparti sans dire un mot. J'aurais voulu le suivre, mais le hangar aux vitres blanches où vivent les autres animaux de la réserve, et vers lequel Jackson emportait le grand oiseau malade, m'est interdit.

— I'm Shelly.

— I'm Wahhch.

— Nice to meet you, Wahhch. Welcome to Ojibway. Come in, please.

Ils ont marché vers la maison. J'ai marché à leur suite. Je les ai entendus se parler de cette manière dont les humains se parlent, mais sans se toucher comme Jackson et Shelly se touchent lorsqu'ils vont, certains soirs, côte à côte, jusqu'au belvédère d'où l'on peut contempler les lumières de cette ville qu'ils appellent Détroit, là-bas, par-delà la fissure obscure de la rivière.

— Je parle le français avec des fautes parce que la... practice... manque.

— I speak English avec des fautes aussi.

— Alors nous pouvons comprendre. Willy, lui, parle français très... parfaitement... Il vient de Sudbury. Jackson pas du tout. C'est un Ojibwé du sud. Jackson s'occupe des oiseaux ici. Moi, des serpents et des reptiles, et Willy s'occupe des..., how do you say « bats » ?... I forgot...

— Les chauves-souris ?

— Chauves-souris, oui.

Je les ai suivis jusqu'à l'intérieur de la maison. Willy, debout contre le comptoir, était occupé à décapsuler des petites bouteilles d'où s'échappait une mousse blanchâtre. Le néon était allumé, signe que la soirée serait longue. Les humains allaient manger et parler tandis que je m'endormirais à leurs pieds. L'étranger et Shelly se sont assis et se sont mis à boire.

— Tu es touriste par ici ?

— D'une certaine façon.

Willy s'est mis à rire.

— That's the perfect answer for a great spirit : I'm a tourist d'une certaine façon...

— Tu t'en vas où ?

— Vers la côte ouest.

— Tu restes coucher cette nuit ?

— Je ne veux pas vous déranger, ce n'était pas prévu.

Willy a recommencé à rire. Il trouvait cet étranger amusant. Je m'ennuyais de Jackson. J'ai voulu m'en aller, grimper les escaliers jusqu'aux chambres, mais Willy s'est levé et m'a saisie par le collier pour m'attirer entre ses jambes et me caresser la tête : Tu entends ça, Mitcha ? Il nous apporte une grue blessée, à nous, sans savoir qui nous sommes, et il dit que ce n'était pas prévu !

— Si tu veux te rendre à Détroit, on pourra te faire un lift demain matin.

— Je dois contacter une amie qui habite Windsor.

Jackson est entré. Je me suis jetée à ses pieds, j'ai aboyé, j'ai cherché sa main, je l'ai léchée et me suis assise, blottie contre sa jambe, la tête à la hauteur de sa paume pour qu'il puisse me caresser et me reconforter.

— Its legs are broken but it will be fine. In two weeks, she'll be able to fly away. I'm sorry, I didn't introduce myself : Jackson.

— Wahhch.

— Nice to meet you, Wahhch.

Ils se sont serré la main. Jackson, Shelly et Willy ont parlé avec la rapidité des insectes, noyant leurs mots dans le grésillement nasal de leurs voix. L'agitation m'est détestable lorsqu'elle gagne les humains et m'ôte l'espoir de les comprendre et de les aimer comme j'aime aimer les aimer. Ils ont dressé la table, ils ont posé des assiettes, des couteaux, des objets de toutes sortes, salières, poivrières, carafes d'eau, cendriers et d'autres encore dont le nom et l'utilité m'échappent, tandis que l'odeur de la viande rôtie embaumait l'air de ses parfums. Ils ont ri. J'ai aboyé. Ils m'ont demandé de me taire. J'ai dessiné un cercle. Jackson, Shelly et Willy déversaient ensemble un flot de paroles en direction de l'étranger. J'ai aboyé. Ils m'ont demandé de me taire. J'ai dessiné un cercle. Enfin, après avoir brisé un verre dont ils ont ramassé les éclats, ils se sont assis autour

de la table, ils se sont servis de la viande rôtie et moi, à leurs pieds, j'ai attendu une part qui n'est pas venue.

Je me suis endormie.

J'ai repris conscience en entendant la voix de Shelly. Une voix basse et calme, délestée de ses accents nasillards, jaune de chagrin, bleutée par l'écoute dont faisaient preuve les autres.

— Our story is a tragedy, an unknown tragedy. Je veux dire personne sait ce qui est arrivé aux enfants des Nations autochtones. The big issue, from the beginning of the 20th century is how to solve the « Indian question » once and for all ! Tu comprends ?... Comment on dit ça ?

— Shelly veut dire que l'obsession, ici, en Amérique du Nord, c'est comment faire vivre l'industrie automobile et comment régler ce que les Blancs nomment « la question indienne » une bonne fois pour toutes, a dit Willy en rigolant. Shelly n'a pas parlé de voitures, ça c'est mon ajout personnel, elle a parlé seulement de la « question indienne », qui est bien le terme le plus humiliant qui soit.

— Yes ! « La question indienne. » Régler la « question indienne » une fois pour toutes, c'est-à-dire comment faire pour qu'il n'y ait plus de « question indienne » du tout, parce que chaque Ojibwé, Huron, Cri, Abénakis, whatever, aura été mangé par le political corpus.

— L'assimilation, a ajouté Willy.

— Ils ont appelé ça : Loi d'intégration canadienne. Tu veux savoir ce que c'est la Loi d'intégration canadienne ?

Il n'a pas répondu tout de suite. Il regardait Shelly avec un léger tremblement. Il s'est reculé sur son siège. Il a seulement dit Oui.

— Tu as quatre ans et tu te prépares à aller souper. Une voiture de la Gendarmerie royale du Canada se gare devant ta cabane et un officier vient frapper à la porte et il dit à ta mère qu'il est là pour chercher la petite Shelly en vertu de la Loi d'intégration canadienne des autochtones qui oblige

chaque enfant à s'exiler loin de sa tribu et de sa réserve. Ma mère ne dit rien, elle vient pas m'habiller, elle vient pas m'embrasser, elle me donne pas ma poupée. Elle fait juste un signe de la tête pour dire au gars de la Gendarmerie que la petite Indienne qu'il est venu chercher, c'est moi et que mon manteau est dans le placard à côté de l'entrée. Elle me dit juste de suivre cet homme-là et de pas faire d'histoires. Je me lève. Je lui arrive à la hauteur des bottes brunes et brillantes. Il me met mon manteau et me fait monter dans sa voiture et referme la portière. Elle claque avec un son que j'ai jamais oublié. Encore aujourd'hui, quand je monte dans un char et que j'entends la portière claquer de cette façon-là, j'ai toujours quatre ans. J'ai été placée dans une famille blanche du sud de l'Ontario, à plus de 700 kilomètres de la réserve où je suis née. Tu comprends ? Un jour, plus tard, j'avais dix ans, ma famille d'accueil m'a amenée visiter la réserve. J'étais tellement excitée de retrouver l'endroit où j'étais née et où j'avais grandi. La terre de mes ancêtres ! Une fois là-bas, je suis restée dans la voiture. J'ai pas voulu sortir. Je voulais plus regarder. Toute mon excitation avait disparu, j'avais juste honte. J'avais honte ! C'est ça, la Loi de l'intégration canadienne. Apprendre à l'Indien à avoir honte de sa tribu et de sa terre. J'ai eu une colère contre moi, parce que je ne voulais pas que moi je vienne de cet endroit où je voyais juste des choses horribles par la fenêtre. C'était laid ! Tout était laid ! À partir de là, j'ai vécu dans l'exil pendant tout le reste de ma jeunesse. L'adolescence et toutes les années des vingt ans. J'ai jamais dit à personne d'où j'arrivais, que j'étais une Ojibwé, je voulais pas que ça se voie, que ça se sache, j'ai appris l'anglais, le français, j'ai tout fait pour être une Canadienne blanche parfaite, assimilée, honorable, mais c'était l'exil. En dedans de moi, c'était l'exil. Je faisais pas de différences entre Hurons, Mohawks, Cris, Abénaquis ou Ojibwés, mais je pouvais pas voir une épave amérindienne sur les trottoirs de Toronto sans

changer de coin de rue. Je détestais les Indiens, j'haïssais tout ce qui était folklore, les totems, tout l'artisanat, les gros touristes pleins de cash, j'haïssais ça, je voulais pas appartenir à ça ! Il y avait plein d'émissions à la télé pour parler de ça : « The Indian question » ! Des commissions, des enquêtes, des études ! ça parlait de l'alcool, de la contrebande de cigarettes, des mocassins puis du taux de suicide dans les réserves, mais jamais, jamais, jamais j'ai entendu quelque chose sur ce que j'avais vécu, moi ! Moi, je buvais pas ! Je trafiquais pas ! Je me suicidais pas ! – pas encore en tout cas. Je fabriquais pas de mocassins ! Moi, j'ai juste été déménagée ! Et de ce déménagement-là, personne en parlait ! Comme si ça avait pas existé, comme si j'avais été la seule à vivre cette affaire-là ! Je sais pas d'où tu viens ni d'où t'arrives, mais tous les Canadiens de mon âge, qu'ils soient blancs ou rouges ou whatever, sont tous des enfants des lois d'intégration canadiennes, puis personne le sait. Et là je te parle, je te conte tout ça, mais moi j'ai été chanceuse de tomber sur une famille d'accueil qui a été correcte avec moi. Plus que correcte. Qui ont tout compris et qui m'ont aidée, m'ont encouragée comme des vrais parents. Qui se sont battus pour faire changer la loi. Je veux dire, c'est du beau monde qui m'ont aimée. Jackson, lui, s'est fait battre, toute son enfance, par des prêtres qui voulaient absolument qu'il arrête d'écrire de la main gauche. How many families did you do ?

— Eighteen.

— Dix-huit. Il a fait dix-huit familles d'accueil avant de finir à quinze ans en prison pour avoir cassé, les dents à un gros évêque qui voulait lui fourrer son bat dans le cul. Moi, j'ai eu de la chance ! La honte, pour Jackson, ça finira jamais. Moi, j'ai eu de la chance. Il en faut pour que la honte cesse. Un jour, quelqu'un m'a dit Vas-y voir d'où tu viens. Vas-y voir. Je suis retournée dans la réserve, j'avais vingt-huit ans. Je suis retournée. Je suis rentrée. Les poings serrés. J'ai marché lentement dans les rues. Toutes les

femmes ressemblaient à ma mère, toutes les petites filles ressemblaient à la petite fille que j'avais été. C'était encore plus laid qu'avant, ça avait pas de bon sens comment c'était laid, it was horrible. Il y avait des enfants qui jouaient dans le parc. Je me suis assise. Des mots amérindiens me sont revenus. J'ai retrouvé un son. J'ai entendu une phrase. J'ai senti remonter les souvenirs, toutes les mémoires que j'avais, ce parc-là je le connaissais... j'étais déjà venue... il y a longtemps... j'ai reconnu la couleur du toboggan,.. j'ai vu les peupliers tout autour, j'ai compris que c'étaient mes arbres, la fumée du feu qui sortait des cheminées des cabanes alignées, pauvres et misérables, ça sentait pas pareil que les feux de cheminée que j'avais vus ailleurs, le froid, le vent, tout ça, c'était mon vent, mon froid, c'était chez moi. Ce jour-là, assise sur un banc d'un parc, j'ai senti la honte s'en aller et j'ai juste eu envie de me battre, de me battre pour les enfants qui jouaient là, juste à côté de moi. Tu comprends-tu ?

Il y a eu un grand silence. Jackson, depuis le début, avait gardé la tête baissée. Il tenait une fourchette entre les mains, appuyée sur son assiette vide, et semblait perdu, loin, très loin dans les paysages dessinés par la voix de la femme qu'il aimait. Willy se curait les dents en riant doucement. L'étranger n'avait pas bougé. Il a simplement dit Oui, je comprends.

— Je veux pas te faire de peine, lui a répondu Willy, mais ceux qui n'ont pas vécu dans une réserve ne peuvent pas comprendre.

— Alors tu peux me parler comme à un frère, a dit l'étranger dans un simple murmure.

Ils se sont tus.

— Tu es un Indien ? lui a demandé Shelly.

— Un Indien, oui... d'un nouveau genre.

— Tu viens d'une réserve ?

— Oui.

— Quelle réserve ?

- Une réserve sans territoire.
- Kahnawake ?
- Non.
- Wendake ?
- Non.
- Odanak ?
- Non.
- Mingan ?
- Non...
- Alors quoi ?
- Sabra et Chatila. Moi je suis né à Chatila.

Shelly a ouvert la bouche pour parler mais s'est abstenue de dire un seul mot. J'ai fixé l'étranger. Je l'ai vu se vider de son rose, de sa couleur intime, comme si sa faille s'était élargie pour laisser passer, pour la première fois depuis longtemps, ce nom ancien.

- What did he say ? a demandé Jackson.
- He says that he comes from Sabra and Shatila.
- Sabra and Shatila... I heard about that... Palestinian camps, right ?
- Yeah. In the Middle East. In Lebanon. I think that's where so many people died.

D'un geste lent, Shelly a défait la tresse qui nouait ses longs cheveux et s'est tournée vers lui.

- Tu as grandi là ?

J'ai posé ma tête sur sa jambe. Il a posé sa main sur ma tête. Sa cuisse était endolorie. L'odeur imperceptible d'un congénère m'est parvenue. Un chien l'avait mordu. L'odeur m'était désagréable, mais cet homme avait tant besoin de bonté. Je suis restée.

- Je suis né là. Je n'ai pas eu le temps de grandir. Une nuit, des hommes sont venus. Ils sont entrés dans le camp. Je ne sais pas ce qui s'est vraiment passé. Je sais seulement qu'à l'aube, on m'a enterré sous la terre et que j'y suis resté longtemps. Il y avait des chevaux avec moi. Ce n'est

pas très clair. J'avais quatre ans moi aussi. Quand on m'a retrouvé, on m'a emmené et je n'y suis plus jamais retourné.

Willy s'est levé. Il a été prendre son chapeau. Il l'a posé sur sa tête et s'est retourné vers l'homme :

— OK ! Je crois que c'est à mon tour de t'offrir quelque chose. Viens avec moi. Je vais te présenter mes chauves-souris.

Ils sont sortis. Shelly s'est mise à pleurer. Jackson s'est approché d'elle. Il a posé ses lèvres sur ses lèvres, ils se sont enlacés, ils se sont embrassés jusqu'au calme, jusqu'au silence, ils n'ont plus bougé, chacun a posé sa tête sur l'épaule de l'autre et ils sont restés ainsi, debout, dans le grésillement du néon, et moi, à leurs pieds, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, longtemps, jusqu'à ce que tout s'évanouisse et que je m'endorme tout à fait.

LASIONYCTERIS NOCTIVAGANS

Nous étions suspendues au plafond de notre gîte. Il n'y avait pas un rayon de lumière. Ils se sont assis sur le rebord du bassin où nous nous désaltérons et leurs voix ont commencé à résonner.

— C'est ici.

— C'est calme.

— Faut pas t'y fier. Cinquante mille chauves-souris sont juste là, dans le noir, suspendues au-dessus de ta tête. Des petites brunes, des grandes brunes, des pipistrelles de l'est, des nordiques, des cendrées, des pygmées, des argentées, qui hurlent à pleins poumons.

— On n'entend rien.

— C'est normal, on a pas les oreilles faites pour. La plus banale des chauves-souris peut émettre plus de cent cris à la seconde. Chaque cri lui revient sous la forme d'un écho et chaque écho s'additionne à l'autre pour composer une échographie générale de l'espace qui lui permet de se repérer et de localiser dans l'obscurité n'importe quelle proie, n'importe quel prédateur.

— Pour voir... elles crient ?

— C'est en plein ça. Pour voir, elles crient. Alors je te pose une question : si la vie est un perpétuel cri de douleur, comment faire pour entendre son écho et échographier le visage de ce qui nous fait souffrir ?

— Si le cri est perpétuel, plus rien n'est visible.

— Bingo ! Chaque cri doit être suivi par un silence pour faire entendre son écho. Celui qui ne fait que hurler sa douleur n'en verra jamais le visage tout autant que celui qui s'obstine à la taire. C'est la leçon des chauves-souris : pour voir le visage de ce qui te fait souffrir, tu dois faire de

ta douleur un collier qui enchaîne des perles de silence aux perles de tes cris.

— Pourquoi vous me dites ça ?

— J'ai toujours aimé sauver les âmes égarées.

La vibration de leur voix s'est interrompue un instant avant de reprendre, plus basse, plus douce.

— Sais-tu quel est le totem le plus influent chez les Ojibwés ?

— Non.

— La grue. Comme celle que tu nous as apportée : *Grus canadensis*. Teha'no ˘htetsihs en langue wendat. C'est drôle, non ? Tu ne peux pas savoir, toi, la vision que tu as été pour nous. On t'a vu au bout de la route et je me suis dit que c'était le grand esprit en personne qui débarquait chez nous avec le miroir de nos Nations dans les bras : meurtries mais vivantes. Shelly ne raconte jamais son enfance à personne et si elle a choisi de te confier son histoire, c'est justement pour te remercier. Crois-moi. Tu nous offres la chance de guérir un oiseau sacré. Pour Jackson pour Shelly pour moi, c'est l'oiseau de nos parents, même si nos enfants ne savent même plus le différencier d'un héron ou d'un canard. Je n'ai jamais vu Sabra et Chatila, mais tu as eu raison de dire que nous sommes comme des frères puisqu'on se reconnaît aujourd'hui à travers le même oiseau et un frère, on a envie de lui offrir quelque chose qui soit aussi fort que ce qu'il nous a offert.

— Vous ne me devez rien, je vous assure.

Le silence s'est de nouveau installé. Ils n'ont pas bougé, jusqu'à ce que leurs voix s'élèvent encore.

— Il est tard, je vais te laisser. Demain on t'amènera en ville, Jackson ou moi. Dors ici si tu veux. Avec elles.

— Ici ?

— Elles sont inoffensives. Elles ne te feront pas de mal, au contraire, elles te débarrasseront. Ce sera mon cadeau.

Je comprends que ça te rebute, mais fais-moi confiance. Accepte.

Le vent a fait vibrer la structure du gîte. Il y a eu un aboiement très éloigné. Puis un chuchotement :

— Je vais allumer la lumière pour qu’elles s’envolent. Laisse-les faire. Laisse-toi traverser par tout ce qui arrive. Bonne nuit, mon gars.

J’ai émis une série de cris dont les échos m’ont permis de percevoir la dissolution progressive du plus corpulent des deux hommes. L’autre est resté. Une lumière blanche a surgi. Elle est venue nous éblouir et dissoudre l’obscurité dans laquelle nous étions plongées. Comme un rideau noir se déchire en mille morceaux et s’éparpille au vent du soir, nous nous sommes décrochées de nos cavités pour prendre notre envol dans le fracas du claquement de nos ailes. Nous avons décrit un cercle avant de nous rabattre vers le sol et sonder, dans le détail, la corpulence de cet homme assis au centre de notre gîte. Il ne semblait pas vouloir partir. Nous nous sommes résolues à en faire l’un des nôtres. Nous avons resserré notre cercle. Nos cris, nos cliquetis, nos vrombissements ont fait trembler l’air. Il s’est levé. Certaines passaient si près de son visage qu’elles ont entremêlé leurs ailes dans sa chevelure. Il s’est mis à hurler comme un enragé et à donner des coups avec les mains pour nous éloigner, mais nous étions trop nombreuses et bientôt, submergé par la vague, égaré au cœur de cette toison de plus en plus opaque formée par notre nuée, il s’est effondré contre le sol, déséquilibré par notre tournoiement, et s’est mis à pousser des cris, hurlant de toutes ses forces des mots incompréhensibles. Sans hésiter, nous nous sommes abattues sur son corps, habitées par le désir ardent de le toucher, de le recouvrir, de l’ensevelir, d’unir ses cris à nos cris et de dissoudre son odeur par nos odeurs.

Il a continué à s’agiter. Nous avons attendu. Ses cris ont cessé, puis il a fini par s’immobiliser. Des tremblements

l'ont parcouru, les battements de son cœur et le rythme de sa respiration se sont détendus. Parfois, il déplaçait un membre ankylosé. Agglutinées, peaux et fourrures mêlées, nous l'avons senti s'assoupir. Se détendre. Son esprit s'est ouvert, nous lui avons alors fait don de nos secrets et de nos mystères, il s'est oublié, il s'est endormi.

Ses rêves sont montés dans la nuit. Nous les avons protégés. Nous avons dévoré ses cauchemars. À l'aube, nous nous sommes envolées vers les étangs pour chasser nos proies. Nous avons happé les insectes du matin, moustiques, papillons, libellules ou nêpes d'eau, nous en avons rapporté quelques-uns entre nos crocs pour les lui offrir. Il n'était plus là. Nous l'avons cherché, mais nous ne l'avons pas trouvé. Il s'était envolé. Nous nous sommes senties égarées. Nous nous sommes suspendues au plafond de notre refuge, essaim innombrable, et nous nous sommes cachées dans le cocon de nos ailes.

ONCORHYNCHUS MYKISS

Là-haut, un homme ébranle les eaux dormantes du lac et chute en apnée vers les profondeurs. Le violet de la lumière, les reflets bleus se défont dans le noir limon soulevé par la déflagration du plongeon. L'effervescence jongle autour de son corps dans le maelstrom des bulles versicolores fuyant à la verticale pour rejoindre la surface opale. L'homme nage parmi les autres poissons dans le remous de la vase. Il tourne la tête. Il me regarde. Je perçois son visage, ses yeux munis de paupières. Il me fixe. Il relâche l'air comprimé dans sa bouche. Tout se brouille. Il remonte vers la surface, je le vois se dissoudre dans les miroitements de la lumière, sa transparence. Il retourne à l'endroit où tout s'évapore, où l'air se sépare de l'eau. Le courant reprend ses droits, je regagne les abysses.

CANIS LUPUS FAMILIARIS

Jackson lui a ouvert la porte : Are you all right ? Il est entré. Il était pieds nus et tenait une chaussure dans chaque main. Il était détrempe. Pourtant il n'avait pas plu. Il s'est assis sur le rebord de la chaise. Des odeurs d'urine et d'excréments émanaient de ses vêtements. Il grelottait. Il a passé ses mains dans ses cheveux. L'eau s'est mise à courir le long de son cou, elle a gorgé ses sourcils puis elle a coulé sur son visage. Quelquefois, elle restait accrochée sur le rebord de son menton, quelquefois elle poursuivait sa chute et s'égouttait sur ses cuisses où elle rebondissait contre le tissu déjà si imbibé du pantalon avant d'atterrir sur le sol de la cuisine.

— Excusez-moi. J'ai passé la nuit sous un amas de chauves-souris. Pourtant voilà longtemps que je n'ai pas si bien dormi. Mais en me réveillant, j'ai eu envie de vomir. J'ai vu le lac devant la maison... j'ai plongé.

— I'm sorry... I don't speak French.

— Oh ! I said that I felt dirty.

— Doesn't matter.

— I need to make a call. Can I use this phone, please ?

— Sure !

Il s'est levé. Il a sorti un papier de la poche de son manteau, posé depuis la veille sur le banc de l'entrée, et l'a déplié. Il s'est essuyé les yeux. Il a décroché le combiné. Il a appuyé sur les boutons du cadran avant de poser l'écouteur sur son oreille.

Bonjour / bonjour madame / Vous parlez français ? / J'appelle de la part de Coach / Hier / Chez des amis / Au refuge animalier Ojibwé / Où est-ce que ça se trouve ? / Très bien / Parfait / Merci.

Il a raccroché et s'est retourné.

- I need to go at the corner of Wyandotte and Argyle.
- I'll take you there. When ?
- 9 o'clock. In one hour.
- Want to take a shower ?
- Yes.
- It's right up there, I'll bring you some clothes.

Il s'est déshabillé. Il a ôté ses vêtements qu'il a déposés sur le sol, dans la flaque d'eau qui s'était formée sous ses pieds, avant de gravir les escaliers et de se glisser à l'intérieur de la salle de bains.

APIS MELLIFERA

Des frelons ont éventré notre mère, ils l'ont dévorée comme ils ont dévoré les œufs, les larves et la plupart des mâles présents. Nous nous sommes battues, mais nous n'étions pas assez nombreuses pour les étouffer comme nous étouffons les guêpes quand elles s'approchent trop près du couvain. Frelons d'un nouveau genre, ils ont attendu que nos alcôves soient garnies pour nous attaquer et tout décimer. Ils ont pillé nos richesses et ils sont repartis en laissant la ruche dévastée. Nous sommes perdues. Nulle abeille de notre colonie ne survivra. J'ai volé contre le vent, sans endroit où aller, pour atterrir sur cette élévation où je ne vois ni fleurs ni herbes. Deux hommes sont apparus. Ils sont debout. Une chienne urine à côté d'eux.

Je m'envole. L'un des deux hommes porte sur les épaules un vêtement dont le tissu est incrusté d'un pollen ancien de fleurs sauvages au parfum encore puissant. Je me pose sous le col relevé. Le chien seul remarque ma présence. Il aboie. Je ne bouge pas.

CANIS LUPUS FAMILIARIS

Jackson m'a commandé de me taire. J'ai obéi malgré mon affolement. Il n'a pas vu l'abeille posée sur l'épaule de l'homme. L'homme non plus ne s'est aperçu de rien. Elle le piquera sans doute au cou. Dans son oreille. J'ai aboyé. Jackson m'a encore demandé de me taire et de m'asseoir. Je me suis tue mais ne me suis pas assise. J'ai peur des abeilles. J'ai peur qu'elles me piquent. J'ai peur.

— This is Wyandotte Street and Argyle is just over there.

— Thank you, Jackson and thanks for the clothes.

— Thank YOU, Wahhch... And keep this on you. Jackson lui a tendu son couteau, celui dont le manche est lacé d'une lanière de cuir de couleur brique. L'homme l'a pris et l'a regardé.

— It's an old Sioux knife.

— Non ! C'est trop précieux.

— Please ! It's my gift ! For the bird.

L'homme a souri. Jackson lui a fait encore un signe pour lui indiquer le chemin : Argyle is just over there... Good luck, Wahhch. Come on, Mitcha.

Nous sommes partis. J'aurais voulu lui lécher la main mais l'abeille était toujours sur son épaule. Je n'ai pas osé. J'ai peur.

APIS MELLIFERA

Il marche et m'emporte avec lui. Il pousse une porte. Il pénètre à l'intérieur d'un espace fréquenté par d'autres humains. Je vois des visages se retourner. Je me glisse sous le rabat de son col. Il s'avance au milieu des tables. Il y a une femme aux cheveux blancs. Sans doute est-ce la reine de cette colonie humaine. Tout m'indiffère. On a décimé ma ruche, mes sœurs et ma mère. Que m'importent les humains et leurs souffrances ? Je ne m'envolerai plus. Je gratte le vêtement qui recouvre les épaules de mon porteur, je défais la trame du tissu, j'en extrais un minuscule morceau de pollen et le serre contre moi. Le parfum des fleurs ! L'homme s'assoit face au visage ridé, de la reine. Je perçois avec acuité les résonances qui émanent de leurs bouches, l'articulation des ondes qui font vibrer mes antennes.

— Coach veut te faire traverser les lignes américaines sans passer les douanes. La police commence à se poser des questions à ton sujet. Si quelqu'un découvre ton lien avec Coach, Rooney sera mis au courant et il te tuera.

— Je ne vois pas en quoi le fait de traverser la frontière en toute légalité me rendrait suspect aux yeux de la police ou de qui que ce soit.

— Rooney est en ce moment même quelque part entre Détroit et Chicago, autant dire la porte d'à côté. Si tu passes la frontière à ton tour pour te retrouver à quelques milles de l'endroit où il se trouve, quelqu'un, quelque part, pourrait relever la coïncidence. C'est quand même l'homme qui a tué ta femme.

— J'ai déjà dit au coroner chargé du dossier que je comptais aller voir mon père à Las Vegas.

— Justement. Il vaut mieux qu'il continue à te croire au Canada.

La reine a deviné ma présence. Elle me regarde. Je ne perçois ni agressivité de sa part, ni frayeur. Elle pointe son doigt en ma direction. Elle est distraite par l'arrivée d'une femme, peut-être est-ce une ouvrière, qui dépose, devant elle et devant l'homme, deux contenants circulaires emplis d'un liquide chaud dont la vapeur exhale des parfums de citron pour l'un et de fleurs de tilleul pour l'autre.

— Tu veux manger quelque chose ?

— Non, merci.

— Tu devrais. Ce qui t'attend ne sera pas de tout repos. Ils boivent. Je me blottis contre le col.

— Je te pensais plus vieux.

Quelque chose d'imperceptible sur le rebord de sa lèvre supérieure tremble.

— Coach m'a dit que c'est toi qui as découvert le corps de Janice. C'est vrai ?

— C'est vrai.

Une sève transparente noie les yeux de la reine. Une fine couche de sueur sourd sur son front.

— Est-ce qu'elle était déjà morte ?

Il tourne la tête.

— Non.

— Est-ce qu'elle a dit quelque chose ?

— Elle m'a demandé comment s'appelait ma femme. J'ai dit Léonie. Elle m'a demandé si elle avait été tuée de la même manière. J'ai dit Oui. Elle m'a dit Sous la lumière crue. C'est tout.

Elle ôte un anneau argenté de son doigt pour le passer au doigt de sa main opposée, puis elle le retire à nouveau. Il lui échappe, il tombe sur la table. Elle plaque sa main dessus. Il s'immobilise. Ses yeux s'inondent.

— Vous la connaissiez ?

Le visage de la reine se défait. Il se vide de ses couleurs, s'écoule jusqu'à sa pâleur, il ruisselle.

— C’était ma fille.

Les vibrations du chagrin ne sont le propre de personne et chaque animal possède son chant de douleur. Avec un morceau de tissu, elle se sèche les yeux. Du mauve, du violet s’étalent et bariolent ses paupières.

— Excuse-moi. Coach m’a fait promettre de ne rien te dire. Je ne peux pas croire qu’elle soit morte. On ne se parlait pas assez. Il y a eu une tonne de reproches entre nous. Elle était convaincue que je l’avais abandonnée.

Il n’y a plus de pollen. Je me déplace vers le bord de l’épaule, je tourne et me retourne sur les mêmes mailles du vêtement.

— Il y a une abeille sur ton épaule.

La tête de l’homme pivote autour de son cou. Ses yeux se baissent et me fixent. Je recule pour pénétrer plus profondément sous le col. Il le soulève. Il me présente son doigt. Je grimpe sur le gras de la peau. Il y a une odeur d’animaux morts depuis longtemps. Un parfum âcre de viande putréfiée. Il ramène son bras au-devant de lui. Me voici en équilibre sur le rebord ébréché de son ongle, entre leurs regards, juste au-dessus de l’anneau tombé sur la table. La reine ouvre la bouche et articule les sons qui en sortent.

— Les abeilles portent l’âme des morts.

Elle tend sa main. Je passe de son doigt à lui à son doigt à elle. Je descends jusqu’à la marque rougeâtre laissée par l’anneau, je contourne la jointure et m’enfonce à l’intérieur de sa paume. Elle fait pivoter son poignet pour me porter à plat dans sa main ouverte.

— Elle a dû s’éloigner de sa ruche et la voilà perdue. Je pourrais en dire autant de moi. Je suis partie parce que je ne supportais plus la réserve. J’ai quitté après la crise d’Oka, parce que je n’en pouvais plus des règlements de comptes. Je ne peux pas croire qu’elle soit morte. Je ne peux pas le croire...

— Est-ce que Coach vous a dit comment je dois m'y prendre pour traverser la frontière ?

— Le « comment », ce n'est pas de ses affaires. Coach m'a juste demandé de te faire passer. La façon ne le concerne pas.

Dans sa main, il y a des rides, des crevasses et des ravins satinés. Je longe un doigt. Je rejoins la nacre de ses ongles. Il est difficile de s'y maintenir. Je regarde l'homme dont je vois le visage pour la première fois.

— Pour faire passer un clandestin du Canada aux States, il y a toutes sortes de façons. Les miennes sont efficaces à cent pour cent, mais elles ne sont pas de tout repos.

— Je m'en doute.

— Tu as toutes tes choses avec toi ?

— Oui.

— OK. Tu vas sortir du restaurant. Tu vas trouver une station de taxis au prochain coin de rue sur ta droite. Il n'y aura qu'une seule voiture en ligne. Une Ford Escort grise. Tu monteras à l'arrière puis tu te laisseras conduire. Coach m'a demandé de te donner de l'argent. Tu prendras l'enveloppe qui sera dans la pochette à l'arrière du siège du passager. Ça devrait suffire. Le gars t'expliquera ce qu'il faudra que tu saches.

— Henry m'a déjà donné de l'argent.

— Henry t'a donné du canadien. Là, tu trouveras de l'américain.

— OK.

Il veut se lever. Elle pose sa main sur la sienne. Il s'arrête.

— Une dernière chose... Je ne sais pas trop ce que tu cherches, je ne sais même pas si tu le sais toi-même, mais un conseil, qui n'est même pas un conseil, mais une conviction : il n'y a rien de plus grisant que de se sentir dangereux et puissant à la fois. Savoir que l'on peut tuer celui qui est en face de nous, savoir cela, savoir que ça ne dépend que de notre volonté si l'autre garde sa vie

enfermée en lui ou non, ce savoir-là, cette conscience, c'est la plus puissante drogue que l'humanité ait jamais inventée. Oublie pas ça : Rooney aime faire peur. Il aime qu'on soit effrayé par lui. Il aime avoir le pouvoir sur la vie des gens qu'il rencontre. Ça, cet instinct-là, bien plus que le rire, c'est le propre de l'humain. Cette abeille n'a pas cet instinct-là. Rooney, si. Il est tout entier cet instinct de mort. C'est son point faible. C'est ça qui va le perdre. Mais ce n'est peut-être même pas Rooney que tu cherches. Bon courage, mon garçon.

Il se lève. Il fait un signe de la tête. Il se retourne et s'en va.

COLUMBA LIVIA

Seul, obéissant à l'appel de la prudence, je m'envole au passage des piétons et je longe, franc ouest, la ligne droite des habitations pour me poser au coin de la corniche de la maison située à l'angle de la rue et du grand boulevard au-dessus duquel je ne m'aventure jamais.

Oui.

Il passe sur le trottoir, du côté opposé de la rue. Une seule voiture à l'arrêt. Il ouvre la portière et grimpe à l'intérieur du véhicule. La voiture glisse jusqu'à l'intersection du carrefour, où un feu rouge alterne sans cesse avec un feu vert, avant de gagner, plein sud, le grand boulevard, dans le courant fluide de la circulation.

Oui.

PROCYON LOTOR

La voiture s'est arrêtée au milieu du terrain vague. Des lièvres ont détalé vers leur terrier et des oiseaux noirs se sont envolés. Deux hommes sont descendus du véhicule. Le premier s'est appuyé contre la portière, une flamme a jailli entre ses doigts, il l'a portée à sa bouche pour y allumer le bout d'un petit rouleau blanc qu'il tenait serré entre les lèvres. Une fumée grisâtre a voilé son visage, avant d'être balayée par un vent venu du nord. Il s'est mis à tousser, il a ôté le petit rouleau blanc de ses lèvres et il a craché. Il s'est raclé le fond de la gorge puis il a craché encore, tandis que la fumée a continué à s'échapper par bouffées de sa bouche entrouverte et de ses narines.

Le second s'était mis à tourner autour de la voiture, la tête levée vers le ciel. Je suis demeurée tapie entre les éboulis du mur de pierre où je m'étais endormie. Je me méfie trop des humains pour oser les approcher. La lumière s'est rabattue sous l'effet des nuages en course dans le ciel, les rayons du soleil ont été délayés, noyés par des vapeurs violettes, annonciatrices d'orage, la teinte du jour s'est assombrie et l'ensemble du paysage, vidé de ses nuances, s'est éteint. Seules, dans leur monochromie ardoise, les moirures du fleuve en contrebas conservaient leur brillance et leurs reflets.

— Le voilà, a dit l'homme à la bouche enfumée, il arrive.

Et il a jeté à ses pieds le petit rouleau blanc à moitié consumé.

— Va falloir que tu t'attaches le cœur solide.

— Pourquoi ?

— Parce que ce qui arrive, c'est le truck qu'ils ont choisi pour te faire passer la frontière. C'est une bétailière. C'est le moyen le plus safe, mais c'est aussi le plus écœurant.

La terre a tremblé sous les vibrations d'un appareillage métallique motorisé qui a pénétré à l'intérieur du terrain vague. La frayeur m'a envahie. Je me suis redressée, prête à battre en retraite, mais je n'ai pas bougé, préférant manger ma peur et demeurer invisible plutôt que de me dévoiler et de prendre le risque d'être pourchassée. Le vrombissement monstrueux se rapprochait et l'engin a surgi : plus grand que le soleil, il aurait pu recevoir dans son ventre l'entièreté du fleuve et toute l'ardoise de ce jour sans chaleur. Il s'est arrêté, son grognement s'est éteint, sa portière s'est ouverte et un homme s'en est extrait avant de sauter sur le sol.

— Are you ready ?

— Yes.

— OK. Let's get going.

Il a soulevé un loquet dont l'extrémité est allée, par rotation, se bloquer dans une pièce fixée sur le chambranle. Puis, au prix d'un grand effort, il a écarté en les tirant les deux grands volets métalliques à l'arrière du convoi. La porte s'est ouverte, l'intérieur est apparu et le gouffre de la géhenne s'est révélé à moi.

EQUUS CABALLUS

– I –

Tout succombe à l'hallali des espoirs, tout succombe, tout noire. Tout noire comme on dit tout tombe ou tout meurt. Tout noire ici au sarcophage des chevaux. La porte s'est ouverte et une vague de lumière est venue inonder l'intérieur du convoi, tranchant et retranchant les ombres de mes congénères amassés au-devant, silhouettes calcinées par ce brutal contre-jour. Nous nous sommes mis à hennir et à nous agiter sans parvenir pour autant à nous débarrasser de nos liens. Dans la panique de voir la porte se refermer, nous nous sommes mis à piaffer et, ensemble, de concert, à cogner de toute la force de nos jambes postérieures contre les barrières qui nous entravent et nous empêchent de fuir. Sortir ! Sortir ! L'air ! L'espace ! Le ciel et la pluie ! Loin des cadavres des nôtres, morts en chemin, bringuebalés au sol de la carlingue et dans le ventre desquels nos sabots s'enfoncent à chaque déhanchement de ce véhicule qui nous transporte. Où sont les courses folles ? Où sont les courses folles contre la lumière ? Soleils ! Soleils !! Creuset des larmes d'or ! Dans les plaies, les plaines où la nuit brille encore aux chants des oiseaux oubliés à tous les cœurs dehors !! Soleils !! Défaites nos liens de sang ! Mais dehors il y a les humains que nous haïssons, et celui qui hurle toujours, le voici qui hurle encore ! Que clame-t-il ? Nous n'entendons plus rien, les mots des humains depuis trop longtemps nous échappent. Plus de bouche pour crier, ni de gorge pour avaler la salive des peines et des chagrins. Ces humains-là, nous les avons pourtant portés sur notre dos et nous avons tiré leurs charrues aux durs labeurs des labours, sans nous plaindre jamais, tournant et retournant la terre rouge et

noire de leurs champs. Quelle faute avons-nous commise pour être ainsi punis, ainsi étouffés, sans pitié, sans même un regard et avec une pareille bestialité ? L'homme hurle encore ! Il exige le calme, il exige l'obéissance. Il lève son bâton et frappe nos corps épuisés, Back up ! Back up !... mais il y a si peu d'espace pour bouger ! Il frappe ! Il frappe ! Les flammèches fusent au bout de son bâton contre les croupes, les encolures, les poitrails ! La douleur nous force à reculer, nous nous démenons, certains tentent de sauter par-dessus les ensellures des autres, des dos craquent, des membres sont broyés et ceux qui sont coincés en arrière se voient écrasés contre la paroi métallique par ceux qui sont en avant.

— Je ne monte pas là-dedans !

— What did he say ?

— He doesn't want to go inside !

— You have no choice !

Ils hurlent entre eux, ils se battent, puis ils pénètrent à l'intérieur. Deux hommes en poussent un troisième. Ils se fauflent au milieu de nos hennissements dans la lumière avalée. Le jour fond. L'orage éclate. Par la porte, je vois chuter les étoiles de la nuit, défaites de leurs ciels sous les coups de tonnerre. Elles tombent, elles pleuvent, elles grêlent contre le plafond de la carlingue. Hennissements, vociférations, peurs, craintes et colères, tout est recouvert sous le vacarme de ce désastre et nous, les bêtes, vouées au malheur, nous croyons entendre dans cette averse qui crible notre caisson le galop des grands chevaux guerriers, des chevaux sauvages, des chevaux jamais dressés, des chevaux de légende, Pégase, Licornes, Centaures, Podargyre et Xanthos, en course aveugle pour venir décimer ceux-là qui nous tuent et nous font subir pareil châtiment ! Les coups de bâton continuent à pleuvoir, nous nous écartons comme nous pouvons. Un homme est traîné par les deux autres vers le fond comme s'il était un cheval.

Il est poussé à l'intérieur d'un réduit formé par trois pans métalliques inscrits dans la paroi de la carlingue dont l'accès nous est interdit par son étroitesse.

— Faudra rester là jusqu'à ce qu'il vienne te sortir ! OK ?

— Je ne pourrai pas !

— T'as pas le choix ! Ça se fera pas avant une journée de route. OK ? Il va te laisser la lumière allumée à l'intérieur du container, mais au passage de la frontière il va l'éteindre. OK ?... OK ?

— Je ne pourrai pas !

— Il fera un arrêt pour mettre de l'essence, il devra respecter le nombre d'heures de conduite permises pour pas se faire remarquer, il devra attendre une heure sur une aire d'autoroute avant de repartir, OK ?

Il s'est mis à trembler, il s'est accroupi, le dos appuyé contre la paroi métallique.

— Il fera le plus vite qu'il peut ! OK ? Une fois arrivés à l'abattoir, les chevaux vont être débarqués, OK ? Tu attendras qu'il revienne te chercher.

— Je ne tiendrai pas...

— Il faudra. Je te l'avais dit, ce sera pas de tout repos, mais au moins t'es safe. Tu as de l'eau en bouteille derrière toi, tu as de quoi manger ici. T'approche surtout pas des chevaux.

Ils sont repartis. Ils l'ont abandonné là. Ils sont ressortis et ils ont refermé la porte. Au plafond, un néon protégé derrière un grillage s'est mis à crachoter une lumière blafarde. Il pleut. Je lève mon cou. Je tends mes naseaux, j'ouvre la bouche. L'eau filtre à travers les entrebâillements. Je peux enfin me désaltérer, je peux enfin étancher ma soif. Les autres font comme moi. Cela nous calme. L'eau ruisselle dans mes yeux, creuse des sillons le long de mon chanfrein, de mes ganaches, dans la crasse qui me recouvre et glisse jusqu'au sol où elle rejoint le cloaque des déjections. Des portières ont claqué, il y a eu des voix, puis

j'ai senti démarrer le vrombissement du moteur. Le convoi s'est ébranlé et nous nous sommes remis en route.

OceanofPDF.com

EQUUS CABALLUS

– II –

Un changement de rythme dans le ronronnement du moteur m'arrache à ma torpeur et me ramène à mon cauchemar. Je suis bel et bien là, un parmi cent, dans ce convoi funèbre. Je ne sais pas comment ni en quel endroit aura lieu notre mise à mort, mais, pour nous avoir poussés comme ils nous ont poussés, entassés ici comme ils nous ont entassés, séparés de nos petits comme ils l'ont fait, déconsidérés comme ils nous ont déconsidérés, jusqu'à ne plus voir en nous des êtres vivants mais des objets de chair et de sang, il m'apparaît que notre anéantissement va se passer à l'orée des ténèbres les plus effroyables, et si, pour leur part, les humains se garderont de faire un pas pour y pénétrer, ils n'hésiteront pas à nous y précipiter. Je le sais. La détresse de mes semblables, figés de stupeur, me le confirme. Sommes-nous arrivés ? Je sens le véhicule bifurquer à plusieurs reprises, ralentir avant de s'immobiliser. Le néon s'éteint. La lumière extérieure suinte à travers les fentes de la carlingue, sans parvenir, tant nous sommes nombreux à obstruer son passage, à percer l'obscurité. La nuit est si épaisse ! Dans le premier moment, avant que mes yeux ne s'habituent à la pénombre, l'homme enfermé avec nous et qui se tient si près de moi me fait l'effet d'une masse noire découpée sur le fond de cette atmosphère ténébreuse. Seuls ses yeux brillent.

La faim noue mon ventre, des acidités me remontent le long de la gorge, un liquide épais, ni urine ni excréments, s'écoule de mes intestins. Je tente à plusieurs reprises de reposer mes membres endoloris, mais il est impossible de bouger ou de tourner la tête dans un sens ou dans un autre. Les insectes, mouches, moucheron, moustiques, nous

harcèlent. Mes oreilles, mes narines, mes yeux, mes orifices, mon anus, mon vagin leur sont offerts sans que je puisse les chasser. La page émiettée de mon existence se tourne et va se refermer. Je le sens. Elle ne saurait tarder. Il me suffit d'attendre la fin. Chaque instant de vie est un instant de vie. Des voix me parviennent depuis l'extérieur.

— Follow the signs for the truck inspection dock, sir !

Le convoi s'ébranle. Une lumière orangée défile lentement et balaie l'intérieur de la carlingue. Elle caresse nos têtes. Je perçois par intermittence le visage de l'homme. Il me fixe. Des bêtes s'agitent. L'homme se met à siffler. Cela nous calme. Nous roulons sur des obstacles. Le convoi se balance dans un cognement effroyable de fer et d'acier, les parois de la carlingue tremblent et vrombissent à chaque déhanchement, jusqu'à ce que, à nouveau, tout s'immobilise.

— Wait here for the X-ray, please.

Il y a des chevaux inertes. Ils sont morts. L'instant s'est figé pour eux. Je tremble. L'homme ne siffle plus. Je le regarde. Il me regarde. Je baisse la tête et l'introduis entre les deux parois qui mènent à son réduit. Mes épaules m'empêchent d'aller plus en avant. Il verse de l'eau sur ma tête. Il pose sa main sur mon chanfrein. Il me caresse. Un frisson me parcourt l'échine. Il me parle :

— Nous sommes perdus, toi et moi, mais toi plus que moi. Laisse-moi prier pour toi puisque tu es sans cesse dans ton silence. Laisse-moi prier puisqu'il y a longtemps, lorsque nous avons été enterrés vivants, je n'avais rien su dire ni rien su faire pour consoler tes semblables. Eux sont morts et m'ont sauvé. J'ai survécu à l'hécatombe.

Il pose sa main contre mes narines. Il verse encore de l'eau. Je bois dans ses mains.

— Laisse-moi prier pour toi qui ne sais pas.

Il se tait. Il ne ferme pas les yeux. Il ouvre la bouche. Sa voix monte. Une plainte, une complainte, puis un chant, bas

et lent, venu de ses propres ténèbres :

— L'Éternel est mon pasteur : / Je ne manquerai de rien / Il me fait reposer sur de vertes prairies [...] Tu preserves mon âme de la mort, / Tu épargnes les larmes à mes yeux, / Tu empêches mes pieds de trébucher. / Et je me soutiens encore devant l'Éternel, / Dans le royaume des vivants. [...] Ô Éternel, exauce-moi quand je prie, / Réponds-moi de grâce ! / Mon cœur me dit [...] / Qu'on doit rechercher ta face : / Eh bien ! Seigneur, je la cherche avec ardeur.

Il répète cette phrase, « Seigneur, je la cherche avec ardeur. » Il la répète sans cesse. Il pose sa tête contre la mienne. Il pleure. Il pleure. Il pleure. Il n'a plus de mots. Que cette phrase noyée de larmes.

Des signaux sonores retentissent à l'extérieur. Des projecteurs balayent l'intérieur du convoi de faisceaux diffractés à travers les fentes de la carlingue. Dehors je perçois le halètement des chiens. Ils tournent autour du véhicule. Ils aboient. La porte s'ouvre. Il n'y a que la nuit blanchie par les lumières aveuglantes. L'homme recule jusqu'au fond de son réduit et se dissimule derrière une fausse paroi. La panique semble à nouveau gagner les chevaux. La fatigue s'empare de moi, la tristesse, je m'effondre. Dans la déjection des bêtes, je m'effondre. Je ne me relèverai pas, je ne me relèverai pas. Je perds conscience. Je m'évade. Enfin, enfin.

EQUUS CABALLUS

– III –

C'est une traversée des abysses. Nous avons encore roulé, bringuebalés sur des routes cariées par le froid, puis nous nous sommes de nouveau arrêtés. Nous attendons depuis. La lumière au plafond de la carlingue s'est rallumée. Où sommes-nous ? Une voix a dit Stop for two hours ! Je ne sens plus la douleur. Je ne sens plus mes jambes. J'ignore si c'est le jour ou si c'est la nuit. Tout est déformé. Hier, on nous appelait horse ou cheval ou caballo. Aujourd'hui, nous sommes la marchandise. Il fut un temps où nous portions le nom de nos galops : Chapala ! Chapala ! Chapalachapalachapalachapala !

Il y a un homme dans le fond de la carlingue. Je le devine à travers la masse sombre et luisante de fatigue des autres. Il bouge. Il avance, pas à pas, parmi la horde. Il a un couteau dans la main. Il s'en sert pour couper les sangles et libère mes congénères. Il tourne les loquets des grilles derrière lesquelles sont tenus prisonniers les grands chevaux noirs, lourds et puissants, que les humains craignent par-dessus tout. Que fait-il ? Il murmure des mots incompréhensibles : « Ce sera un instant Minotaure. Toute situation porte sa puissance. Je vous rends à la persuasion de vos existences et qu'importe ce qui arrivera. » Il s'approche de moi, ses mains tremblent, il tranche la lanière de chanvre qui use ma peau jusqu'au sang, il m'en libère, le froid se saisit de ma plaie ouverte. Il continue : « Une seule Mongolie à l'horizon. Il vous faudra avoir une seule idée en tête, une seule steppe ! Il vous faudra retrouver le galop, quitte à galoper avec la mort. Galopez, galopez ! Mieux vaut le galop que le gourdin ! » Je ne l'entends plus. Il parle aux autres. Il pleure. Les morts, je

crois qu'il se baisse pour les caresser. Il se tient à présent proche de la porte. C'est maintenant, dit-il d'une voix forte. Maintenant !! Nous nous agitions. Il fait pivoter la longue barre d'acier verticale autour de son axe et déverrouille les deux battants de la porte. Il lève la clenche du grand pêne, dernier obstacle, et, tirant de toutes ses forces, il le dégage de la gâche fixée sur le chambranle de la carlingue. Puis, du pied, il repousse les deux parois métalliques qui s'ouvrent vers l'extérieur et font paraître la lumière du jour. Le vent entre, le froid entre. Mon sang coule dans mes veines. Nous sommes libres ! Il se retourne et se met à hurler : Fuyez ! Fuyez ! Allez !!! Allez !!!! Le premier cheval hennit et saute. Fuyez ! Fuyez ! Allez !!! Allez !!!! La vie se saisit de mes muscles, je me cabre et sans plus attendre, fou de rage, je m'élance au-dehors.

PANDION HALIAETUS CAROLINENSIS

Les premiers chevaux se sont effondrés au pied de la bétailière, les autres ont dérapé sur le revêtement bétonné avant de s'écraser à leur tour contre le sol. Leurs hennissements, portés par les spirales de l'air, sont montés jusqu'à l'azur où, baigné par la lumière dorée du printemps, je tournais depuis le déclin du jour, dans un ciel dégagé, très haut au-dessus du vol des corbeaux, à l'affût de la moindre bête imprudente ou du premier grand poisson nageant trop en surface de la rivière.

Les chevaux ont continué à surgir hors du véhicule pour se jeter dans la lumière et atterrir avec leur ombre sur la surface grisâtre où avaient été stationnés camions et remorques. Chaque bête allait dans sa course désordonnée, mue par un violent désir de fuir cette bétailière qui avait jusque-là convoyé le troupeau. Ce n'était pas encore le soir, et le soleil, en son déclin, brûlait les couleurs du jour sous l'effet de ses rayons obliques, mêlant les lignes du paysage aux ombrages des corps toujours lents et minuscules vus depuis l'azur. Rien du carnage qui était en train de se préparer n'allait échapper à mon regard et le plan horizontal le long duquel je tenais mes ailes déployées m'offrait, à la faveur d'un courant massif de vents contraires, une immobilité presque totale au-dessus de l'aire de repos où les humains, dompteurs insatiables, viennent étancher la soif de leurs animaux métalliques, ces monstres qui les transportent le long des routes. Malgré l'altitude, je percevais la fureur des chevaux, je percevais leur colère. Ils circulaient à travers le dédale des remorques alignées jusqu'à ce que, les dépassant, ils rejoignent les espaces découverts où ils ont pu reprendre leur charge et leur galop. Mes yeux, aptes à percevoir le

moindre mouvement aux abords des terriers, se sont fixés sur la horde égaillée des bêtes. Elles se ruaient dans tous les sens, bondissant, hoquetant comme des animaux sauteurs, se jetant contre les véhicules, les clôtures, les portes, les vitrines des bâtiments et contre les humains aussi, ceux du moins qui cherchaient à se dresser sur leur chemin. Avec une violence folle, les chevaux lançaient contre eux leurs jambes arrière, les projetaient au sol, les assommaient, les désarticulaient et les piétinaient sans craindre de les éventrer sous les coups redoublés de leurs sabots. Les cris et les hurlements se mêlaient aux hennissements. C'était un assaut furieux à l'encontre des humains. Le scintillement écarlate du sang donnait au béton, par fines touches, un éclat renouvelé et laissait croire, vu de si haut, à une éclosion de fleurs éparses, nées comme par magie sous l'effet des ruades.

Tous les vivants cherchaient à fuir. Les voies de sortie étaient paralysées par la cacophonie des véhicules, des bêtes et des humains enchevêtrés. Une dizaine de chevaux, parmi les plus robustes et les plus puissants, s'étaient engagés le long du chemin de raccordement en direction de l'autoroute qui serpente à travers la grisaille des forêts, veine blanchâtre où, tels des insectes rutilants, glissaient les voitures d'un horizon vers un autre, et cherchaient à rejoindre les champs. Mais à peine les premières bêtes avaient-elles sauté par-dessus le muret pour atterrir au milieu de la voie de circulation qu'elles se faisaient heurter par les monstres métalliques lancés à toute vitesse. Violence inouïe du choc ! Ballet redoutable ! Les chevaux s'élevaient dans l'air avant de s'abattre contre le sol, les voitures, perdant tout contrôle, étaient déportées vers la voie opposée où elles heurtaient à leur tour et sans le vouloir les convois qui arrivaient en sens inverse. Fracas ! J'en ai entendu les pliures ! Celles des tôles et celles des os ! Les voitures, inconscientes de l'obstacle, continuaient à vrombir au bout de la courbe sans se douter de la brutalité

avec laquelle elles s'apprêtaient à frapper leur destin. Incapables de freiner ni de dévier de leur trajectoire, je les regardais se froisser contre l'amas de chair et de métal, dans un crissement désespéré, qui mourait à l'instant de la collision. Les vies s'éteignaient, le chaos ne cessait de grandir, les carcasses des chevaux gisaient pêle-mêle au milieu des corps des humains, ensembles démembrés, disloqués, morts ou agonisants, tandis que les bêtes encore indemnes, prises au dépourvu, égarées, s'étaient mises à galoper le long de la route, cherchant à fuir. Lui, je l'ai repéré à l'instant précis où il a enjambé le muret. Il a dévalé le fossé, il a grimpé le long de la berge, puis il a gagné les champs pour rejoindre le chemin de terre qui longe la rivière où il m'arrive souvent de happer les poissons. Il s'enfuyait. Il s'éloignait à toutes jambes. Je ne cessais de le regarder, oubliant tout le reste, tant la folie de sa course était identique à celle des chevaux. J'ai replié mes ailes contre mon corps et je suis tombé de l'azur pour le retrouver, ici, à l'endroit où il s'est arrêté, hors d'haleine, tremblant, incapable de faire un pas de plus. Je ne l'ai pas quitté depuis.

Je suis perché sur la cime de l'arbre au pied duquel il s'est écroulé. Je le devine à travers l'écheveau des branchages dénudés. Le soleil glisse derrière l'horizon. Le froid s'éveille. Les sirènes hurlent. Leurs plaintes résonnent et montent dans le bleu cristallin du soir.

Il se lève. Il s'appuie contre le tronc de l'arbre. Il l'entoure de ses bras. Il semble l'écouter. Je m'envole. Il lève la tête et me découvre. Je me pose sur le sol. J'ouvre mes ailes et marche en me déhanchant. Je m'arrête. Nous nous fixons. Je gratte mes serres contre le sol. Je frotte mon bec contre un rocher. Les feux d'une voiture approchent sur le chemin. Je m'envole. Il se cache derrière le tronc. La voiture passe. Le nuage de poussière s'élève jusqu'au sommet de l'arbre. Je monte en altitude. Il lève la tête. Il

tente de me repérer mais n'y parvient pas. Il reprend sa route. Il s'éloigne. L'obscurité gagne. Elle l'avale.

OceanofPDF.com

CANIS LUPUS FAMILIARIS

C'est un temps d'avant la pluie, a dit mon maître, et nous nous sommes mis en route malgré le vent adverse. Nous sommes passés par le cimetière pour y déposer une gerbe de fleurs puis, suivant le rituel auquel nous ne dérogeons jamais, nous avons poursuivi notre promenade le long du chemin creux qui conduit jusqu'aux abords du grand lac. C'est un chemin sombre, éclairé par quelques lampadaires que calfeutre la brume. Tout y est inquiétant lorsque règne ici un temps comme celui qui sévit ce soir. La vision se dilue et les lumières, auréolées, se mettent à tourner dans des ciels lourds. Le bruissement des branches dénudées emplit l'espace tout entier et les oiseaux de nuit, dont je devine parfois l'œil rond, se dépêchent pour regagner leur gîte. Une locomotive à la robe noire, étincelante sous les effets mouillés de la bruine et charroyant interminablement ses wagons-citernes, passe au loin. À peine puis-je percevoir le roulement de ses roues. Les rafales du vent couvrent le moindre son et amenuisent mes sens. Malgré cela, je décèle une présence. Quelqu'un va venir, quelqu'un approche, masqué par le voile laiteux de la brume. Je devine un bruit de pas, je flaire l'odeur fatiguée d'un homme. J'aboie, puis j'aboie encore. Mon maître m'enjoint de me taire, j'obéis. Une ombre, d'abord défaite de ses contours, naît au cœur de la vapeur et, à mesure qu'elle avance, nous la voyons affleurer à la surface du brouillard, s'épaissir, se dessiner, trouver sa chair et sa consistance. C'est bel et bien un homme. J'aboie. Mon maître s'arrête et le salue. L'homme, à son tour, s'arrête et salue mon maître. Je vois son visage. Mon maître lui demande d'où il vient. L'homme répond. Il marche depuis l'aire de l'autoroute située en amont. Il n'a plus sa voiture. Des chevaux sont

morts, là-bas, des hommes aussi. Un accident effroyable. Mon maître acquiesce. Il en a entendu parler, les sirènes ont chanté jusque tard le soir. Un hélicoptère de l'armée a été dépêché. De l'armée ? s'étonne l'étranger. Oui, de l'armée, confirme mon maître, il faut bien porter secours aux blessés, toutes les routes sont bloquées et les rues des villages sont congestionnées par les poids lourds déroutés. L'homme ne répond rien. Il s'accroupit. Il prend ma tête entre ses deux mains et me masse doucement les tempes. Dans ses yeux je vois des animaux morts, je vois des chevaux morts, je vois des taureaux morts, je vois des déserts, des guerres, des abandons et des joies volées puis envolées. Il se redresse et demande à mon maître vers où ce chemin le mènera s'il le pousse jusqu'au bout.

— Angola, a dit mon maître.

— Angola ?

— Yes. Like the African country. Angola, Indiana.

— There is some hotel there ?

— There's the Days Inn at the entrance to Angola. The rooms are very cheap and very simple. It's not the cleanest place in town, but it's the closest. Are you French ?

— No, but I lived in France for a while.

— I had a good friend when I was young. A really nice guy... Raphaël Clément... From Lyon... do you know him ?

— No, sir. I was never in Lyon.

— It was a very long time ago... He's probably dead, you know... He saved my life when my plane was shot down by the Nazis... He helped me get back to the *zone libre*... Anyway... Good luck, my friend.

— Thank you, sir.

Il lève sa main en guise de salut et reprend sa marche. La pluie ne va pas tarder. Je reste là à regarder l'homme se dissoudre de nouveau à l'intérieur du brouillard. Nous, les chiens, percevons les émanations colorées que les corps des vivants produisent lorsqu'ils sont en proie à une

violente émotion. Souvent, les humains s'auréolent du vert de la peur ou du jaune du chagrin et quelquefois encore de teintes plus rares : le safran du bonheur ou le turquoise des extases. Celui-là, fatigué, épuisé, englouti par l'opacité opaline du chemin, exhale, depuis le centre de son dos, le noir de jais, couleur de la dérive et des naufrages, apanage des natures incapables de se départir de leur mémoire et de leur passé.

OceanofPDF.com

PERIPLANETA AMERICANA

Lorsque la porte s'ouvre, la lumière brûle tout. Nous fuyons vers des flaques d'obscurité enfouies dans les anfractuosités des murs et les cavités du plancher. L'humain défait les couvertures du lit. Les mâles, agglutinés au centre de la couche, s'évadent. Les femelles courent jusqu'aux refuges et disparaissent à la jointure des plinthes. Les autres échouent par grappes derrière la porcelaine des cuvettes, à l'intérieur des drains d'évacuation des eaux ou dans les recoins défaits de leurs céramiques. L'humain agit et les actes engendrent dans sa bouche phonèmes et vibrations sonores :

Room 15 / Is it possible to have another room ? / It's full of insects / Cockroaches / No, it's OK.

Je cours rejoindre les refuges où sont tapies mes congénères. Mon oothèque accrochée au bout de mon abdomen me ralentit. Je suis prise au piège d'un contenant vitrifié. L'humain porte ma chambre de verre entre ses mains. Je grimpe pour tenter d'atteindre le rebord de cette paroi cylindrique d'où me proviennent les odeurs de l'extérieur, mais une surface cartonnée vient boucher toute possibilité de fuite, rendant opaque la vision que j'ai du plafond de ma prison. Le verre déforme tout. Les silhouettes sont arrondies. La chaleur augmente. Je me défais de mon oothèque. Je creuse. Cela ne se creuse pas. Je tourne le long du cylindre. Je mange mon oothèque. Je dévore mes propres œufs. L'humain regarde. Il agit et ses actes engendrent vibrations et autant de phonèmes. Ses lèvres bougent, sa bouche articule.

— Papa ? c'est Wahhch / Ça va ça va, t'en fais pas / Ça va je te dis / Pas encore / Il se protège dans les réserves indiennes / Je t'avoue que je ne cherche pas trop à

comprendre / Je prends du temps pour moi / Ne t'en fais pas / Je voulais te poser une question / Sabra et Chatila / Tu connaissais mes parents ? / Les miliciens, tu les connaissais ? / Je veux dire, tu les as vus tuer mon père et ma mère ? / Oui... Oui... / Mais toi, comment ça se fait que tu étais là ? / Tu m'avais dit que les chevaux étaient sur moi / L'enchevêtrement / C'est comme si je me souvenais de tout / Comme si, au moment où j'ai vu Léonie étendue dans son sang, j'ai eu un sentiment de déjà vu / Tu ne comprends jamais ce que je dis quand il s'agit pour moi de te poser des questions à ce sujet / Ce n'est pas grave, je ne t'appelle pas pour t'embêter / Je pensais passer à Vegas / J'en profiterai pour rendre visite à Najma / Nabila m'a dit que vous vous êtes disputés ? / Je ne dirais pas ça / Elle te respecte mais elle est aussi entêtée que toi / Toi non plus tu ne vas pas la voir / Tu pourrais / San Diego n'est pas loin / Tu pourrais aller passer quelques jours là-bas !... ! Elle en fait des efforts /... / Ce n'est pas la peine de t'énerver / Bon, tu as raison / OK / Allez / À bientôt.

Il me regarde. Il secoue ma prison. Il tient un objet entre ses doigts. La nuit coule. La chaleur m'étourdit. Je m'évanouis.

DANAUS PLEXIPPUS

Il marche dépourvu d'ailes, je virevolte dépourvue de jambes. Je me pose sur son dos. Où donc est le sanctuaire où s'achèvera la migration du grand retour ? J'introduis ma trompe dans les fibres du tissage qui le recouvre : parfums d'une terre étrangère, odeurs d'animaux et de végétaux inconnus. Il s'arrête. Je virevolte. Il se baisse. Je me pose sur son épaule. Il ramasse un de mes semblables à l'agonie dans le gravier de la route. Il le tient dans le creux de sa main. Les ailes aux nervures déchirées frémissent. Il s'assoit. La lumière du matin s'avance. Mon semblable meurt dans le creux de sa main. Ses grandes ailes orangées s'abandonnent immobiles et calmes. L'homme creuse un trou. Il y dépose mon semblable et le recouvre de terre. Mon semblable ne sera pas la proie des fourmis, nourriture pour l'hiver. L'homme se relève et reprend sa marche. Il me porte et tant qu'il m'emporte en direction du pôle, je reste sur son épaule, mais voilà qu'il dévie de sa route, voilà qu'il va vers le couchant. Je l'abandonne.

PASSER DOMESTICUS

Il demande à l'homme affairé derrière le comptoir où se trouve la gare ferroviaire.

— There's no train station in Angola, sir.

Il demande s'il existe une gare routière pour prendre un bus en direction d'Indianapolis.

— There's no bus station either.

D'un coup d'ailes je me pose sur une table abandonnée pour becqueter les miettes de pain et les fragments de viande. Nous sommes une nuée à nous abattre aux heures de festin. Il y a des pigeons, il y a des congénères, il y a des corneilles, il y a du soleil. Il faut picorer vite. Les humains vont et viennent, les voitures s'arrêtent et repartent.

— Where do you want to go, sir ?

Il évoque un petit village du côté de Saint-Louis, Missouri.

— Go back to Chicago. All the trains for the other states leave from there.

Il demande comment il peut regagner Chicago depuis Angola.

— There's the Greyhound station in Fort Wayne.

Il demande où se trouve Fort Wayne.

— Twenty-two miles south of Angola.

Il demande s'il existe un bus qui saurait le conduire jusqu'à Fort Wayne.

— No bus, no train. You need a car to leave Angola. All the car rental companies are on Hoosier Drive.

Il lève la tête. Il suit le vol des oiseaux qui tombent jusqu'ici pour prendre leur part de nourriture. Il se retourne vers l'homme derrière le comptoir et lui commande un burger.

— All dressed ?

Il acquiesce. Il prend le journal posé sur le bord du comptoir et le feuillette. Il s'arrête à une page. Il scrute attentivement les signes qui s'y trouvent inscrits, puis déchire la page et la plie. L'autre pose devant lui une assiette garnie. Il s'éloigne jusqu'au bout du comptoir. Il tient entre les doigts un morceau de pain et me le montre. Il l'agite en ma direction. Il voit que je le vois. Je vole jusqu'à lui et, ralentissant mon vol en redoublant le battement de mes ailes, j'attrape du bout du bec la miette qu'il me tend. Il ne mange rien. Il déplie la feuille déchirée du journal, décroche le téléphone et glisse une pièce de monnaie dans la fente. Je grimpe sur la viande, j'y agrippe mes pattes. Je becquette viande, je bois sang. Je me repais.

Hello / It's about the car in the newspaper / Yes / This afternoon ? / OK / I will be there / Thank you.

Il raccroche. Je m'envole. Je me pose sur son épaule. Je m'envole. Je tourne, je chante, il s'en va.

CANIS LUPUS FAMILIARIS

Ils sont restés debout près de la voiture pour boire le soda que Sandy leur avait apporté. Mon maître, tourné vers l'étendue des champs labourés, la bouteille posée sur sa panse ronde et enflée, en a profité pour parler de la région et de la paix dans laquelle nous vivons ici. Il a redit combien ce coin du monde était le plus beau de toute l'Amérique du Nord. Avec une lenteur pénible, il a raconté les mêmes histoires, commençant par celle de notre ville, Angola, laquelle, bien que bâtie par des nègres venus d'Afrique, a aujourd'hui une économie florissante et un niveau de vie jalosé par toutes les villes des États-Unis. Il a mentionné des statistiques, il a dit des mots obscurs, il a évoqué un taux de chômage dont il a justifié l'absence par la ténacité des gens d'ici, leur foi inébranlable en Dieu et leur volonté de rester fidèles aux valeurs de nos ancêtres venus ici dans les pires conditions pour fonder ce pays qui n'était rien avant eux, absolument rien, vide et vierge, primitif, maudit puisqu'il était la terre que Dieu avait léguée à Caïn après que celui-ci eut assassiné son frère. Il a insisté pour dire combien son cœur est lourd quand il songe aux humains des pays éloignés et barbares, l'Arabie en particulier, glissant aveuglément vers les flammes de la géhenne parce qu'ils n'ont pas la chance de naître et vivre dans un pays protégé par la main de Dieu : Mais tous les jours nous prions pour eux et pour le salut de leur âme... Chacun mérite ce qu'il reçoit, a-t-il cru bon d'ajouter, puisqu'en ce bas monde, et spécialement en Amérique du Nord, n'importe qui, venu de n'importe où, en faisant montre de bonne volonté, de talent et de caractère, peut entreprendre ce qu'il veut, devenir propriétaire de sa maison, de sa terre et élever ses enfants en paix et en

sécurité. Pour conclure, il a dit ce qu'il dit toujours à la fin de ses interminables tirades : As I always say, happiness is a muscle... To develop it you have to go to the gym... In the United States, the gym is your family, your community, your church, your country and your car.

Parfois j'ai envie de le mordre, mais les préjudices seraient incalculables. J'aimais son père. Il parlait peu. Je m'assoiais souvent à ses côtés. Il m'emmenait en promenade dans cette voiture. Lui, je m'en méfie. Demain, me trouvant trop vieux, inutile, il pourrait me tuer aussi aisément qu'il me flatte et me caresse.

L'homme attendait que mon maître se soit vidé de tous les mots qu'il avait dans la bouche. Mon maître semblait heureux. Avant de voir l'étranger poindre au bout de la route, il avait sorti la voiture du garage et, la matinée durant, avait entrepris de la laver à grande eau puis de la nettoyer à l'intérieur. Malgré la rotondité de son ventre, il s'est plié dans tous les sens pour ôter les déchets accumulés sous les sièges, aspirer la poussière, graisser les boiseries, astiquer les vitres et broser la banquette arrière dans laquelle mes poils avaient réussi à former au fil des promenades une épaisse et luisante toison qui faisait dire à Sandy que j'étais le seul chien tapissier de toute la région.

— So, you need a car ?

— I looked in the newspaper and I found your classified.

— It was my father's car. A 1990 Oldsmobile Ciera. 2.5 liters, 4 cylinders, 190 000 miles. Good running condition, great winter heater, great mileage, no oil leaks, starts every time in hot or cold weather, AM FM cassette radio, the body is good and the undercarriage is good.

— And the price is good too...

— We have to sell 'cause we need space in the garage...

— Can I pay cash ?

— Sure !

Ils étaient partis ensemble pour régler les formalités auprès des autorités puis ils étaient revenus. Et depuis, il ne cesse de parler. L'homme l'a écouté sans jamais le relancer et à présent il allait nous quitter. Il s'est engouffré dans la voiture et le moteur a démarré. La voiture s'est mise à rouler. Elle s'est éloignée jusqu'au bout de la route, emportant avec elle ce survenant que j'aurais tant voulu suivre plutôt que de rester dans cette maison, aux côtés d'un tel maître, qui n'a de maître que le nom et qui m'expédiera un jour à la mort.

OceanofPDF.com

CANIS LUPUS FAMILIARIS

Tommy a enfoncé le pistolet de distribution dans le réservoir de la voiture et l'a bloqué pour nettoyer le pare-brise souillé par les excréments des oiseaux et les insectes écrasés. Tommy a raclé sa gorge de toutes ses forces et a craché par terre. Tommy a astiqué. Tommy a replacé le squeegee dans le bac à savon puis il a ouvert le capot. Tommy a vérifié le niveau d'huile du moteur. Tommy a dit que tout était parfait. Tommy avait un grand sourire. Je suis resté couché contre la pompe. J'aime regarder Tommy s'activer. J'aime le ronflement de la cuve souterraine, le roulement du compteur, la course du fluide dans le boyau noir, j'aime l'odeur de l'essence aux heures de grande chaleur. Tommy est revenu pour se saisir du pistolet distributeur. Tommy a attendu la fin du plein. Tommy m'a donné de légers coups de pied moqueurs. J'ai mordillé sa chaussure. Je n'ai pas vu le visage de l'homme. J'ai entraperçu ses yeux dans le reflet du rétroviseur. Tommy espère toujours le meilleur pourboire possible. Tommy s'est mis à l'entretenir.

— Where do you come from, sir ?

— Montreal.

— Where's that ?

— Canada.

— Where are you going ?

— Lebanon, Illinois.

— It's not so far. Just after Effingham. You'll be there in three hours.

— What's your name ?

— Tommy.

J'ai entendu le clapet du pistolet de distribution se rabattre. Tommy l'a replacé sur son crochet.

— That'll be fifty-six dollars, sir.

— Thank you, Tommy. Keep the rest.

La voiture a démarré. Tommy est resté figé. Je ne fais pas encore la différence entre les billets, certains ayant plus de valeur que d'autres, mais à la stupeur de Tommy, j'ai compris que son pourboire avait dépassé ses espoirs les plus fous. Tommy est parti en riant. Je me suis endormi en attendant le prochain véhicule.

AEDES STEGOMYIA AEGYPTI

L'odeur d'ammoniaque dégagée par la sudation de sa peau me guide jusqu'à lui. Il est debout sous les conifères, à l'intérieur d'un habitacle vitré dépourvu de cloison. J'amorce ma descente, je passe à travers l'entrebâillement de son vêtement, je me pose sur son dos, les ondes sonores que produit sa gorge font vibrer son ossature.

Hello, Is this The Sunrise Bed and Breakfast in Lebanon ? / I would like to make a reservation /

Je repère la veinule à la surface de son épiderme.

One person / Tonight /

J'enfonce ma trompe dans sa chair.

One week /

J'injecte ma salive, je liquéfie son sang, je suce, je suce.

I have no credit card / But I'll be in Lebanon in one hour

/

Mon abdomen se dilate, il se gorge de son sang, je suce.

My name ? / Raphaël Clément / From Lyon / And you are... ?

Je suis pleine, je retire ma trompe.

I'll be there soon, Ashleen / Thank you very much.

Je m'envole.

TEGENAEIA DUELLICA

Les fils tendus de ma toile se sont mis à vibrer. La proie qui se démène, là, dans l'enchevêtrement soyeux de mon piège, est d'une taille importante. Je quitte ma loge et longe un des rayons attachés à l'alcôve du plafond. Les vibrations augmentent. Je m'approche. Je tends mes pédipalpes et tâte ma victime. Un papillon emmêlé, englué au centre de la plate-forme. Je le chevauche. Je le mords à la tête. Il bouge. Il se débat. Je déverse sur lui mes sucs. Je le sens fondre. Sans plus attendre, je le broie à l'aide de mes chélicères et, pendant que je le dévore tout entier jusqu'à la dernière écaille de ses ailes, je sens la présence d'un humain. Il est là. Je le sais debout en dessous de ma toile. Je perçois les vibrations, les mouvements de l'air, le chaud, le froid, les odeurs, et je devine l'ouverture de la paroi en bois qui permet de pénétrer à l'intérieur de l'habitation.

— You must be Raphaël Clément ?

— Yes.

— Welcome to the Sunrise. Come in please, I'm Ashleen Woolf Rooney, nice to meet you.

La paroi se referme. Je nettoie la soie des fibres émiettées du papillon. Je regagne ma loge. Je m'y blottis, les pattes posées sur les fils de ma toile. J'attends.

FELIS SYLVESTRIS CATUS

Ashleen l'a conduit directement à sa chambre, aménagée en toute hâte dans les combles de la maison. Malgré la fraîcheur de la nuit, il y régnait une chaleur étouffante. Les rideaux étaient tirés. Des bougies parfumées embaumaient la pièce de leur fragrance de fleurs et d'aromates sans parvenir pour autant à dissimuler l'odeur de moisi. Il a ôté son manteau et s'est assis sur le lit. Il n'avait pas de bagages. Ashleen s'en est étonnée. Elle est revenue avec des serviettes propres, puis elle l'a accompagné jusqu'à la salle de bains, installée, quelques marches plus bas, à l'intérieur d'un placard : *I've never rented this room before, but it's the only one available.* La chambre lui convenait parfaitement, a-t-il dit. Il a voulu verser une avance, Ashleen a refusé : *We'll settle that when you will leave.* Elle lui a demandé s'il avait faim et s'il désirait se joindre aux autres pour le dessert : *It's a group. All of them speak French. They are from Poitiers, France.* Elle est redescendue sans attendre sa réponse.

Il est resté appuyé contre le cadre de la porte de la salle de bains. Je me suis frottée contre ses mollets. Il ne m'a pas caressée. Il est entré à l'intérieur de la petite pièce au sol défait de son parquet, sous lequel apparaissait un sol plus ancien, carrelé de céramiques blanches et noires. Il a tourné le robinet du lavabo et s'est aspergé le visage. J'ai grimpé sur le réservoir de la toilette. Des gouttelettes d'eau froide me parvenaient par éclaboussures et roulaient sur mon pelage comme de minuscules billes de verre. Je me suis léchée. Il a regagné la chambre. Il s'est épongé avec l'une des serviettes. Il ne s'est pas contemplé dans la glace. Il a examiné les livres placés sur l'étagère devant lui tout en continuant à se sécher les mains. Il a porté une attention

particulière aux images sous leurs cadres de verre. Il a écarté les rideaux. Les silhouettes des arbres du jardin, grandes et épaisses ombres noires, se dressaient devant lui. Il a déposé la serviette sur le dossier de la chaise, puis il est ressorti. Il a refermé la porte et, sans se presser, d'un pas lourd, il est redescendu.

Je l'ai suivi.

Tant que nous étions seuls, je n'éprouvais aucune méfiance envers lui, il était plus calme et plus indifférent à ce qui l'entourait que la plupart des visiteurs. Il appartenait à cette catégorie d'humains avec lesquels il m'est possible de rester sans ressentir le moindre poids.

Je l'ai retrouvé dans le hall de la maison où tous les hôtes étaient rassemblés. Je me suis assise sur le couronnement où se rencontrent la rampe du palier et la main courante de l'escalier, et je l'ai observé. Il s'entretenait avec l'un des convives. Je le voyais remuer des lèvres mais, dans la confusion des voix, je ne percevais que la rumeur des bavardages et des rires additionnés, brouhaha continu, sans forme ni consistance. Ce n'était plus le même homme. Les traits de son visage s'étaient tendus. Je ne le reconnaissais pas. J'ai sauté sur le palier et j'ai descendu quelques marches. Puis, passant à travers deux barreaux, je me suis laissée tomber par terre avant de filer le long de la plinthe et d'entrer la première dans le fumoir vers lequel le groupe était en train de se diriger.

C'était là le rituel du soir ; à la fin du dîner, Ashleen invite ses hôtes à quitter la salle à manger afin de poursuivre leurs conversations autour d'un dernier verre, d'un cigare et de quelques gâteaux, confortablement installés dans des fauteuils de velours, à côté du feu, sous la lumière tamisée des lampes à abat-jour. J'ai retrouvé la tablette de la cheminée où, à présent, rougeoyaient des braises, et me suis blottie contre la hotte encore brûlante. Ils sont entrés après s'être livrés au ballet habituel sur le

seuil de la porte vitrée où chacun insiste pour laisser passer l'autre.

Il s'est présenté le dernier. Il est resté debout. Il n'y avait plus de place. Ashleen lui a apporté un tabouret de bois dont il s'est saisi et, le déposant, il s'est assis en face de moi. C'était un masque avant d'être un visage. Je n'aime pas particulièrement les humains, mais il m'est rarement arrivé d'en aimer un pour le haïr aussitôt.

— Cela fait plaisir de rencontrer un compatriote dans un coin aussi paumé, lui a dit un homme qui me tournait le dos, les touristes qui débarquent ici viennent pour la plupart de Chicago en suivant les traces de la 66 et ont tendance à s'arrêter à Saint-Louis avant de continuer leur route, soit vers le sud et La Nouvelle-Orléans, soit vers l'ouest, jusqu'à San Francisco. Vous, non ! Saint-Louis est à dix kilomètres d'ici, elle regorge de bars, de restaurants, d'hôtels formidables, de théâtres et de salles de concert, mais vous choisissez Lebanon, Illinois, où il n'y a rien ! Soit vous vous êtes perdu, mon garçon, soit vous avez braqué une banque et vous cherchez un bled égaré pour faire le mort, auquel cas on ne peut que vous féliciter pour votre perspicacité. Ici, vous serez tranquille, personne ne pensera à venir vous chercher. Nous, ça fait deux jours qu'on y est et on s'emmerde grave.

Ils ont éclaté de rire. Ashleen déposait des théières et des tasses, des bouteilles et des assiettes au centre de la table basse autour de laquelle ils s'étaient installés. Tout était dépareillé. Ashleen avait dû courir le jour durant pour acheter de la vaisselle neuve. Il est vrai que nous n'avions jamais reçu autant de monde à la fois. L'homme qui parlait a attendu que le calme revienne. Je ne voyais pas son visage. Je ne voyais que le dossier de son fauteuil d'où dépassaient son crâne et, de chaque côté, le verre et le cigare qu'il tenait dans les mains.

— Comment vous appelez-vous ?

— Raphaël Clément.

— Ashleen nous a dit que vous êtes de Lyon, c'est ça ?

— Oui.

— Nous venons tous de Poitiers. On est Poitevins, mais, pour des raisons familiales, on est passionnés par l'Amérique. Nous connaissons bien Lyon. Nous y avons terminé nos études. Nous sommes médecins, alors soyez sans crainte, ici vous êtes en sécurité. Vous avez deux arracheurs de dents, trois chirurgiens, un neurologue, vous avez deux gynécos, quoique vous, ça ne vous sera pas d'une grande utilité, il y a aussi un urologue, c'est le grand barbu là-bas. Et vous ? Qu'est-ce que vous êtes venu faire à Lebanon ?

— Jean-Louis, enfin, ça suffit ! s'est écriée la femme assise à ses côtés. Laisse-le tranquille ! Ce n'est pas de tes affaires, bon sang !

— Mais on discute !

— Mais monsieur n'a peut-être pas envie de discuter avec toi !

Les autres ont commencé à rire. Ils se sont mis à parler en même temps avec des voix si aiguës qu'il leur fallait hurler pour se faire entendre. Dans cette manière d'être des humains, lui me fixait sans détourner son regard, comme s'il cherchait à rester amarré au seul point paisible de la pièce.

— Je suis davantage voyageur que touriste. Le nom sur la carte m'a intrigué. Lebanon. Je suis venu pour voir.

— Plus au sud, vous avez Cairo. Ça vaut le détour.

Il s'est retourné vers son voisin qui venait de parler.

— Vas-y, David ! s'est écrié l'homme de dos, vas-y ! Laissons parler le spécialiste ! Monsieur, vous avez ici le plus grand connaisseur de l'histoire des États-Unis ! Vas-y, David !

— Papa, s'il te plaît, arrête, a répondu le jeune homme.

— Mais quoi « arrête » ? Raconte, enfin, c'est intéressant...

— Oui, mais ça n'intéresse peut-être pas ce monsieur.

— Si, si, allez-y, je vous en prie.

Ils se sont tus pour écouter.

— Bon. Cette région porte le nom de Land of Egypt. Les habitants, encore aujourd'hui, se font appeler Egyptians. Le Mississippi est leur Nil. À Cairo, vous pourriez admirer la rencontre des eaux, là où l'Ohio vient se jeter dans le Mississippi. C'est comme ça. Les gens d'ici, comme partout ailleurs sur la terre d'Amérique, se sont tournés vers la Bible pour baptiser leur terre de noms qui leur porteraient bonheur. À Cairo, on espérait la venue d'un Moïse qui sauverait le peuple de la famine, de la maladie, des inondations. Et plus bas encore, des hommes, habités par une véritable foi en leur avenir, se sont souvenus de la grande cité millénaire des pharaons et ont baptisé leur petite bourgade Memphis. Ici, Lebanon, en hommage au pays où le Christ a réalisé son premier miracle en multipliant le pain et le vin lors des noces de Cana. Pour des gens qui mouraient de faim, ça avait évidemment tout un sens.

— Et cela les a sauvés ?

— Je dirais plutôt que cela les a perdus. Les calamités se sont succédé. Famines, inondations, maladies et, pour finir, la guerre civile. Beaucoup d'hommes sont morts sur les chemins de leur enfance. Il y a une frontière ici, la Mason-Dixon Line. Pendant la guerre de Sécession, elle séparait les États du nord de ceux du sud. On est à la jonction. L'Illinois était unioniste et le Missouri, qui se trouve à dix kilomètres, était esclavagiste. L'armée de l'Union a tenu un barrage à Cairo. À Lebanon aussi, la guerre civile a fait des ravages.

— C'est pour ça que vous allez dormir dans le grenier. Oui. S'il n'y avait pas eu la guerre de Sécession, s'il n'y avait pas eu la guerre civile à Lebanon, vous auriez dormi dans une chambre normale. Parce que nous n'aurions pas été là et nous n'aurions pas pris toutes les chambres. Voilà ! Voilà un autre exemple des conséquences terribles

de la guerre civile américaine : un bon voyageur – attention, pas touriste ! Voyageur ! Touriste, ce n’est pas bien pour le petit monsieur ! Il n’est pas comme nous, le monsieur ! Attention ! C’est un voyageur, un aventurier, un homme libre ! Eh bien, c’est pour ça que tu vas dormir dans un grenier, mon pauvre vieux ! À cause de la guerre de Sécession !

— Jean-Louis, tu deviens lourd et pénible !

— Non mais attends, il faut lui expliquer ! Il arrive de Lyon, et il est là, à nous insulter...

— Il ne nous a pas insultés, qu’est-ce que tu racontes ?

— Il a dit qu’il était un voyageur !

— Bon. Excusez-le, monsieur, il a un peu bu...

Ashleen est entrée pour demander ce qui se passait. Il y a eu quelques explications. L’homme de dos a été entraîné par sa voisine vers l’extérieur de la pièce. Elle répétait Excusez-le ! Excusez-le ! Ashleen a proposé à tout le monde d’aller se coucher afin d’être en forme lors de la cérémonie du lendemain. Plusieurs ont trouvé sage l’invitation. Ils ont déposé leurs verres et se sont levés. Il n’a pas bougé. Ni son voisin. Ils ont attendu que le dernier soit sorti pour profiter du silence qui venait de s’installer. Ashleen est revenue. Elle leur a servi à chacun un verre d’un alcool ocre et s’est assise à son tour. Je ne l’avais jamais vue aussi éreintée. Je me suis levée, j’ai sauté à terre et j’ai grimpé sur ses genoux.

— Il y a donc une cérémonie demain ? a-t-il demandé.

— Oui, lui a répondu son voisin, en l’honneur des soldats du Régiment McKendree. C’est surprenant pour une si petite ville, mais il y a à Lebanon une très ancienne université. En mai 1861, neuf cents de ses élèves et de ses professeurs s’engageaient dans les rangs du 117^e régiment de l’Illinois pour défendre les couleurs de l’Union. Demain, cent cinquante ans plus tard, jour pour jour, le drapeau américain sera posé sur les tombes des soldats Jesse Brant,

William Ogden et Samuel Deneen, qui étaient professeurs ici au département de langues étrangères. Et mon père, le monsieur un peu pénible, déposera pour sa part le drapeau français sur la tombe de François-Jean D'Yssemert, qui a traversé l'océan pour prêter main-forte à ceux qui se sont engagés contre l'esclavagisme. C'était un fervent admirateur de Lafayette, qui avait lu Tocqueville et qui, comme lui, était déchiré entre ses racines nobles et son amour pour la marche de l'Histoire. Il est venu ici en étudiant libre mais c'est en homme libre qu'il s'est engagé pour la liberté. Sans le savoir, il inaugurerait une tradition qui va culminer avec les Brigades internationales de la guerre d'Espagne, à laquelle prendra part mon grand-père Bertrand Yssemère. « S'engager dans la guerre des autres parce que leurs idées étaient les nôtres ! » François-Jean D'Yssemert est mort durant la bataille de Gettysburg et a été enterré ici, avec ses amis pour qui il a voulu donner son sang. Bertrand Yssemère est mort lors des combats pour la défense de Barcelone. Il a probablement été jeté dans une fosse commune avec ses camarades anarchistes. Mon père, lui, s'est cassé la jambe pour éviter d'aller en Algérie et moi, David, dernier descendant de cette lignée de courageux, je n'ai fait que des études. Les histoires de ces hommes-là m'ont fait pleurer enfant quand mon père, l'homme un peu pénible qui vient de nous quitter, le gros un peu lourd, me les racontait lui-même en pleurant.

Ashleen, le visage cuivré par le reflet violacé des braises, les yeux fardés d'ombres, s'endormait au doux son de sa voix.

— Je ne savais pas que les Français s'étaient battus ici.

— Allemands, Espagnols, Français, tout le monde s'est battu. Mais les Français se sont battus entre eux. Une zizanie effroyable. Plus de la moitié s'étaient engagés aux côtés des confédérés, très attachés au souvenir de leur Louisiane. Le reste, comme mon ancêtre, défendaient le Nord et tous croyaient rendre hommage à Lafayette. Ce ne

fut pas très joli. Beaucoup d'Américains sont morts dans des rivières qui portaient leur propre nom, car elles avaient été baptisées par leurs ancêtres. Ils sont morts au milieu de leurs troupeaux et dans des vergers qu'ils auraient dû labourer leur vie durant. Les Français, eux, sont morts loin de chez eux, désemparés, perdus au milieu de la Grande Guerre civile américaine.

Je me suis retrouvée sur le sol, le poil hérissé, avant de comprendre ce que cela pouvait être. Ashleen s'est redressée brusquement et les deux hommes se sont tus. La sonnerie a retenti une seconde fois. Ashleen s'est précipitée vers la cuisine pour décrocher l'appareil avant qu'il ne sonne de nouveau. Les deux hommes n'ont pas repris leur conversation. Nous sommes restés suspendus à la voix d'Ashleen qui nous parvenait, anxieuse et agitée.

Where are you ? / I can't / No ! / What do you think, you bastard ? / That I'm going to open my door to you just because you're my brother ? / Do you think that I enjoy having the police show up every time you kill somebody ? / Fuck you ! / I can't and I don't want to help you, do you understand ? / I know that but I'm tired of being your sister / There is no place, there's no bed, there's no room / No sofa, no chair, nothing / I don't care ! / I'm really sorry / Fuck you ! / And please don't call me back !

Elle a raccroché. Le clac de l'appareil a sonné comme une gifle. L'homme s'est levé. Son voisin l'a regardé. L'homme a fait un pas. Ashleen est rentrée le visage empourpré, le front livide. Elle s'est avancée pour débarrasser la table des verres et des assiettes, mais elle tremblait tant qu'elle a dû tout reposer. I'm sorry, a-t-elle dit, et elle s'est assise dans un fauteuil, la tête entre les mains. L'homme lui a demandé s'ils pouvaient, lui ainsi que son voisin, faire quelque chose. Elle a dit non. Il y a eu un très long silence. Les deux hommes ont dit qu'ils allaient regagner leur chambre pour qu'elle puisse se reposer. Elle

les a remerciés. Ashleen m'a prise entre ses bras et s'est mise à me caresser en me serrant contre elle. Le voisin est monté. L'homme s'est assis.

— Ashleen. What happened ?

— Nothing. My brother makes me sick.

— Is he coming here ?

— I'm afraid that he will.

J'ai perçu le trouble de l'homme. Il n'était pas innocent.

— If you need some help, please, wake me up, OK ?

— Thank you. Good night.

Il s'est levé et il est sorti du fumoir. Je l'ai vu se retourner, puis il a grimpé les marches de l'escalier.

MUS MUSCULUS

Au bruit de ses pas, je détaille le long de la grande solive jusqu'à la base du chevron et me blottis à son angle. Il entre et referme la porte. Je couine. Le voilà, ombre dans l'ombre, une masse d'obscurité. Il gagne sa couche. Je perçois le froissement des tissus, le déploiement des couvertures, la chute des vêtements au sol. Il s'allonge. Je m'avance sur la solive. Je me tiens au-dessus de lui. La pâleur bleutée de sa peau vibre dans le noir. Il soupire. Sa respiration monte jusqu'à moi. Imperceptible, elle s'élargit et se calme. Elle se creuse. Elle fait son trou dans le silence. Il s'endort.

NARCEUS AMERICANUS

Dans les fibres du bois gisent les cloportes décomposés, les fragments se détachent entre mes mandibules, l'humidité gorge le sol, des larves de charançons pullulent dans une fissure, mes anneaux ondulent aux mouvements de mes pattes, allant double paire par double paire, il y a une vibration dans l'air, il y a une stridulation, il y a un vivant, il y a un danger, il y a trop d'inquiétude, je me roule en spirale.

OceanofPDF.com

MUS MUSCULUS

L'homme écoute sans bouger l'écho incertain des voix. Il est assis sur sa couche, la tête penchée vers l'avant, le corps dégagé du drap. La nuit est pleine. Un vent froid filtre à travers les fissures de la toiture. Je vais vers l'extrémité de la grande solive pour me tenir au plus près de mon nid. Le fracas des voix éclate à nouveau. L'homme se lève et va jusqu'à la porte. Je couine. L'homme entrouvre le battant. Le rai de lumière s'élargit, pénètre à l'intérieur des combles et dessine sur le sol une longue ligne pâle avant de mourir au pied du lit. Le bruit sourd des pas résonne dans l'escalier. Les voix se rapprochent. L'homme referme le battant et recule jusqu'au grand pilier de bois. Les pas s'arrêtent devant la porte. Je flaire un danger. On murmure, on chuchote. L'homme regagne sa couche sans faire un bruit. Il s'allonge. Trois coups se font entendre.

— Mr. Clément ?

L'homme ne bronche pas. Les coups se répètent.

— Mr. Clément... ?

La porte s'entrouvre avec précaution. Deux humains se profilent dans le contre-jour. La femelle avance à petits pas vers le lit.

— Mr. Clément...

Le mâle reste dans l'embrasure. Je le fixe sans rien distinguer. Je couine. Quelque chose bouge à ses pieds. Tout est obscur. Je couine encore quand, sortant de l'ombre, longeant le rai de lumière, le poil hérissé, je vois se glisser la silhouette de mon meurtrier, mon ennemi, mon pire prédateur, qui, depuis toujours, décime mes semblables. Il lève la tête, me sent, miaule. Il claque des dents. L'odeur âcre de sa salive monte jusqu'à moi. Je recule sur la largeur de la grande solive pour retrouver

l'ombre, mais, égarée, effrayée, perdant la mesure des choses, je fais un pas de trop et bascule dans le vide.

OceanofPDF.com

FELIS SYLVESTRIS CATUS

J'ai arraché ses membres antérieurs et je les ai avalés. Elle a couiné misérablement. J'ai léché son ventre, j'ai défait sa longue queue qui frétillait sur le plancher. Elle s'est mise à lancer de petits cris aigus et à se tortiller dans tous les sens, cherchant à se défaire de mes griffes pour fuir à travers l'étroite ouverture creusée à la base du mur, entre deux plinthes disjointes. Je l'ai regardée se débattre. J'ai desserré un instant mon emprise pour lui faire croire à sa délivrance avant de la projeter d'un coup de patte contre le grand pilier de bois au pied duquel elle est retombée, inerte. Je me suis approchée pour la sentir. Je l'ai tournée, retournée, je l'ai secouée. Elle ne bougeait plus. Je n'avais pas frappé bien fort, mais son cœur, de trop de frayeur, avait cessé de battre. J'ai relevé la tête. Les humains ne semblaient pas avoir remarqué mon exploit. Ashleen était penchée au-dessus du dormeur et tentait en vain de le réveiller.

— Mr. Clément...

Il avait les paupières closes et imitait le sommeil comme le ferait une bête traquée. Je le percevais à la tension de son visage, je l'entendais à sa respiration.

— Mr. Clément !

Il a bougé. Il a feint un sursaut et s'est redressé, les yeux écarquillés.

— Ashleen ! What... What time is it ?

— Middle of the night... I'm sorry !

— What's happening ?

— Would you mind if my brother slept here ?

— Your brother ?

— Yes...

— Has he arrived ?

— Yes, is that OK ? Just for a few hours. He'll leave tomorrow morning.

— Yes, sure.

— Thank you so much !

— Do you need help ?

— No ! No ! Don't move ! Please ! Stay in your bed. We're not going to turn the light on.

J'ai saisi la souris entre mes mâchoires et j'ai été la déposer en offrande aux pieds d'Ashleen. Elle ne m'a pas regardée. Elle s'est levée. J'ai miaulé. Elle m'a ignorée. Elle était lasse. Elle est retournée vers la porte où se tenait, impassible, l'étranger qui l'avait accompagnée et avec lequel elle venait d'avoir un vif échange. Elle s'est arrêtée pour le regarder. J'ai senti sa colère, j'ai senti sa fureur. Elle lui a dit qu'il pouvait s'installer sans déranger l'homme qui dort : I'm going to give you a sleeping bag and you'll sleep in the corner just over there. Il a acquiescé de la tête. Il avait un étrange sourire. Ashleen lui a encore dit qu'elle en avait assez, qu'il lui gâchait le peu de bonheur que cette existence consentait à lui accorder et que s'il avait un peu d'estime pour elle, un peu de considération pour tout ce qu'elle avait déjà enduré à cause de lui, il retournerait en prison et demanderait à se faire soigner. Elle lui a dit aussi que c'était la dernière fois qu'elle l'aiderait et qu'il ne devait plus compter sur elle, qu'elle ne voulait pas être sa complice et qu'elle n'hésiterait pas la prochaine fois à appeler la police. Elle s'est mise à sangloter. Il a voulu faire un geste, mais elle l'a frappé. Il a murmuré quelque chose. Elle lui a dit qu'elle n'était pas sa mère mais sa sœur, Your fucking sister !... et qu'elle ne voulait plus le voir chez elle, ni demain, ni jamais.

Elle a disparu.

Il est resté dans l'embrasement. Il n'avait pas quitté son manteau ni ôté son chapeau. Les mains dans les poches, il s'est mis à siffloter. Sa silhouette, à peine perceptible sur le

fond obscur de la cage d'escalier, le faisait paraître encore plus grand.

Ashleen est revenue, chargée d'une couverture sombre, sorte de longue poche molle munie d'une fermeture éclair qu'elle a déployée sur le sol, et d'un coussin enfoncé à l'intérieur d'une enveloppe de tissu. L'étranger s'est avancé. Il s'est débarrassé de son sac en toile. Il a pris la serviette qu'Ashleen lui a tendue et, dans le même mouvement, il a retenu son bras. Elle s'est dégagée dans un geste d'humeur, puis elle est ressortie en refermant la porte derrière elle.

Elle m'a oubliée. J'ai éventré la souris, j'ai séparé sa tête de son corps, j'ai détaché ses membres postérieurs, je l'ai dévorée sans en tirer nul réconfort. Rien ne me console quand pèse sur moi l'absence d'Ashleen. J'ai miaulé. J'ai entendu le tic-tac de l'homme là-bas, accroupi, en train de défaire les lacets de son sac. Le cadran rond de sa montre captait les reflets nocturnes qui irradiaient derrière les rideaux tirés de la fenêtre. Les humains portent parfois le temps à leur poignet.

La main vivante d'Ashleen me manquait. Cette main chaude, propre aux caresses. Elle me manquerait, serait-elle glacée. J'ai sauté sur le lit pour retrouver son odeur.

L'homme faisait toujours semblant de dormir. J'ai grimpé sur ses hanches et, posant mes pattes le long de son corps recroquevillé, je me suis approchée de sa tête pour me lover dans le creux de son cou. Il scrutait son semblable occupé à fouiller dans son sac. Il l'a vu en sortir un objet métallique qu'il a déposé sur une chaise avant de se faufiler entre les solives de la toiture, dont l'angle aigu le forçait à se maintenir voûté, jusqu'à ce qu'un espace dégagé proche de la fenêtre lui permette de se redresser de toute sa grande taille.

Il a ôté son chapeau. Son crâne, chauve, s'est mis à luire, laissant deviner le bleu délavé d'un tatouage dont les lignes se perdaient dans les ravins de sa nuque. Il s'est

débarrassé de son manteau, il a écarté les rideaux, les ombres des grands arbres se sont jetées contre les murs de la pièce. Il a regardé à l'extérieur. Il a chuchoté quelque chose puis il s'est retourné pour poursuivre son déshabillage.

Il est sorti de ses vêtements comme un animal sauvage sort de sa tanière dans tout l'éclat de sa puissance. Un félin sublime de bestialité. Jamais encore je n'avais contemplé une pareille musculature chez un humain. C'était, en soi, une vision, un paysage, d'autant plus surprenant que le tatouage, dont je n'avais fait que soupçonner l'ébauche, s'est révélé entièrement à moi à la faveur des reflets de la nuit. Oiseaux, fauves et animaux marins, aux couleurs chatoyantes, au regard agressif, perchés à la saillie des omoplates, tapis à la frontière des épaules, glissant le long de la colonne vertébrale ou émergeant depuis les côtes, couvraient toute la surface de son dos. La poitrine, domaine privilégié des chauves-souris dont l'essaim surgissait des ténèbres d'un nombril cerclé de noir, était opaque comme une plaque de nuit. Une ornementation effroyable d'insectes tapissait ses longues jambes massives et galbées comme les troncs noueux des arbres. Blattes, verres, scarabées, libellules, scolopendres et papillons innombrables grimpaient le long des chevilles, rampaient de chaque côté des genoux, jusqu'en haut des cuisses, et se perdaient dans la raie des fesses. La blancheur initiale de la peau avait disparu. Le sexe, seul, vierge de tout tatouage, proéminent, pendait entre les jambes, violacé et rougeâtre à son extrémité. À la jonction de toutes les bêtes, il se révélait être un objet de convoitise.

Il a noué la serviette autour de ses hanches. Il a extrait une cigarette d'une petite boîte cachée dans la poche de son pantalon. Il s'est appuyé contre la fenêtre et s'est mis à fumer avec lenteur. Il ne bougeait plus. Je ne savais plus ce que je regardais. Le sommeil commençait à me gagner. Était-ce un homme ou une pierre ou un arbre ? La nuit

s'éternise toujours avant les premières lueurs de l'aube. Tous les animaux nocturnes savent cela.

— Ton lit est grand, a-t-il dit.

L'homme a sursauté au son de la voix. J'ai bondi sur le plancher.

— Pardon !?

L'homme tatoué a souri. Il a hoché la tête sans rien dire. Il a fumé. Il a marmonné quelque chose, puis il a ouvert la fenêtre pour lancer sa cigarette à l'extérieur. Il est resté face à la nuit. Je me suis assise dans la boucle de ma queue, la tête levée, humant les odeurs mouillées du dehors. Il commençait à faire très froid. L'homme s'est reculé d'un pas et a refermé les vitres puis, à nouveau, il s'est adossé à la fenêtre :

— Je comprends. Personne n'a envie de partager son lit. Y a des femmes, on partagerait son cœur en deux pour pouvoir coucher avec. Un homme, ça aime pas trop donner un bout de son lit à un inconnu. Le sommeil, c'est comme la mort : ça se vit tout seul. Personne ne *dort* le sommeil d'un autre, personne ne *meurt* la mort d'un autre. C'est quoi ton nom déjà ?

— Raphaël Clément.

— Français ?

— Oui.

— Moi c'est Welton Wolf Rooney. Ashleen te l'a pas dit ?

— Non.

— Personne t'a dit mon nom ?

— Pourquoi on me le dirait ?

— Je le sais pas. Pourquoi ?

Il s'est mis à rire. Je me suis caressée à sa jambe, là où scarabées, libellules et cafards s'entrelacent pour amorcer leur escalade vers le sommet de la cuisse. Il m'a repoussée du pied. Ma tête a heurté une chaise. Je me suis relevée pour fuir vers le mur opposé et me suis cachée entre deux portants de bois.

— Ça t'étonne que je parle ta langue ?

— Votre accent m'étonne.

— Accent de bâtard. Melting pot de tout ce qui n'existe plus. En anglais, c'est pas mieux. La langue de ma mère est une langue d'alcoolique. Y a jamais eu de mots mohawks dans ma tête autrement que dans son ventre de pute. Je parle pas bien aucune langue. Des curés de Montréal m'ont appris le français pis des nègres de Chicago m'ont appris l'anglais. Tu connais ça, Montréal ?

— Non.

— Tu connais pas ? T'es certain de ça ? Tu devrais... Les filles sont belles.

Il a recommencé à rire, j'ai senti l'air se vitrifier et s'épaissir couche par couche.

— Ça te dérange si je prends un bout de ton lit au lieu de dormir par terre ?

Il n'a pas répondu. Il n'a pas voulu répondre. Il n'a pas voulu ou il n'a pas pu. À moitié allongé, il ne faisait plus semblant de rien. Quelque chose en lui dérivait comme si, sans crier gare, un fardeau trop lourd à porter venait à l'instant de s'abattre sur sa tête. L'homme tatoué, le frère d'Ashleen si différent d'Ashleen, a quitté la fenêtre. Il s'est saisi en passant de l'objet métallique et a défait la serviette autour de ses hanches, la laissant glisser sur le sol. Dans sa nudité, chaque pas, chaque mouvement, exhibait la souplesse de sa musculature aux ondulations si harmonieuses, si sensuelles qu'elles semblaient donner vie aux bêtes tatouées sur son corps. Il s'est avancé et s'est allongé sur le lit.

— Les filles à Montréal sont belles. On aurait envie de toutes les mettre. C'est ça qui est difficile quand t'as une femme à Montréal. J'ai eu une femme il y a longtemps. Elle comprenait pas que je la trompe. Une femme peut pas comprendre que tu couches avec tout ce qui bouge. Mais à Montréal, c'est plus tough. Les filles sont trop belles. Surtout celles qui ont du sang amérindien dans les veines

et qui le savent plus. J'aurais voulu toutes les fourrer, c'était plus fort que moi. Une fille peut pas comprendre ça, une fille peut pas comprendre ce que c'est que d'avoir un pénis. Un homme, ça se cherche un trou pour se mettre. Ça, c'est la vérité.

Il a arraché le drap et l'a jeté à terre, dévoilant la nudité de son congénère. Je me suis enfuie pour sauter sur les solives et, de solive en solive, je me suis cachée, blottie sur la plus longue d'entre elles, à l'endroit où la souris était perchée avant sa chute.

— Qu'est-ce que vous voulez !

— Je veux voir si ce que je te raconte te fait bander. T'aimes peut-être pas les femmes. Peut-être que tu préfères les hommes. On sait jamais.

— Je vais m'en aller.

Il l'a attrapé par le bras et l'a forcé à s'allonger. Leurs corps dénudés me sont apparus, depuis les hauteurs que j'occupais à la verticale du lit, si différents, si inégaux. Aux côtés de l'un, l'autre paraissait petit, maigre, blême, presque osseux.

— Tu connais la vérité des termites ?

— Lâchez-moi !

— Ça risque de t'intéresser.

Il l'a attiré vers lui, le forçant à se tourner sur le côté, et s'est lové contre son dos.

— Quand un mâle termite rencontre une femelle termite, le mâle cherche à se mettre dans le trou de la femelle. Sauf que le trou, le termite, il le cherche pas, tu comprends ? Il a pas le temps, ça l'intéresse pas de chercher. Le trou, le vagin, tout ça, ça l'intéresse pas. Il veut juste mettre sa femelle. Il veut juste entrer. C'est la seule chose qu'il comprend. Il sait plus quoi faire de son pénis tellement il est devenu tout entier son pénis. Il a mal de désir ! Ça le brûle d'envie ! Il est si obsédé par sa queue que le trou de sa femelle, il se fatigue pas à le chercher, il le pratique. Tu veux savoir comment il fait ?

— Non... S'il vous plaît !

— Avec ses crocs, il poignarde le thorax de sa femelle puis il la baise dans la plaie. Il jouit dans sa plaie, il la poignarde avec sa queue autant de fois qu'il le faut pour vider dans le corps de sa femelle tout ce qu'il a dans la queue. Est-ce que tu es une femelle ?

— Lâchez-moi !

— T'es pas une femelle ?

— Non !!

— C'est une chance parce que moi je suis un termite.

La lame du couteau a brillé dans la nuit. Ils étaient collés l'un contre l'autre, serrés l'un à l'autre, l'un noyé par la puissance de cet autre en tous points supérieur à lui et dont les bras et les jambes, enlacés à ses bras et ses jambes, le maintenaient dans une étreinte comparable à celle des insectes quand ils étreignent entre leurs multiples pattes la proie qu'ils s'apprêtent à dévorer.

— Tu veux savoir comment ta femme est morte ?

Je l'ai vu s'agiter, petite souris démembrée, cherchant la faille au fond des abîmes. Le son de la pluie est venu cogner contre la vitre dans une averse faisant vibrer au-dessus de ma tête le toit de la maison.

— Je lui ai crevé le ventre avec ce couteau-là puis j'ai crevé le ventre du fœtus puis j'ai baisé la plaie de ta femme. Elle est morte gorgée de sperme ! Tu veux que je t'encule ?

— ... Arrêtez !... S'il vous plaît...

— C'est ça... supplie-moi... Tu m'excites, ma petite cochonne... Tu veux y goûter toi aussi... ?

Ils se sont débattus jusqu'à ce que, de nouveau, ils se figent en un instant de douleur atroce. L'homme tatoué copulait dans le corps de son semblable.

— Qu'est-ce que tu es venu faire dans le ventre du loup ?... Te faire mettre ?... Te faire fourrer ?... Comment t'as fait pour me trouver ici ? C'est Jenny ? C'est Jenny qui t'a dit de venir ici ?... Qu'est-ce que tu es venu faire à

Lebanon, Illinois ?... Te venger ? Tu crois que je connaissais pas ton visage ?

Ils haletaient. L'un pénétrait l'autre, la main en bâillon sur la bouche, le couteau contre le cou, l'empêchant de hurler comme il aurait voulu hurler.

— C'est ça ! Cambre bien le cul si tu veux sauver ta vie ! Tu dormais si bien dans le lit de Jenny le jour où je lui ai fourré la plaie !

Le rythme de leur noce s'est accéléré. Ils se sont mis à gémir, mais les gémissements de celui qui subissait la frénésie de l'autre étaient entrecoupés de pleurs défaits de toute protestation. Il semblait avoir accepté son sort et se laissait faire, ne résistant pas lorsque d'un mouvement il s'est vu retourné sur le dos pour être frappé, écrasé par le poids de son agresseur qui, couché contre lui, continuait à le violenter, allant et venant entre ses cuisses en ahanant. C'était une vision qui présentait un tel amas de ténèbres et d'ombres que je ne parvenais plus à distinguer le corps de l'un du corps de l'autre. Seuls les fauves, les oiseaux et les poissons sauvages, à la surface du dos luisant de sueur, semblaient percevoir quelque chose au-delà de cette perturbation dans laquelle étaient noyés les vivants.

— Pleure pas ! Je vais jouir ! Tu vas voir ! Je vais jouir et tu vas trouver !

Il s'est tu. Il l'a pris contre lui, dans les bras de ses chauves-souris, et l'a serré dans une étreinte d'une sublime douceur. Il a donné quelques coups de reins, très lents, très profonds, puis il a murmuré à l'oreille de son semblable : Maintenant ! Ça va être les ténèbres dans ton ventre ! Tu sens les ténèbres ? Prends ! Passe par les ténèbres, tu trouveras la lumière ! J'ai senti l'odeur âcre de la semence se répandre. L'homme tatoué s'est retiré et s'est aussitôt levé. Il a essuyé son sexe, il a regardé par la fenêtre. Il ne pleuvait plus. Il a ouvert les vitres. L'aube est apparue blême et froide, au rebord des arbres.

L'autre était tombé, recroquevillé au bord du lit, il tremblait.

— Vous ne m'avez pas tué.

— Je vais te tuer, mais je veux pas te tuer dans la maison de ma sœur.

— Où ?

— Où tu veux. Aujourd'hui. Je te retrouverai, t'en fais pas.

SCIURUS CAROLINENSIS

Il allait sous la pluie quand ses semblables allaient sous leur parapluie.

OceanofPDF.com

ARDEA CINEREA

Les humains s'assemblent dans le grand champ où poussent les pierres blanches des morts. Ils entonnent des mélopées funèbres au son des cuivres et baissent les grands étendards. Ils chantent, vont et viennent, parapluies ouverts, battus rabattus par le souffle inverse des vents contraires. Les voix montent dans l'air.

*O beautiful for patriot dream
That sees beyond the years
Thine alabaster cities gleam
Undimmed by human tears !
America ! America !
God shed his grace on thee
And crown thy good with brotherhood
From sea to shining sea !*

Le silence gagne toujours. Les humains s'en effraient comme ils s'effraient du noir. La pluie en averse les chasse. J'attends qu'ils abandonnent la terre mouillée gorgée de tant de cadavres pour aller cueillir escargots et vers de terre, avant de regagner la héronnière cachée au fond des marécages. Ils s'en vont en amas sous leurs carapaces de parapluies agglutinées. Il n'en reste qu'un seul. Il tourne en rond autour des morts et je tourne en sens inverse dans les volutes d'un nuage. La pluie alourdit mon plumage. Je claque du bec et lance mon cri rauque, Kééhiik !! Il me voit. Il s'assied sur une pierre. Il ne s'en ira pas. Je replie ma tête en arrière et je bats lourdement des ailes. Je m'élève et pique vers le lointain.

FELIS SYLVESTRIS CATUS

Il est entré dans la cuisine. Ses habits étaient détrempés. Il a décroché le téléphone. De son index encore tout engourdi par le froid, il a enfoncé les boutons sur le cadran de l'appareil. J'ai sauté sur la table, j'ai sauté dans ses bras, je me suis blottie au creux de son cou. Ashleen était absente, les autres avaient disparu. Il s'est assis. L'eau dégouttait de ses manches. J'ai miaulé. Son visage était défait, la couleur de ses yeux flétrie. Il a attendu. Une voix a surgi à l'intérieur du combiné qu'il tenait collé contre son oreille :

« Yeah... »

— Coach ?

« Who's speaking ? »

— Wahnch Debch.

« One moment. »

Dehors, le vent roulait le long des façades, entre les maisons. Il faisait vibrer les vitres. L'odeur résineuse des arbres morts, abattus par les tempêtes, flottait à la fenêtre. Dans le saignement de leurs troncs déchiquetés pullulait une infinité d'insectes. Les branches ne sont pas flétries, la sève les fait encore fleurir. Sont-ils morts ? Sont-ils endormis ? Nul ne le sait. Lui non plus, pareil aux arbres en ruine, ne pouvait présumer ni de sa survie ni de sa disparition. « Oui. »

— Coach ?

« Oui. »

— Il est là.

« D'où est-ce que tu m'appelles ? »

— Lebanon. Du bed and breakfast de sa sœur.

« Il est arrivé quand ? »

— Hier dans la nuit.

« Tu l'as vu ? »

— Oui.

« Il t'a parlé ? »

— Oui.

« En français ou en anglais ? »

— En français.

« Il t'a reconnu ? »

— Oui.

« Tu es sûr ? »

— Il me l'a dit.

« Il te l'a dit ?! »

— Oui. Il m'a vu dormir chez Janice la nuit où il l'a tuée.
Il me l'a dit...

« Qu'est ce qu'il t'a dit d'autre ? »

— Il m'a raconté comment il a tué ma femme. Il a dit aussi qu'il allait me tuer. Que je pouvais bien fuir, il allait me retrouver aujourd'hui. Je lui ai demandé pourquoi il ne me tuait pas tout de suite...

« ... Il t'a dit qu'il voulait pas te tuer dans la maison de sa sœur... »

— Oui.

« OK. Il est toujours là ? »

— Je ne sais pas.

« OK. Va-t'en. »

Il n'a pas répondu tout de suite. Il a baissé la tête.

— Je suis fatigué...

La voix s'est faite insistante.

« Va-t'en ! Va-t'en maintenant ! »

— Je suis fatigué, Coach.

« Peut-être, mon garçon, mais mourir entre ses mains ne te reposera pas. Ni Janice ni ta femme ni Chuck ni le chien de Chuck ni bien du monde qui sont passés par là avant eux diraient le contraire. Alors ramasse ton courage, remercie le ciel d'être encore en vie, puis va-t'en. »

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

« Je vais oublier un instant ma tribu pour penser un peu à la mort de ma fille, et je vais m'occuper personnellement de lui. »

— Et ceux que vous vouliez démasquer ?

« Ils se sont démasqués tout seuls. Je n'ai plus besoin de lui. Fais-moi confiance. Mais toi, si tu tiens à ta vie, va-t'en. Je veux pas avoir ta mort sur la conscience. »

— Il me retrouvera...

« Pas si tu raccroches et que tu sors tout de suite. »

— Pour aller où... ?

« Au sud. Vers Cairo. À trois jours de marche. »

— J'ai une voiture...

« Laisse faire la voiture, parle à personne, fais pas de stop ! Vas-y à pied, passe par les petites routes. Tu iras voir un gars qui s'appelle Humbert. C'est un Français de France. Il habite Cairo. De l'autre côté de la track de chemin de fer, en face du Shell, il y a un bar qui s'appelle The Mason-Dixon Line. Il se tient là. Tu as une arme ? »

— Un vieux couteau sioux.

« Garde-le sur toi, laisse tes affaires dans le bed and breakfast. Ça te fera gagner une heure ou deux. Il te croira encore là. »

— OK.

« On a plus besoin de se parler. Bonne route. »

Il a raccroché. Il s'est levé. Il m'a tendu la main. Je me suis caressée à elle. Il est sorti de la cuisine. J'ai entendu la porte se refermer. J'ai miaulé.

MARMOTA MONAX

Courant, trébuchant, se relevant, dévalant en aveugle les fossés ronceux où dorment les serpents, je les vois s'enfoncer dans la forêt sans regarder en arrière, l'un à la poursuite de l'autre, l'un dans les traces de l'autre, sautant, bondissant, chutant, se relevant, courant, chutant encore et se relevant, ensanglantés, lacérés, les bras tendus, écartant tout ce qui peut se dresser sur leur chemin, branches, broussailles et toisons épineuses.

OceanofPDF.com

DIADOPHIS PUNCTATUS

L'autre, à ses trousses, le poursuit sans relâche, sans relâche.

OceanofPDF.com

LIBELLULA QUADRIMACULATA

Il s'enfonce dans les marécages, ralentissant sa fuite tandis que l'autre, habile sauteur, coureur, guerrier, prend appui sur les troncs des arbres pour se propulser vers l'avant et se rapprocher de sa proie qui crie qui crie.

OceanofPDF.com

URSUS AMERICANUS

Dans la chute du jour et le déclin de la lumière, à la sortie de la forêt, dans les ravins glaiseux en butée au fil argenté de l'eau glacée où je pêche le poisson, je vois une ombre qui poursuit une ombre, toutes deux si semblables dans le flic flac de leurs pieds à contre-courant de la rivière, chutant dans les pierres, se relevant, chutant encore, tombant et se relevant, s'attrapant, se battant, se tournant et retournant dans le lit violacé du soir, puis reprenant leur course, celle d'une ombre dans la fuite d'elle-même.

OceanofPDF.com

VULPES VULPES

Il l'a frappé à coups de pierre, il l'a assommé contre le rocher, il l'a projeté à l'endroit où la rivière s'élargit. La lame s'est éjectée hors de son fourreau : Je te l'avais dit que j'allais te retrouver ! D'un seul geste, sans lui laisser le temps de reprendre son souffle, il lui a fendu le visage, l'a lacéré de l'oreille à l'oreille, le long d'une ligne écarlate. Il l'a frappé encore. La plaie s'est ouverte, vomissant son flot de sang. Il est tombé. Il était perdu, éperdu, égaré. Il a cherché à regagner la rive. L'autre s'est mis à rire. Il le regardait se débattre dans l'eau glacée. La lumière s'éteignait. Les chauves-souris retournaient à leur gîte, les oiseaux s'étaient tus. Je restais seul à les observer, blotti entre les pattes de ma mère. Il se noyait. Il n'avait plus la force de lutter. Je vais t'ouvrir les tripes ! Il l'a saisi par les cheveux. Je vais te scalper, tu vas sentir l'air à l'intérieur de ta tête, tu vas voir, tu vas accoucher de ta propre mort, tu vas l'emporter avec toi ! Il l'a contraint à se relever et s'apprêtait à lui plonger son arme dans le ventre quand tout s'est arrêté. Il s'est figé. Il a émis un son rauque. Il a reculé, surpris, étonné devant son semblable revenu à la vie, animé d'une énergie nouvelle, continuer à lui planter et replanter et replanter encore, en y mettant toute la force dont il était capable, avec des cris de rage et de colère, une lame qu'il tenait serrée dans sa main. Il n'est pas resté debout très longtemps. Son cœur avait dû être touché. Il s'est écroulé sur un rocher après avoir, de sa joue blême, expulsé un flot de sang. Il a cherché à se remettre sur ses jambes, mais il s'est effondré, arc-bouté contre la rotondité de la pierre. L'autre s'acharnait à enfoncer son couteau, aveuglé par le sang qui giclait du cou de sa victime et par celui qui coulait toujours de sa propre plaie ouverte. Il a

frappé et frappé et frappé, s'obstinant à tuer sans relâche un homme déjà mort, jusqu'à s'épuiser, jusqu'à tomber à son tour sur les abords de la rivière.

Le calme est revenu.

Ma mère s'est mise à humer l'air. Je l'ai sentie se raidir. Elle devinait une présence. La nuit était tombée. Il restait une lueur. J'ai entendu un bruit, un léger clapotis dans le clapotis de l'eau, j'ai dressé mes oreilles, j'ai fixé le point le plus éloigné de la rivière, quelque chose approchait sans hésiter à travers les cailloux et les rochers dans un zigzag plein d'agilité, un animal à la démarche souple et ample. Il est sorti des ténèbres, silhouette massive dans le reflet des étoiles, il s'est arrêté auprès des humains étendus, il a senti notre présence, il a levé la tête dans notre direction. Une bête effroyable. Un chien. Un chien sauvage. Il a grogné. Jamais encore je n'avais entendu un son d'une telle gravité, d'une telle autorité sortir du gosier d'un animal. Ma mère a été saisie de terreur. Elle a reculé, elle a mordu mon dos, m'intimant par là l'ordre de la suivre sans tarder, j'ai obéi. Et j'ai fui dans ses traces.

STRIX VARIA

Dans la rivière en contrebas, un chien sauvage lèche le visage d'un homme. Il le traîne hors de l'eau par la seule force de sa mâchoire. Il gratte le sol et le recouvre de terre. Il se frotte la tête contre son corps. Il dessine un cercle autour de lui puis il recommence. Il gratte, frotte et tourne et recommence autant de fois qu'il est nécessaire jusqu'à ce que l'homme soit sec de toute humidité. Perché sur le faîte de l'arbre, je le contemple. Je hulule à plusieurs reprises. J'ouvre grand mon œil rond. Le chien sauvage s'assoit et monte la garde.

Un nuage d'insectes noctiluques approche. La lueur froide, fantomatique, annonciatrice de temps clément et de nuits chaudes, illumine sans l'éclairer le cœur de la forêt. Je hulule.

LAMPYRIS NOCTILUCA

Nous sommes une multitude aux abords du chemin herbeux, blottis au creux des cailloux ou dans les feuillages des buissons pour choyer notre lumière. Nous luisons loin de l'éclat du jour, loin des villes et loin des humains. Nous sommes les poussières anciennes d'innocences oubliées. Nous existons encore. Il y aura éternellement des ténèbres où il nous sera possible de tracer nos lignes évanescentes et cela durera tant que dureront les nuits obscures.

Leur disparition signera notre disparition.

Ce sera la fin des temps primitifs.

Il n'y aura plus personne pour transporter, dans l'intimité des lacs et des rivières, des éclats phosphorescents qui sauront répondre aux étoiles.

Mais tant que la lumière aveuglante n'aura pas décimé le monde des ombres, nous pourrons égrainer nos lueurs.

Nous n'abandonnerons pas. Nous luirons.

La persistance des lucioles teintera les vallées, tout comme le chien sauvage sauvera l'homme évanoui. Il sera son ombre et lui sa lumière. Il en fera son maître et l'homme en fera son chien. Rien ne saura les séparer. L'un, gardien de l'autre, l'un, dans les pas de l'autre, ils iront, liant leur destin, jusqu'aux abords des confins et n'auront plus peur de la peur de la mort.

III

CANIS LUPUS LUPUS

OceanofPDF.com

CEDAR CREEK, ILLINOIS

Il était étendu dans le murmure du ruisseau. J'ai tourné autour de lui, j'ai senti son odeur, léché son visage. J'ai attrapé entre mes mâchoires le tissu mouillé qui l'enveloppait et je l'ai traîné jusqu'à la rive. Je l'ai sorti de l'eau, je l'ai recouvert de terre pour le réchauffer, je l'ai veillé. J'ai protégé sa vie comme si sa vie était ma vie. Le hibou a récité sa plainte, l'aube s'est ouverte, le jour s'est levé.

Il a redressé la tête, il m'a regardé sans me voir, il a remué les lèvres, balayé de sa main l'air devant lui, les doigts dans la chevelure invisible de la lumière, il s'est mis à trembler, il a refermé les paupières et s'est englouti à nouveau dans son néant.

Le soleil a asséché ses vêtements, le soir a dissipé sa fièvre, il a dormi à la brise nocturne, bercé par le cillement sonore des insectes et le craquement des bambous.

À l'aube du second jour, il s'est levé. Je suis resté immobile entre les arbres. Je l'ai vu se laver le visage dans le ruisseau, je l'ai vu s'avancer jusqu'à un rocher baigné par le courant, puis il s'est tourné dans ma direction. Je n'ai pas bougé. Il ne s'est pas rendu compte de ma présence. Il est revenu à la terre ferme, il s'est agenouillé près de moi sans me voir, il a déchiré un lambeau de son vêtement et l'a noué autour de sa blessure, la plaie ouverte de son visage.

J'ai fait un pas et je suis sorti de l'ombre. Il m'a regardé, je l'ai regardé, j'ai senti sa peur à l'orée de son cou. Je me suis approché. Mon museau a frôlé ses lèvres, j'ai humé l'odeur des animaux morts et, dans l'arc opaque de ses yeux, j'ai aperçu mon reflet. Il a incliné la tête, j'ai appuyé mon front contre son front et j'ai lié ma vie à la sienne.

JERUSALEM ROAD, ILLINOIS

Je l'ai suivi de ruisseau en ruisseau et d'arbre en arbre sans jamais le perdre de vue. Quand il s'arrêtait pour se reposer, je restais entre les ronces, et quand il se relevait pour reprendre sa route, je me relevais à mon tour. J'allais dans ses pas, caché dans l'obscurité du sous-bois, attentif à ce qui pourrait mettre son existence en péril. Je ne l'ai pas abandonné.

Au soir, il est arrivé à la croisée d'un étroit sentier. Dans un fossé gisait la carcasse rouillée d'une voiture envahie par la végétation. Harassé, broyé par la fatigue, il a dévalé le talus et s'y est abrité. Je l'ai observé depuis le chemin. Il m'a vu, m'a reconnu. Nous sommes restés sans bouger jusqu'à la nuit. Il s'est alors endormi et j'ai veillé à ce que rien ne vienne troubler son sommeil.

Il s'est réveillé avant l'aube et s'est remis en route. Il a suivi le sentier sans se soucier de ma présence, sans même chercher à la deviner. Une lune sèche, recourbée comme une griffe, diffusait sa tache de lumière sous la peau transparente du ciel.

Il a dépassé la lisière de la forêt. Je me suis arrêté. Je n'avais encore jamais vu l'horizon des plaines ni les lignes droites des routes que nul obstacle ne vient interrompre. La courbure immense de la voûte m'était inconnue. Il s'est éloigné. Il a disparu. Je n'ai pas bougé. Le soleil est monté dans la bleuité du jour, j'ai vu mon ombre rétrécir, j'ai senti mon cœur battre et mon sang courir dans mes veines, j'ai alors mis un terme à ma forêt puis, sans me retourner, je me suis lancé à sa poursuite.

THEBES, ILLINOIS

J'ai perdu sa trace à l'entrée de la ville. Je me suis engagé le long d'une grande artère sous le regard étonné des humains et, à mesure que j'avancais, je sentais grandir leur crainte. Je me suis arrêté. Ameutés, ils ont commencé à s'agiter autour de moi. J'ai observé leurs pieds et j'ai aperçu la peau des animaux morts lacée à leurs chevilles. J'ai voulu continuer, mais des hommes sont apparus au bout de la rue. Ils tenaient en laisse un couple de mes congénères, des molosses au poitrail recouvert d'un duvet blanc, le museau contraint par une sangle. Deux bêtes asservies. Elles étaient encore loin, mais à ma vue, elles ont commencé à se cambrer, à tirer sur leur laisse et à baver de colère. Je ne connaissais pas les humains, je ne connaissais pas non plus les animaux qui vivent en leur compagnie, je ne connaissais pas les villes, je ne connaissais pas les arbres solitaires plantés un à un en bordure des rues. Je me tenais immobile à l'endroit où s'était évanouie l'empreinte de son odeur quand, à nouveau, j'ai flairé sa présence. Je me suis redressé et j'ai aperçu son visage, sa plaie sanglante, son regard défait perdu au milieu des autres. Les hommes ont ôté les muselières et ont défait les mousquetons du collier de leurs bêtes qui se sont élancées dans un nuage de poussière. Une clameur est montée de la gorge des humains tandis qu'elles accéléraient leur course. J'ai attendu qu'elles se rapprochent avant d'émettre un aboiement de menace. Elles ont freiné leur élan et, malgré les réprimandes de leurs maîtres, elles ont commencé à tourner en rond. J'ai montré mes crocs et j'ai fait un pas en avant. Elles ont baissé les yeux. J'ai grogné. Elles ont courbé l'échiné, me témoignant une soumission sans réserve avant de retourner, la queue basse, vers ceux qui

les contraignent. J'ai relevé la tête et je l'ai regardé. J'ai voulu le rejoindre, mais une voiture est arrivée d'où est sorti un homme.

— What's going on ?

Les autres m'ont montré du doigt.

— Fuck ! What is that monster ! Is it a wolf ?

— No, sheriff, I don't think so. It's some kind of big dog. Came out of the forest. It must be lost.

L'homme a fait un pas. J'ai grogné, j'ai avancé mon cou, j'ai baissé mon front. Il s'est figé. J'ai senti sa peur. Il a sorti un objet massif muni d'un long canon argenté qu'il a pointé dans ma direction, mon cœur s'est mis à battre, je m'apprêtais à bondir.

— No !! Stop !! Stop !

Ils se sont retournés.

— Please, put down your gun, he's not lost, he's mine.

L'homme a baissé son bras.

— What's your name ? Who are you ?

— I'm a tourist. I lost my dog this morning.

Ils l'ont dévisagé. Le tissu qui protégeait sa blessure était rouge de sang.

— I'm sorry. I've been looking for him all day.

— Dangerous animals are forbidden around here, mister. Please keep your dog away from our children and if you have no reason to stay in Thebes, you should leave town immediately.

— Yes sir, you're right.

Il a fait un pas, j'ai fait un pas. Il a continué et je l'ai suivi. Ils nous ont regardés jusqu'à ce que nous ayons atteint l'extrémité de la rue. Le soir était tombé. Il n'y avait plus de lumière en bordure des routes. Nous nous sommes éloignés de la ville pour retrouver le grand fleuve où nous avons trouvé un chemin que nous avons suivi sans nous arrêter.

CAIRO, ILLINOIS

Je suis d'une race sauvage, plus tard il me le dira : Tu es d'une race sauvage, un rejeton brut de la nature. Ce sera après qu'il m'aura donné mon nom, bien après qu'il m'aura appris ce qu'est un chien, ce qu'est un mot, ce qu'est le mot chien, qui me nomme et me désigne. Nous allons côte à côte à la surface de la terre. Sous la terre il y a d'autres terres et derrière les noms il y a d'autres noms. Cela aussi il me le dira.

Nous sommes entrés dans la ville en longeant la voie de chemin de fer. L'aube paraissait à peine, infiniment pâle, avalée par la masse charbonneuse du fleuve qui déroulait son fil à travers les plis et les replis du paysage. Tout dormait encore. Nous nous sommes arrêtés en face d'un bâtiment aux portes closes. Il a grimpé les deux marches qui menaient à un perron couvert pour regarder à travers la vitrine de la devanture. Il s'est retourné. La rue était déserte. Un peu plus loin, au-delà du chemin de fer, il y avait un espace laissé en réserve aux arbres, avec un banc orienté vers le levant. Il s'y est assis, il a délacé ses chaussures, il a libéré ses pieds de leur carcan, il a ôté le tissu noué autour de sa blessure puis il a déchiré un pan de son vêtement et s'en est fait un nouveau bandage. Il s'est allongé et s'est endormi.

Je l'ai veillé.

Il s'est relevé avec le passage du train. Un soleil chauve, sans rayon ni chaleur, montait derrière les nuages. Il est revenu sur ses pas. Les portes du bâtiment étaient ouvertes. Nous avons passé le seuil et nous nous sommes enfoncés dans la pénombre où nous avons trouvé un homme, au fond d'une vaste pièce ornée de fenêtres, affairé à l'arrière d'un comptoir. À ma vue, il s'est immobilisé.

Nous nous sommes arrêtés, nous ne voulions pas l'inquiéter davantage. Je me suis assis. L'homme au visage balafré s'est avancé vers lui. Sans faire de gestes brusques, il a posé une main à plat sur la surface vernie du comptoir et, de sa voix la plus calme, il a demandé s'il était bien, ici, au Mason-Dixon Line Bar.

— It was. The name was changed to Katrinas Bar in 2005 after the hurricane, but everybody still calls it The Mason-Dixon Line.

— I'm looking for a man, a Frenchman, his name is Humbert. He lives in this town and he often comes to this bar. Do you know him ?

— Mr. One Bear ? He'll be here in a few minutes.

— May I have a coffee, please ?

— Leave your dog outside, animals are forbidden inside the bar.

— I know, but it would be better for him to stay with me.

— OK, but keep him out of sight, please !

Il s'est installé dans le coin le plus sombre de la pièce. Il faut laisser le chien dehors. Les animaux sont interdits dedans. Ni dedans ni dehors n'existent au cœur de la forêt. Je me suis rapproché de la devanture. Dedans j'ai regardé dehors. L'intensité de la lumière variait au rhéostat des nuages. Dans les vitres de la maison d'en face, je voyais miroiter un monde étrange où, fugaces et transparents, défilaient humains, oiseaux, voitures et nuées, cortège si prodigieux à mes yeux, si admirable, que lorsque la porte s'est ouverte pour laisser entrer un homme dont je n'avais fait qu'entendre le claquement des pas sur les marches du perron, j'ai eu l'impression de voir surgir, corporifié et bien réel, l'un de ces reflets échappés de son cadre de verre. Il m'a regardé, marquant une légère surprise, et il est allé s'asseoir de l'autre côté de la pièce. Il a salué l'homme occupé à actionner différents leviers sur les machines chromées de son comptoir et s'est plongé dans

l'observation attentive d'un assemblage de papiers sur lesquels étaient tracées, signe après signe, la parole et la pensée des humains. Il lisait. J'ignorais encore ce que cela pouvait signifier. *Écriture* et *lecture*, tout comme *dedans* et *dehors*, m'étaient alors inconcevables et ne se révéleront que plus tard quand, entraîné le long des routes du grand froid, dans la solitude des nuits sans sommeil, après qu'il soit devenu le maître et après que je sois devenu le chien, il me lira les pages les plus sombres de son histoire.

— Here's your coffee.

Un plateau à la main, l'homme avait abandonné son comptoir pour déposer sur le rebord d'un petit meuble une tasse d'un liquide brûlant avant de s'éloigner vers la fenêtre où venait de s'attabler le nouveau venu. Il l'a servi, il s'est penché en avant et s'est mis à lui murmurer des mots furtifs en regardant dans notre direction puis, comme s'il n'avait rien fait ni rien dit, il s'est redressé et a regagné l'arrière de son comptoir. L'homme s'est mis à me fixer. Il a passé deux doigts à l'anse de sa tasse pour la porter à ses lèvres et avaler, sans me quitter des yeux, une gorgée de ce liquide brûlant dont les arômes me parvenaient, âcres et cramés. Il ne me défiait pas, il ne me menaçait pas, il me contemplait. Il a terminé son breuvage, il a redéposé sa tasse sur la table et s'est levé.

— I've never seen a dog like that ! Is he yours ?

— Not really.

— Where did you find him ?

— He found me.

Il l'a regardé.

— Where did you come from ?

— North.

Il a fait quelques pas et s'est assis sur une chaise non loin de la sienne.

— Andy tells me that you're looking for Humbert, right ?

— Yes.

— Why ?

— It's not your business.

— Of course, it is.

— Do you know Humbert ?

— Sure. I am Humbert.

Ils se sont tus.

— Humbert est Français. Vous parlez français ?

— Je parle français et je suis Humbert. Qui t'envoie ?

— Coach.

— Coach... ? Oui... non... c'est possible...

— Il vous a parlé de moi ?

— Je ne sais pas... qui es-tu ?

— Wahhch Debch.

— Peut-être...

— Coach ma dit que vous m'aideriez.

— Il a toujours son chien, Coach ?

— Non. Coach n'a pas de chien. Ou alors je ne le connais pas. Coach a un chimpanzé qui s'appelle Tomahawk. Il n'a pas de chien. Chuck avait un chien. Motherfucker. Ils sont morts tous les deux. Vous ne le saviez pas ?

L'homme m'a encore regardé. Il était devenu grave. Le bleu de ses yeux, traversé par une ondée imperceptible, s'était mis à vibrer. Il s'est levé.

— OK. Prends ton chien et suis-moi, mais laisse-moi marcher devant, il vaut mieux que personne ne nous voie ensemble.

— Et le serveur ?

— T'en fais pas. Let's go.

Nous sommes sortis. La rue était animée, meute humaine vaquant à la lumière du jour. Humbert allait devant et nous le suivions sans nous presser. Nous avons dépassé le banc où il s'était allongé le matin même, nous avons dépassé les dernières devantures, nous avons traversé un terrain vague et tout est redevenu désert. Des maisons en ruine succédaient aux maisons en ruine,

désolation d'un côté, désolation de l'autre, désolation jusqu'au bout, jusqu'à ce que nous sortions des abords de la ville pour suivre une route bordée de grands arbres solitaires. Quelquefois, les aboiements plaintifs de mes congénères me parvenaient. Les eaux du fleuve s'égarèrent à l'intérieur de vastes étendues marécageuses, tapissées de plantes d'un vert nocturne, aux feuilles étales qui flottaient au milieu des roseaux, et au-dessus desquelles voltigeaient libellules, mouches, moucheron et moustiques. Le ciel penchait son front sur toute l'étendue de la terre et l'ecchymose du soleil, monumentale tache blanche où tournoyaient de grands oiseaux, rendait au jour un peu de sa lumière. Nous avons marché la matinée durant. Après avoir passé un petit pont de bois, nous avons vu Humbert bifurquer. Nous l'avons rejoint sur un chemin de terre et avons continué ensemble vers une maison cerclée d'arbres. Humbert a dit C'est ici, il a ouvert la porte et nous sommes entrés.

L'homme au visage balafre s'est effondré sur un long siège, il a ôté le tissu enroulé autour de sa plaie enflée, bleue, luisante à l'endroit de l'entaille, et s'est allongé de tout son long.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Qui t'a fait ça ?

Il n'a pas répondu. Il s'était endormi. Je me suis couché sur le plancher pour le veiller. Il avait froid. Humbert l'a recouvert d'une pièce de toile dépliée, puis il s'est assis par terre et s'est tourné vers moi pour me regarder. D'où tu sors, toi ? Tu le suis et tu as décidé que tu ne le quittais plus, c'est ça ?! C'est ton maître, mais ce n'est pas encore ton maître ? C'est ça ? Mais toi, tu n'es pas un chien, tu es l'arme des chiens : leur guerrier.

Il s'est mis à gémir. Je me suis levé. J'ai approché ma tête de la sienne. Sa balafre allait de sa joue tuméfiée à sa joue tuméfiée et passait par la crête de sa lèvre supérieure, traçant une ligne de démarcation entre le haut et le bas de

son visage. Il a ouvert les yeux. Humbert lui a demandé s'il voulait quelque chose.

— Non.

— De l'eau ?

— Non.

Humbert s'est assis en face de lui.

— Tu es arrivé quand à Cairo ?

— Ce matin.

— Tu as cherché à contacter Coach depuis ton départ de Lebanon ?

— Non.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Coach m'a prévenu de ta visite, je t'attendais.

Il s'était redressé sur son siège. Je sentais son harcèlement et combien il lui était pénible de faire advenir les mots jusqu'à sa gorge.

— Où est Rooney ?

— Rooney est mort... Je crois qu'il est mort...

— Comment ça, « tu crois » qu'il est mort ?

— Je ne sais pas. Je suis parti de Lebanon comme Coach me l'avait dit, à pied, sans attendre, sans même ramasser mes affaires. J'ai marché sans m'arrêter, dormant à peine... Le deuxième jour, avant le soir, je l'ai vu. Il m'attendait au bord de la route, il avait pris ma voiture, elle était là, stationnée, il savait que je cherchais à te rejoindre, il a dit que Coach avait toujours été prévisible, il a dit qu'il allait me tuer et qu'ensuite il irait te tuer et qu'il tuerait tous les hommes de Coach. Je me suis enfui au milieu des arbres, il m'a rattrapé dans la rivière, il m'a ouvert le visage avec un rasoir. J'étais perdu. C'est une sensation que j'avais déjà éprouvée il y a très longtemps, mais cette fois-ci personne n'était là pour me sauver, j'allais mourir, je ne savais pas comment, je ne savais pas s'il allait m'égorger comme il avait égorgé Chuck, ni s'il allait m'ouvrir le ventre comme il avait ouvert le ventre de Motherfucker, ou me violer dans la plaie comme il avait violé Léonie et Janice, je savais juste

qu'il allait me tuer et que ma vie allait se terminer de manière effroyable. Je suis tombé dans l'eau, j'ai essayé de m'assommer, je voulais me noyer, je ne voulais pas souffrir. Je me suis souvenu que j'avais un couteau sur moi, un vieux couteau sioux. Ça s'est passé très lentement... il m'a attrapé par les cheveux, il m'a sorti de la rivière, il m'a dit qu'il allait me scalper... j'ai pris mon couteau et je l'ai planté dans sa gorge, dans sa poitrine et partout où la lame voulait bien entrer. J'ai frappé au hasard et j'ai continué à frapper, je me suis acharné, je crois que je hurlais, je ne sais plus, je ne voyais plus rien, le sang m'aveuglait, j'ai perdu connaissance. Quand j'ai ouvert les yeux, à la place il y avait ce chien... ce chien énorme... comme si...

— Comme si quoi ?...

— Je ne sais pas. Comme si Rooney était devenu ce chien, sa vraie nature... chien sauvage. J'ai pensé à ce que m'avait dit un vieil homme à propos de celui qui tue son propre totem. Tout se confond. Mais ce chien semble né de la puissance de Rooney. Animal il me protège quand humain il a voulu me détruire. Je crois que c'est lui qui a arrêté le saignement de mon visage, qui m'a sorti de la rivière. Sans lui, je crois bien que je serais mort. Depuis, il me suit et ne me quitte plus.

Un éclair a volé à la fenêtre, frappant de sa pâleur son visage balafre. Le jour craquait sans que rien ne s'effondre. J'ai entendu rouler le tonnerre. En ma forêt, lorsqu'il fait de ces ciels-là, je vais parmi les grands arbres aux épais feuillages et j'attends, dans la poudre fine de la pluie, que passent les pires orages. Il n'est pas aisé de comprendre, pour qui ne fréquente pas les humains, pourquoi, quand il pleut dehors, il ne pleut pas dedans. Je n'avais jamais eu de toit au-dessus de ma tête. Humbert s'est levé, il a ouvert la fenêtre, il a allumé un fin cylindre blanc et l'a porté à ses lèvres pour en aspirer une fumée à l'exécrable puanteur.

— Tu ne connais pas le nom de la rivière ?

— Non. Je sais juste qu'en marchant vers l'ouest, je suis sorti de la forêt et je suis arrivé dans une petite ville qui s'appelle Thebes.

— Oui. C'est un peu plus au nord, sur le Mississippi. Ce serait plutôt un ruisseau, non ? Ta voiture doit être restée là.

— Sûrement.

— Quelle marque ?

— Oldsmobile 90, de couleur bleue.

— Bon. Je vais retourner en ville. Je vais essayer de savoir ce qui se passe et je vais avertir Coach. Toi, tu ne bouges pas d'ici. Tu m'attends. Tu trouveras dans l'armoire de la salle de bains de quoi désinfecter ta plaie. Il y a à manger. Fouille.

Humbert a décroché une combinaison de cuir pendue au mur de la pièce et s'en est revêtu. Il en a raccordé les pans, il a ajusté des sangles, il a noué des lacets, il a serré deux ceintures et il est sorti. À travers la porte grillagée, je l'ai vu se couvrir la tête d'une coque rouge dont il a rabattu la visière sur son visage, puis il a enfourché une monture métallique qu'il a redressée grâce à un puissant déhanchement. Elle s'est mise à gronder et s'est ébranlée en direction de la route avant de s'effacer derrière la pluie, emportant son cavalier imbriqué à elle et avec lequel elle ne formait plus qu'un seul corps.

Je me suis endormi sous les arbres. J'ai laissé passer le jour et le jour a coulé avec l'orage. J'ai été réveillé par les vibrations du sol sous mon ventre. Je me suis redressé, je me suis avancé à travers le petit bois et j'ai aperçu Humbert et sa monture ressurgir au bout du chemin. Je suis rentré. L'homme n'avait pas quitté son siège. Enroulé dans sa couverture, il était penché en avant et traçait, à l'aide d'un objet qu'il tenait entre les doigts, des signes fins, insectes figés sur la surface blanche du papier. Il a levé la tête et m'a regardé. J'écris, a-t-il dit, et c'était le premier mot qu'il prononçait en ma direction. Sa blessure

avait été nettoyée et n'était plus qu'une ligne rougeâtre gravée en travers de son visage. Humbert est entré à son tour, il a ôté les cuirs qui le recouvraient, il a allumé une de ces tiges blanches à l'odeur si détestable et s'est assis.

— Bon. Rooney est mort. Des gamins qui campaient proche du ruisseau ont découvert sa dépouille. Les parents ont appelé la police, la police a retrouvé ta voiture. Ça n'a pas été compliqué de retracer ton parcours. Ils savent que tu arrives d'Angola, que tu es passé par Lebanon et que tu es descendu au bed and breakfast de la sœur de Rooney sous un faux nom. Ils savent que tu es parti sans payer, ils ont retrouvé tes affaires, ils savent que tu es le mari de la femme que Rooney a tuée, ils en déduisent que c'est toi qui l'as assassiné.

— Ils n'ont pas tort.

— À la différence près qu'ils pensent que c'est calculé et prémédité. Un règlement de comptes. Ils sont à la recherche d'un témoin qui aurait pu assister à la scène.

— Ils ne trouveront personne, c'était désert.

— En tout cas, leur scénario tient en une phrase : tu as vengé la mort de ta femme.

— Je me suis juste défendu.

— Ils vont avoir de la difficulté à te croire, sauf si tu leur racontes ce qui t'a fait venir jusqu'ici.

— Je ne ferais pas ça.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas nuire à Coach.

— Coach te fait dire de penser d'abord à toi.

Il est resté silencieux, fixant devant lui l'obscurité du soir sur la vitre miroitante.

— J'ai commencé à penser à moi le jour où j'ai trouvé la femme que j'aimais éventrée au milieu du salon dévasté. Il a fallu cette effroyable vision pour me mettre à penser à moi. Instantanément. J'ai vu le ventre dévasté de Léonie et je me suis revu dans le ventre dévasté de la terre, et depuis ça ne cesse de s'ouvrir. Je m'ouvre, quelque chose

s'écarter, et plus ça avance, plus ça me dissèque, plus je me disloque. Tu diras ça à Coach de ma part.

— Rooney est mort et c'est toi qui l'as tué. Ça s'arrête là. C'est fini. Maintenant il faut que tu te protèges. La justice américaine ne plaisante pas. Rooney a beau être le pire des hommes, il est Américain et tu ne l'es pas.

— Ce n'est pas fini.

— Qu'est-ce qui n'est pas fini ?

— « Passe par les ténèbres et tu trouveras la lumière. »

Rooney m'a dit ça et il a éjaculé en moi en riant. Si les ténèbres sont Rooney, ça signifie qu'il reste une lumière à trouver. Je suis né d'un massacre il y a longtemps, ma famille a été saignée contre le mur de notre jardin, et aujourd'hui, des années plus tard, à des milliers de kilomètres de là, la mécanique du sang semble s'être remise en marche. De Léonie à Janice, de Janice à Chuck et son malheureux chien et de Chuck à Rooney, je revis, un à un, les meurtres qui m'ont vu naître. C'est comme un macabre jeu de piste qui se joue sur la terre d'Amérique où d'autres que moi, Indiens, colons, nordistes ou sudistes, ont traversé les mêmes carnages et je commence seulement à le pressentir. Ce n'est pas fini parce que ça continue à hurler et ça semble m'appeler de plus en plus, ça semble me nommer par mon propre nom.

Comme les bêtes qui meurent font entendre leur colère, il faisait entendre une parcelle infime des hurlements enfouis en lui. Hurlements jamais proférés, toujours tus, toujours ravalés. Il a continué à parler sans savoir ce qu'il disait, évoquant la course effrénée d'un orignal ou les cris inaudibles des chauves-souris. Humbert l'écoutait, sans bouger, entrant à son tour dans cette douleur qui se déployait devant lui et dont il mesurait à présent la puissance. Il lui a demandé s'il avait envie de marcher. Il a dit Non, mais Humbert a insisté. Ça te fera du bien, tu as à prendre des décisions importantes que je ne voudrais pas

prendre à ta place et si tu ne veux pas nuire à Coach, je dois te montrer quelque chose.

Ils se sont levés, ils ont enfilé chacun un vêtement pour se protéger de la pluie et ils sont sortis. Je les ai suivis. Le ciel de la nuit était gonflé de nuages, les odeurs de la terre mouillée, celles de la végétation environnante et les senteurs grasses des marécages, portées jusqu'ici par le vent, tournaient au-dessus de nos têtes, ballottées par les volutes de l'humidité, brouillard à la lisière du fleuve. Leurs pas s'enfonçaient dans le sol détrempé. Ils ont marché jusqu'à un rocher qui dominait le paysage et s'y sont assis. Parfois, on pouvait suivre les lumières d'une voiture qui glissait le long du sillon invisible de la route. Humbert a rallumé un de ces cylindres en papier répandant la puanteur de sa fumée.

— Je viens souvent ici. Tu peux contempler la rencontre des deux grands fleuves. À Cairo, l'Ohio vient mourir dans les eaux du Mississippi, qui continue sa course vers le sud, jusqu'à la Louisiane et au golfe du Mexique. Rooney est mort ici, toi aussi tu continueras ta course jusqu'à ce que tu trouves ta Louisiane, le golfe de ton Mexique. On ne sait pas trop ce que c'est, le golfe du Mexique : ni mer, ni lac, ni océan, un peu des trois sans doute, un trou né du fracas d'une météorite qui serait tombée là. C'est ce qu'on raconte. Là-bas, à l'endroit où les lumières s'arrêtent net, il y avait un pont. En 2005, Katrina a inondé les voies ferrées, le pont est parti dans les eaux du Mississippi, maintenant les trains sont obligés de faire un long détour. C'est une terre maudite mais sacrée et malgré son apparence liquide, tout est tellurique ici. J'aime cette terre, j'aime sa candeur, elle me délivre de la peur et de la honte. J'ai grandi à l'ombre des abattoirs de la Villette, en région parisienne, à l'ombre de la guerre d'Algérie et de la mort de mes deux frères pendant la boucherie d'Oran, j'ai grandi à l'ombre des hiérarchies sociales et à l'ombre de l'humiliation d'avoir comme père un homme brutal, raciste et vulgaire,

un connard qui était une force de la nature, collabo, fils de collabo et petit-fils de planqué. Je dégueule l'Arabe, je saigne le Juif, j'encule les femmes et j'essuie ce qui traîne avec la peau du nègre. C'était sa prière, sa phrase fétiche, son mantra, son credo. Je ne sais pas si tu peux te figurer ce que pouvaient être en 1967 les dimanches pluvieux à la Villette, dans l'odeur des bêtes que l'on conduit à la mort, où il n'y a que l'ennui et la grisaille des rêves. Pas d'amour possible, qu'une vie rude et l'alcool et la bêtise des chemins asservis tracés d'avance. Alors oui, le simple mot d'Amérique, proféré à voix basse dans mon lit, balayait le désespoir. À seize ans j'en ai eu marre. J'ai frappé mon père. Comme ça. Sans raison. Sans doute pour qu'il ferme sa gueule. Un coup de poing. Il n'a rien compris. Il s'est relevé, j'ai frappé encore. Je ne pouvais plus reculer. J'ai frappé encore, je l'ai mis par terre devant ses copains, j'ai défait mon froc, je lui ai pissé dessus, je lui ai dit merde et je suis parti. Je ne l'ai jamais revu. Je ne sais même pas s'il est toujours vivant. Je suis arrivé à New York, j'ai fait tous les métiers. Quand on me demandait mon nom, je répondais Humbert. Un *bear*. Un ours. On s'est mis à m'appeler Mr. One Bear. Ça m'allait bien. Je suis devenu Rolland *One Bear* Humbert. C'est un baptême qui a scellé mon exil. J'ai rencontré un homme plus âgé que moi. Lou Dobkins. Il avait fondé The Pagans, un club de motards le long de la côte Est, et il avait besoin de gros bras dans mon genre pour les sales besoins, il avait besoin de casser pas mal de jambes et j'avais besoin de me défouler. Je l'ai suivi les yeux fermés. Le jour où je suis devenu un Pagan Full-Patch, qu'on m'a remis mes insignes, ça a été le plus beau jour de ma vie. Notre emblème était le dieu Zutar, génie du feu dévastateur qui embrase tout ce qui vit. Que ça ! On allait en bande sur des Triumph Trident, on foutait le bordel, on faisait peur, on cassait, on tabassait, puis on repartait très fiers de nous. J'ai aussi trouvé deux petits

frères. Ils étaient arrivés ensemble un matin. Ils dégageaient une telle aura de violence et de colère que Dobkins m'a demandé de me charger de leur formation. Deux Indiens du Nord, deux Mohawks, un Canadien, un Américain, perdus, égarés, détruits par l'odeur de la colle et les volutes de l'alcool, deux clichés sur pattes. Le premier s'appelait Chuck Rain, l'autre, l'Américain, répondait au nom de Welton Wolf Rooney. Tu ne le croiras pas, mais c'était le plus pur des deux, le plus naïf, le plus innocent, le plus bouleversant. C'est pas compliqué : Rooney, tu le regardais et tu te disais que Dieu était là, que Dieu avait choisi sa porte. Adolescent, Rooney, dans sa puissance et sa sincérité, était précisément ça : une porte entre l'humain et le divin. Je les ai formés, on ne s'est plus quittés, rien ne nous arrêtait pendant les combats. On n'avait tellement rien à foutre d'avoir mal, c'en était monstrueux. C'était le bonheur ! Nous avions tellement besoin d'appartenir à un groupe, une fratrie, de trouver un sens. La vérité, c'est que nous étions en train de mettre les pieds dans le pire du pire du crime organisé à l'américaine. C'est Coach qui nous en a sortis. Il nous en a sortis tous les trois. Sans lui, on serait morts depuis longtemps. On était comme des frères. Quand j'ai appris la mort de Chuck, je suis venu pleurer ici pour mettre un peu de mon sel dans les eaux du fleuve, et quand tu m'as annoncé la mort de Rooney, j'ai fait pareil. Malgré ce qu'il a fait, je ne peux pas oublier que c'est moi qui lui ai appris à tuer. Coach nous a libérés, il a essayé du moins. On a trouvé en Coach les valeurs, la bonté et l'autorité qui nous avaient tant manqué. La communauté, la dignité, la fraternité, tous ces mots qui ont étouffé mon adolescence à force d'être aboyés dans des meetings politiques d'extrême droite où on me traînait s'incarnaient dans la réalité de chaque jour que Coach nous offrait. Il a fait avec nous ce qu'il fait en ce moment avec toi. Il a ouvert notre cœur et nous a donné la force de prendre notre vie en main. Mais on n'a pas su. Pas pu. Je ne

sais pas. Notre génération n'a pas de talent. On s'est entretués. Janice est morte, Chuck est mort, Welton les a tués et il est mort, et moi je me cache dans la ville de Cairo, qui est sans doute la terre la plus maudite de ce pays. Notre génération n'a pas de talent. Pas vraiment. On n'est pas à la hauteur.

Les étoiles scintillaient dans la trouée des nuages. Je montais la garde, je sentais la présence de quelques bêtes aux alentours, mais rien qui aurait pu menacer leur existence, rien que je n'aurais pas su affronter et terrasser. L'homme balafre s'est mis à parler à son tour.

— Contrairement à toi, je ne connais pas mon cauchemar, je n'en garde aucun souvenir, je n'ai jamais vu une photo de Sabra, je n'ai jamais vu une photo de Chatila. Depuis qu'un homme est venu me déterrer et me sauver, je n'y ai jamais remis les pieds. On croit être sauvé, mais on se trompe sur la logique, le modèle à suivre, l'équation. Aux Jeux olympiques, des hommes lancent le javelot. D'autres vont le ramasser et le ramènent et le voilà à nouveau lancé. Ça ne se termine jamais. Toujours quelqu'un ou quelque chose pour ramener le javelot des terreurs et toujours quelqu'un pour le relancer.

Le roulement régulier d'un train montait jusqu'à nous depuis le fond de la vallée. Je me suis avancé. Là-bas, tout en bas, je l'ai vu passer dans sa rutilante robe noire. Humbert l'a montré du doigt.

— Tu vois le train là-bas ? C'est un train de marchandises. Il va vers la Floride. Dans une heure, un autre chargement va passer, mais dans l'autre sens. Si tu ne veux pas nuire à Coach, il te faudra monter dedans.

— Pourquoi ?

— Pour regagner le Canada avant que la police américaine ne t'arrête. Coach est perdu si les Américains te mettent la main dessus. Ils ne font pas encore le lien entre vous deux parce qu'ils sont convaincus que tu as agi seul, par désir de vengeance. Le jour où ils t'arrêteront, tu vas

être obligé de parler de Coach si tu ne veux pas finir ta vie en prison. Et Coach tombera.

— Je comprends.

— L'endroit le moins surveillé de la frontière canado-américaine se trouve au passage du Montana et de la Saskatchewan. Tu devras te rendre à Wolf Point, dans le nord-est du Montana. Tu iras voir Jack Chariot de ma part, tu le reconnaîtras au scarabée tatoué sur sa main gauche. Je le préviendrai. Il se chargera de te faire traverser la ligne canadienne.

— C'est loin ?

— Très loin, mais c'est le moins risqué. Il faut éviter tous les passages du Québec et de l'Ontario. Ils vont surveiller les routes qui vont d'ici vers le nord. Le mieux, c'est de commencer par t'en aller vers l'ouest, d'où l'importance de ce train de marchandises qui descend du Minnesota et qui va passer par le petit village d'Oran dans le Missouri. C'est à quarante minutes d'ici, le temps d'arriver.

— Allons-y.

Nous sommes retournés vers la maison. Ils se sont préparés. Il lui a donné des habits neufs, il lui a donné de l'argent, il lui a donné une arme. Ils ont enfourché la monture de Humbert et ils ont roulé lentement pour me permettre de les suivre. Je sentais mon cœur battre dans la course de mes membres et, pour la première fois, la crainte d'être séparé d'une autre créature m'a envahi, prenant la mesure de mon attachement pour cet homme, un attachement que nul ne pourrait déchiqueter de ses dents.

ORAN, MISSOURI

Ils se sont arrêtés, ils sont descendus, ils se sont enfoncés à l'intérieur d'un champ, ont traversé un grillage défait et rejoint la voie du chemin de fer.

— Le train va traverser le Missouri. Il fera un crochet par l'Arkansas. Il est obligé de contourner une vallée. Tu ne t'inquiètes pas, tu ne descends pas, tu restes dedans, il retournera après dans le Missouri.

— D'accord.

— Il faudra que tu descendes à Carthage. Tu y seras à l'aube. Dès la première lueur du jour, tu descends.

— D'accord.

— À Carthage, tu devras aller sur Oak Street. Tu croiseras une voie de chemin de fer. La nuit suivante, tu attendras le passage d'un convoi avec les lettres BNSF. En trois jours il te conduira directement jusqu'à Miles City, dans le Montana. Tu ne seras plus qu'à trois cents kilomètres de Wolf Point.

— C'est bon.

Le train faisait entendre son roulement. Ils ont convenu qu'ils ne se reverraient sans doute jamais. Humbert lui a souhaité bonne chance. Le train approchait, on percevait déjà sa lumière. Il s'est tourné vers Humbert et lui a demandé s'il ne voulait pas garder « le chien ». Il le lui a demandé, je l'ai entendu, je l'ai entendu et mon âme s'est éteinte. Il protégera ta maison.

— Non ! C'est ton chien. Il t'a choisi.

— Le voyage est trop long, je ne saurai pas m'en occuper.

— C'est ton chien ! C'est l'âme retrouvée de Rooney que tu as à tes pieds ! C'est toi qui me l'as dit, toi qui l'as ressenti ! Tu l'as tué, il t'a sauvé, il t'a suivi ! Tu n'as pas

besoin de t'occuper de lui, il s'occupera de toi. C'est ton chien et on n'abandonne jamais son chien, Chuck ne t'a pas appris ça ?

L'homme balafre m'a regardé. Le train arrivait. Il a vu mes yeux, j'ai vu ses yeux, et la lumière de la locomotive nous a illuminés tous deux. Il a dit Alors donne-lui son nom, et Humbert s'est mis à parler de la mort, cette ligne où tout s'efface, et de la guerre, cette ligne où tout se déchire. Il a parlé des lignes poreuses qui séparent les humains des bêtes et des lignes qui sillonnent les visages des vivants. Il a parlé des lignes qui nous font et nous défont, rides, traits, limites, frontières, démarcations. Il a parlé des lignes qui nous sauvent, conductrices, électriques, musicales, et il a parlé de celles qui nous manquent, ces lignes blanches disparues au tracé de nos routes, ces lignes invisibles à nos âmes égarées au fond de leurs labyrinthes. Il a parlé des lignes verticales au bout desquelles se sont pendues tant et tant d'Ariane sans plus de Thésée à sauver ni de Minotaure à abattre, il a parlé des lignes de vie au creux de nos paumes, il a parlé des lignes sans encre pour s'inscrire sur le papier des mémoires puis, avec le passage interminable du train convoyant ses voitures, il s'est mis à hurler : et je voudrais aussi te parler de la ligne que tu portes sur ta figure, cette balafre qui sépare ton visage comme celle qui, ici même, il y a plus d'un siècle, a séparé ce pays entre le nord et le sud, faisant couler le sang de toute une jeunesse, et puisque le bar où l'on s'est rencontrés portait le nom de cette ligne de démarcation, je donne à ton chien le nom de Mason-Dixon Line. Chaque fois que tu l'appelleras par son nom, chaque fois que tu crieras Mason-Dixon Line, il faudra que ton cœur bondisse hors de ta poitrine ! Promets-le-moi !

— Je te le promets !

— Qu'il bondisse de trop d'âme et de trop de soif, parce qu'on n'a pas su avoir l'âme que nous rêvions d'avoir ni étancher la soif que nous cherchions à étancher !

Il hurlait encore alors que le train déjà nous emportait. Aux portes ouvertes d'un wagon vide de tout chargement, nous nous sommes tournés vers lui pour le regarder. Il avait levé un bras et ses paroles se perdaient dans le vacarme métallique du roulement, mais nous ne l'avons pas quitté des yeux, et nous avons continué à fixer sa silhouette jusqu'à ce qu'elle se dissolve et s'évanouisse dans l'obscurité.

OceanofPDF.com

ASH HILL, MISSOURI – DELAPLAINE, ARKANSAS

Noir des campagnes, lumière des villes et des villages, alternance régulière de l'un et de l'autre, vent s'engouffrant par la portière grande ouverte, ombres hâtives balayant l'intérieur du wagon, le train allait, allait, et nous étions dans son ventre, nous étions dans le fracas de ses voitures bringuebalées de chaque côté de la voie, dans les grincements de ses roues, les sifflements stridents de sa locomotive et dans la nuit qui défilait dehors à grands pans de ciel étoilé.

Il s'était assis dans le sens de la marche, adossé contre la paroi du fourgon, les jambes repliées. Je ne voyais pas ses yeux, mais j'en distinguais la lueur. Entre nous une aube de clarté. Il me savait là comme je le savais là. Je n'étais plus ce chien sauvage, rencontré au creux du ruisseau, chien parmi les chiens. Non. J'étais celui que j'étais, ce chien-là, pas un autre, le sien.

— Mason-Dixon Line.

Je me suis approché de lui.

— Je m'appelle Wahhch. C'est moi.

Le train a accéléré son allure. Nous sommes restés éveillés, sans bouger, parfois dans le vacarme du voyage, parfois dans les mots qu'il proférait, me parlant à moi, vraiment, précisément.

CHEROKEE VILLAGE, ARKANSAS

« Tu es d'une race sauvage, un rejeton brut de la nature. Il faut que tu le restes. Je ne te domestiquerai pas, je ne ferai pas de toi un craintif, une bête soumise, ni une bête aveugle. Je te donnerai ma voix, je te donnerai ma langue, tu me donneras tes silences, tu me donneras ton présent. Tu es un chien, de la race des loups. Chien est un mot, c'est le mot qui te désigne. Je suis un homme de la race des humains. Homme est un mot, c'est le mot qui me désigne. Homme et chien nous allons côte à côte à la surface de la terre. Mais dans un homme qui marche il y a d'autres hommes qui marchent et sous la terre il y a d'autres terres et derrière les noms des pays il y a d'autres pays. Il importe que tu le saches. »

CABOOL, MISSOURI

« Au soir, Léonie et moi aimions nous promener dans les rues pour voir devant nous paraître et disparaître nos formes pâles aux lumières des lampadaires. La disparition des êtres est un coquillage vide. Tu le colles à ton oreille et dans ce vide quelque chose bruit. Dans la mienne, quelque chose d'horrible continue à bruire, mais je ne sais pas quoi. »

OceanofPDF.com

CEDAR GAP, MISSOURI - REPUBLIC, MISSOURI

Il s'était endormi, allongé à même le sol, la tête posée sur mon dos. Je ne bougeais pas pour ne pas le réveiller ni troubler son sommeil, accordant ma respiration à la sienne. Le train ralentissait aux passages des villages et s'arrêtait quelquefois dans les villes. Des humains s'affairaient alors autour des machines, j'entendais leurs cris, j'entendais leurs appels, puis les sifflements du train reprenaient et le convoi se remettait en marche.

AURORA, MISSOURI – LA RUSSELL, MISSOURI

Il s'est réveillé d'instinct au point du jour. Il a regardé dehors. Le violet s'avancait à travers la plaine et, à mesure que les perspectives s'allongeaient, les vallées se sont creusées, les collines ont ressurgi, et l'ensemble du paysage s'est redéployé devant nous.

Une allée d'arbres laissait transparaître à travers les entrelacs de ses troncs et de ses branchages, dans les variations stroboscopiques de son défilement, une route déserte, ligne grisâtre, sans voitures ni humains qui s'entêtaient à courir aussi vite que le train.

« Nous allons continuer à pied. Nous arriverons dans une ville nouvelle, la ville de Carthage. J'ignore ce que nous y trouverons. Les villes ne sont pas faites pour accueillir des chiens de ta sorte, l'animalité intacte qu'est la tienne provoquera souvent la crainte chez ceux qui te verront pour la première fois, tu as pu le constater. Les humains se sont donné des lois et des règles, et ces lois et ces règles n'ont pas été faites pour des créatures telles que toi, mais contre toi. Il faut que tu le saches. Reste à mes côtés et ne t'effraie pas des frayeurs des humains. »

Nous avons traversé une forêt où tout est redevenu sombre, puis le convoi a commencé à ralentir. Wahhch s'est assis, les jambes à l'extérieur du wagon. Maintenant ! il a dit, et nous avons sauté aux abords d'un lac.

Nous avons suivi la voie du chemin de fer puis, à la première occasion, nous avons gagné une route et nous nous sommes, dirigés vers Carthage, dont on devinait les premières habitations, taches fragiles écrasées contre le bleu pastel du ciel.

CARTHAGE, MISSOURI

Carthage tremblait sous les coups des canons, des hommes fuyaient entre les barricades en flammes, des cavaliers en tunique grise poursuivaient des cavaliers en tunique bleue quand une explosion est venue ébranler l'air autour de nous. Plusieurs se sont écroulés au milieu de la grande place sur une pelouse entourée d'arbres. Une femme, tombant à son tour, a hurlé *America forever* !! soulevant les applaudissements, les ovations et les acclamations de la foule entassée derrière les barrières métalliques le long des rues. Les batailles se multipliaient, les canons tonnaient toujours, et les humains semblaient immortels. La vie ne les quittait pas. Un chien, quand la vie le quitte, elle le quitte. Celle qui m'a mis au monde s'est battue une nuit durant contre un animal sorti des abîmes. Pour me protéger, elle s'est acharnée à le repousser jusqu'à ce que, de rage, elle lui arrache la gorge malgré les griffes qui lui labouraient le ventre. Elle ne l'a pas lâché avant de lui avoir fait ravalier son dernier souffle à l'instant où elle-même ravalait le sien. Elle n'est pas revenue à la vie. Elle est restée étendue dans l'odeur putride de sa décomposition jusqu'à l'empoussièrement complet de ses os. Ici, ceux que je voyais mourir ne mouraient pas. Ils feignaient la mort, restaient étendus un moment, se relevaient, droit sur leurs jambes, et reprenaient leur course, indifférents aux dangers, sous le feu de la mitraille.

Les attaques se sont enchaînées toute la matinée. Un homme à côté de nous a regardé Wahhch et lui a dit que son bisaïeul, Nathaniel Saul, était mort sur cette place, le 5 juillet 1861, il y a 150 ans, en combattant aux côtés du général Franz Sigel. Il lui a dit combien il était fier de ce que ses ancêtres avaient fait pour ce pays et combien cette

reconstitution historique le bouleversait. It's my history, right ? The history of my blood ! Il a ensuite montré du doigt une femme tombée au pied d'un mur : You see that young girl over there ? She's my daughter. Wonderful actress, isn't she ?

Il y a eu d'autres explosions et d'autres manœuvres puis, au son des cuivres et des roulements de tambours, ce fut la grande charge des chevaux empanachés et de leurs cavaliers aux armes étincelantes, sabre à la main tendu dans les rayons du soleil. Les étendards et les oriflammes claquaient dans le vent, douze coups de canon ont rugi, l'odeur du soufre a empli l'air tout entier et les cloches se sont remises à sonner sous les acclamations de la foule en liesse. Les barrières sont tombées, les gens ont envahi la place pour embrasser morts et survivants, tandis qu'à l'extrémité de la pelouse, à côté d'une estrade dressée entre les arbres, j'ai vu arriver un homme en habit et chapeau blancs monté sur un destrier à la crinière blonde, monture fabuleuse, anciennement sauvage, aujourd'hui harnachée et soumise à la volonté des humains.

L'homme a mis pied à terre, il a grimpé les marches, il s'est avancé jusqu'au bord de l'estrade et s'est arrêté derrière un petit meuble en forme de plan incliné. Tout le monde s'est tu, sauf les oiseaux aux branches des arbres. Il a levé la tête pour braver la foule massée devant lui, il a attendu puis il a ouvert la bouche et sa voix, grave, puissante, amplifiée, s'est mise à résonner aux quatre coins de la place :

— Carthaginians. Thank you for that moving reenactment ! I know that you have all worked really hard for over a year to bring us that moment, and today you all have won the battle ! I'm Larry McLaughlin, mayor of the city of Carthage.

À quoi les humains occupent-ils la lumière que le jour leur accorde ? Debout sur leurs membres postérieurs,

animaux parmi les animaux, les voilà à écouter en meute les sons articulés qui sortaient de la bouche d'un de leurs semblables, également debout sur ses membres postérieurs. Il ne criait pas, ni ne feulait, ni ne rugissait, ni n'aboyait, ni ne sifflait comme le font la plupart des oiseaux du ciel. Non. Il parlait. Il émettait des sons qu'il hachait à l'aide de ses mâchoires en une suite de fragments dont l'ensemble formait des mots, et ses mots, à travers le sens qui leur était accordé, revêtaient un sens à l'esprit de ceux et de celles qui l'écoutaient.

Il a évoqué les temps et les mythes nécessaires à la fondation des peuples, soulignant le courage des premiers habitants de cette terre et leur détermination à surmonter les difficultés. Il a parlé de la sueur de tous les esclaves qui ont construit ce pays et du sang donné en pâture à l'Histoire pour faire surgir sur ce continent abandonné de Dieu la plus belle des civilisations, enviée aujourd'hui par les peuples du monde entier. Les sacrifices ont été immenses, a-t-il ajouté. We cannot forget that the American Civil War brought great suffering to the people of Carthage ! No Carthaginian can forget that ! Remember ! One of the great battles of that war took place here and we are the children of the blood of that war ! La foule s'est remise à applaudir de toutes ses forces. L'homme s'est arrêté un instant avant de reprendre le flot élégant de sa parole pour dire que, même si cent cinquante années sont passées depuis cette terrible bataille, Carthage pleure encore ses enfants. Other states were either on the Union side or the Confederate side but here, in Missouri, from Neosho to Fredericktown, from Salem to New Madrid, from Cap Girardeau to Sarcoxie and from Lebanon to West Plains, there was a civil war within the state ! Missouri against Missouri !

Le sens profond de cette cérémonie m'échappait, mais j'en percevais la puissance à travers l'écoute de la foule

suspendue à la voix de cet homme et à sa façon de porter la parole hors de sa poitrine. Il a rappelé comment ce n'était pas comté contre comté que la guerre avait dévasté cet État, puisque des villages d'un même comté s'étaient entretués. Comment ce n'était pas village contre village, puisque des familles d'un même village s'étaient entretuées. Comment ce n'était pas famille contre famille, puisque des frères d'une même famille s'étaient entretués, et comment ce n'était pas frère contre frère, puisque dans le cœur de chaque frère la haine et l'amour s'étaient entretués. We are the guardians of their memory ! We are the guardians of the idea that all men are created equal. Une salve d'applaudissements a éclaté sans parvenir à couvrir l'ardeur de sa voix. I would like to end with Abraham Lincoln's last words during his great address after the bloody battle of Gettysburg : « That we here highly resolve that these dead shall not have died in vain ; that this nation, under God, shall have a new birth of freedom... and that government of the people, by the people, for the people, shall not perish from the earth. » God bless you ! God bless America !

Il s'est reculé d'un pas, il a posé la main à plat contre sa poitrine et a commencé à former avec la voix une série de sons étirés. La foule s'est jointe à lui et tous ensemble, les yeux tournés vers le ciel, le visage inondé de larmes, ils ont entonné un hymne, premier chant que j'entendais depuis que le monde des humains s'est ouvert à moi :

*Oh, say, can you see, by the dawn's early light
What so proudly we hailed at the twilight's last gleaming ?
Whose broad stripes and bright stars, thro' the perilous
fight
O'er the ramparts we watched, were so gallantly
streaming ?
And the rockets' red glare, the bombs bursting in air*

*Gave proof thro' the night that our flag was still there.
O say, does that star spangled banner yet wave
O'er the land of the free and the home of the brave ?*

Nous nous sommes éloignés de la foule. Wahhch voulait sortir de la ville avant la chute du jour. Le chant nous a accompagnés au hasard des rues, onde de plus en plus diffuse qui a fini par mourir. « Il nous faut trouver Oak Street puis, arrivés au bout d'Oak Street, il nous faudra encore trouver la ligne du chemin de fer et repérer un endroit désert pour attendre le passage du train. Tu vois ? Personne ici n'a cherché à nous embêter, personne ne s'est étonné de notre présence, personne ne nous a regardés de travers. Ce qui prouve bien que les humains s'ennuient. Quand ils sont heureux, occupés à fêter ensemble, ils ne perdent pas leur temps à se mêler des affaires de ceux qui ne leur ressemblent pas et ils sont en général merveilleusement agréables. Je te dis cela car je ne voudrais pas que tu penses que tous sont habités de mauvaises intentions. »

Oak Street était désertée par les voitures. Les piétons y circulaient en liberté au milieu de larges panneaux, alignés les uns derrière les autres sur toute la longueur de la rue. C'était une étrange enfilade de murs sur lesquels des cadres avaient été accrochés. Ils renfermaient chacun la représentation d'un objet, d'un visage ou d'un paysage, reflets d'une réalité attrapée et épinglée là, sous une plaque de verre, livrée aux regards des humains. Je savais que l'on pouvait brider les bêtes, je ne savais pas que l'on pouvait aussi brider le présent. Nous nous sommes avancés.

Des gris et des blancs. Nulle couleur. Vision après vision, image après image | Arbres en feu | Alignement de canons tombés de leurs jambes de force | Humains morts au milieu de maisons détruites | Humains côte à côte |

Humains pendus au bout d'une corde | Humains debout
côte à côte | Humains assis côte à côte | Humain aux yeux
mélancoliques | Chevaux vivants | Chevaux morts | Visages
d'humains tétanisés | Visage d'humain défiguré | Visage
d'humain | Dos d'humains | Squelettes d'humains |
Charnier | Charnier de bêtes et d'humains | Humains |
Maisons | Ruines | Embarcations détruites au milieu des
eaux | Puis, au détour d'un panneau, les couleurs ont surgi.
Le vert des arbres est apparu, le brun de la terre, le rouge
du sang et tous les bleus et les ombres des membres
arrachés, déchirés.

Nous avons remonté la rue en slalomant, sans nous
attarder entre les panneaux. Brusquement, Wahhch est
resté interdit devant une image. Elle montrait un ensemble
de bâtiments jaunâtres sous un ciel bleu éclatant. Il s'en est
approché jusqu'à appuyer son front contre la vitre. Je crois
qu'il aurait voulu pénétrer à l'intérieur du cadre, passer à
travers le verre pour retrouver ces immeubles et ce ciel si
bleu, mais il était devant une fenêtre qui ne pouvait plus
s'ouvrir. Il s'est dirigé vers les panneaux suivants, où une
mosaïque de couleurs et de formes, composée d'une infinité
d'images, était exposée | Visage défiguré d'un enfant |
Corps amoncelés au pied d'un mur maculé de rouge |
Fillette en jupe jaune morte sous les gravats | Humains
disloqués dans une flaque brunâtre | Femme debout bras
ouverts visage en larmes bouche ouverte | Ruelle
encombrée de cadavres | Ruelle encombrée d'autres
cadavres et d'un homme les bras tendus devant lui |
Voitures brûlées | Mains coupées | Tête décapitée |
Dépouilles de femmes nues | Femme sans tête | Jambe
seule | Troncs | Enfants morts visages rouges | Hommes
morts visages rouges | Femmes ensevelies | Chiens
ensevelis | Humains et animaux au fond d'un trou | La
respiration de Wahhch se faisait et se défaisait. Je l'ai vu
revenir, titubant, hagard, devant le cadre où étaient
enfermés, avec le bleu de leur ciel, les bâtiments jaunâtres.

Il les a regardés, il s'est baissé pour déchiffrer les signes inscrits en bas de l'image, il a regardé encore et s'est effondré. Il s'est accroupi, il m'a enlacé, il a pris mon cou entre ses bras, collant son front contre mon front, et il a pleuré. J'ai avalé la chaleur de son haleine, j'ai goûté le sel de ses yeux. Sa peine est devenue ma peine. Un gouffre me sépare de la parole. Comment consoler un humain. Je lui ai offert mon silence, tiens, il est à toi, écoute-le et dis-moi qui devrais-je dévorer, quel mal, quelle peine. Dans les sanglots qui sortent de ta gorge, j'entends les sanglots de ton enfance paniquée et comme c'est de toi qu'il s'agit, toi en qui j'ai choisi de placer mon amitié à l'instant même où je t'ai vu étendu dans les eaux froides du ruisseau, je sens naître en moi le désir de tuer ceux qui sont responsables de ton malheur. Non seulement je ne voudrais pas qu'un mal t'arrive, mais je ne veux pas non plus qu'un mal te soit déjà arrivé. Mais il est trop tard. Trop tard ! Révélation brûlante de l'irréversible événement du temps. Ce qui est advenu qui pourrait faire que ce ne se soit pas produit ? J'aurais voulu être là il y a longtemps pour te défendre, j'aurais voulu être à tes côtés et subir à ta place ce que l'on t'a fait subir. Nulle crainte ne m'aurait fait reculer puisque je n'aurais eu qu'à songer que ce que je subis, je l'épargne à Wahnch, que ce que l'on me fait endurer, je l'épargne à Wahnch, rien ne m'aurait fait trembler. J'aurais voulu, j'aurais aimé te donner force et insouciance mais je n'étais pas là, pas encore, pas encore.

Une femme s'était approchée et malgré ma présence, elle s'est baissée et lui a demandé s'il allait bien, s'il avait besoin d'aide. Ils se sont relevés. Elle avait des cheveux argentés, une peau luisante, des lèvres fines et des yeux d'un vert éclatant, brillants au fond de leur cavité. Elle l'a guidé vers un banc, l'a aidé à s'asseoir et s'est assise à son côté. Elle a sorti un mouchoir de son sac et le lui a tendu. Il s'est essuyé le visage puis, d'une voix lasse, il lui a demandé ce qu'étaient ces photographies.

— Oh ! It's an exhibition organized by the Powers Museum for the 150th anniversary of the battle of Carthage.

Il lui a montré les images devant lesquelles il s'était arrêté et lui a dit que ces photographies-là n'avaient rien à voir avec la guerre de Sécession. Elle lui a expliqué que le musée avait voulu faire une grande installation au cœur de la ville autour du thème de la guerre civile en exposant des photographies de la plupart de celles qui ont eu lieu depuis 1864 puisque plusieurs considèrent la guerre civile américaine comme la matrice des guerres civiles de l'ère moderne.

— What are those pictures, do you know, Madame ?

— Of course, I do. I chose every one of them ! I'm the artistic director of that exhibition. These are pictures of the civil war in Lebanon.

— And that one ?

Il s'est levé pour indiquer l'image des bâtiments au ciel bleu éclatant. Elle s'est levée à son tour. C'est la photographie qui a exigé le plus de démarches, lui a-t-elle dit, elle provient des archives de l'armée israélienne. Wahnich lui a demandé si elle savait ce qu'elle représentait, elle a répondu qu'il s'agissait d'une vue générale de Chatila, prise par un soldat israélien depuis un immeuble aux abords du camp, le 17 septembre 1982, dans la matinée, c'est-à-dire pendant que les miliciens libanais chrétiens procédaient au massacre.

— I was there !

— What do you mean ?

— I mean that I'm in that picture ! I was there ! I'm somewhere here, in that picture at that moment !

Il a commencé à lui raconter comment, à l'âge de quatre ans, des hommes l'avaient jeté avec des chevaux au fond d'une fosse et les avaient enterrés vivants. Il a montré la photo, répétant à plusieurs reprises que cela s'était passé

là, ce jour-là, et qu'à l'instant où cette photo avait été prise, à l'instant où le photographe avait appuyé sur le déclencheur, à cet instant précis, sa famille était peut-être en train d'être assassinée et que l'on s'apprêtait à le jeter, lui, au cœur des abysses. The body of that little girl and the bodies of those men and women against this wall could be the bodies of my little sister and my own family.

La femme s'est tue. Une émotion fulgurante a traversé la clarté de son visage. Elle aurait voulu dire quelque chose, mais ils sont restés silencieux. Puis, d'une voix calme, nette, elle lui a demandé s'il voulait boire de l'eau, si elle pouvait l'aider de quelque façon.

— May I have a copy of those photos ?

— Wait here.

Elle s'est éloignée, le laissant seul à répéter Qu'est-ce que ça veut dire, mais qu'est-ce que ça veut dire ! Qu'est-ce que je dois comprendre ? La femme est revenue avec une pile de feuilles reliées et protégées par une couverture plastifiée.

— This is the catalog of the exhibition. You'll find all of these photos inside. Now, listen. There is a woman. Josie Gaboriau. She teaches in the history department at Harvard University. She's a wonderful woman, She helped me for this exhibition. She has gone to Lebanon, Israël and Palestine many times. She has been documenting the Palestinian reality for thirty years. She is currently in Genesee, in the suburbs of Denver, where her family home is. Colorado's not so far from here. I can call her and tell her you'll be coming to visit.

— No. Thank you. I have to go back home.

— She can probably help you.

— Help me what ?

— To know...

— To know what ? There is nothing that I have to know that I don't know already. But one day, maybe. Thank you

so much, Madame.

— Natalie. My name is Natalie. Natalie Davis. If you change your mind and you decide to visit Josie, tell her that Natalie sent you. I've put her address, her email and phone number inside the book.

Il s'est levé, il lui a dit son nom et le mien, elle l'a embrassé, l'a serré dans ses bras, lui a enjoint de prendre soin de lui et lui a souri de ce sourire si beau au visage des humains quand il éclaire leur figure et laisse deviner la bonté qui les habite. Il l'a remerciée et nous sommes partis. Nous avons regardé le soleil de face, nous avons marché dans sa lumière, baignés par ses dernières lueurs, nous avons trouvé la voie de chemin de fer, nous l'avons suivie et nous sommes sortis de la ville.

IRON GATES, MISSOURI – EMPIRE CITY, KANSAS

Étendu de tout son long sur le plancher graisseux d'un wagon plat sans parois ni recoins, il fixait le défilement du ciel au-dessus de sa tête et s'adonnait, bras levé, doigt pointé, au décompte des étoiles.

OceanofPDF.com

LABETTE, KANSAS

Il m'a parlé du malheur qui fond parfois sur les humains et de la douleur engendrée par la permanence de la mémoire que rien n'efface, sauf la mort. Il a levé la tête et m'a indiqué l'étoile qui se tient fixe à la verticale du pôle et autour de laquelle tournent sans fin les constellations du ciel. « Aigle, Cygne, Ours, Dragon et Cheval. Tu la vois ? C'est l'étoile du Nord. Ainsi, malheurs, bonheurs, pertes et joies tournent pareillement autour de nos vies, et si aujourd'hui tu es malheureux, demain tu seras de nouveau heureux. Cette vérité si simple, si pure, je la connais depuis toujours et pourtant je ne sais plus ce qu'elle signifie, elle n'est plus que mots, que lettres accolées sans plus de sens, cendre, farine dans ma bouche. La parole s'effrite, elle s'effrite comme ces villes qui passent et défilent sous nos yeux : où sont-elles à présent ? Et moi, je suis ce wagon sans murs, ni plafond, ni marchandises, à la merci du vent, poussé, tracté par une locomotive dont je ne connais ni la destination ni le chauffeur. Mais tant pis. Je n'ai plus rien à craindre. J'irai jusqu'au bout des rails même si le brouillard me semble d'une épaisseur infinie. » Il a refermé les yeux, il s'est blotti contre moi et, malgré le vacarme de cet attelage qui nous entraînait, malgré l'agitation qui ravageait son esprit, il a essayé de s'endormir.

INDEPENDENCE, KANSAS - ATHENS, KANSAS

Mais jusqu'à l'aurore, jusqu'au soleil, il a cherché le sommeil, ne trouvant que la glu de lui-même, sassant et ressassant tourments et inquiétudes au carrousel de son âme.

OceanofPDF.com

BLOODY VALLEY, KANSAS

Le train a freiné sa course et s'est immobilisé au milieu d'un champ. Ni ville ni village aux alentours, nulle route, nul chemin, pas même un ruisseau, rien, sauf la douceur de la plaine et le vent traçant ses sillons aux flancs des collines.

Wahhch s'est mis debout et s'est avancé au bord du wagon pour regarder de chaque côté de la voie. On va attendre, a-t-il dit. Il a défait ses chaussures, les a ôtées, et s'est assis dans une flaque de lumière dont les teintes, rosâtres, n'ont cessé de se déployer, de s'oranger et de jaunir puis blanchir à mesure que le disque éclatant du soleil se hissait à la verticale du jour. Les parfums des fleurs se sont ouverts, embaumant la campagne, attirant à elles le vol des insectes ailés, tandis qu'apparaissaient çà et là, lents et lourds, des bovins sur toute l'étendue de la prairie.

Il ne se passait rien. Le convoi, effondré le long de sa courbe, interminable bête rampante, gisait là, abandonné à jamais. Des nuages d'oiseaux venaient salir la transparence du ciel. Wahhch s'était endormi, il reposait, replié sur lui-même, le visage enfoui dans le creux de ses bras.

Je me suis réveillé aux bruits de leurs pas. J'ai flairé leurs odeurs, j'ai entendu le son de leurs voix, j'ai vu leurs ombres glisser sur le sol caillouteux. Quatre hommes sont apparus. Je me suis levé et j'ai grogné. What the fuck is that ! a dit l'un d'entre eux. J'ai aboyé, ils ont reculé et Wahhch s'est redressé. Un des hommes a demandé ce que nous fabriquions là. Nous allons avec le train, a répondu Wahhch.

— It's forbidden to travel on this train !

— OK... I'm sorry.

— You can't stay here !

— We're leaving. No problem.

J'ai grogné. Doucement ! a dit Wahhch. Ils ont reculé, effrayés. Ils m'ont fixé.

— Is that a dog ?

— Yes.

— What a fucking beast ! What's his name ?

— Mason-Dixon Line.

Ils ont parlé de force, de sauvagerie, de puissance et de bestialité ancienne. Ils se sont mis à s'adresser à moi avec des mots incompréhensibles et un langage que je ne parvenais pas même à entendre. Ils me parlaient comme si j'allais leur répondre, usant d'un ton familier, perdant toute attitude menaçante envers Wahhch. Fascinés par l'animal, ils ne considéraient plus de la même manière l'homme à côté duquel se tenait cet animal. À la fin, heureux d'être en notre compagnie, ils ont parlé du labeur de plus en plus pénible et des charges de plus en plus inhumaines qui leur étaient imposées, ils ont parlé des convois de plus en plus longs et de plus en plus nombreux sur des chemins de moins en moins entretenus, ils ont raconté la fatigue, l'argent, la solitude, la séparation d'avec leurs familles et le désir de tout laisser tomber pour partir, sans plus de responsabilités ni de soucis, à errer, voyager, libres de toute contrainte, enfin débarrassés de leur vie misérable.

Wahhch leur a demandé ce qui était arrivé au train. Ils ont parlé de rails inondés par la crue du printemps et du temps interminable qu'il leur faudrait rester ici, à s'encrasser dans ce trou à rat, avant de pouvoir reprendre leur convoi.

— How about you ? Where are you going ?

— North.

Ils ont dit qu'il allait devoir attendre avec eux. Quelqu'un a évoqué une route en contrebas de la plaine qui

conduit, en deux jours de marche, vers une voie de chemin de fer, proche de Elbing City.

— You'll probably find another train down there.

Wahhch les a remerciés. Ils ont parlé encore puis ils ont effleuré du doigt le rebord de leur chapeau et ils sont partis.

Nous avons quitté le wagon, nous avons traversé la grande étendue verdoyante jusqu'au sommet d'un petit coteau, d'où nous avons repéré la route qui serpentait en direction du couchant. Allons-y ! a dit Wahhch, et nous nous sommes mis à courir.

LIBERTY TOWNSHIP, KANSAS

Des chevaux nous ont vus passer, des oiseaux nous ont survolés, des passereaux solitaires perchés sur des fils tendus entre deux poteaux se sont tus à notre passage et des papillons en tous genres nous ont accompagnés. Nous avons croisé des animaux morts, carcasses de lièvres vides, crânes blanchis de bovins, et nous nous sommes arrêtés quelques fois pour nous reposer le long d'un chemin sans courbes ni dénivélé. La lumière tombait d'aplomb. Les champs, les vallées, les collines ont laissé place à une étendue aride, rougeâtre, sans végétation, sorte de désert entouré d'horizons rectilignes. Il n'y avait plus de bêtes, il n'y avait plus d'humains, et les rares maisons, dressées en retrait de la route, étaient à l'abandon.

Le soleil avait commencé à décliner quand on a entendu le son d'une voiture. Nous nous sommes retournés, nous l'avons vue approcher et nous nous sommes écartés pour lui céder le passage. Elle nous a doublés, soulevant derrière elle son nuage de poussière puis, brusquement, elle a ralenti et s'est arrêtée au milieu de la chaussée. Wahhch n'a pas bougé. Reste à mes côtés, il a dit, et je me suis collé contre sa jambe. La portière s'est ouverte, un homme est sorti, grand, torse massif, bras dénudés, mains énormes, visage rougi par la chaleur.

— You okay, son ?

— Yes, thank you.

— Where you headed ?

— Elbing City.

Il m'a regardé, il a tourné la tête sur le côté et a craché par terre.

— Want a ride ?

Wahhch l'a remercié. L'homme a insisté.

— C'mon. You must be tired. It's a long way to Elbing.

Wahhch l'a encore remercié, il m'a montré du doigt et lui a dit que son véhicule n'était pas assez grand pour nous contenir.

— Have it your way... Nice dog...

Il a touché le rebord de son chapeau puis il est remonté dans sa voiture et il est reparti.

Nous avons continué notre route. Nous avons marché sans nous arrêter jusqu'à l'agonie du soleil. Quelque chose s'épuisait. Le sol était révolté par la brûlure du jour. Wahhch voulait trouver un lieu où passer la nuit, mais les ruines des maisons étaient si infestées par la vermine et renfermaient une puanteur si pestilentielle que nous repartions sans nous attarder.

Le dernier rayon n'avait pas disparu quand nous avons vu venir, dans la densité rougeoyante du contre-jour, un véhicule porté par son nuage de poussière. Il a ralenti et s'est arrêté à notre hauteur. Les portières se sont ouvertes et l'homme au visage rougi est réapparu, accompagné d'un autre humain, plus petit, plus chétif, au crâne chauve et luisant.

— Hello, son... My friend lent me his pick-up. We came back to drive you to the village... This is no time to be out alone in this part of the country... Believe me, son...

— Howdy ! I'm Dick ! Stanton told me about you and your dog... I said that it wasn't a good idea to leave you alone out here... It's too much dangerous,..

— Come on, son... I'll bring you home to my place and tomorrow morning I'll drive you to Elbing, how 'bout that ?

Il ne fallait pas que nous montions dans ce véhicule. Je le sentais, je le savais. OK, a dit Wahhch. Les portes arrière se sont ouvertes sur un espace de chargement cloisonné et une odeur de chiens m'est montée à la gorge. Tant de congénères ont déjà été charroyés à l'intérieur de ce fourgon, où sont-ils aujourd'hui ? Cela puait la peur, l'effroi

et la colère, cela empestait la semence de l'homme, sa copulation, la sueur de ses femelles. J'ai aboyé. Monte ! m'a dit Wahhch. Je ne voulais pas, j'ai aboyé. N'aie pas peur, je serai assis en avant, monte ! Je suis monté. Il n'aurait pas fallu. J'aurais dû attaquer, déchiqueter ces deux créatures et les laisser, avec les autres animaux morts, morts en bordure de la route, carcasses vides, sans yeux, crânes blanchis au soleil. Mais je suis monté parce qu'il me l'a demandé, parce que rien n'empêchera cet homme de porter son destin à bout de bras et de le mener à son point d'achèvement. Les portes se sont verrouillées, j'ai aboyé, mais il était trop tard, le piège venait de se refermer, dehors ils ont ri : Thanks for your dog, son, and good luck ! J'ai entendu la voix désespérée de Wahhch, j'ai perçu les menaces, les disputes, les injures. Don't move, son, don't make a fucking move ! / No ! No ! / Shut up ! / What are you doing ! Give me back my dog ! / What dog ? / There's no dog ! / You see a dog, Dick ? / Not at all ! / No ! No !! / Shut up !! / J'aboyais, j'aboyais sans cesse, donnant des coups de pattes contre les portes, sautant, bondissant, grattant les parois, mordant le métal. Tout se confondait dans la panique : les cris, la rage, la colère. J'ai entendu des heurts, j'ai entendu les chocs, les gémissements, les plaintes et j'ai entendu les appels de Wahhch interrompus net par un coup mat. J'ai deviné le pas de leur course, entendu le claquement des portières, senti le démarrage dans les grondements du moteur et les cris de victoire des hommes qui m'emportaient loin de celui auquel j'avais lié mon existence et dont on venait de me séparer.

VIRGIL, KANSAS

Ils m'ont enchaîné au fond d'une baraque obscure dans les relents d'urine et d'excréments de mes congénères, dont il ne subsistait plus que quelques traces de griffes sur le plancher maculé de sang séché.

J'ai vu passer la nuit, j'ai vu passer le jour, j'ai vu arriver le soir, sans boire ni manger, quand les deux grandes portes du fond se sont ouvertes. Les humains sont entrés, silhouettes épaisses aux lumières tamisées des lanternes qu'ils ont suspendues le long des murs. Leur éclat rampait sur les voûtes et projetait contre le plafond l'ombre immense de la charpente d'où émanait un souffle nauséabond chargé d'une moiteur auréolée de honte. Tant de bêtes ont connu ici agonie et anéantissement. Dehors il y avait les grands arbres. Je me suis rué vers la sortie, entraînant dans mon sillage la chaîne accrochée à ma patte. Arrivée au bout de sa course, elle s'est braquée et, soulevé brusquement de terre, disloqué par la puissance du choc, j'ai vrillé sur moi-même, pour retomber, désarticulé, dans la poussière.

Les humains ont ri, ils ont frappé dans leurs mains, ils ont commencé à crier. Je me suis relevé, j'ai claudiqué vers l'endroit où la chaîne était fixée à un piquet enfoncé dans la masse grisâtre du plancher. Je l'ai senti, je l'ai léché, je l'ai goûté. Il avait la saveur du malheur.

Les humains étaient de plus en plus nombreux. Ils ont disposé des barrières métalliques et se sont installés en cercle autour de moi. Des femmes passaient, jambes dénudées, mamelles dénudées, un plateau garni de verres pleins d'une boisson ocre au bout du bras. Les hommes se saisissaient d'elles, les attiraient entre leurs cuisses écartées, les retenaient par les hanches, se frottaient

contre leur croupe et palpaient à pleines paumes leurs rondeurs en poussant des râles de satisfaction. Les femmes riaient fort, embrassaient les hommes, les repoussaient, les giflaient, leur arrachaient des papiers froissés du fond des poches dans lesquelles elles glissaient leurs mains, caressant au passage le membre dressé mais contraint par le tissu tendu du vêtement, puis elles leur servaient un verre avant d'aller s'échouer entre les jambes d'un autre mâle. L'une d'entre elles, toute jeune, m'a lancé une éponge imbibée d'eau. J'ai pu me désaltérer, boire, éteindre le feu de ma gorge. Un homme l'a attirée à lui, il l'a forcée à s'accroupir pour plaquer contre sa bouche son entrejambe. Elle s'est relevée et l'a frappé. Elle a craché par terre. J'ai senti son odeur. Elle ne m'était pas inconnue. Je l'avais sentie dans l'espace de chargement du véhicule qui m'a emporté ici. Elle y avait été avant moi. L'homme a ri, les autres ont lancé des cris de victoire.

Je les regardais boire et s'esclaffer et s'égosiller. Dans la confusion des voix, j'entendais l'inflation des paroles, perles jetées aux orties du chemin de ceux qui, assurés de toujours faire advenir les mots à leur bouche, n'ont plus le sens de la mesure. Qui saura approcher le mutisme des bêtes ? Et eux, là, sous mes yeux, qu'ont-ils oublié pour m'infliger ce qu'ils m'infligent ? Ils rient en me montrant du doigt, mais leur rire ne tient qu'à cette chaîne fixée à ma patte. Il suffirait que je m'en libère pour qu'ils ravalent leur langue et qu'ils expulsent le contenu de leurs intestins.

Les portes se sont refermées, bloquées par une grande barre de bois rabattue de part en part. Je sentais monter l'excitation des humains. Certains tenaient à peine sur leurs jambes. La baraque était bondée. Il faisait très chaud. Je me suis mis à aller et venir en montrant mes crocs. L'homme au visage rougi m'a poussé vers le centre du cercle à l'aide d'un bâton avec lequel il ne cessait de me frapper à la tête. Je me suis retourné, j'ai bondi vers le gras de son cou, mais la chaîne, encore une fois, a coupé net

mon élan et je me suis écrasé contre le sol. L'homme cognait, je me suis cabré, il a reculé, j'ai grogné, j'ai grondé et je suis retourné près du piquet à côté duquel je me suis campé, tête baissée, crocs découverts, poil hérissé, tremblant de fureur.

Les chiens sont entrés. Chacun était tenu au cou par son maître et tous avaient autour de leur gueule un laçage en cuir qui les empêchait d'aboyer. À ma vue, ils ont commencé à bondir, à gémir, à tirer sur leur laisse, à se mettre debout à force d'aller au bout de leur collier. La foule, hors d'elle-même, exigeait que débutent au plus vite les combats. Je me suis accroupi, j'ai découvert mes crocs. Le premier chien, un molosse aux oreilles coupées, s'est approché, entraîné par son maître. L'homme au crâne chauve a appelé aux paris et le chien, libéré de sa muselière, a été jeté de l'autre côté de la barrière, au centre du cercle.

Il a bondi vers moi, gueule ouverte, crocs dégagés. J'ai bondi à mon tour, profitant de son élan, pour le cogner front à front. Il s'est écrasé, à moitié assommé. Je me suis rué sur lui, j'ai mordu la poche de sa joue, le traînant contre le sol, le forçant à se retourner sur le dos. J'ai grimpé sur sa poitrine, j'ai écrasé ses poumons, j'ai labouré ses entrailles avec les griffes de mes pattes postérieures. Il se débattait, grognait de colère, remuait les membres dans tous les sens. J'ai happé sa mâchoire inférieure entre mes crocs, j'ai entendu son cri désespéré. J'ai maintenu ma prise puis j'ai tiré jusqu'au craquement de l'os, jusqu'à l'éclatement de la capsule de la joue où se rattachent les articulations de la tête. La foule vociférait, le maître beuglait des mots, frappait des mains, mimait des gestes de combat. Son chien était perdu. Sa mandibule est retombée disloquée contre son encolure, j'ai enfoncé ma tête au fond de sa bouche, j'ai mordu sa langue, je l'ai sectionnée, j'ai étanché ma soif au jus bouillonnant de sa vie, il a râlé sa plainte, j'ai saisi sa gorge jusqu'à ce que je sente dans ma

gueule les battements de son cœur, j'ai bloqué ma mâchoire et, d'un seul coup, j'ai tout arraché. Le sang a jailli jusqu'au plafond, la bête s'est vidée et les ténèbres lui ont couvert les yeux.

Je me suis assis. Je grinçais des dents, je vibraï de fureur, enragé, tremblant. Les humains s'étaient tus. Je les défiais tous. L'homme au visage rougi a appelé au second combat. Quelqu'un a dit qu'il fallait d'abord dégager la carcasse du chien, mais personne ne voulait entrer dans le cercle. Quelqu'un d'autre a crié qu'il ne servait à rien de faire des paris puisqu'on savait par avance qui allait être le vainqueur.

— Nothing can beat that monster !

L'homme chauve a répondu qu'il suffisait de parier sur la durée des combats. Je ne les entendais plus. J'étouffais. Je voulais humer l'espace, mais l'odeur du sang était trop forte. J'ai frotté mon museau contre la poussière, j'ai toussé, j'ai éternué, j'ai craché. L'air, peu à peu, a envahi mes narines, chargé de toutes les odeurs qui saturaient la baraque dans cette chaleur d'été si propice aux puanteurs. J'ai décelé, avec acuité, les fétidités et les souillures ammoniaquées, âcres, amères, acides des humains. Au fond, sur le côté, un homme copulait avec une femme aux mamelles dénudées. Il la maniait par les hanches, la cambrait en tirant sur sa chevelure blonde sous les regards des autres assis à leurs côtés. Il donnait de grands coups de reins. La femme haletait. Elle s'est redressée, elle s'est ajustée, elle s'est assise dos au mâle et l'a chevauché, accélérant frénétiquement ses déhanchements, massant ses mamelles à pleines mains, jusqu'à ce qu'ils figent tous deux et que les effluves de la semence de l'homme, jaillissant au fond du sexe de la femme, me parviennent, pures, aigres, légèrement salées.

J'ai détourné la tête. La jeune fille qui m'avait donné à boire me regardait. Dans ses yeux hagards, j'ai vu colère et

chagrin. Sauve-moi, semblait-elle hurler. Sauve-moi, emporte-moi, déchire tout, démolis tout, et délivre-moi ! Je l'aurais sauvée si j'avais pu, si j'avais été libre de mes mouvements, mais une chaîne me retenait et m'empêchait d'agir. J'ai aspiré une nouvelle bouffée d'air. De joie, mon cœur s'est mis à battre. Un bonheur infini s'est emparé de moi. J'ai aspiré encore. Là, à travers la masse compacte des vapeurs, j'ai flairé, imperceptible, l'odeur de Wahhch. Il était ici, quelque part au milieu de cette foule. Pourquoi ne venait-il pas me chercher ? J'ai aboyé, je l'ai appelé, j'ai relevé la tête, j'ai tiré sur ma chaîne sans parvenir à le repérer. Il était là, il m'avait retrouvé, ne m'avait pas abandonné.

La foule avait recommencé à hurler. Deux chiens démuselés se sont présentés devant les barrières, entraînés là par un seul maître. Ils ont été poussés au centre du cercle et ont bondi, l'un pour m'attaquer de front, les pattes autour de mon encolure, l'autre pour me mordre au jarret à l'endroit où la chaîne était attachée. Nous avons tourné, accrochés, agrippés en une seule masse, glissant dans la flaque de sang du molosse égorgé, trébuchant contre sa dépouille, confondant nos râles et nos grognements. Je me suis redressé, j'ai pivoté la tête du bas vers le haut puis, me rabattant, j'ai mordu le cou du premier chien, j'ai saisi la masse graisseuse de sa chair et, d'un seul mouvement, je l'ai projeté contre les barrières au pied desquelles il est retombé, assommé, désarticulé. Je me suis retourné, j'ai donné un coup de crocs sur la croupe du second, j'ai libéré ma patte de sa morsure, je me suis voûté et, de mon front baissé, j'ai coincé son cou contre le piquet enfoncé dans le sol. C'était une femelle. Elle a cherché à se dégager en tirant vers l'arrière, grattant le sol, couinant, sans parvenir à se défaire de mon emprise. Avant que l'autre chien ne revienne, je l'ai basculée, j'ai enfoncé mes dents dans sa poitrine, je l'ai agrippée par les côtes, j'ai bloqué mes mâchoires et je l'ai soulevée de terre pour

l'empaler sur la pointe fine du piquet. Elle a hurlé à la mort, glissant le long de la tige, gigotant, renâclant de manière si misérable face à sa défaite. Le premier chien s'était relevé et s'était rué sur moi. J'ai grondé, j'ai montré mes crocs, il a tremblé, il a baissé la tête, mais son maître, rendu furieux, s'activait à l'exciter, l'obligeait au combat, l'humiliant, l'injuriant sous les huées de la foule. Le chien, bien plus que la mort, craignait le désamour de son maître. Il s'est redressé et m'a donné un coup de crocs au chanfrein, si soudain, si vif que, sans le vouloir, j'ai ouvert la gueule et je l'ai mordu à la tête, enfonçant mes dents dans la cavité de ses yeux. Je ne lui voulais pourtant aucun mal, ni à lui ni à aucun de mes congénères. Je l'ai relâché, il a reculé, aveugle, ensanglanté, lamentable, jusqu'aux pieds de son maître où il s'est effondré en tremblant. Celui-ci s'est accroupi. Il l'a examiné, il a parlementé un instant avec un homme, ils ont hoché de la tête, le maître a sorti un objet métallique de sa veste et l'a pointé en direction du chien. Une détonation a retenti, faisant tressaillir la bête restée immobile, sans vie, calme à jamais.

La femelle embrochée hurlait de douleur. Je me suis mis à tourner autour d'elle, flairant sans cesse l'odeur de Wahnch. La foule exigeait la suite des combats, mais le maître voulait récupérer la chienne. Au moins l'achever, disait-il à l'homme chauve, pour ne plus avoir à endurer ses cris et ses souffrances.

— Go ahead ! Get your fucking dog out of here !

— Fuck you ! That monster's not mine ! He's yours ! It's your fucking problem, okay ?

— I don't fucking care !

— Give me back my cash !

— No fucking way !

Ils allaient en venir aux mains quand un homme a hurlé qu'il irait lui-même chercher la chienne. La foule a éclaté de rire.

— You're drunk, George !!

— Two hundred bucks that I can get that fucking dog out of there !

Il a levé le bras, exhibant des billets verts, sans cesser de vociférer Two hundred bucks, okay, two hundred bucks that I can get that fucking dog out of here !!! Il s'est retourné, il a jeté les billets aux pieds de l'homme chauve avant de se diriger vers les barrières. Il titubait, une femme a cherché à le retenir, mais il l'a repoussée, lui hurlant Bitch ! et il est entré dans le cercle.

Il avait un regard vitreux. Sa bouche entrouverte laissait échapper les relents bilieux de ses viscères. Je sentais l'odeur de ses excréments compressés dans son ventre, boueux, liquoreux. Il a craché. Je suis resté immobile. Il a fait un pas. Je me suis allongé et j'ai détourné la tête. Je l'ai laissé venir jusqu'à moi.

— I'm your master now, you hear me, you fucking bastard ?

Je me suis dressé sans montrer un signe d'agressivité. Je me suis cabré, j'ai pris appui sur ses épaules et j'ai mis mes yeux dans ses yeux. Il n'a plus osé bouger. Le silence était pur dans la baraque. Je lui ai montré mes crocs et j'ai lancé une plainte profonde. Je l'ai senti défaillir. J'ai écarté mes mâchoires comme m'a appris à le faire la chienne qui m'a mis au monde, laissant voir le gouffre au fond de ma gorge, et j'ai émis, dans son visage, l'aboiement de ma race, celui qu'aux nuits sans étoiles, sans lune et sans espoirs, dans la crainte de ne plus jamais voir le soleil se lever, nous aboyons pour faire trembler les fondements de la terre, réveiller la lumière et faire advenir le jour. Il est devenu blême, il s'est pétrifié, ses yeux se sont retournés dans leurs orbites, ses pupilles se sont couchées, l'odeur de ses intestins, qui venaient de se vider le long de sa jambe, a empesté l'air tout entier, il s'est mis à trembler, il a vu sa

mort l'effleurer, il s'est évanoui et il est tombé à la renverse.

Une femme aux mamelles dénudées a éclaté en sanglots au milieu de la foule. Elle a commencé à hurler au malheur des hommes, à la colère des bêtes, disant que j'étais certainement un envoyé, soit du diable soit de Dieu, et qu'il ne fallait plus chercher à me narguer ni plus forcer les chiens à s'entredéchirer, sans quoi tous les animaux morts ici allaient appeler, depuis leur géhenne, à la malédiction contre nous et contre notre ville. Elle était animée d'une telle terreur que personne n'osait l'interrompre. Elle s'est tue, les paroles étouffées dans le chaos de ses pleurs. Il y a eu un flottement, un fragment de vide d'où a pris naissance, comme surgi du néant, sèche, ferme, puissante, la voix de Wahhch. Il a dit Non ! Il a dit qu'il n'existait ni diable ni bon Dieu, simplement des crapules qui méritent d'être vidées de leurs tripes bien plus que les bêtes, puisque depuis que le monde est monde, le ciel n'a rien vu de plus bestial que l'homme. Tous les spectateurs se sont retournés, chacun le cherchait du regard.

— Who are you ? a demandé l'homme au visage rougi.

J'ai senti un mouvement d'un côté de la foule. Elle s'écartait pour lui permettre d'avancer. Il s'est détaché, il est entré dans la lumière et il est apparu. J'ai aboyé.

— I'm that dog's master.

— Virgil doesn't like foreigners like you. Get out of here !

— I'll go with my dog.

— Hey folks ! Listen ! I think that guy doesn't understand what I said... Maybe if we sing our anthem for him, he'll understand much better ! What d'ya think ?

Et d'une seule voix, la foule a commencé à entonner leur hymne :

I've got god !

*And I've got a gun !
And you're gonna need both !
If you come round here !
I've got god !
And I've got a gun !
And you're gonna need both !
If you come round here !*

Ils ont ri, injuriant Wahhch, lui prédisant la mort, le soleil dévastateur, la mastication des charognards au milieu du désert s'il ne se dépêchait pas de s'en aller. Get out of town, you fucking sucker, lui a dit l'homme au visage rougi. Wahhch a sorti de sa veste l'arme donnée par Humbert et l'a pointée en l'air. Une détonation s'est fait entendre.

— I've got god and I've got a gun, too, and that dog is mine. That man stole my dog and I'm not leaving your town without my dog !

Puis il s'est mis à hurler, fou de colère, les larmes aux yeux, leur demandant comment on traitait par ici les voleurs de chevaux, comment on traitait par ici les voleurs de bêtes et qu'est-ce qu'ils auraient fait, eux, s'ils avaient été à sa place, qu'est-ce qu'ils feraient si un homme leur volait leur chien, leur compagnon de route, leur meilleur allié. What would you have done ? Hey !! Answer ! What would you have done ? Quelqu'un a dit qu'il n'hésiterait pas à abattre le premier qui toucherait à son troupeau, à ses enfants et à sa femme.

— So you understand what I feel ! I don't want to kill anybody ! I just want my dog !

— OK ! But prove that this dog is yours !

Wahhch s'est saisi d'un verre, il a pris une gorgée et il est entré à l'intérieur du cercle. Je le retrouvais. Ne bouge pas, il a dit. Il a commencé par tirer l'homme évanoui vers l'extérieur, il est revenu prendre le premier chien qu'il a porté à son maître, puis il s'est accroupi. Viens ! Je me suis

avancé jusqu'à ce que la tension de la chaîne me force à m'arrêter. Reste ici ! Je me suis assis. Il est allé vers la chienne. Elle était morte. Il l'a dégagée du piquet et l'a portée à son maître. Il s'est rapproché de moi, il s'est accroupi à nouveau, il a pris ma tête entre ses bras et a commencé à me parler.

— Pardon pour le sang de tes compagnons. Pardon. Les hécatombes toujours m'interpellent et je n'entends rien, je ne comprends rien. Pardon. Il y a un gouffre. Je ne le fuirai plus. Je te le promets. Je ne t'abandonnerai plus, je te le promets. Nous irons ensemble chercher les mots qui manquent. Nous les mettrons côte à côte et nous sortirons enfin de cette fosse dans laquelle on m'a jeté et de laquelle, je le comprends aujourd'hui, je l'ai compris en te voyant te battre, je ne suis jamais sorti.

J'ai léché ses larmes, j'ai enfoui ma tête dans ses bras, il a versé dans sa paume un peu de cette boisson et m'en a fait boire. Il s'est baissé vers ma patte contrainte, il a dévissé un écrou fixé sur le bracelet de la chaîne, il l'a ôtée et l'a jetée autour du piquet. J'ai fait un pas, dégagé, libre de mes mouvements. La foule a reculé, Wahhch m'a rappelé à lui, je me suis collé à sa jambe.

L'homme au visage rougi s'est mis à ricaner et lui a conseillé de ne pas trop s'attarder.

— You can be sure I'll find you !

Wahhch n'a pas répondu à ses menaces et nous nous sommes avancés. La jeune fille qui m'avait désaltéré était partie. Je ne sentais plus son odeur, je ne la voyais plus parmi la foule. Les portes étaient closes. Wahhch a décroché la grande barre de bois et l'a laissée tomber sur le sol puis, de ses deux mains en appui, il a poussé les battants et nous sommes partis sans nous retourner.

GREENWOOD COUNTY, ROAD 4, KANSAS

Nous n'étions pas encore sortis de la ville lorsque nous avons vu le véhicule qui m'avait enlevé bondir à l'angle de la dernière rue et foncer vers nous à une vitesse vertigineuse. Nous sommes restés figés, incapables du moindre mouvement, tétanisés par les lumières aveuglantes des phares et le rugissement du moteur. Il allait nous heurter quand il a dévié de sa trajectoire, freinant, dérapant sur la chaussée dans le crissement abominable de ses roues, avant de s'immobiliser en travers de la route.

La portière s'est ouverte. La jeune fille est apparue. Je l'ai reconnue. Wahhch, hors de lui, lui a demandé qui elle était, ce qu'elle voulait et la raison pour laquelle elle avait cherché à nous tuer. Elle a crié qu'elle n'avait pas cherché à nous tuer, mais qu'il n'était pas aisé de conduire des pick-up de cette taille. Sans laisser à Wahhch le temps d'intervenir, elle a dit qu'il fallait partir, qu'il ne fallait pas attendre ni traîner, qu'à l'aube, l'homme au visage rougi, ce bâtard de Dieu, ce fils de pute, cet enculé de sa race, le pire de ce que l'humanité peut produire, allait se mettre en chasse avec tous ses amis. They'll kill you ! They know you're headed for Elbing ! I heard them !

— Thank you very much, but I don't need your help !

Elle a sauté en bas du véhicule, elle a dit qu'à pied nous n'avions aucune chance puisque nous étions ignorants des directions, des paysages, des routes, des forêts et des rivières, sans compter qu'Eureka, la ville la plus proche, était encore à des heures. Elle s'est mise en travers de la route. Wahhch lui a ordonné de s'écarter, elle a refusé, lui demandant pourquoi il rejetait son aide, pourquoi il ne voulait pas la croire, pourquoi il ne voyait pas qu'il était

trop tard et que de toute façon, elle, elle allait partir, avec ou sans nous. Il lui a dit qu'elle était libre de faire ce que bon lui semblait mais qu'il était hors de question que nous l'accompagnions, qu'il ne voulait pas être accusé d'avoir volé ce pick-up et encore moins d'avoir enlevé une mineure.

— Fuck you ! I'm not that young !

— But you're young.

— I'm seventeen !

— That's young.

Elle s'est mise à l'injurier, lui demandant s'il se pensait seul à vouloir fuir cette ville de merde, s'il se pensait seul à vouloir sauver sa peau. Elle lui a demandé si cela avait un sens pour lui de venir en aide à quelqu'un et s'il n'avait jamais été secouru alors qu'il était dans la solitude la plus abyssale.

— Did anyone ever help you when your fucking soul was deeply lost with no chance of salvation ? I saw your dog. I gave him water.

— I can't help you !

— Take me with you ! Depuis que la barbarie de ce monde lui est apparue, lui a-t-elle dit, elle n'a cessé de rêver au jour où elle pourrait fuir, mais le temps passe et jamais rien, que Virgil, que ce trou, cet enfer, au fond duquel son existence s'ensevelit sous les batailles des bêtes, la brutalité des hommes, les naissances et les morts, carrousel infernal. I want to leave but I know that I can't leave alone. I'm too young, you said so yourself ! Tout le monde se méfiera d'une petite adolescente, grosse et moche, seule, surtout au volant d'un gros pick-up. On la rattrapera, on la ramènera à Virgil, ce trou, cet enfer, et si une pareille chose devait se produire, aux prochains combats de chiens, on la retrouvera pendue au milieu de la baraque, chienne parmi les chiens. I swear that I'll do it ! I'll do it !

Ses yeux brillaient, je la regardais, elle m'avait donné à boire et c'était elle l'assoiffée. L'impératif du verbe fuir étincelait au timbre de sa voix, elle se devait de quitter ce trou béant, elle se devait d'attraper au vol le fil de notre passage. Nous sauvant, elle se sauvait. Voilà ce que son instinct lui commandait, mais ce que j'entendais, Wahhch ne l'entendait pas. Elle s'est mise à pleurer, désespérée. S'il avait trouvé la force de sauver son chien, il trouverait la force de la sauver elle. L'entendant parler, dans la baraque, elle avait su que nous étions sa seule chance de salut. Elle ne pouvait pas se tromper. Elle avait couru comme une folle, cherchant parmi toutes les voitures stationnées une qui serait demeurée ouverte. Jusqu'à ce qu'elle trouve le gros pick-up de Dick, celui-là même à l'arrière duquel on enferme les chiens et où tant de filles comme elles ont été abusées. La clé de contact était dans le commutateur d'allumage, les gens ne se méfient pas par ici et tout le monde se connaît, et qui oserait voler Dick et Stanton ? Le temps de revenir, nous n'étions déjà plus là, la soirée était terminée, les gens rentraient chez eux. Elle a entendu les autres proférer leurs menaces contre nous, elle est remontée dans le pick-up, elle a fait le tour de la ville, paniquée, jusqu'à ce qu'elle nous aperçoive sur le bord de cette route.

— You and me have good reasons to leave this fucking place ! I need you but you need me too : I brought this truck, I know this fucking countryside and I've got lots of cash, 'cause so many fucking men put their fucking hands on my fucking body tonight !

Le jour commençait à poindre. Ils étaient si semblables et si dissemblables. Je les sauverai tous les deux. Je me suis redressé, je me suis avancé vers le véhicule, la portière était encore ouverte. D'un bond, j'ai grimpé à l'intérieur de l'habitacle, je me suis installé sur la banquette arrière et j'ai aboyé en direction de Wahhch. La jeune fille m'a

regardé, incrédule. Elle s'est mise à crier que le chien avait choisi, que le chien avait compris. Elle m'a rejoint et elle a démarré le moteur.

— C'mon ! Let's get going !!

Il lui a demandé si elle savait vraiment conduire cet engin, elle a répondu qu'elle se débrouillait. Il lui a demandé où elle comptait aller. Au paradis, a-t-elle répondu, très loin de Virgil, ce trou, cet enfer.

Il s'est approché et il est monté à son tour.

— You didn't tell me your name.

— Winona. I'm Winona.

Il l'a saluée en répétant « Winona », puis il lui a dit nos noms, il lui a montré la route et l'a invitée à aller en direction de l'ouest sans jamais s'arrêter, jusqu'à ce que le réservoir se soit vidé de son carburant.

EUREKA, KANSAS - EL DORADO, KANSAS

Winona, luciole évadée de son nuage de poussière, accélérât le long des lignes droites et désertes. Elle conduisait, heureuse, ravie, et chantait de toutes ses forces, d'une voix brûlante, passionnée, ardente.

*I walk a Hutterite mile
Look at me this once
Put an eye to my step
Look and furrow
Its only misery its only ankle deep
It is no mystery
I know my way from here
It is no mystery
I know my way from here*

OceanofPDF.com

HAVEN, KANSAS

Elle a parlé de ce monde où les objets ont davantage d'espoirs que les vivants et où, matin après matin, l'on reste à s'inventer des anges pour se protéger. Depuis toujours, boulimie et anorexie ont été les anges de Winona, ses seuls horizons, ses petits chiens à elle, jamais domptés, jamais dressés. Wahhch conduisait, Winona parlait, Wahhch écoutait, Winona chantait, Wahhch souriait, je veillais. C'était comme en ma forêt quand j'entendais vibrer la douceur du ciel, ce présent si sublime offert en partage à tous les animaux.

PROTECTION, KANSAS

Insecte, oiseau, chien et humain ont par moments plus à voir l'un avec l'autre que chacun avec ses propres semblables. Wahhch et Winona étaient mes semblables.

OceanofPDF.com

ULYSSES, KANSAS

Les chambres de motels se ressemblent, a dit Winona, elles sont égales en puanteur nauséuse, en insectes pourrissants, en pointes de pizza oubliées, en odeur de cigarette et en traces de foutre sur des moquettes usées. Elle les connaît par cœur, a-t-elle ajouté en ouvrant la fenêtre. Ce sont les seuls refuges où il lui est possible de manger à son aise et de se faire vomir sans être dérangée.

— I'm gonna take a shower.

Elle est entrée dans une pièce carrelée et a refermé la porte derrière elle. Wahhch s'est assis sur le rebord de l'un des deux lits. Il a décroché la partie mobile d'un appareil, dont la base était vissée à même la table, avant de composer une ligne mélodique de onze notes aux touches numérotées du clavier. J'ai regardé la fatigue de ses yeux, la fébrilité de ses mains. Dehors, deux chauves-souris papillonnaient au milieu d'un essaim de moucheron. Je les voyais à travers le cadre de la fenêtre, je percevais leurs cris, je devinais leurs silhouettes sur la surface mouillée du ciel.

— Papa ? C'est Wahhch / Ça va / Ne t'en fais pas / Je t'expliquerai / Je ne t'appelle pas pour ça / Non / Je veux que tu me racontes / Non, je veux que tu me racontes tout / « Ils sont entrés et ils ont tué tout le monde » je sais / Le reste / C'était qui, c'était comment, combien de temps, de quelle manière, avec quelles armes, tout / Si tu les as vus me jeter avec les bêtes, tu peux, au moins, me dire à quoi ils ressemblaient / J'ai besoin de savoir / Oui, mais moi je n'étais pas fait pour être ton fils / Je ne dis pas ça / Je te dis que la langue dans laquelle je te parle n'est pas la langue dans laquelle ma mère a été tuée et avant que tu ne meures à ton tour, j'ai besoin d'entendre la vérité / Non,

maintenant / Au contraire / C'est comme un mal endormi, tant qu'il dort, tu vaques, mais une fois réveillé, tu as intérêt à t'en occuper / Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? / Je t'explique que la mort de Léonie, dans sa monstruosité, a ouvert une brèche d'où ont surgi des visages et je ne parviens pas à savoir si ces visages relèvent du souvenir ou du délire / « Ceux qui ont fait ça » ne me suffit plus / Je te demande juste quelques mots de plus / Ça va m'aider à ne plus douter, à ne plus me raconter d'histoires, à ne plus me fabriquer des scénarios et à mettre un terme à tous ces fantasmes macabres. Trop d'abstractions ça rend dingue, tu comprends ! Il faut des surfaces pour poser ses pieds et les cadavres de ceux qu'on a aimés, qui nous ont aimés, on a besoin de les voir, de les toucher. Après la mort de Léonie, j'en suis arrivé à me demander si ce n'était pas moi qui avais fait ça, si ce n'était pas moi qui avais planté et planté et planté et replanté encore un couteau dans son ventre, pratiquant une entaille verticale de dix centimètres, entre son nombril et son plexus, pour la pénétrer et éjaculer au fond de sa plaie, assassinant au passage le bébé blotti dans ses entrailles. Je veux dire ce n'est pas une blague, ce n'est pas une lubie soudaine, une envie de genèse ou une passion pour la généalogie qui me poussent à te demander ça / Je me fous de ce que tu penses, putain, je voudrais juste que tu me répondes / Non / Tant que la vie était normale, tant que Léonie et moi vivions au jour le jour, descendant les poubelles le soir, remontant les bacs de recyclage le jour, songeant aux vacances et tentant, des années durant, d'avoir un enfant, alors oui je pouvais me contenter d'un résumé comme tu dis, mais il n'y a plus rien de normal et je ne peux plus vivre avec des approximations / Il y a tellement de trous dans ce que tu m'as raconté / Si / Qui sont ceux qui ont fait ça, qui étaient mes frères, mes sœurs, leur nombre, leur nom, leur ombre, pourquoi j'ai été épargné, qui m'a épargné, qu'est-ce que tu faisais dans

cette hécatombe, cette boucherie, cet abattoir / Mais pourquoi, pourquoi tu ne peux pas parler, pourquoi tu ne peux pas raconter, qu'est-ce qui t'en empêche, te l'interdit à ce point ? / Tu te trompes / Ce n'est pas pour te libérer toi, c'est pour me débarrasser moi / C'est mon histoire, ce n'est pas seulement la tienne / Moi, je t'obligerai ! Moi !

Il a raccroché la partie mobile de l'appareil sur sa base, d'un seul geste. Winona est ressortie. La porte, restée ouverte, laissait filtrer une vapeur chaude, la buée s'échappait par la fenêtre et montait vers le ciel rejoindre les nuages du soir.

— Bad news ? lui a-t-elle demandé.

— No news. That's the problem.

Elle a fait un pas. Elle a attendu. Puis, doucement, elle est allée s'asseoir en face de lui, sur le rebord du second lit.

— Tell me.

— It's a long story.

Elle n'avait pas ôté le bandeau qui retenait ses cheveux, ses pieds ne touchaient pas terre, la lumière clignotante de la marquise du motel faisait scintiller ses yeux rubis. Ils sont restés silencieux. Dehors, les passages des voitures traçaient leurs lignes rouges sur le revers humide de la fenêtre ouverte.

Il a commencé par dire qu'il n'avait jamais eu six ans. Ensevelie, son heure s'était arrêtée, fixée au fond de la terre. Il est devenu semblable à un immeuble hanté par un locataire dont il ignore tout. Qui éteint et rallume les lumières ? Dans quelle langue ? Il a raconté les parcelles de sa mémoire, une mer bleue, des plaques de ciel encore plus bleues, coquillages et innocence, tout cela bonbons trop sucrés, happés par le vacarme brutal du sang. Irruption soudaine d'un autre Wahhch, prenant sa place, vivant à sa place, souffrant à sa place, décalcomanie d'un lui-même déguisé en lui-même. Depuis, c'était la dérive, variation lente d'une grandeur, jusqu'au départ, l'arrachement et

l'arrivée en terre étrangère où il a fallu réapprendre à vivre avec soi comme on vivrait avec un trou. S'habituer à ce trou jusqu'à toucher du doigt le sentiment de la normalité. Ce que c'est que de regarder son reflet à la surface ébréchée du miroir et de ressentir une affection envers sa propre peau, avoir envie de remercier ses propres bras, ses propres jambes, ses propres épaules, et puis soudain plus rien. Passer chez le poissonnier, acheter du thon, parce que Le-thon-c'est-bon, monter les escaliers, ouvrir la porte pour se retrouver à nouveau enterré vivant et comprendre que rien n'aura davantage de consistance que cet ensevelissement parmi les bêtes, et voilà, et pourtant, que s'est-il passé à Montréal des années durant ? L'existence heureuse et joyeuse qu'il a connue, où était-elle ? Où donc tout est parti ? Les amis, les désirs, les passions, les paysages, les hivers, les rues, les ruelles ? Et où est l'amour ? L'amour infini de Léonie ? Léonie dont il aimait tant dire le nom, Lé-o-nie, et il faisait naître des libellules à chaque mouvement des lèvres. Léonie. L'aimer, c'était l'aimer plus. Lui dire son amour était impossible puisqu'à l'instant où il voulait lui dire Je t'aime, déjà il l'aimait davantage et il lui aurait fallu le lui redire et le lui répéter pour être à la hauteur de cette enivrante addition. Ce n'était pas que les mots n'étaient pas assez grands, ils n'étaient tout simplement pas assez rapides. Est-ce que cela avait existé ? Comment répondre quand on se sent comme ce fou qui tente de saisir à pleines mains le verbe être conjugué au présent concassé ? Que faire des fragments éclatés de son histoire ? Fragments qu'il ne cesse de ressasser, incapable d'en raccorder les parties puisque le seul témoin de son désastre, qui l'a sorti de la fosse et l'a sauvé de la mort, ce père qui n'est pas son père mais qui l'a élevé comme son propre fils, refuse de parler de ce qu'il a vu et de ce qu'il a vécu, refuse de témoigner pour lui.

La marquise du motel s'est éteinte. Nous n'étions plus que trois ombres silencieuses. Le noir, c'est la raison d'être de la nuit et *la nuit était notre seule lumière*. Il pleuvait à la fenêtre. Je sentais les odeurs mouillées du dehors, la poussière dispersée, la terre abreuvée. Winona était immobile. Son front avait une pâleur de pierre. Elle clignait à peine des yeux. La respiration légère, imperceptible. Elle l'a appelé par son nom : Wahhch ? Il a levé les yeux vers elle, elle s'est penchée en avant, rapprochant son visage de son visage, et lui a demandé de bien l'observer.

— What do you see ?

— Your youth.

— What else ?

Il l'a scrutée. Il a dit qu'elle avait, à la place des sourcils, une ligne tatouée au-dessus de chaque paupière. Elle lui a demandé s'il savait ce que c'était, il a dit non.

— Can I show you something ?

— Yes.

Elle a défait son bandeau, elle a saisi à pleines mèches sa longue chevelure ample et s'est mise à tirer dessus jusqu'à ce qu'elle la décroche et la fasse glisser de sa tête, laissant voir un crâne dénudé, chauve, rougi, écorché, lézardé de rainures profondes et sanguinolentes. Wahhch s'est figé. Winona, monstrueuse, avait perdu sa jeunesse. Les larmes ont inondé son visage. Elle lui a demandé pitié. Il était le premier humain devant qui elle se dévoilait. Il n'y avait pas d'explication. C'était comme ça. Elle avait été son propre massacre. À onze ans, elle avait commencé par déraciner ses arcades sourcilières avant d'essoucher ses cheveux, grattant, lacérant son crâne à l'aide d'une brosse à métal, défaisant la trame de son cuir chevelu, ravageant les bulbes, dévastant les zones matricielles de chaque pupille, condamnant le champ de sa tête à une stérilité définitive. Elle voulait punir ce corps trop moche, trop vilain, jamais assez maigre, jamais assez racé, trop présent,

pas assez invisible, sans pour autant lui faire don de la mort. Se tuer l'aurait délivrée, or elle était loin de mériter une telle grâce et voulait vivre pour assister à sa punition, son agonie, son cr...

Il l'a interrompue.

Il a pris sa main entre ses mains, il a prononcé son nom, Winona, le répétant plusieurs fois, et lui a demandé qui avait osé lui dire qu'elle était moche, vilaine. Personne. Elle était assez grande pour se le dire elle-même. Il s'est mis à genoux, il l'a entraînée avec lui vers le sol, il l'a serrée dans ses bras. Dehors, c'était l'averse. Des brindilles de pluie frappaient le rebord de la fenêtre, sautaient à l'intérieur et piquaient nos yeux d'une douce fraîcheur.

— I told you my story because you told me your story.

Elle voulait être quitte.

Il lui disait oui, oui et il la berçait, l'appelant Petite sœur, Petite âme, Petite femme que je sauverai cette fois-ci, que je protégerai cette fois-ci. Je saurai, je te le promets. Rien ne saura ramener à la vie les êtres chers, trop tôt partis, trop tôt disparus, Léonie, Janice, mes sœurs, ma mère, mais la petite fée aux ailes brisées qui nous arrive du côté d'où on l'attendait le moins peut prendre toute la part de vie que la mort, bien malgré elle, aura engendrée. Toutes les âmes ont besoin d'un passeur, Charon en sa barque, pour atteindre les rives brûlées de l'enfer, tu es mon passeur en ton pick-up, petite fée, et oui, fuyant Virgil, et demain quittant Ulysses, il nous faudra, le poète l'a dit, laisser ici toute espérance. D'une voix à peine audible, il a commencé à chanter : Nâmi nâmi ya sghirâ ; yalla ghfî 'al hhâsira ; Nâmi nâmi ya sghirâ ; yalla ghfî 'al hhâsira ; Nâmi f-hhodni 'bayyâ, boukra e-chamsi gayyâ... Winona s'est endormie, Wahhch s'est adossé contre le lit. La cicatrice de son visage s'était résorbée. Elle n'était plus qu'une ligne fine qu'éclairaient les premières lueurs de l'aube,

partageant son visage en deux, le haut à la lumière, le bas enseveli sous les ombres.

OceanofPDF.com

HORACE, KANSAS - WILD HORSE, COLORADO

Wahhch conduisait le plus vite possible sur les routes du matin, j'observais à travers le pare-brise le défilement accéléré des nuages floconneux du ciel, Winona, jambes allongées à l'extérieur de la fenêtre de sa portière, chantait à tue-tête :

*Self sent a twister
A tearin' after me
Gonna bust my bouse to splinters yes
An' take all that's dear to me
You say you saw it comin' yeah
But still you did not flee
I was too weak I couldn't move
Held by growth of a tree
An' yes I fell upon that rock
I did not die jus' badly broken
An' in time my healin' it will come yeah
By the words that he has spoken
I fell upon that rock*

OceanofPDF.com

ARICKAREE, COLORADO

Winona rêvait de pays lointains, de contrées sauvages, de lieux inconnus. Wahhch parlait d'infini. Ni Europe, ni Amérique, mais un endroit proche du ciel. Il suffisait de marcher les pieds toujours posés sur la ligne du 60^e parallèle, l'ouest en avant, soleil blanc des hivers craquants de silence : Manitoba Saskatchewan Alberta Colombie-Britannique Alaska. Croiser la migration des bisons sauvages, voir Anchorage, vertèbre cervicale de l'océan Pacifique, voir les ciels boréaux dansant dans leur lumière bariolée puis, vers le nord, à travers lacs gelés et vallées profondes, plus loin qu'Aniak et plus haut que la rivière Ounalakleet, arriver au Finistère, à l'endroit précis du détroit. Faire comme les anciens, profiter des ponts de glace, graciles et fragiles, pour traverser le détroit de Béring et atteindre la rive opposée mais jumelle. Il n'y aurait enfin plus de Nouveau Monde ni d'Ancien Monde, mais le souffle de la Terre tournant sur son axe.

LAST CHANCE, COLORADO

Wahhch debout à l'intérieur d'une cabine en vitre, Winona endormie dans le pick-up, le pick-up en arrêt sur le bord de la route, des oiseaux très hauts dans un ciel sans soleil et l'ombre inquiétante d'une douleur, encore indéchiffrable, qui approche sa brûlure sans se montrer. Ce sont là des prémonitions auxquelles les humains sont insensibles. Ce qu'ils ont gagné en parole, peut-être l'ont-ils perdu en perception. Wahhch ne voit pas la couleur dévoreuse de couleurs qui se lève et qui semble le fixer depuis l'horizon. Je grogne. Je serai là pour lui comme il a été là pour moi.

— May I speak with Miss Josie Gaboriau, please / Hello, I'm Wahhch Debch and Natalie Davis gave me your phone number. I met her a few days ago in Carthage / She encouraged me to contact you / Yes, exactly, that's me / Ah ! Vous parlez français ?! / D'accord / Très bien / Voilà / Elle vous a raconté ? / Elle m'a dit que vous vous intéressiez depuis longtemps à l'histoire de mon peuple et que vous étiez de passage à Denver / Je n'en suis pas loin / Ce serait important pour moi, mais je ne veux pas vous déranger, d'autant que je ne suis pas seul / Oui / Un chien plutôt très impressionnant ainsi qu'une jeune fille tout aussi impressionnante / Bien sûr / C'est très gentil / Très bien / 1598 Genesee Avenue / D'accord / Merci madame / À ce soir.

Il est sorti de la cabine, il s'est assis par terre, il a pris ma tête entre ses mains, il m'a regardé dans les yeux : « Je ne sais pas pourquoi, mais je vais bientôt avoir besoin de toi... » J'ai grogné.

PARADISE ROAD, COLORADO

Couteau à la main, Winona a lacéré les sièges du pick-up. Elle les a tailladés, elle les a vidés de leurs entrailles, elle a démonté les parois du tableau, elle a brisé les cadrans, elle a arraché les boîtiers, elle a sectionné les fils. Elle s'est levée au milieu de l'habitacle, elle a baissé son pantalon, elle a écarté les jambes, elle a uriné, elle a déféqué et s'est essuyée avec des lambeaux de cuir. Nous étions à l'extérieur du véhicule et nous la regardions à travers les vitres. L'odeur de ses selles s'est répandue à l'extérieur. Winona est sortie, elle a claqué la portière, elle l'a enfoncée à grands coups de pied. À l'aide de la clé, elle a rayé la carrosserie à l'avant, à l'arrière et sur les côtés, elle a grimpé sur le capot, elle a tenté de défoncer le pare-brise, mais son pied y rebondissait sans cesse. Hurlant de rage, elle a regagné le sol, elle a cassé les miroirs de part et d'autre puis, reprenant le couteau, elle a crevé les quatre pneus du pick-up. Défait, il s'est affaissé en se déhanchant. Winona semblait satisfaite : In memory of all the dogs who died in Virgil... Amen ! Elle a craché. Let's go, a dit Wahhch.

Nous avons gravi le fossé, nous sommes sortis du sous-bois, nous avons regagné la route et nous avons marché le reste du jour dans la chaleur accablante du soleil.

GENESEE, COLORADO

Josie et Jean Gaboriau n'ont pas eu peur de moi. Ils nous ont ouvert leur porte, nous ont offert l'hospitalité et nous ont témoigné amitié et affection.

Avant que ne tombe le soir, Jean a voulu montrer à Wahhch et Winona le coucher du soleil au-dessus des montagnes. À l'arrière de la maison, il y avait un jardin sauvage en bordure d'un lac. Nous sommes sortis. Le ciel brûlait. Les rouges, les roses et les orangés, par pans entiers, brasillaient dans la clarté finissante du jour et se diffractaient au voisinage des cimes neigeuses. Ils imprégnaient l'air, satinaient les visages et carminaient le lac, sa plaque d'eau endormie. J'ai couru et m'y suis plongé. Je me suis laissé couler jusqu'aux abysses des couleurs. En bas, dans le limon, j'ai entendu battre mon cœur. La lumière tanguait à la surface. Les animaux aquatiques aux yeux ronds, serpentiformes, teint de sable, glissaient, disparaissaient dans la vase. D'autres, argentés, tournoyaient autour de moi. Là, sans bouger, épave de moi-même, j'ai laissé le silence me laver du sang de mes congénères.

Josie a allumé les lampes extérieures, Jean a servi à manger et, ensemble, ils se sont attablés au milieu des fleurs. Ils ont parlé, ils ont échangé, ils ont partagé. Conjugaison des sentiments, finesse des voix, douceur des timbres, vibration des cœurs et circulation des mots : enchantement, grâce, douleur et art. Winona s'est émue. « This is the first time I've ever sat at a table and heard the other people say words like that. » Jean a voulu savoir quels étaient alors les mots de son quotidien. Manque, a dit Winona. Manque d'amour, manque de douceur, manque d'horizon, manque de joie, manque d'innocence. Manque.

Tous les manques imaginables. Il y a beaucoup de bestialité dans mes veines, a-t-elle ajouté, beaucoup de haine à cracher.

— *Rage, rage against the dying of the light*, a dit Jean.

— Whats that ?

— A poem by Dylan Thomas.

Jean a commencé à réciter. J'écoutais. Je sentais les odeurs de la terre, la fraîcheur du lac, le souffle du vent aux branchages des arbres. J'entendais vibrionner les insectes, je découvrais l'élévation spirituelle des humains, ce dont ils sont capables, dans l'énonciation ahurissante de leur pensée, offerte à l'autre grâce aux mots qu'ils égrènent au rythme de leur sang.

*Grave men, near death, who see with blinding sight
Blind eyes could blaze like meteors and be gay,
Rage, rage against the dying of the light*

*And you, my father, there on that sad height,
Curse, bless me now with your fierce tears, I pray.
Do not go gentle into that good night.
Rage, rage against the dying of the light.*

La nuit était avec nous. Winona s'est levée pour aller s'étendre sur une chaise longue, Josie a déposé sur elle une couverture avant de se rasseoir et Jean a servi une boisson claire aux vives senteurs de prune. Ils ont bu. Winona s'était endormie. Je me suis couché à ses côtés pour veiller sur son sommeil.

— Amazing girl, a dit Josie.

— Anger, beauty and fierceness, a ajouté Jean.

Ils chuchotaient en la regardant. Jean a évoqué ceux-là qui, touchés par la grâce, voient l'enfance s'enfanter en eux à jamais.

— Le malheur, c'est de croire que la grâce qui nous a été donnée peut mourir, quand elle n'est qu'embrasement éternel. Winona se croit pauvre, mais moi, un seul fragment de sa pureté suffirait à me remplir de joie pour le reste de mes jours. Dites-moi, Wahhch, où avez-vous déniché ce petit éclat de sainteté ?

— En enfer.

— Oui. Nécessairement. À chaque Dante son Virgile, n'est-ce pas ?

— Vous ne croyez pas si bien dire.

Ils ont souri. Ils ont encore bu.

— Et vous, Wahhch, votre enfance ? a demandé Josie.

— Un trou... Je ne me souviens de rien.

— Natalie m'a raconté votre réaction devant la photo de Chatila.

— Je n'ai rien reconnu. Une impression peut-être, une sensation générale tout au plus. Le ciel, sa couleur.

— Elle m'a dit qu'en lisant la date inscrite au bas de la photo, vous vous êtes rendu compte que vous y étiez.

— Oui. Ma famille y a été tuée ce jour-là.

— Vous aviez quel âge ?

— Quatre ou cinq ans.

Josie a levé la tête vers le ciel dont l'obscurité révélait la densité majestueuse des étoiles.

— Debch est le nom de votre famille adoptive, n'est-ce pas ?

— Oui, je n'ai aucun moyen de connaître mon vrai nom.

— Qui vous a prénommé Wahhch ?

— Mon père adoptif.

— Vous savez ce qu'il signifie ?

— Oui. Féroce ?

— Si on veut, *Wahhch* signifie plutôt *Monstrueux*. C'est un prénom d'autant plus étrange que *Debch* signifie *Brutal*... Vous le saviez ?

— Je n'y avais jamais pensé.

— *Debch* est peut-être un dérivé de *Debs* qui, au contraire, signifie doux, sucré, puisqu'il désigne le jus du caroubier. Au Liban, *Debs* est un nom très fréquent parmi la communauté chrétienne, alors que *Debch* est très rare. Personne ne s'appelle ainsi. Au Liban du moins.

— C'est peut-être un surnom, a dit Jean.

Wahhch n'a pas répondu. Une ombre a voilé son front, altérant son visage. Son regard s'est défait.

— Je ne sais pas, je ne saurais pas vous dire.

— Vous devez aussi ignorer votre date de naissance, non ?

— En effet, la date inscrite sur mon passeport est fictive. Officiellement, je suis né le 9 février 1977.

— Pourquoi cette date ?

— C'est la fête de saint Maron, patron de mon père.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Maroun, il m'a donné la date de sa fête.

— Vous êtes donc un chrétien maronite d'adoption. Comment il vous a trouvé ?

— Il m'a sauvé.

— Comment ?

— Au troisième jour du massacre, il était entré dans les camps en qualité d'infirmier. Il a été horrifié. Il ne pouvait pas protester ou il se serait fait tuer lui aussi. Il a commencé à soigner les victimes de la tuerie en se cachant, au péril de sa vie. Dans une maison de Charila, des miliciens préparaient l'exécution d'une famille. Il les a vus aligner les membres de cette famille contre un mur et il les a vus les exécuter. Sauf le plus jeune, un garçon de quatre ou cinq ans. Moi. Il y avait une fosse à purin, les hommes ont jeté ma famille dedans et les ont recouverts de chevaux qu'ils avaient abattus, ils m'ont pris et m'y ont imbriqué. Les chevaux agonisaient encore. Mon père les a vus nous recouvrir de terre en riant. Pour ma part, je n'ai aucun souvenir de ce que je viens de vous raconter et ce que je

sais, je le sais par le témoignage de mon père. Mes souvenirs commencent sous terre. Je me souviens très précisément des bêtes enterrées à mes côtés, leur souffle qui s'éteint, du sentiment de solitude qui me gagne à mesure qu'elles mouraient, de mon désir de mourir aussi, tant j'avais peur du noir. Je me souviens de leur chaleur, je me souviens d'avoir serré entre mes bras la tête d'une jument comme si elle avait été ma propre mère, je me souviens de l'avoir appelée « Maman, maman ! » de l'avoir embrassée, de l'avoir suppliée de ne pas me laisser seul et d'avoir trouvé, là, dans son sang que je buvais pour me désaltérer, dans sa présence, mais aussi dans celle des mouches, des vers de terre, des pucerons et des termites que je sentais sur moi, une bonté, une douceur, une affection, une pitié mon Dieu, une pitié qui, vraiment, m'ont sauvé. Je me souviens du mutisme, du mutisme de toutes ces bêtes à qui l'on venait de faire subir cette effroyable chose qui ne les concernait en rien pourtant, je me souviens m'être mis à parler pour elles, mettant mes paroles dans leur bouche, disant tout haut leur pensée, disant tout haut leur frayeur, je leur ai donné le peu de mots que je connaissais, mots d'enfant apeuré, les animaux ne m'ont pas abandonné. Je me souviens de cela, de ce moment, je ne me souviens pas d'avant ni d'après, je me souviens de ce *pendant*, un pendant animal. Une fois les miliciens partis, quand il n'y a plus eu personne, lorsqu'il a fait enfin nuit et que tout est devenu sombre, cet homme m'a déterré, m'a sauvé, s'est enfui et m'a adopté.

Josie s'est levée. Elle s'est éloignée en direction du lac, engloutie par l'épaisseur nocturne de l'air. Jean avait fermé les yeux. Ses pupilles tremblaient sous leurs paupières. La voix de Josie est parvenue, calme et claire.

- Vous dites qu'il était là à titre d'infirmier ?
- Oui.
- Qu'il vous a sauvé en profitant de la nuit.

— Oui. Pourquoi ?

— Est-ce que ça vous gêne que l'on parle de tout cela ?

— Je ne suis venu chez vous que pour ça.

Le vent était tombé. Je percevais le moindre bruit. L'écho des appels lointains, le frottement des ailes des insectes, les pas de Josie dans l'herbe. Tout était délicatesse.

— Quand est-ce que vous avez quitté le Liban ?

— Tout de suite après, la même année, nous sommes partis en France, nous y sommes restés deux ans, jusqu'à la mort de ma mère adoptive. Là encore c'est vague. C'est une source de conflits entre mes sœurs. L'une évoque un suicide, l'autre un accident. Nous avons quitté Paris pour Montréal. J'ai grandi là.

Josie était revenue à la lumière.

— Est-ce que votre père a formé un jour le vœu de retourner vivre au Liban ?

— Oui, mais ça ne s'est jamais fait.

— Pourquoi ?

— On lui a proposé un poste de responsabilité au Casino de Montréal qui allait ouvrir l'année suivante. C'était un contrat très lucratif, très valorisant pour lui. Il a été chargé de mettre sur pied le service de sécurité. Il y a travaillé quelques années, avant d'être engagé par un grand hôtel de Las Vegas qui combine casino et salle de spectacle. Il s'est remarié. Il est installé là depuis.

— Ce projet de retourner au Liban, c'était en quelle année ?

— À la fin de la guerre, en 1992 peut-être.

Josie s'est tue. Ses yeux brillaient, son visage s'était crispé, elle a redressé la tête, elle est retournée à la table et s'est assise.

— Votre présence ici nous touche au-delà de tout. Vraiment. Jean et moi avons vécu plusieurs années au Moyen-Orient, nous avons complété nos études à Beyrouth, c'était avant la guerre, nous nous sommes rencontrés là-

bas, nous nous sommes fait tant d'amis. Jean terminait son doctorat sur les rites funéraires chez les premières communautés chrétiennes tandis que moi j'enseignais la littérature à l'Université américaine de Beyrouth et je commençais à traduire en anglais la poésie arabe contemporaine. Nous sommes partis avant la catastrophe. La guerre a éclaté, nous nous disions que cela ne pouvait pas durer. Et ça a duré. Ce qui est arrivé en 1982 nous a traumatisés. Forcément. Des centaines de chrétiens, sous le regard de centaines de juifs, ont massacré des centaines d'Arabes. Je suis juive et Jean est chrétien. « Ça » a fait de nous des bourreaux.

— Non. Ce n'est pas vous les bourreaux. Je vous vois, je sais qui vous êtes. Ceux qui ont fait ça, les personnes réelles, je veux dire, je ne les vois pas. Qui sont-ils et que sont-ils devenus ?

— Chauffeurs de taxi, épiciers, certains sont partis vivre à l'étranger. Ils sont tranquilles à Paris, à Toronto, à New York. À la fin de la guerre, en 1991, le gouvernement libanais a fait voter une loi d'amnistie qui exempte de toute poursuite judiciaire la plupart des crimes politiques commis pendant la guerre. L'hécatombe est restée impunie.

— L'amnistie est devenue amnésie, a dit Jean.

— Et l'amnésie, ignorance. C'est banal. Petit, j'ai cru que l'on avait tué seulement ma famille. Pendant des années j'ai cru ça. La première fois que j'ai eu conscience du mot massacre, du mot peuple, du mot camp, du mot miliciens de tous ces mots que vous avez prononcés, je devais déjà être à l'université. Et tout ça ressurgit maintenant. Une explosion de silence. De plus en plus lourd à porter. Un trou noir. Il absorbe toutes les lumières, il empêche le temps d'avancer, de se déployer, me gardant toujours, toujours enterré avec les bêtes et mes proches.

— Je comprends... Les faits sont là et vous êtes intriqué, quelque part, entre leurs froissures et il est très éprouvant de défroisser cette histoire. Les 16, 17 et

18 septembre 1982, après l'assassinat du président Bachir Gemayel, les miliciens chrétiens, appartenant aux Forces libanaises, sont entrés dans les camps palestiniens de Sabra et Chatila et ont commis les atrocités dont vous et votre famille avez été victimes. La zone était sous le contrôle de l'armée israélienne qui a permis aux miliciens d'entrer et a attendu trois jours avant d'intervenir, malgré l'évidence de ce qui se passait à l'intérieur. On peut interpréter ça comme on veut, mais ce sont les faits. J'aimerais vous montrer deux films. Deux documentaires. Le premier concerne l'armée israélienne, le second concerne les miliciens chrétiens. Ils ne vous donneront pas de réponses, ils préciseront simplement votre question.

— Quelle question ?

— Pourquoi avez-vous survécu à votre famille ?

Il commençait à faire froid. Nous sommes rentrés. Wahhch a pris Winona dans ses bras et l'a portée comme s'il portait sa propre vie. Je l'ai vu monter un escalier en compagnie de Josie, ils ont couché Winona et sont redescendus. Jean était occupé à manipuler un objet plat posé devant une vitre fixée contre le mur.

— Nous allons vous laisser, a dit Josie. Les deux films vont s'enchaîner, vous n'aurez pas à toucher au lecteur.

Les lumières se sont éteintes, Josie et Jean sont partis, Wahhch s'est installé face à l'écran, je me suis allongé à ses côtés et les images se sont animées.

Sonores.

Brillantes.

Fascinantes.

J'ai aboyé.

« Reste calme, m'a soufflé Wahhch, ce n'est pas la réalité, mais une vision, une illusion, un film. Regarde. »

J'ai regardé.

Défilements de visions macabres empreintes de nostalgie. Voix d'hommes, grondements de chiens, leurs aboiements, la musique, les cris et les détonations. Des

mots. *Mémoire / souvenir / Je me rappelle de rien / Je ne me souviens pas / Je n'ai rien imprimé / non / non / non* tournaient et revenaient sans cesse. Traits, lignes, couleurs, représentations animées d'humains, d'animaux, de paysage, de voitures, tout n'était qu'illusion puis, au détour des séquences, l'œil rond d'un cheval infesté de mouches. *Mémoire / souvenir / Je me rappelle de rien / Je ne me souviens pas* ont cédé la place à *Peur / Sniper / Cible / Sifflement* et à un homme qui danse au son d'une musique, au milieu des détonations et des vrombissements, valse, délire, folie, que quelques mots sont venus parachever, « Les fidèles de Bachir préparent les massacres de Sabra et Chatila. » Le camp est apparu sous des lumières dansantes. Des humains alignés contre un mur se sont effondrés dans le jaune. L'indifférence des voix et la lenteur des gestes ont éveillé ma colère, mais contre quoi ou contre qui aboyer, quoi attaquer, sur qui bondir ? « Des fusées éclairantes ont facilité ce qui se passait en bas. » Il n'y avait pas de nuit, ou alors une nuit en plein jour jusqu'au lever du soleil, jusqu'à ces cris terrifiants parmi les ruines et les cadavres, Ya Allâh !! Ya oummé !! Ya Allah ! Ya oummé ! Ya oummé !! lamentations déchirantes qui ont fait surgir dans sa brutale réalité la figure d'une femme, avançant au milieu du charnier, chienne folle, bras ouverts, offerte tout entière à l'hystérie insondable de ses propres confins, harcelée par la piqûre dévastatrice des douleurs, hurlant en nous fixant Wayn el 'arab !! Wayn el 'arab !! J'ai entendu Wahhch gémir. J'ai détaché mon regard pour le découvrir prostré contre le sol, tandis que défilait le cortège des images, semblables à celles de Carthage, dans leur cadre de verre, quand nous cherchions à rejoindre les lignes du chemin de fer pour fuir vers le nord. Hommes entassés | Corps défaits de fillettes | Visage défiguré de femme |

Noir. Noir. Noir.

Silence.
Silence.
Puis,
Une lumière,
Un second monde,
Une autre couleur,
J'ai aboyé.

La peau des hommes, leurs muscles, leurs mains, leur masse en contre-jour des lumières blafardes. Orifices des visages, bouches glauques, ombres des mémoires. Mémoires des gestes, mémoires des mouvements, inscrits là, dans le squelette des postures. Petit gobelet en carton tournant entre les doigts. « Je suis entré pour tuer, indifféremment, grands ou petits. Je me disais. Ce petit va grandir et me tuer. Autant le tuer tout de suite. Cette fillette fera des enfants qui grandiront. Il ne faut pas. Je la tue. Ce jeune va se marier et fera des petits. Je le tue. Voilà comment je pensais. »

Anatomie des humains. Bipèdes. Homo sapiens sapiens. Mains libérées qui ont fait « ça ». Démonstration. « Mon regard allait vers cet ami qui égorgeait. Je me suis mis à vomir. Je voulais m'en aller, mais je suis resté. » Nulle émotion, qu'une colère sourde, qui s'additionne, jusqu'à la dernière vision, désastre, cauchemar d'un cauchemar. « J'en ai attrapé un. Je l'ai mis contre le mur les bras en l'air. Il criait « Je t'en supplie, ne me tue pas, j'ai des enfants ! » Je l'exécute au nom de Bachir Gemayel. Je fais entrer le couteau dans sa gorge sans toucher à sa veine. J'enfonce la lame sous l'aisselle et je la retourne comme tu fais quand tu décortiques un poulet. Je lui déboîte le bras. Alors la chair blanche apparaît. Je lui brise le coude. Il fait caca. Tu le laisses finir et tu l'égorges. Un de moins. Cette mort, pour moi, c'est la mort. Il l'emporte avec lui dans sa tombe. Tu tortures ta victime. Il va te dire « Pour l'amour de Dieu » et tu le charcutes. Il ne peut pas résister. Tu le tues une deuxième, une troisième fois. Autant que tu veux à

condition qu'il reste conscient. Tu le tues dans la frayeur. Tu es satisfait. Tu sais qu'il a vu sa mort. Alors tu peux partir. »

Noir. Noir. Noir.

Puis plus rien.

Rien.

Rien du tout.

Aussi profonde que pouvait être l'obscurité dans laquelle nous venions d'être plongés, rien n'était plus profond que la désolation et l'affliction de Wahhch. Il n'a pas bougé. Il était assommé, frappé de stupeur. La porte s'est entrouverte et Josie est entrée sans faire de bruit. Elle s'est assise à même le sol. Wahhch regardait vers le gouffre, de l'autre côté de la vitre, et ne semblait pas avoir remarqué sa présence. Elle a attendu. Elle l'a appelé. Il n'a pas répondu. Elle a posé sa main sur son épaule, il n'a pas réagi.

— Je comprends, Wahhch, je comprends, mais vous devez aller jusqu'au bout. Vous m'entendez ?

Il entendait, je le voyais à la dilatation de ses pupilles.

— Écoutez-moi. Il y a un homme, un ancien des Forces libanaises, comme ceux que vous venez de voir, qui vit à Albuquerque. Il y était aussi. Il en parle un peu plus facilement que les autres, Jean l'a rencontré lors de la cérémonie d'ouverture de la petite église maronite construite par la communauté libanaise d'Albuquerque. Il est devenu très... comment dire... fervent. Il veut se racheter, se repentir ou je ne sais trop quoi. Il s'est attaché à Jean, ils se voient parfois. Jean l'a appelé. Il lui a parlé de vous sans lui dire qui vous étiez, il lui a dit que vous vous intéressiez à... l'événement. Il a parlé de Maroun Debch. Ça lui dit quelque chose. Il veut bien vous recevoir. Albuquerque est à sept heures de voiture. Qu'en pensez-vous ?

Il ne répondait toujours pas. Elle a hoché la tête. Elle lui a dit qu'il devait être très fatigué, exténué, et lui a

demandé de lui pardonner.

— Je ne vous laisse pas même le temps de respirer. Vous avez besoin de dormir.

Elle s'est levée pour se rediriger vers la porte et s'apprêtait à quitter la pièce quand Wahhch s'est tourné vers elle :

— Je n'ai pas de voiture.

— Prenez la mienne.

— Je partirais tout de suite.

— Vous ne voulez pas vous reposer un peu ?

— Non. J'irai le rencontrer et je reviendrai.

— Il faudra lui téléphoner sur la route un peu avant d'arriver. Il a demandé comment vous vous appelez, Jean n'a évidemment pas voulu lui dire votre nom et il lui a donné celui de notre meilleur ami lorsque nous étions au Liban. Naji Obeïd.

— Très bien.

— Je monte réveiller Winona.

— Non. Laissez-la dormir, elle a besoin de se reposer et je crois que je dois être seul.

Josie est revenue, Wahhch s'est levé, elle l'a pris dans ses bras.

— Ne vous inquiétez pas. Jean sera très heureux de s'occuper d'elle pendant quelques jours.

— Dites-lui que je reviendrai la chercher, que je ne l'abandonne pas.

— Je lui dirai.

— Expliquez-lui, dites-lui de me faire confiance, dites-lui de prendre des forces, de se reposer et de ne pas s'inquiéter.

— Comptez sur moi.

— Dites-lui surtout que je tiens à elle... plus que jamais.

— Je lui dirai.

CANADIAN RIVER, NEW MEXICO

J'ai aboyé pour réveiller Wahhch au volant de la voiture. Il s'est redressé à temps pour rétablir sa trajectoire avant de heurter de plein fouet les rochers en bordure de la route.

Nous nous sommes arrêtés à l'ombre de quelques arbres, à l'endroit où serpentait une rivière le long d'une voie ferrée. Wahhch s'est allongé dans l'herbe et s'est endormi. La chaleur était écrasante. Je suis entré dans l'eau, je suis resté là, sentinelle, veillant sur son sommeil.

Il s'est réveillé au zénith du soleil. Les ombres avaient presque disparu. Il a ôté ses vêtements, il est entré à son tour dans l'eau et s'est baigné dans la lumière éclaboussée de la rivière.

HEBRON, NEW MEXICO

Nous avons marché jusqu'aux habitations en amont de la rivière sous les regards méfiants des humains que nous croisions. Ne les dévisage pas, m'a dit Wahhch, et je me suis collé à sa jambe. Il s'est arrêté devant un mur sur lequel était fixé un de ces appareils à clavier dont il a décroché la partie mobile avant d'insérer une pièce dans la fente prévue à cet usage. Tout était brûlant. Le sol, les objets, l'air et la poussière. Des oiseaux tournaient dans le ciel, la silhouette en éclipse sous la cuisson aveuglante du soleil, leurs ombres à la surface du sol, passant puis repassant sur le mur et sur nos corps.

— Mr. Fadi Melki please / I'm Naji Obeïd, Jean Gaboriau gave me your phone number and told me that you agreed to meet me / Behhké chway 'arabé bass mkassar / Na'am / En français ce serait préférable / Dans trois heures / Oui / OK / OK / Jean m'a donné votre adresse / D'accord / Je demande l'église ? / Our Lady of Angels / Je trouverai / Une Ford, une familiale bleue, vous me reconnaîtrez facilement au chien qui m'accompagne / Oui / À tout à l'heure.

Il a raccroché, il m'a regardé.

— Viens, on va à la messe.

ALBUQUERQUE, NEW MEXICO

Des humains rassemblés à l'intérieur d'un bâtiment chantent et parlent d'une seule voix. Ils invoquent à l'unisson, ils se prosternent, ils se lèvent quand on leur dit de se lever et se rasseoient quand on leur ordonne de se rasseoir. Ils s'agenouillent. Ils reconnaissent devant leurs frères qu'ils ont péché par pensées, en parole, par action et par omission et ils se frappent la poitrine de leur poing fermé. Ils ouvrent les bras, ils demandent pitié à leur mère Marie, aux anges, à leur frère, ils demandent compassion, ils demandent miséricorde et accordent leur rythme pour propulser leur âme vers le ciel, vers celui auquel s'adressent leurs oraisons et leurs prières, le Très Saint, le Très-Haut, le Tout-Puissant, qui règne pour les siècles des siècles, leur donne leur pain quotidien et pardonne leurs péchés comme eux-mêmes pardonnent à ceux qui les ont offensés. Qui est-il ? Où est-il ? Resté à l'extérieur de la grande porte, j'ai tendu mon cou pour tenter de le voir. Je n'ai vu qu'un plafond blanc. Les fenêtres aux vitres versicolores laissaient filtrer une lumière ambrée et dans l'air flottait l'odeur pénétrante d'une résine aromatique, de saveur âcre. Flottait aussi un sentiment de tristesse. Wahnch était sur le côté, là-bas, debout à côté de la statue d'une femme. Un nouveau-né dans ses bras indiquait quelque chose de son doigt. J'ai entendu sonner des cloches et une musique s'est mise à résonner. Les humains ont recommencé à chanter, une voix les a bénis, les invitant à aller, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dans la paix et la joie du Christ. Ils ont fait des signes avec leur main, sur leur front, sur leur cœur et contre leurs épaules, puis ils sont sortis des rangs et se sont dirigés vers la sortie.

Wahhch m'a dit Viens. Nous avons descendu les marches et nous avons traversé l'esplanade vers un arbre à l'ombre duquel nous sommes restés à attendre.

Les humains se sont retrouvés par petits groupes pour se parler et se saluer au milieu des voitures qui tentaient de rejoindre la rue. Des enfants couraient dans leurs vêtements blancs, roses, bleus, on criait, on riait, Wahhch les observait. « Tu vois, m'a-t-il dit, il y a la meute et ceux qui, à jamais, se tiennent à l'extérieur de la meute. Quel rapport entre Winona et ceux-là ? J'en vois davantage entre elle et les oiseaux qu'entre elle et ces gens-là. »

L'esplanade s'est vidée. Un homme s'est avancé vers nous, grand, crâne dégarni, couronne de cheveux basse aux tempes et sur la nuque, ventre proéminent sous son vêtement en toile. Il marchait d'un pas lourd, les pieds ouverts, levant le bras et appelant « Naji ? » avant même d'être arrivé à notre hauteur. Reste ici, m'a dit Wahhch, et il est allé à sa rencontre. Ils se sont serré les mains, ils se sont parlé. Je ne les entendais pas. L'homme a entraîné Wahhch vers un petit groupe réuni autour d'un humain vêtu d'une aube blanche. Je n'ai pas bougé jusqu'à ce qu'ils reviennent.

— C'est ton chien ça ?

— Oui.

— Il est monstrueux !

— Il y a pire.

— Yalla ! Toutes les créatures sont de Dieu ! C'est ta voiture ?

— Oui.

— Je suis stationné là-bas, la Jeep. Il faut rouler un peu. Ya'né noss sé'a une demi-heure avec la circulation ta'ribann, mech ktir, c'est un peu à l'extérieur d'Albuquerque.

— D'accord.

Il est parti, nous l'avons suivi.

PARADISE HILL, NEW MEXICO

Fadi Melki est son nom. Il l'a répété plusieurs fois. « Mon nom est Fadi Melki, mes amis m'appellent Foufou. » Il s'est tu puis il s'est remis à parler, agité, fiévreux.

— Je suis parti du Liban tout de suite après le C'est-à-dire Moi je suis rentré le second soir pour nettoyer On nous a dit « vous entrez vous nettoyez » vous faites comme pour les poubelles « vous ramassez, vous jetez » Il y avait un couple... ... Un couple... As'ab chi houwwé e-ttôkhhîr Ma fi as'ab menno... Tu comprends ? Je dis que raconter, c'est le plus difficile La guerre c'est plus facile Tu tires, tu tues, khalass Maintenant tu pourrais être mon fils et tu veux que je te raconte que moi j'ai... là et là... comme ça et comme ça ?... Non... C'est comme un jugement... Le jugement et la peine... ... Amnistie-amnistie 'emlo amnistie pas de procès ma 'emlo procès Chou badak a'mil moi j'aurais préféré le procès alors moi j'ai fait mon procès Tout seul C'est Lui Là-haut Il m'a dit « Fadi, qu'est-ce que tu as fait ? » Le Christ « Fadi, tu as du sang sur les mains, tu n'as pas honte ? » J'ai dit « Oui, j'ai honte » Le Christ il m'a dit « Fadi, va construire mon église Tu vas Tu fais du travail Tu gagnes de l'argent n'est-ce pas et construis une église pour les maronites » J'ai construit l'église tu l'as vue n'est-ce pas ? Avec du bois de cèdre tu l'as vue oui ? Les statues je les ai fait venir d'Italie bénies par le pape... Vous entrez vous nettoyez... Naddfo !... Naddfo ça veut dire « Nettoyez »... Naddfo ! Naddfo quoi ? « Les blessés... Il y a un blessé devant toi ? Tu l'achèves Enfant femme vieillard même ta propre mère Blessée ? Pouf ! » Ça c'étaient les ordres Mais moi je n'ai pas pu... mon ami heureusement il était là Moi je disais « là » et lui il tuait. Pouf ! Pouf ! Je lui montrais Pouf ! Je lui montrais Pouf ! Je lui montrais Pouf !

Je lui montrais Pouf ! On entrait dans une maison je lui montrais un deux trois quatre et lui PoufPoufPoufPouf ! Khalass !

— Comment vous faisiez pour voir dans la nuit ?

— Les Israéliens, ils nous ont éclairés jusqu'au matin avec leurs fusées. C'était comme en plein jour.

— Est-ce qu'il y avait des infirmiers avec vous ?

— Infirmiers ?! Chou « infirmiers » ? On est venus pour tuer, qu'est-ce que tu veux comme infirmiers.

— Pour vous, vous soigner en cas de blessure.

— Non non non ma fi infirmiers ma fi chi Nous et eux et Satan et c'est tout Khalass !

— Est-ce que tu connaissais un homme qui s'appelle Maroun el Debch ?

— Maroun Debch moi je ne l'ai pas très bien connu. Je n'étais pas dans sa section tu comprends ? Moi je l'ai vu... marra marr-ténn... pas plus... Je n'aimais pas les hommes de sa section...

— Pourquoi ?

— Whhouch.

— Whhouch ??

— Oui. Whhouch. Comme des animaux sauvages. Comme ton chien. Ton chien il est wabhch. Un monstre. Eux ils étaient whhouch. Des monstres. Et Maroun Debch kenna kelna nsammi Wabhch el Debch.

— Quoi, quoi ?? Qu'est-ce que tu as dit ??

— Oui, parce que Maroun Debch ce n'est pas son vrai nom. Son vrai nom, moi je ne le connais pas, parce que depuis le début de la guerre, en 75, depuis qu'il est entré chez les Kataëbs, tout le monde l'appelait Maroun el Debch et nous, après, quand tous les Kataëbs nous sommes devenus Forces libanaises, on l'appelait Wabhch el Debch. Ya'né le Monstre Brutal.

— Mais pourquoi ?

— Chou « pourquoi » ? Parce que il était brutal et parce que c'était un monstre. Maroun el Debch, il entrait quelque

part... masalânn il entre ici... même ton chien il aurait peur... cet homme, ya'né, c'est comme un grand vent sur ton visage, tu comprends ? Après la guerre, il a voulu garder son nom. Il n'a plus été Maroun el Debch mais il est devenu Maroun Debch.

— Vous... est-ce que... vous savez s'il est toujours vivant ?

— Je ne sais pas je ne veux pas savoir... ya'né même dire son nom je n'aime pas... Monsieur Gaboriau m'a dit que tu t'intéresses à lui, pourquoi ?

— Je croyais que c'était un héros... C'est-à-dire quelqu'un qui a sauvé les Palestiniens pendant ces trois jours de septembre, qui les a soignés, qui a soigné les blessés, qui a aidé les victimes... qui a risqué sa vie pour sauver des innocents... et je m'intéressais à son cas... parce que d'après... enfin... les témoignages... tout le monde a tué... enfin a pris part au carnage... C'était comme un effet de groupe... et j'imagine que des gens comme toi... absolument pas... enfin... qui ne croyaient pas qu'ils pouvaient faire ça... qui étaient éduqués, qui ont été à l'école... je veux dire tu parles français, anglais, arabe... eh bien malgré tout tu as été entraîné... et je croyais que Maroun Debch, non, qu'il avait résisté au mouvement de masse... J'ai cru même qu'il avait sauvé un... un enfant palestinien... qu'il l'avait... oui... sauvé..., enfin c'est ce que j'ai cru comprendre... qu'il avait tenté de rester digne...

— Si Maroun el Debch a fait tout ce que tu dis, alors moi je suis Mickey Mouse. Et je ne suis pas Mickey Mouse. Moi, je suis un cauchemar. Maroun el Debch, c'est pas mon cauchemar, non, c'est le cauchemar du cauchemar de mon cauchemar. Ça c'est Maroun el Debch. Il y a un homme, il était dans sa section, je le connais, un maronite. Il habitait Albuquerque, il venait à la messe mais il n'aimait pas y trouver les nègres et les Mexicains. Pour lui, il n'y a que les Libanais maronites qui sont des maronites. Moi, je crois que tout le monde peut le devenir s'il a envie. Qu'est-ce que

ça peut faire ? Welcome everybody. Lui, non ! Et puis il n'est plus venu. Maintenant, il a un bowling à Phoenix, il vit là-bas, sa femme est morte il y a un an... Si tu veux on peut aller le voir.

— Il a connu Maroun Debch à l'époque où il était encore Maroun el Debch ?... tu es sûr ?

— Il était l'ami de Maroun avant pendant après tout le temps ! Je vais l'appeler, je vais lui dire qu'on va aller chez lui demain. Mange ! Tu n'as rien mangé ! Khôd tabbouleh, hhommous, baba ghanouj... yalla... Mange, mange.

— Je mange, je mange, ne t'en fais pas, je mange, j'avale... je dévore.

Il est sorti. On a entendu sa voix résonner depuis l'autre pièce. Qu'est-ce que tu sens, Mason-Dixon Line ? m'a demandé Wahhch. J'ai grogné. Je sentais l'odeur des terres brûlées, j'entendais déjà la déchirure à la trame de sa vie.

DEFIANCE, NEW MEXICO – NAVAJO, ARIZONA

L'homme roulait devant et nous le suivions le long d'une route qui serpentait au-dessus des ravins, gorges étroites et encaissées, dissections interminables séparant les parois des montagnes, précipices aux mille couleurs. Wahhch, sans se soucier de rien, insensible à l'étrangeté du paysage, laissait échapper des phrases de sa bouche. Elles ne s'adressaient à personne, elles creusaient le sol de son cœur et s'expurgeaient de lui comme la poussière au bout de mes griffes lorsque je creuse le sol de la terre.

« Fais ce que te dit ton papa, plus tard tu comprendras. Tu dois rester objectif et malheur si tu cherches à briser les mensonges que j'échafaude pour toi, moi qui t'aime et qui ne veux que ton bien. J'ai tout sacrifié pour toi, j'ai tout donné pour ton bonheur, quitté mon pays, quitté mes amis, ne brise pas le mensonge, mon fils, mon fils bien-aimé, source de ma joie, consolation de ma vie, ne brise pas l'artifice, il est ta protection contre la défaite, rempart à ta perdition. »

METEOR CITY, ARIZONA – TWIN ARROWS, ARIZONA

« Il me suffirait de tourner le volant à droite, et tout s'arrêterait, tout se terminerait, chute sublime dans la bouche des canyons. Qui ne rêve pas de mourir englouti par la couleur des pierres ? La vérité n'aura plus aucune importance. Mais je ne tournerai pas le volant. Et pourquoi je ne tourne pas le volant, pourquoi je ne tourne pas ce putain de volant ? »

OceanofPDF.com

WINONA, ARIZONA

« Qu'est-ce donc que savoir a de si redoutable ? »

OceanofPDF.com

PHOENIX, ARIZONA

Il a parlé de fatigue, d'argent, de temps, de bowling, de paresse, de Mexicains, de frontières, de salauds, de voleurs, de pitié, puis il s'est tourné pour ordonner d'une voix forte que l'on apporte à boire et à manger à ses invités. Ses longs bras osseux accompagnaient ses paroles en de lents gestes d'oiseau, la main s'arrêtant à la hauteur de la bouche pour lisser du bout des doigts les poils qui garnissaient, de part et d'autre du sillon, sa lèvre supérieure. C'était bel et bien un mâle, il avait l'odeur d'un mâle et l'apparence d'un mâle, mais tout en lui relevait de la femelle.

Le lieu était immense. Il y régnait une température glaciale quand, à l'extérieur, il nous avait fallu fendre l'épaisse humidité de l'air, marcher sur le revêtement brûlant de la chaussée, dans l'odeur de goudron fondu, pour gagner l'entrée du bâtiment. Des tables, entourées chacune de petites banquettes, étaient placées face à un espace où vibrait le grondement d'objets ronds et lourds que des humains, en s'élançant, faisaient rouler au bout de leur bras pour abattre un ensemble de pièces cylindriques posées verticalement sur une planche en bois lustré à l'extrémité d'une allée.

Wahhch les a écoutés évoquer le pays, les paysages perdus, les jours qui passent, la vie qui n'a plus la saveur de jadis tandis qu'autour d'eux roulaient encore et encore les orbes de plastique, fracassant les cylindres, dans les cris de victoire, les rires et les bruits nés des mille objets du quotidien.

— Tu t'appelles Naji Obeïd ?

— Oui.

— Menn wéen ?

— Abou-l Zouz veut savoir de quel endroit du Liban tu es originaire.

— De Beyrouth.

— Mwârné ?

— Tu es maronite ?

— Oui.

— Ana manné metl Fadi. Befham Lfréncéwé, bass ma behhki mnihh.

— Abou-l Zouz dit qu'il n'est pas comme moi. Il comprend le français, mais il ne le parle pas bien.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir vous parler en arabe.

— Cheft chou 'emlit fina l-hharb ? Tlétettna lebnéniyyé w-ma fina nehkhé sawa.

— Voilà ce que la guerre a fait de nous. Nous sommes Libanais tous les trois et nous n'arrivons pas à nous parler.

— Kiff fina ncé'dak ya rayyis Naji ?

— Abou-l Zouz veut savoir comment il peut t'aider.

— Fadi m'a dit, hier, que vous avez connu Maroun Debch quand il était encore Maroun el Debch et j'aimerais, si vous voulez bien, que vous me parliez de lui.

Dans le regard de l'homme, une ombre a chassé une ombre, une tension est apparue à la commissure de ses lèvres avant d'envahir son visage.

— Maroun...

— Oui. Vous l'avez connu ?

— Il y a longtemps. On était petits... Ma' el Kataëb... Je ne le vois plus...

— Vous avez fait la guerre ensemble ?

— Oui, moi, j'étais dans sa section. Maroun voulait quelque chose, il m'appelait : « Abou-l Zouz ! Tu fais ça ! » Je faisais ça.

— Vous étiez avec lui à Sabra et Chatila ?

Les particules invisibles qui composent le tissu de sa peau se sont figées. S'il avait été l'un de mes congénères, il aurait attaqué, il aurait mordu le visage de Wahhch. Puis,

respirant, il s'est calmé, ses mains se sont décrispées et son sang s'est remis à courir dans ses veines.

— Enté menn wénn jééyé ta tes'alné sou'éléétt ?

— Il te demande pourquoi tu poses ces questions-là.

— Je veux comprendre.

— OK. Khalinné jéwbô bl frencéwé.

— Il veut te répondre en français.

— Nous, c'est pour venger les chrétiens, tout le monde voulait tuer les chrétiens, nous on a défendu les chrétiens, OK ?

— Écoutez ! Je ne suis pas là pour ça, je suis chrétien comme vous, maronite comme vous, Libanais comme vous. Je ne suis pas là pour ça, je suis venu parce que Fadi m'a dit que vous pouviez me confirmer certaines choses à propos de Maroun el Debch. C'est tout, après je m'en vais et vous n'entendrez plus parler de moi. OK ?

Dans la bouche de l'homme, il y avait des pierres sèches, des insectes agglomérés en poussière, des galets de dégoût jusqu'au fond de la gorge. Il a fermé les yeux. Il a respiré. Il a dit OK et c'était le début de l'effritement, désagrégation sédimentée des souvenirs.

— Alors ? Est-ce que vous confirmez ?

— Oui.

— Vous étiez avec lui ?

— Nehhna fetna bl avvwal.

— Ils ont été les premiers à entrer.

— Ballachna bé Chatila...

— Ils ont commencé avec Chatila.

— Wsolna 'achiyé...

— Ils sont arrivés le soir.

— L-yéhoud aloulna « tfaddalô ! »

— Les Juifs leur ont dit « Entrez ! »

— Ils nous ont dit « Vous allez tuer les terroristes à l'intérieur. » Nous « Oui. On va aller tuer les terroristes. » On est entrés. Maroun il marchait devant et tout de suite

Papapapapa ! Tatatatata Tatata Tatatatatata ! Papapapa !
Avec les Kalachnikovs. Tout le monde !

- Vous l'appeliez Wahhch el Debch, n'est-ce pas ?
- Oui. Maroun kén baddô ykoun awhhach wâhhad.
- Maroun voulait être le plus sauvage.
- Kén baddô ykoun « Légende ». Metl Batman.
- Il voulait devenir comme Batman. Une légende.
- Est-ce que vous connaissez son vrai nom ? Le nom qu'il avait avant d'être surnommé Debch ?
- Ma betzakkar...
- Il ne se souvient pas...
- Et est-ce qu'il est devenu une légende ?
- Ma ba'rif eza fina n-sammiya légende...
- Il ne sait pas si on peut appeler ça une légende...
- C'est-à-dire ?
- Il est entré et il a tué...
- Oui, mais vous êtes tous entrés et vous avez tous tué...
- Bass houwé esmo Wahhch el Debch...
- Mais il s'appelait Wahhch el Debch.
- Il a été digne de son nom, c'est ça ?
- Oui.
- Il a réussi ?
- Akîd !
- Bien sûr !
- Comment ?
- Léch baddak ta'rif ?
- Pourquoi tu veux savoir ?
- Mech darouré ta'rif.
- Ce n'est pas nécessaire de savoir.

J'ai vu Wahhch au carrefour de sa vie, je l'ai vu hésiter entre les mots. Plus rien ne retenait sa chute, sauf la vérité. Il lui aurait suffi de dire « Je veux savoir parce que Maroun el Debch est mon père » et tout se serait arrêté. Les deux hommes se seraient levés et se seraient enfuis, ou

l'auraient chassé, du moins ils auraient cessé de lui parler, et jamais Wahhch n'aurait été en mesure d'entendre les mots qui allaient cramer sa raison.

— Je voudrais vérifier une information à son sujet.

— Ayya information ?

— Il aurait sauvé un enfant palestinien du massacre, il l'aurait sauvé de la mort, il l'aurait caché et protégé, il l'aurait adopté et il l'aurait élevé comme son propre fils. Une rumeur affirme qu'il se serait conduit en héros, bravement, malgré les apparences, apportant son secours aux civils palestiniens. Je ne suis pas là pour mener une enquête et l'amnistie de 1991 innocente tout le monde de toute façon, mais je dois savoir s'il y a eu, parmi les miliciens chrétiens, des conduites différentes. Est-ce qu'il y en a qui se sont opposés ? Est-ce qu'il y en a qui ont pensé à la parole du Christ dont ils avaient fait tatouer le visage sur leur poitrine ? Est-ce qu'il y en a qui ont essayé de s'interposer devant leurs frères d'armes, leurs amis ?

— Il y en a, quand ils ont compris ce qui se passait, qui sont partis. N'est-ce pas, Abou-l Zouz ? Ils ont dit : « Nous on ne veut pas » et ils ont quitté.

— Oui, mais moi je vous parle de ceux qui ne sont pas partis, qui sont restés, qui ont fait croire à leurs camarades qu'ils tuaient et qu'ils prenaient part à la boucherie, mais qui, en vérité, venaient en aide aux Palestiniens !

— Ma hhadann !

— Abou-l Zouz dit personne. Mazboutt. Ceux qui sont restés, ils ont tué. C'étaient les ordres. Nous étions des chrétiens et on voulait venger la mort de Bachir qui protégeait les chrétiens.

— Et Maroun el Debch n'a pas sauvé un enfant palestinien ? Il ne l'a pas fait ? Vous me le confirmez ?

— Je te l'ai dit hier, on est entrés pour tuer pas pour sauver.

— Mbalâ...

- Kiff« Mbalâ » ?!
- Mbalâ. Maroun Khallass walad...
- Maroun Khallass walad... ?!!
- Quoi ?... Qu'est-ce que vous dites ?
- Abou-l Zouz dit que oui.
- « Oui » quoi ?
- Oui, il a sauvé un enfant.
- Sabé... tlét, arba' snînn.
- Un garçon de trois, quatre ans. Il l'a sauvé.

Un incendie ravageait les yeux de Wahhch, ils brillaient de mille feux, le cœur allait lui sortir de la poitrine.

- Vous étiez là ? Vous avez vu l'enfant ?
- Oui. Je l'ai tenu.
- Vous l'avez tenu ?!!
- Oui.
- Avec vos bras ? Vos mains ? Avec ces bras-là, ces mains-là ?
- Oui...
- Pourquoi vous l'avez tenu ?
- Je l'ai tenu pendant que.
- Pendant que quoi... ?

Wahhch s'est mis à hurler « Pendant que quoi ! » et ce « quoi » était comme un aboiement venu des abysses déchirés de son ventre. Les deux hommes en sont restés pétrifiés. « Excusez-moi, leur a-t-il dit, mais je cherche depuis si longtemps. »

- Qu'est-ce que tu cherches ?
- Cet enfant. Je le cherche depuis toujours, je le cherche depuis que j'ai appris son existence, je me suis si souvent mis à sa place, je pourrais avoir son âge, j'ai certainement son âge, je suis sans doute né le même jour que lui, et sans doute que sa mère était ma mère et que nous avons partagé le même ventre. Je suis comme vous, chrétien, maronite, et ce qui m'a empêché de participer au massacre, c'est mon âge. L'âge, ce n'est rien, il ne rassure

pas, il ne protège même pas ! Vous le savez mieux que personne puisque des enfants morts, vous en avez vu plein. Leur âge ne les a pas protégés, ça ne prouve rien, l'âge. Au contraire, ça nourrit le doute. Si j'avais eu votre âge, si j'avais fait partie de votre génération, sans doute j'aurais pris les armes et sans doute j'aurais pleuré de rage à la mort de Bachir, j'aurais foncé vers les camps et moi aussi j'aurais posé les gestes que vous avez posés. Je le sais, je suis sûr, c'est inscrit dans mon sang ! Alors l'existence de cet enfant, sa survie, le fait que l'un d'entre vous ait pu le sauver, ça signifie que j'aurais pu le sauver aussi. Je ne suis pas là pour vous juger, ce n'est pas à moi de le faire, et vous juger ce serait me juger moi, juger celui que j'aurais pu être, mais si je peux me reconnaître dans le crime, je peux aussi me reconnaître dans le courage. J'ai besoin de savoir si ce courage a existé, si Maroun Debch a réellement sauvé ce garçon. Est-ce qu'il l'a sauvé ?

Il y a des bêtes au milieu de la forêt qui rusent et jamais elles ne font face au combat, mais lorsqu'au cœur de la clairière elles se retrouvent sous la lumière, elles foncent sans s'effrayer vers leur ennemi. Ainsi, l'homme aux longs bras osseux, ce mâle qui avait tout des gestes de la femelle, s'est avancé, a hoché la tête, cessant de lisser les poils de sa lèvre supérieure, cessant de bouger, cessant de fuir.

— Haydé kénitt téné laylé.

— C'est arrivé la deuxième nuit.

Il s'est tu. Il hésitait. Les humains, ainsi, enjoignent aux chiens qu'ils portent en eux de mener des combats à mort pour savoir ce qu'ils doivent faire et comment ils doivent agir.

— Ma khbbarta la hhadann hal laylé...

— Il ne l'a jamais racontée à personne, cette nuit-là...

— Lézim khabbir bel 'arabé la t'ékhezné.

— Il dit qu'il doit raconter en arabe, sinon il ne peut pas.

— Tu traduis tout ce qu'il me dit.

— Oui, oui.

Les sons ont commencé à sortir de la bouche de l'homme. L'un parlait et l'autre reprenait les mots pour les redonner à Wahhch, manège vocal au milieu des jeux, des bavardages, de la musique et des va-et-vient des humains s'élançant, masse rotonde au bout du bras.

— Tu dois comprendre, avant tout, que nous, la section de Maroun el Debch, on s'occupait de la drogue. C'est pour ça que personne n'osait nous tenir tête. Maroun nous a choisis un à un, nous étions triés sur le volet. Sabra et Chatila devait être un chef-d'œuvre. On voulait anéantir tous les Palestiniens parce qu'ils ont causé le malheur de notre peuple et de notre pays, parce qu'ils ont en haine les chrétiens. On voulait que ce soit grandiose. Un feu d'artifice. Tout le monde devait s'en souvenir. Maroun est venu nous voir. Il nous a demandé si nous étions prêts. On lui a dit que nous étions prêts à le suivre en enfer. Il a rigolé. Il a dit que l'enfer, ce serait pour plus tard, mais que si nous étions d'accord, nous allions tout de suite acheter nos tickets en éteignant toute possibilité de salut pour nos âmes. Il a dit que nous n'allions pas faire comme les faibles qui croient devenir des martyrs en faisant seulement sacrifice de leur vie et après vont au paradis. Le vrai sacrifice, a dit Maroun, c'est le sacrifice de l'âme. On lui a dit qu'on était d'accord. Alors on a pris de l'héroïne pure, de la cocaïne pure, tout ce qu'on avait, et on y est allés en chantant. On se sentait puissants, la nuit n'allait pas se terminer, elle allait durer mille ans. On s'est rués avec des cris de fous. On tuait lentement, pour faire souffrir. C'était à celui qui allait tuer le plus lentement possible. Les Palestiniens étaient comme des instruments de musique entre nos mains et chacun essayait de leur faire sortir une note de douleur qu'on n'avait encore jamais entendue. Les Juifs nous donnaient du matériel. Ils nous éclairaient. C'était comme un film qui passe au ralenti. Tout était jaune et rouge. Jaune des lumières, rouge du sang. On entraît dans les maisons et on mitraillait, on égorgeait, on rajoutait

du rouge au rouge. L'un d'entre nous, un fils de boucher, il cherchait les bébés. Il criait partout Sortez les bébés, sortez les bébés ! Quand il en trouvait un, il lui ouvrait le ventre, il lui arrachait le foie et le mangeait tout fumant, tout chaud. Le bébé, il le jetait comme un sac vide. Je riaais parce que je voyais bien qu'il avait complètement oublié que c'était un bébé qu'il avait entre les mains. Il avait oublié. Il devait croire qu'il avait le papier cellophane pour tenir son shawarma. Dans sa tête, il jetait le papier. Maroun nous disait d'éteindre notre âme, de la sacrifier pour Bachir. Et on cherchait ce qu'on pouvait faire pour réussir à éteindre nos âmes. Maroun disait que quand on ne ferait plus de différence entre un sac-poubelle et un Palestinien, alors notre âme serait sacrifiée, on aurait réussi. On est arrivés dans un endroit où il y avait une écurie. Avec des chevaux pour la boucherie. Maroun était en tête. Il est entré. Il est ressorti avec une famille. Un couple, leur fille et leurs deux garçons. La fille devait avoir dix-huit ans, le fils dix ans et le dernier quatre ans. Quelque chose comme ça. On les a plaqués contre le mur. On était sept. On commençait à s'ennuyer. Tout ce qu'on pouvait faire, on l'avait fait : violer, torturer, découper, manger... on voulait plus... L'homme nous suppliait de laisser vivre ses fils, sa fille, mais nous on dansait, les supplications on ne les entendait plus, elles étaient comme le zzzzzzzzz des mouches. Maroun a dit qu'on allait faire du théâtre. Quand il était petit, il aimait faire du théâtre avec les frères franciscains. Ça nous a amusés. On allait les tuer l'un après l'autre en les obligeant à regarder le spectacle. On a pris notre temps. Il y avait une fosse à purin. On l'a creusée avec le bulldozer, c'est devenu un grand trou. On a commencé avec le fils aîné. Ils se sont tous mis à hurler. Il s'appelait Issâm. Je me rappelle parce que j'ai encore les cris de sa mère dans les oreilles. Elle n'arrêtait pas de l'appeler par son nom. Le père s'est jeté contre le sol et a commencé à manger la poussière, la sœur a caché contre

son ventre le visage du plus petit, elle lui a bouché les oreilles pour qu'il n'entende pas les cris d'horreur de son frère. Le frère pleurait. Maroun lui a baissé son pantalon. Le garçon avait tellement peur qu'il a fait caca. Maroun lui a rentré son couteau par-dérrière et il lui a élargi autant qu'il pouvait son anus. La mère est devenue folle, elle s'est mise à se cogner la tête contre le mur. Il a fallu l'arrêter parce qu'on ne voulait pas qu'elle s'assomme. Du lait a commencé à sortir de ses seins. On l'a bu en la tétant. Nous on riait. On riait aussi de voir le trou dans le derrière du garçon. C'est devenu large, un trou comme ça ! Maroun lui a rentré une grenade dedans, il l'a décapsulée, et a poussé le fils dans le fond de la fosse. Il a explosé. Il est ressorti en feu d'artifice, un bras ici, un bras là. On a applaudi. Ensuite ça a été le tour du père, et puis la mère, on lui a coupé les seins, on l'a obligée à nous remercier de la tuer avant sa fille et son plus jeune fils. Elle a dit merci, Maroun l'a égorgée et on l'a jetée dans le trou. Maroun est allé chercher la fille. À moi, il m'a dit de tenir le plus petit pour qu'il ne s'enfuie pas. J'ai fait ce qu'il m'a dit. Il ne devait pas avoir quatre ans, mais quand on est venus l'arracher à sa sœur, il s'est débattu de toute sa force. J'ai dû le mettre au sol et l'accrocher avec mes bras et mes jambes pour arriver à l'immobiliser. Il appelait sa sœur. Je dois dire que c'était déchirant. Je me disais que j'avais encore une âme. Il l'appelait « Hala ! Hala ! » et moi je voulais qu'il se taise. Je ne peux pas l'oublier. Ça se voyait que c'était elle qui s'occupait de lui parce qu'il n'a pas autant hurlé à la mort de sa mère. Maroun a déshabillé la fille et il a dit à ses hommes de s'amuser. Elle était vierge. Les trois premiers l'ont prise en même temps, un par-devant, l'autre par-dérrière et l'autre dans la bouche. Après, ça a été le tour des deux derniers. Maroun m'a dit « Abou-1 Zouz, je te réserve la prochaine, tu passeras ton tour pour celle-là. » L'enfant, lui, il s'était calmé. Il ne pleurait plus. Il regardait mais il n'était pas agité. Comme s'il regardait un match de

football. Je crois qu'il était frappé par ce qu'il voyait. Il ne savait pas que ça pouvait exister. Moi, je crois, que mon âme s'est éteinte à cet endroit. Pas d'avoir tué et fait souffrir, mais d'avoir obligé ce petit à regarder ce qu'on faisait à sa grande sœur qui devait être la personne qu'il aimait le plus au monde. Les deux ont fini de faire ce qu'ils avaient à faire avec elle. Maroun l'a jetée par terre, sur le ventre, il lui a écrasé le cou avec le pied, il lui a pris les cheveux, elle s'est cambrée, il a pris une lame de rasoir dénudée, il a tracé un cercle autour du crâne de la fille, il a tiré et il lui a arraché tous les cheveux de la tête avec la peau, comme dans les films d'Indiens. Un scalp. Il a dit qu'il voulait qu'elle meure chauve et laide. On croyait que c'était terminé, mais Maroun n'avait pas fini. Il voulait être Wahhch el Debch et qu'on s'en souvienne. Il a fait ce que j'ai vu de plus brutal. De toute ma vie. Il l'a relevée debout, il lui a ouvert le ventre du bas vers le haut avec le rasoir, sans la tuer, il a rentré son sexe et il l'a perforée jusqu'au fond de son ventre, il a commencé à aller et venir, il l'a baisée dans la plaie, il l'a tuée avec son sexe. Elle lui a vomi dessus, comme si elle voulait l'insulter, il a éjaculé son sperme, il est sorti et elle est tombée. Il l'a jetée dans le trou. Il a essuyé son sexe. Il a dit que cette salope l'avait taché mais qu'il ne voulait pas mettre son sexe là où ses hommes venaient de mettre le leur, parce qu'il n'était pas un pédé. Il ne voulait pas tremper son sexe dans leur sperme à eux. Que lui il n'était pas pédé et que c'était pour ça qu'il avait perforé un autre vagin à la fille. Pour pas toucher avec son sexe au sperme de ses hommes. On lui a dit qu'il était incroyable. Il était content. Il restait le plus petit. Maroun lui a demandé comment il s'appelait, mais le petit n'a rien répondu. Maroun a ordonné aux autres d'aller chercher les chevaux dans la grange. Ils sont partis. Maroun m'a dit « Abou-l Zouz, tu vas l'enterrer vivant, mais je veux que tu lui laisses de la place pour respirer. Qu'il puisse vivre au moins trois heures sous la terre. » Je lui ai

dit OK, pas de problème. Il m'a dit que ça devait rester entre nous. Je lui ai dit OK, OK, tout ce qu'il voulait. On a fait ça. Il a demandé au fils du boucher de démembrer les bêtes. Il les a démembrées, on a jeté les troncs des chevaux dans le trou et on a coincé le garçon au milieu. Il nous regardait comme si on lui faisait essayer un costume pour la Sainte-Barbe. Il ne disait rien. On rigolait. Il se laissait faire. Je l'ai mis entre quatre têtes posées en carré. Maroun m'a dit de tout enterrer. C'est ce que j'ai fait, j'ai bouché le trou. Puis, comme il restait les jambes des chevaux, on les a prises par paires et on en a fait douze croix sanglantes qu'on a plantées tout autour de la fosse et nous sommes partis. Plus tard, je suis revenu avec Maroun. Il n'y avait personne. Je l'ai aidé à dégager la terre. On a retrouvé le garçon. Il était vivant, il grinçait des dents... Maroun l'a pris et il s'est enfui. Et voilà. C'était fini. C'est tout. C'était fini oui. Mais c'est fini et c'est pas fini. C'est jamais fini. Je veux te dire quelque chose. Ça va faire trente ans et par le Christ que j'aime plus que ma vie, toutes les nuits, dans mon lit, quand je ferme les yeux pour dormir, je pense à cet enfant sous la terre et, c'est plus fort que moi, j' imagine ce qu'il a ressenti au milieu des animaux. Comme s'il était encore là, encore vivant. Je le jure, par le Christ.

Les orbes roulaient, roulaient, les cylindres chutaient, tombaient, les voix se diluaient dans la vague de leur écho.

— Mais pourquoi ! Pourquoi il l'a sauvé ? Pourquoi il ne l'a pas tué avec sa famille, pourquoi il l'a séparé ?

— Pourquoi ?

— Oui ! Pourquoi il a fait ça ?

— Parce que Maroun voulait un garçon. Kén 'endo benténn, bass ma kén 'endo sabé.

— Il avait déjà deux filles et il voulait un fils.

— El rejjél bala sabé, yallé bass byijî banétt, mech rejjél.

— Un homme qui ne donne pas de garçon, qui ne donne que des filles, ce n'est pas un homme.

— Je ne comprends pas.
— ‘Aqîm.
Le second homme s’est tu, stupéfait.
— ‘Aqîm !!?... Maroun el Debch ‘aqîm ?!
— ‘Aqîm.
— Quoi « ‘Aqîm », qu’est-ce que ça veut dire « ‘Aqîm » !
— Ça veut dire que Maroun il ne peut pas avoir d’enfant.
— Je ne comprends pas...
— Son sperme n’est pas bon... Il ne fait pas de foetus...
— Stérile ?
— Stérile. Oui.
— Mais non ! Il a deux filles, vous venez de le dire, il ne peut pas être stérile !
— Non.
— Comment non ?
— Mech banétô...
— Il dit que ce ne sont pas ses filles...
— Honn-l darbé !
— C’est ça le problème.
— Maroun kén baddô ykoun abadâyy.
— Maroun voulait être viril.
— Bass kén ‘aqîm.
— Mais il était stérile.
— Atal el hakim yallé allô yéha.
— Il a tué le médecin qui le lui a annoncé.
— Banéto, henné banétt khayyo.
— Les filles, ce sont les filles de son frère.
— Lamma khayyo métt, Maroun tjawwaz mart khayyo.
— Quand son frère est mort, il a épousé sa belle-sœur.
— Bass ma kén fi sabé.
— Mais son frère n’avait fait que deux filles.
— Akhad e-ssabé, w harab...
— Il a pris le garçon et il s’est enfui.
— ... Comment il s’appelait ?... Son frère Issâm, sa sœur Hala, mais lui... le garçon... le fils de l’homme... Comment il

s'appelait... ?

— Ma ba'rif.

— Il ne sait pas.

— Ma ba'rif la enno ma hhadann 'ayyattlo, ma hhadann sammé.

— Le garçon, on ne connaît pas son nom parce que personne ne l'a appelé par son nom.

Wahhch a voulu avaler sa salive mais sa gorge, trop nouée, ne parvenait pas à déglutir. Rien, à l'heure des noirceurs, ne peut espérer franchir l'isthme du gosier.

— Maroun Debch, vous l'avez revu ?

— Ma ba'rif wayno w-ma baddé a'rif.

— Il ne sait pas où il est et il ne veut pas savoir.

— Ana halla' hônn, bé Phoenix. Kell chi mnihh.

— Maintenant il est là, à Phoenix, et tout va pour le mieux.

— Oui, mais qui peut encore espérer renaître de ses cendres ?

— Lézim n'ich.

— Abou-l Zouz dit qu'il faut bien vivre.

— Non. Pas toujours. Pas forcément.

SENTINEL, ARIZONA - AZTEC, ARIZONA

Il roulait en hurlant, en pleurant, invoquant des noms, des prénoms, des bêtes, oiseaux, insectes, poissons, reptiles, fauves, bovins, frappant contre le volant, rouant de coups sa poitrine, sa tête, son visage, et laissait entendre les cris anciens, tus, avalés, enfoncés au creux de son ventre, ensevelis sous les croûtes défaites de sa mémoire.

OceanofPDF.com

MOHAWK, ARIZONA

Je vais crier, je vais hurler jusqu'à ce que tu me répondes /
Est-ce que tu savais qui était ton vrai père ? / Je m'en fous,
réponds d'abord à ma question / Celui qui t'a engendrée ! /
Est-ce que Najma le sait ? / Pourquoi ? / Pourquoi tu ne
nous l'as pas dit ? / Quelle famille, Nabila, tu voulais
protéger quelle famille ? / Tu ne vois pas qu'il n'y a pas de
famille ? / Non ! / Non !! / Personne ne se raconte la même
histoire, personne ne connaît les mêmes vérités, ni toi, ni
Najma, ni maman, ni moi / Je crie parce que tu ne peux
même pas imaginer tout ce qui crie en moi, tous ceux qui
crient à travers moi, et si tu les entendais, si tu entendais la
somme des silences ensanglantés, humains et animaux
confondus, tu t'évaporerai ma sœur, tu t'assécherais tu
m'entends ? Tu t'assécherais / Non je ne te rappelle pas je
vais raccrocher et à l'instant où je vais raccrocher je
cesserai d'être ton frère.

ARABIA, ARIZONA

Il a serré sa sœur dans ses bras « Najma, Najma » elle a serré son frère « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu as ? » Il ne répondait pas, répétant « Serre-moi, serre-moi » et il pleurait, l'embrassait, caressait son visage, caressait ses cheveux, embrassait ses mains, se mettait à genoux, serrait ses jambes « Ma sœur, ma sœur ». Elle s'est agenouillée à son tour et, répétant son nom, doucement, tendrement, Wahhch, Wahhch, mon frère, mon petit frère, elle est parvenue à l'apaiser. Je me suis approché, j'ai collé ma tête contre son dos. Il a retrouvé l'usage de la parole. Nous étions assis sur le terre-plein le long de l'autoroute où passaient en hurlant les voitures.

— Tu te souviens quand je suis arrivé à la maison ?

— Oui. Papa nous a réveillées. Il a dit qu'il avait sauvé un petit garçon de la tuerie et que ce garçon serait dorénavant son fils.

— Il était content ?

— Il n'a jamais cessé d'être heureux depuis cette minute-là.

— Najma...

— Quoi ?

— On ne se reverra peut-être plus, on se reverra peut-être dans très longtemps, ne t'inquiète pas surtout. Sois certaine que la vie est à moi dorénavant.

— Qu'est-ce qui se passe, Wahhch ?

— Non ! Prends soin de Nabila. Réconcilie-toi avec elle et fais-la parler, oblige-la à te raconter ! Promets-le-moi !

— Je te le promets.

— Embrasse-moi.

Elle l'a embrassée. Elle tremblait, effrayée par l'état de son frère qui s'était levé et m'avait enjoint de le suivre.

- Où vas-tu ? Wahhch, où vas-tu ?
- Faire le sacrifice de mon âme.

OceanofPDF.com

SANTA CLAUS, ARIZONA – LAS VEGAS, NEVADA

Il a parlé de la justice aux pieds d'airain, *aux cent pieds, aux cent mains, qui se cache sous de terribles pièges*. Il a parlé du guerrier qui trouve son arme dans le fond des rivières, il a parlé du contrat qui lie les hommes aux bêtes, il a parlé de ma race, il a parlé de sa race, il a évoqué les désastres que nous subissons et les désastres que nous choisissons. « Regarde ma main, m'a-t-il dit, un jour elle a été sous la terre. » J'ai regardé la main fabuleuse de l'homme dégagée de l'emprise du sol, elle ne tremblait plus. J'ai compris alors que le temps où il me sera demandé de plonger à mon tour au fond de la fosse pour libérer l'enfant des ténèbres et ramener son visage à la surface de la lumière était enfin venu. Nous arrivions. J'ai aboyé.

IV

HOMO SAPIENS SAPIENS

OceanofPDF.com

AUBERT CHAGNON – MÉDECIN CORONER

Les événements que je vais tenter de rapporter sont survenus il y a plus d'une année, pas très longtemps après le décès de ma femme, mais bien avant que ne me parvienne, par colis postal, le manuscrit du texte qui précède.

À cette époque, j'étais encore coroner et la chronologie des faits avait une certaine importance dans ma vie. Il me restait deux mois avant de prendre ma retraite, j'avais commencé à vider mon bureau et la perspective de ne plus avoir à mettre les pieds en ville pour me consacrer entièrement à mes poissons provoquait chez moi de grands éclats de rire. J'ai beaucoup aimé mon métier, mais le fruit était mûr. Il fallait le cueillir. En trente ans de carrière, peu de choses m'auront déçu. Trente années de cauchemars, de tueries, d'homicides, de drames et de tragédies m'auront permis de voir le plus effroyable et le plus beau du genre humain. C'est une position particulière, coroner, c'est un observatoire tourné vers les abîmes de l'Homo sapiens sapiens. Meurtres d'enfants, de femmes, d'hommes, commis par des hommes, des femmes, des enfants, et toutes les combinaisons sont possibles. Il en va ainsi depuis la nuit des temps. On a beau tourner la chose dans tous les sens, on a beau avoir essayé le détachement, l'amour, le pardon, la loi, la réincarnation, la démocratie, les utopies, les religions, on ne s'en sort pas : un dimanche matin, un homme, exaspéré par son voisin à cause d'une histoire de déneigement, le tuera à coups de pelle dans la face. Au cœur du grand chaos des âmes en déroute, le coroner est le gardien des faits. Ce n'est pas un policier, il ne porte pas d'arme à feu, il ne pourchasse pas les criminels, il n'enquête pas. Il s'occupe des faits. Qui est mort ? Où et

quand ? Dans quelles circonstances ? Qu'est-ce qu'il faut comprendre ? Est-ce que quelque chose aurait pu être fait ? Il ne va jamais au-delà de ces quelques questions. Il protège des vies, il fait des recommandations et il écrit des rapports d'investigation. Toujours. Selon le même plan, invariablement.

1. Cause probable du décès.
2. Identification.
3. Circonstances du décès.
4. Recommandations.
5. Conclusion.

Étape pénible pour moi, je le confesse. Ce n'est pas que je n'aime pas écrire, c'est la manière dont il fallait écrire qui me pesait. Les règles de rédaction sont strictes, il y a un modèle, il y a les termes appropriés, il y a les manières. C'est normal, il faut bien un jargon pour que tout le monde puisse se comprendre, mais ce que l'on gagne en clarté, on le perd en nuances et à force d'employer le même vocabulaire, les meurtres finissent tous par se ressembler.

Aujourd'hui, c'est terminé. Je n'écris plus comme avant. Ce que Wahhch Debch aura bouleversé et transformé dans ma vie a éveillé mon désir de dire autrement et d'écrire comme ça vient, de parler de moi, de m'investir, de pouvoir enfin dire « je » pour rattraper une partie du temps perdu. Les événements qui se sont déroulés, que je veux relater ici, et la période d'incubation nécessaire à mon esprit pour les absorber m'ont ouvert les yeux vers un monde que la réception de ce manuscrit n'a fait que dévoiler davantage. Il y a un mot anglais que j'aime beaucoup. To shed. To rid oneself of something not wanted or needed. Je veux me défaire de mes peaux... Mais je ne veux pas aller trop vite. Je ne veux pas raconter n'importe comment, même si ma main tremble. Les images, les métaphores, la poésie, je les laisse pour plus tard, une fois la chaleur du soleil et les colères des grands oiseaux entrées en piste. Pour l'instant,

je vais me contenter des faits qui prévalaient pour moi avant que tout cela ne survienne, puisque, comme je le disais, à l'époque j'étais encore coroner, qu'un coroner est le gardien des faits et que les faits en question étaient âpres. J'avais perdu ma femme, je quittais mon travail, j'étais devenu un homme transparent et d'autant plus méconnaissable que je m'en allais à la retraite avec un sentiment d'inachèvement.

Le décès de M^{lle} Léonie F. a été mon ultime dossier. Comme dernier tour de piste, j'ai été gâté. Un crime monstrueux et des intérêts qui dépassent mon autorité et le destin des êtres dévastés par cette tragédie. Je peux aujourd'hui en faire l'aveu : le refus des enquêteurs de la police fédérale d'arrêter l'assassin a mis quelques coups de hache dans l'idée que je me faisais de la justice. « Que Rooney ait commis ce meurtre c'est une chose regrettable, très regrettable, effroyable même, m'a-t-on dit, mais il est hors de question de procéder à l'arrestation de notre délateur principal et de réduire à néant deux ans d'enquêtes patiemment menées qui ont déjà coûté la vie à plusieurs de nos hommes dans notre combat contre le grand banditisme. » À moi de faire patienter la famille en leur racontant des histoires. Mais quelles histoires raconter à une mère, un père, un mari, un ami. Quoi inventer. Comment mentir.

La mort de Welson Wolf Rooney, survenue dans les semaines qui ont suivi, m'a libéré d'une situation devenue moralement impossible à tenir. Tout se terminait brutalement. Le meurtrier de Léonie F. était mort, le délateur avait disparu, aucun chef d'accusation ne pouvait plus être porté contre qui que ce soit. J'ai rédigé le dernier rapport d'investigation de ma carrière, j'ai fait mes recommandations dans lesquelles j'enjoins le ministère de la Justice à une plus grande prudence dès lors qu'il s'agit d'engager les services d'un criminel notoire pour infiltrer

des organisations criminelles, et j'ai tout remis au coroner-chef. Le dossier était clos, demeurait pourtant un terrifiant sentiment d'échec.

Je continuais à penser à cette femme ensanglantée au milieu de son salon, à son mari qui l'avait découverte, à son besoin si impératif de voir le visage de l'assassin pour se prouver à lui-même qu'il n'était pas celui qui avait fait « ça ». Ce n'était pas rationnel, bien sûr, mais je comprenais ce qu'il voulait dire. On a toujours besoin d'incarner l'incompréhensible, l'inenvisageable. Comment vivre sinon dans l'abstraction des corps disparus, si cette disparition ne revêt aucune forme ?

Quand j'ai appris que c'était lui qui avait tué, de ses propres mains, Welton Wolf Rooney, je n'arrivais pas à croire au meurtre prémédité, je n'arrivais pas à croire à un calcul de sa part, une préparation savamment orchestrée pour ôter la vie à l'assassin de sa femme. Les quelques fois où il m'a été donné de m'entretenir avec lui, je n'ai jamais décelé dans ses paroles le moindre mouvement de haine. Son chagrin était immense, mais il le séparait de l'homme qui lui avait valu sa perte. Il ne pensait pas en termes habituels de représailles ou de vengeance, il ne regardait pas le monde de ce côté-là de la lorgnette, il était étranger à ce genre de pulsion. C'était, du moins, ma conviction, une conviction sans valeur juridique puisque la chose s'étant produite aux États-Unis, l'affaire relevait à présent d'une tout autre juridiction. Je n'avais plus à m'en mêler. Je me disais : « Oublie, ce ne sont pas tes affaires, tu ne peux pas agir, occupe-toi de tes poissons ! » Malgré moi, je ne cessais de m'inquiéter pour lui. Il y a des êtres qui nous touchent plus que d'autres, sans doute parce que, sans que nous le sachions nous-mêmes, ils portent en eux une partie de ce qui nous manque. J'appréhendais le jour où l'on allait m'annoncer son arrestation et son inculpation pour homicide volontaire avec préméditation. En ce sens, le témoignage des deux adolescents que les hommes de la

police de l'Illinois ont réussi à dénicher a été pour moi un grand soulagement. La description qu'ils ont faite de l'altercation dans les eaux du ruisseau le disculpait de l'accusation de meurtre au premier degré. C'était un cas flagrant de légitime défense. Wahhch Debch n'a pas eu d'autre choix que de tuer Welson Wolf Rooney pour sauver sa propre vie. Je me suis informé quant aux chefs d'accusation qui pouvaient être portés contre lui. Aux États-Unis, l'un des aspects les plus importants du système judiciaire est la large discrétion dont jouit un procureur dans les affaires pénales, et bien qu'il y ait eu homicide, j'étais curieux de voir comment cette affaire allait être considérée.

La décision n'a pas tardé et les charges n'ont pas été retenues. Je crois que le témoignage des adolescents et le passé terrifiant de Rooney ont joué en faveur de Wahhch Debch, mais pour rendre effective cette décision, il fallait d'abord exécuter le mandat d'arrestation porté contre lui. Pour le libérer, il fallait d'abord l'arrêter. Or il demeurerait introuvable.

Le téléphone a sonné au milieu de la nuit. L'afficheur a indiqué le code régional 575, Nouveau-Mexique, plutôt rare lorsque l'on habite à Sainte-Émélie-de-l'Énergie, au nord de Montréal. J'ai décroché, j'ai reconnu sa voix, nous avons parlé. Je lui ai demandé de ses nouvelles, mais je n'ai pas abordé le décès de sa femme, je ne lui ai pas posé de questions sur la mort de Welson Wolf Rooney ni s'il était au courant de sa situation judiciaire, je ne lui ai posé aucune question qui aurait pu l'embarrasser. J'ai apprécié sa délicatesse. Il n'a pas cherché à me faire parler non plus, il m'a simplement demandé si je savais qu'il existait, au sud du Nouveau-Mexique, un petit village qui s'appelle Animas et m'a dit qu'il serait heureux si je venais l'y retrouver dans les prochains jours. « Il y a des paysages lunaires. Vers le sud, du côté de Tank Mountain, à midi, le soleil est si brûlant qu'on jurerait le voir danser dans le ciel. » C'était

exprimé sur un ton assez dégagé, comme une idée qui venait de lui passer par la tête, une improvisation, une envie de partager avec quelqu'un un paysage étonnant. J'ai dit Pourquoi pas, et nous avons raccroché.

Je n'ai pas dormi cette nuit-là. La mort de ma femme nous avait tous laissés exsangues et m'avait éloigné de mes amis, comme si la terre où j'avais les pieds s'était détachée, entraînée par une lente et douce dérive. J'étais devenu encore plus silencieux que je ne l'étais déjà. C'est mon petit-fils, celui qui baptise mes poissons de noms formidables, qui me l'a fait remarquer. « Grand-papa, tu deviens comme tes poissons ! » C'était vrai. J'aspirais, et j'aspire toujours, à m'entourer d'une coquille pleine d'eau où je pourrais me laisser flotter dans une léthargie dégagée de conscience. Ne plus ressentir la peine ou le manque, avoir, moi aussi, une mémoire inférieure à sept secondes. Dans ces circonstances, un coup de fil du Nouveau-Mexique de la part d'un plus désespéré que moi, pour aller le retrouver dans un village improbable, au nom tout aussi improbable, pouvait correspondre assez bien à mon état, sinon à mes aspirations.

J'ai atterri à Tucson, Arizona, après sept heures de vol et un changement à Denver, Colorado, j'ai loué une voiture et j'ai roulé vers l'est, deux heures durant, à travers un désert de feu, le long de la frontière mexicaine, pour arriver, en fin de journée, à Animas, New Mexico. Une chambre m'attendait au Jim & Dana RV Ranch, j'ai déposé mon sac et je suis sorti marcher dans la fournaise.

Il y avait une seule épicerie, fermée, une école, fermée, deux garages, l'un fermé, l'autre en vente, et un bar, The Rancher, ouvert, où l'on pouvait se restaurer. Je me suis installé, j'ai commandé un cheeseburger et j'ai essayé de comprendre ce que je faisais là. Je me rendais compte de l'absurdité de la situation et je constatais, en disposant avec le plus grand soin les tranches de cornichon sur la boulette de viande, que cette absurdité me plaisait. Je ne

savais rien. Ni comment trouver Wahhch Debch, ni comment l'informer de ma présence, ni s'il était encore là. J'ai demandé au serveur s'il voyait passer beaucoup d'étrangers, il m'a répondu que des étrangers, il en passait tout le temps, soit pour aller à l'est, vers El Paso, et traverser la frontière, soit à l'ouest, des touristes en route vers la Californie et le bord de l'océan. J'ai vidé mon assiette et j'ai contemplé le coucher du soleil à travers la grande vitre de la devanture, tout au bout de la rue principale qui s'ouvrait vers le désert et les sommets des Peloncillo Mountains, aux reflets mordorés, bourgogne et brun foncé.

Avant de quitter l'établissement, j'ai vérifié le numéro attribué au téléphone public installé près des toilettes, pour le comparer à celui qui s'était inscrit sur mon afficheur à la suite de l'appel nocturne de Wahhch Debch. Ce n'était pas le même. J'ai passé le reste de la soirée à visiter les cabines téléphoniques d'Animas City. J'en ai trouvé une sur Hildago Road, une autre sur Eldorado Road, une sur la 338 au coin de William Massey Drive, il y en avait une sur Ranchero Drive, mais sans téléphone à l'intérieur, et la dernière se trouvait sur Panther Boulevard en face de la station-service. Les numéros concordaient. Il m'avait donc appelé de là.

Je suis resté longtemps à l'intérieur de la cabine, à habiter le même espace physique qu'il avait habité, comme si la décalcomanie de nos positions allait m'apporter des réponses, m'indiquer comment le retrouver et m'apprendre ce qu'il était venu faire dans ce coin perdu. J'ai décroché le combiné, je l'ai collé contre mon oreille, je me suis imaginé dans sa peau, j'ai fermé les yeux et je nous ai revus, Madeleine et moi, nouvellement mariés, quand nous étions encore jeunes, le temps à nos pieds. J'ai retrouvé comme au premier jour le visage de celle que j'aurai aimée à la folie ma vie durant, sa gracile beauté qui me bouleversait tant, j'ai senti mon cœur battre, j'ai eu les larmes aux yeux, j'ai

revu notre appartement dans le quartier Saint-Henri, je me suis vu monter les escaliers, ouvrir la porte et j'ai eu la vision de Madeleine, dans toute la force de ses trente ans, étendue dans son sang, un couteau planté et planté et planté et replanté dans son sexe, dans son ventre, dans le corps de notre enfant, et j'ai eu envie d'éclater en sanglots. Je n'entendais plus les mots dans ma tête, je ne ressentais plus la parole, ou alors c'étaient des mots nouveaux, une parole nouvelle, qui étaient en vérité les mots et la parole de Wahhch que je ressentais en moi et qui me transperçaient, tout à coup, pour avoir touché de trop près à sa douleur. J'avais l'impression de respirer à son rythme et de parler avec sa langue et, en cet instant même où, penché à ma table, je tente de décrire à nouveau cette étrange transfiguration, les mots, sur le papier, semblent me glisser de la main de la même manière qu'ils doivent glisser de la sienne.

J'ai rouvert les yeux, j'ai enfoncé les boutons de mon propre numéro sur le clavier du téléphone et je me suis revu dans mon lit, à Sainte-Émélie-de-l'Énergie, et d'un seul mouvement, notre conversation, celle où il m'invitait à le rejoindre à Animas, a ressurgi, précise, ordonnée, avec l'impression d'entendre les mots vibrer contre les cloisons de la cabine où gigotaient quelques moucheron empêtrés dans les entrelacs d'une toile d'araignée. Je me suis traité d'idiot, j'ai raccroché et je suis retourné au Rancher qui fermait. Le serveur éteignait les lumières. Je lui ai demandé où se trouvait Tank Mountain. Il m'a indiqué la route en direction du sud, à une trentaine de milles d'Animas, une montagne solitaire au milieu de la plaine, en forme de tortue, où il n'y avait absolument rien à voir, sauf des cailloux et des serpents. Je l'ai remercié et je suis rentré me coucher.

La nuit durant, je n'ai pas réussi à trouver la moindre parcelle de sommeil. Des phrases nouvelles, des images, des sensations galopaient dans ma tête. Des visions,

prémices de quelque rêve, sont venues déformer la réalité, me laissant croire, par moments, que j'étais étendu chez moi, dans mon lit, par d'autres, que j'étais assis devant la fenêtre de mon bureau, les jambes allongées sur ma table de travail. L'idée d'éteindre la lumière me harcelait sans cesse, mais j'étais bien trop fatigué pour fournir un tel effort. Je me suis tourné et retourné, incapable de faire taire le ronron des fantasmes, incapable d'arrêter le tapis roulant des pensées, m'énervant, m'exaspérant moi-même, jusqu'à ce que je me décide à tendre un bras vers l'interrupteur. Mais j'avais beau baisser et relever le bouton, la lampe avait beau s'allumer et s'éteindre, rien ne changeait. « Tabarnac ! » j'ai pensé avant de tourner la tête vers la source de cette lumière pour découvrir le soleil derrière les vitres de ma chambre qui me regardait, si proche, si présent, si rond, si grand, si innocent, si bon, comme une bienveillance de sa part en prévision des visions qui m'attendaient. J'ai eu l'impression de le voir pour la première fois de ma vie, l'impression qu'il ne s'était levé que pour moi et que partout ailleurs, c'était encore la nuit, sauf ici, à Animas, New Mexico, dans cette chambre du Jim & Dana RV Ranch louée 37 dollars, cowboy's breakfast inclus. Je me suis levé, j'ai pris une douche, je suis sorti de ma chambre.

J'ai mangé une omelette mexicaine – trois œufs, une gousse d'ail, saucisses, oignons, piments –, j'ai englouti toute la viande qu'il y avait, du lard, du bœuf, du poulet, du canard, j'ai avalé ce que je pouvais avaler et j'ai vidé au complet une cafetière d'un jus de chaussette extraordinairement effroyable. Je me suis à nouveau informé de la route pour Tank Mountain. Dana et Jim, mes hôtes, m'ont indiqué la même direction que celle fournie, la veille, par le serveur du Rancher. Ils m'ont demandé ce que j'allais faire là-bas. Je leur ai parlé de la danse du soleil à midi dans la fournaise du ciel. Cela n'a pas eu l'heur de les impressionner. Ils ont hoché les épaules, m'ont encouragé à

me munir d'un chapeau, de deux grandes bouteilles d'eau et à prendre garde aux serpents. Avant de me laisser partir, ils m'ont signalé qu'aucun réseau téléphonique ne se rendait jusqu'à Tank Mountain et que je serais, par conséquent, coupé du monde.

J'ai roulé les fenêtres ouvertes, quarante minutes durant, sur une route droite, sans croiser une seule voiture. Il n'était que dix heures du matin et le cadran indiquait une température extérieure de 38 degrés. J'ai vu la silhouette de Tank Mountain se dessiner au loin, vibrionnant de chaleur. Animal préhistorique endormi sur la platitude rectiligne de la plaine, je ne pouvais en effet pas le manquer. Je n'en finissais pas de m'en rapprocher. La route semblait se diriger droit vers lui mais, peu à peu, elle a commencé à s'écarter vers l'est. Tout était d'un jaune ocre, comme recouvert d'une fine couche d'alabandine, on se serait cru à l'intérieur d'une pierre précieuse, grenat ou citrine, il n'y avait pas un brin d'herbe, pas un arbuste, pas même un cactus, rien, que le ciel, le soleil et le four insupportable à l'intérieur duquel je m'enfonçais.

J'ai quitté la route asphaltée et me suis engagé, sur la droite, le long d'un chemin de pierre. Je suis arrivé aux abords d'une rivière asséchée. Le chemin s'arrêtait là. J'ai éteint le moteur et je suis descendu de la voiture. Coroner, c'est être le gardien des faits. Les faits étaient implacables : Chaleur, aridité, solitude. J'ai repensé à la description que Wahhch Debch m'avait faite de l'endroit et il m'a semblé qu'elle ne correspondait pas tout à fait à la réalité : le paysage n'était pas lunaire, il était vénusien ou mercurien, en tout cas il relevait non pas d'un satellite froid mais d'une de ces planètes brûlées par la proximité du soleil. Au téléphone, il avait évoqué midi, depuis le sommet. Je disposais d'une petite heure pour y arriver. J'ai commencé à grimper en regardant où je posais les pieds. J'avais très peur des serpents. Qu'est-ce que j'étais venu faire ici ? J'ai écarté cette question de mon esprit et j'ai

continué à escalader jusqu'à ce que je sente la fatigue me gagner. Je me suis assis sur un rocher marron, j'ai vu passer devant moi, à travers les cailloux, une colonne de scorpions translucides, ambre, luisants dans la lumière. Une mère et ses petits. J'ai bu un peu d'eau, elle était déjà chaude, j'ai levé la tête et j'ai vu de grands oiseaux tourner au-dessus de moi, lents et lourds, ailes déployées, sans mouvement, comme portés par le souffle brûlant de l'air. C'étaient des charognards. Vautours ou autres. Ils m'ont repéré, ai-je pensé. « Je ne vous ferai pas ce plaisir-là » et j'ai repris mon ascension. J'escaladais déjà moins vite, la réverbération de la chaleur me compressait les tempes, j'avais l'impression de délirer. Me revenaient en mémoire des souvenirs anciens lorsque j'allais, enfant, avec mes oncles Arthur, Édouard, Maurice et Gabriel, à l'automne, chasser les bêtes sauvages, orignaux, ours et chevreuils, avant de nous en retourner aux abords du lac Paradis, là-haut, dans notre Abitibi natale, où nous passions plusieurs jours à camper. Ils me demandaient de leur lire les histoires que j'avais préparées en prévision de ces nuits trop merveilleuses. Ils m'écoutaient, me témoignant amour et admiration, illettrés tous les quatre qu'ils étaient. « Un jour, tu écriras la Bible ! » disait toujours Maurice, ému aux larmes de m'entendre, lui le plus sensible et le plus gigantesque de ces quatre fils de Bon Dieu. C'étaient des hommes tendres et justes, comme il ne s'en fait plus aujourd'hui en Amérique du Nord. J'ai pensé à eux couchés sous la même terre, et j'ai songé que j'aurais aimé, à cet instant, les avoir à mes côtés.

Je n'en pouvais plus. Je me suis arrêté à nouveau. J'ai levé la tête. Il restait une centaine de mètres avant d'atteindre le sommet. Les charognards étaient toujours là, plus nombreux, plus bas et plus lents. Qu'est-ce qu'ils faisaient ici ? J'ai bu une gorgée d'eau, j'ai retrouvé mon souffle, il était presque midi et le soleil au zénith. Aucune ombre nulle part, tout bouillait, même le silence. Je me suis

mis à prêter attention aux bruits, et c'est alors que j'ai perçu un premier geignement.

Au début, il m'a semblé entendre la rumeur du vent ou celle d'une voiture au loin puis, l'irrégularité de l'émission, la fixité de sa source m'ont convaincu qu'il s'agissait d'un son produit par quelque chose de vivant. Je me suis levé et j'ai continué à grimper. Près du sommet, un promontoire laissait voir le versant opposé de la montagne. La plaine glissait vers le sud, vers le Mexique, dont on pouvait distinguer les premières étendues. L'écho lamentable de la rumeur ne cessait d'augmenter. Je ne parvenais pas à en déterminer l'origine ni à en deviner la nature. Je me suis mis à me déplacer, à monter, à redescendre, à remonter de nouveau pour observer en fin de compte que le chemin vers le sommet m'en éloignait. Je suis revenu sur mes pas. Les gémississements étaient déchirants. Ils m'ont semblé si proches ! Un sentiment d'urgence m'a envahi, tous mes sens étaient en alerte et me commandaient de me dépêcher, de faire vite, le plus vite possible. Je me suis mis à dévaler la montagne, m'arrêtant tous les dix mètres pour écouter, puis, tout à coup, levant la tête, regardant à nouveau vers le ciel, j'ai vu la nuée monstrueuse de ces grands oiseaux macabres toujours plus nombreux à tourner au-dessus du même point en contrebas, et j'ai pensé aux Rois mages, à l'étoile de la Nativité, à la crèche de mon enfance devant laquelle je restais émerveillé lorsque, à chaque 25 décembre, je découvrais le petit rédempteur couché dans son lit de paille, et j'ai compris qu'il me suffisait de faire comme Melchior, Balthazar et Gaspard, de suivre les oiseaux noirs, de faire de leur horde ailée mon étoile, pour trouver ce que je cherchais.

J'ai commencé à lancer des appels tout en me disant que ce devait certainement être les cris de détresse d'une bête, puisque je ne percevais aucun mot. Un humain aurait laissé entendre une voix, une langue, en anglais, en espagnol, qu'importe. J'ai pensé aux clandestins mexicains qui tous

les jours tentent de traverser les frontières, j'ai pensé à Wahhch, j'ai pensé aux renards des plaines, aux loups des prairies, à une vache égarée, un cheval évadé, j'ai envisagé mille et une possibilités, mais jamais je n'aurais pu imaginer ce qui m'attendait au bout de ma course lorsque, finissant de dévaler le flanc de la montagne, contournant une grande dune de cailloux, j'ai abouti dans un ancien bassin asséché, sorte de plateau creux, pierreux, au milieu duquel s'agitait, dans une mare de sang, le corps dénudé d'un homme sauvagement mutilé. Je ne voyais pas bien son visage, mais cela ne pouvait être que Wahhch, lui seul m'avait indiqué cet endroit, lui seul désirait m'y retrouver à midi. Je me suis précipité pour lui porter secours quand, surgissant de nulle part, une ombre a bondi avec un aboiement si monstrueux que j'en suis resté pétrifié. J'ai reculé en hurlant, je suis tombé à la renverse, je me suis à demi assommé contre le sol. Je me suis redressé. Devant moi se tenait la créature la plus puissante qu'il m'ait été donné de contempler, un chien, proche du loup, noir, monumental, ossature de fauve, tigre ou lion, sauvage, vision infernale d'une bête née sans doute des entrailles de cette montagne. Il s'est avancé, masse compacte de muscles et de colère, il s'est penché sur moi, il m'a flairé le visage, les lèvres, les yeux, frottant sa truffe contre mon front, mes oreilles, la patte posée sur mon cou. Quelle sensation d'infini ! J'écris cela, bien des mois plus tard, vibrant de tout mon corps, comme si la bête était encore devant moi, conscient qu'il y a, dans mon élan pour raconter sa férocité, les élans et la voix de Wahhch. Comment aurait-il pu en être autrement ? Son monde s'infusait en moi à travers ce chien, cette montagne, cette chaleur et cet homme ensanglanté pareils à une invitation à la démesure des sentiments : « Je vous ai fait venir pour que vous puissiez témoigner pour moi. Mais je vous en prie, faites-le avec la langue que je vais inscrire dans votre chair. » Tout cela était visible dans les yeux de ce chien.

Cela était presque audible. Il m'a regardé, une série d'inflexions a traversé les muscles de sa gueule, puis il est retourné vers le corps de l'homme, il s'est approché de lui, il lui a uriné sur le visage, il a gratté le sol pour le recouvrir de poussière comme s'il lui crachait dessus, avant de le mordre à la cuisse et lui arracher un lambeau de chair. J'ai voulu m'enfuir pour chercher du secours, mais à peine je bougeais que le chien revenait vers moi. Les cris de l'homme étaient épouvantables, je me suis mis à l'appeler, à lui parler, à l'assurer de ma présence, en anglais, en français, en espagnol, et je voyais bien qu'il m'entendait. Était-ce Wahhch ? Il n'avait plus de langue, le bas de son visage avait été lacéré, une de ses oreilles arrachées.

Les charognards s'étaient posés sur les rochers ou à même le sol. Je sentais à travers leur excitation l'ombre imminente de la mort. Ils sautaient sur leurs pattes, lançaient des gloussements, sifflaient et marchaient, avides, en se dandinant, leurs ailes immenses déployées de chaque côté. Ils avaient l'air de rire. Au seuil de cet instant où la sauvagerie des bêtes s'apprêtait à se déchaîner, je sens combien la langue qui fut la mienne tout au long de ma vie est loin d'avoir l'ampleur nécessaire pour transmettre ce à quoi j'ai assisté. Il me faut toucher à la langue de l'enfance, retrouver, par la pensée, le calme du lac Paradis, asseoir l'âme de mes oncles en face de moi et leur faire le récit, de nuit, de la dévoration d'un homme. Il me faut à nouveau, non pas la décalcomanie des corps comme à l'intérieur de la cabine téléphonique, mais celle des esprits, le mien et celui de Wahhch, à l'intérieur des mots, pour dire ce que fut le supplice de celui que les oiseaux guignaient d'un œil ravi. Ils étaient à présent plusieurs à danser autour de lui. Ils s'impatienzaient, se donnaient des coups de bec, hurlaient, caquetaient, furieux. Ils devaient être une cinquantaine, l'un d'entre eux, parmi les plus imposants, avec une crête noire sur le haut du crâne, s'est envolé depuis son promontoire, il a dessiné un

grand cercle, juste au-dessus du corps, avant de se poser à côté de la tête puis, d'un mouvement vif et sec, il a planté son bec dans le visage de l'homme pour extraire un œil de son orbite et l'avaler. J'ai poussé un cri, le malheureux tentait de se débattre, je me suis mis à l'appeler, à faire de grands gestes, je voulais me lever, courir, mais à peine je tentais d'avancer que le chien se dressait. Je pleurais de rage, je me suis mis à l'insulter, à hurler, je jetais des pierres pour chasser les oiseaux, parvenant à en effrayer quelques-uns qui revenaient aussitôt vers leur proie, quand brusquement, sans qu'un seul signal ne soit donné, je les ai vus s'abattre sur l'homme, sauvagerie des sauvageries, dans un grand bruissement d'ailes, froissant ensemble leurs plumages confondus, s'acharnant sur le corps qui se tournait et se retournait. Ils l'ont lacéré, l'ont déchiré, se battant les uns contre les autres avec des cris furieux, des cris barbares, des cris rauques et macabres, ils se coursaient, des fragments de chair entre le bec, ils se volaient leur part, ils se mordaient avant de s'élancer à nouveau sur la dépouille. Ils l'ont démembré, séparant ses bras de ses épaules et ses jambes de son tronc, deux d'entre eux l'ont émasculé tandis que les autres avaient défait le nœud du nombril, épluchant la peau du ventre, l'ouvrant comme une fleur pour se partager ses entrailles, s'envolant quelques mètres au-dessus du sol, intestins accrochés à leurs serres, afin de les déployer dans l'air, les déchiqueter et les porter à leur bouche, morceau par morceau, avant de se jeter à nouveau sur le cadavre dans l'espoir de lui extirper un nouveau lambeau de viande. Ils se délectaient de tout, enfonçaient leur tête à l'intérieur de la carcasse, farfouillaient dedans comme s'ils cherchaient à atteindre l'âme de l'homme et la dévorer. Mais d'âme, il n'y avait pas, il y avait simplement ceci qu'il fallait nettoyer la charogne et à cette tâche, ils s'appliquaient avec attention, avec colère, et plus ils se repaissaient, plus leur rage était grande. J'avais l'impression d'assister à un rituel dirigé

contre l'humanité tout entière. Les oiseaux étaient fous de haine, de ressentiment, de rancœur, d'aversion, je ne voyais plus qu'un amas de plumes noires qui s'agitait en montant, en redescendant et en tournoyant dans un nuage de poussière, ils se sont mis à sauter, à bondir, à travailler du bec, j'entendais des bruits de craquement, des claquements secs, des fractures effroyables, jusqu'à ce qu'ils partent chacun avec des morceaux d'os, s'élevant très haut dans le ciel dans un concert de cris afin de les laisser choir et les faire éclater contre les rochers. Ils fondaient alors sur eux, s'abattant de toutes leurs forces, de peur qu'on ne leur vole leur bien, pour les récupérer et en ôter, avec la pointe de leur bec, la moelle qui s'y trouvait logée. Le crâne a roulé sur le côté, blanc, propre, nettoyé. La cage thoracique avait été lavée, lessivée du moindre ligament, du plus petit muscle, de toute graisse. Il ne restait plus rien de l'être humain qui se trouvait là et j'avais assisté, impuissant, à sa mise à mort et à sa disparition.

Les oiseaux se sont envolés. Je les ai vus s'éloigner, chacun dans sa direction, se dissoudre dans la vapeur brûlante du ciel. Le chien s'est levé. Je ne sentais plus aucune agressivité de sa part, je n'avais plus peur de lui. Je me suis levé à mon tour, il a fait un pas vers moi. Jamais je n'avais vu un pareil regard chez un animal. Il y avait une sorte de douceur impitoyable. Ce n'était pas de l'humanité, au contraire, il n'avait rien de l'humain et c'était ce qui le rendait fascinant, il était autre, tout autre que moi. Il a aboyé dans ma direction, il s'est retourné, je l'ai vu partir, courir, dévaler le flanc de la montagne et s'éloigner en direction de la plaine. Il s'enfuyait. Il n'était plus qu'un tout petit point noir. Je ne le quittais pas des yeux. Puis il s'est évanoui. J'ai cru, un instant, entrevoir un reflet métallique dans la lumière du soleil qui m'a fait penser à l'ouverture et la fermeture d'une portière de voiture, et peut-être ai-je deviné le bruit lointain d'un moteur.

Je suis retourné inspecter les lieux. La flaque de sang avait déjà séché, je me suis baissé et j'ai aperçu une corde de chanvre nouée. L'homme avait bel et bien les bras attachés derrière le dos. Ce n'était pas un accident. J'ai pris la corde et je l'ai glissée dans mon sac, conscient de l'infraction qui me rendait complice de ce crime, mais trop d'instinct animal venait de se déployer devant moi pour que je n'en sois pas moi-même traversé.

Je suis retourné à Animas. J'ai retrouvé la civilisation. J'ai averti la police du comté d'Hidalgo de ce que j'avais vu. On m'a dit de ne pas m'en faire, que ce genre de choses arrivait malheureusement souvent. Un imprudent se fait piquer par un serpent, il reste étendu là des heures jusqu'à ce que les oiseaux viennent tout nettoyer. On m'a fait faire une déposition, on m'a promis de me tenir au courant, flatté d'avoir affaire à un coroner québécois, et l'on m'a remercié.

Je ne me suis pas attardé. Les oiseaux avaient disparu, le chien était parti, le corps de l'homme s'était dissous, dévoré. Wahhch demeurait invisible. L'évanouissement de toutes ces forces brutes m'indiquait que je n'avais plus rien à faire ici et l'idée de passer une seconde nuit dans ce patelin me faisait froid dans le dos. J'ai pris la voiture et je suis retourné à Tucson.

Je suis rentré le lendemain à Montréal, je n'ai rien dit à personne, j'ai rangé la corde dans mon bureau et je me suis occupé de mes bêtes aquatiques. J'avais fait venir un grand aquarium japonais pour les poissons d'eau salée et j'ai commencé à le monter. Je voulais le poser au centre de la bibliothèque. Il fallait construire un support à l'intérieur duquel tout le système électrique devait être installé. Cela m'a pris une bonne semaine de travail, au cours de laquelle je me suis senti devenir de plus en plus distrait. Des phrases surgissaient, des mots, des sensations perdues il y a longtemps. J'interrompais mon travail et j'allais, sans réfléchir, noter ces fragments dans un cahier.

Le policier du comté d'Hidalgo avec lequel j'avais parlé, m'a cordialement contacté quelques jours plus tard pour me dire que les analyses avaient permis d'identifier la victime. Il s'agissait d'un homme âgé de soixante-cinq ans, originaire du Liban, nationalisé Canadien puis Américain, répondant au nom de Maroun Debch. Une enquête était en cours, mais tout laissait croire qu'il s'agissait d'un accident. L'étrangeté de l'affaire venait de ce que son fils, un certain Wahhch Debch, était lui-même recherché pour une affaire d'homicide dont les charges ne seraient pas retenues contre lui. Je lui ai demandé s'il existait un lien entre les deux affaires, il m'a répondu par la négative, il s'agissait sans doute d'une triste coïncidence.

Je me suis assis.

Wahhch Debch m'avait fait venir à Animas pour que je sois témoin de la mort de son propre père dont il avait dû attacher les mains pour l'empêcher de se défendre. Le sens de tout cela m'échappait, et tant que l'axe de ce sens allait m'échapper, j'allais devoir me demander ce qu'il fallait faire de cette corde rangée dans mon bureau. J'ai choisi d'attendre que Wahhch Debch se manifeste à nouveau ou que quelqu'un le retrouve.

L'attente a duré une année entière. Jusqu'à la semaine dernière, jusqu'à ce que je reçoive par la poste un courrier recommandé, une large enveloppe matelassée contenant un manuscrit original de deux cent vingt-sept pages, séparé en trois parties distinctes, - *Anima, veræ, Anima fabulosæ, Canis lupus lupus* - d'une écriture fine, serrée, facilement lisible, contenant très peu de ratures et un dessin au lavis noir.

Je l'ai lu. Livre de fiction qui raconte les faits. Depuis la mort de Léonie à celle de Janice, depuis la parole de Coach à la fuite des chevaux, depuis la mort de Chuck à celle de Rooney, depuis les célébrations de la guerre de Sécession aux combats de chiens de Virgil et depuis le vol du pick-up

abandonné près de Denver à la colère de Winona, tout était fidèlement rapporté, tout était réel et tout conduisait aux charognards de Tank Mountain. Pourtant, plus rien ne me semblait vrai. J'ai déposé le manuscrit sur la table et j'ai entendu le grand silence qu'il a produit en moi d'où ont émergé, comme le dirait un de ces animaux, cheval, mouche ou cochon, les cris de tous ceux qui sont morts dans le silence et l'oubli, enfants, femmes, hommes, bêtes et dieux, qui tapissent par couches épaisses les siècles et les ciels. C'était la nuit. Je me suis levé, j'ai cherché la corde de chanvre, j'ai fait un feu dans Pâtre de la cheminée et je l'ai brûlée. J'ai pris l'enveloppe. Le timbre indiquait qu'elle avait été expédiée deux semaines auparavant depuis un bureau de poste de Whitehorse dans le Yukon. Je l'ai brûlée aussi.

De quoi étais-je tout à coup devenu le complice ? Malgré la mise à mort d'un homme, je ressentais la joie d'avoir vu de mes propres yeux un animal de fiction, d'avoir eu le privilège de croiser le regard de Mason-Dixon Line dont j'écris ici le nom en tremblant, comme si je posais là un geste sacrilège. J'ai tenté de me remémorer son regard, de me souvenir de ce que j'avais ressenti lorsque je me tenais en face de lui et en cela, le dessin au lavis noir m'est devenu précieux. Je n'ai pas osé imaginer sa parole, non, cela je ne le pouvais pas. Cela ne m'appartenait pas, n'était pas de mon ressort. Tout au plus pouvais-je tenter de raconter, d'une manière nouvelle pour moi, éloignée de tous les rapports que j'ai pu faire au cours de ma carrière, dans une langue trempée dans celle de Wahhch, les derniers déroulements de son histoire pour les joindre à son propre manuscrit. Cela, oui, je me sentais en droit de le faire, puisque c'était à moi qu'il l'avait confié. Pour quelle autre raison, sinon, m'aurait-il demandé d'aller le retrouver à Animas ? Pour quelle autre raison, sinon, m'aurait-il demandé d'être témoin du châtement qu'il avait réservé à

celui qui avait tué ses parents, effaçant à jamais son nom et son prénom de la mémoire des hommes ?

Il y a quelques jours, j'ai demandé à un ami de la police fédérale de mener une petite enquête pour moi. Il m'a confirmé qu'un homme, une jeune fille et un chien aux dimensions hors du commun avaient été aperçus dans la ville de Whitehorse. Plus tard, un employé de la station-service de Pelly Crossing, au nord du 60^e parallèle, leur a fait un plein d'essence. Quelqu'un croit les avoir vus passer par Eagle Plains où ils auraient dormi, puis leurs traces se perdent du côté de Fort McPherson, à la frontière des Territoires du Nord-Ouest, par-delà le soixante-septième parallèle.

J'ai vérifié sur une carte. Je les ai imaginés tous les trois monter encore plus haut, pour arriver à Inuvik, attendre la glaciation, avant de poursuivre le long des chenaux gelés, vers Tuktoyaktuk, dans la baie de Kugmallit, ouverte sur la mer de Beaufort et le grand océan Arctique.

Que jetteront-ils dans le tumulte des vagues ? Que voudront-ils confier aux abysses ? Quelle douleur ? Quel chagrin ? Il existe, tout au fond des mers, des poissons monstrueux doués de parole, gardiens d'une langue ancienne, oubliée, parlée jadis par les humains et par les bêtes aux rivages des paradis perdus. Qui osera jamais plonger pour les rejoindre et apprendre auprès d'eux à reparler et à déchiffrer ce langage ? Quel animal ? Quel homme ? Quelle femme ? Quel être ? Celui-là, s'il remontait à la surface, aurait à l'intérieur de sa bouche bleuie par le froid les fragments d'une langue disparue dont nous cherchons inlassablement et depuis toujours l'alphabet. Nous réapprendrions à parler. Nous inventerions des mots nouveaux. Wahhch retrouverait son nom. Tout ne serait pas perdu.



Mason-Dixon Line

OceanofPDF.com

NOTICE

L'écriture d'*Anima* aura nécessité, étant données la nature des multiples narrateurs et la géographie traversée par le personnage de Wahhch, un certain nombre de recherches et l'aide précieuse de plusieurs personnes que je tiens à remercier tant elles ont répondu généreusement à mes multiples questions.

L'écriture d'*Anima* a débuté en 2002 et s'est poursuivie, à des rythmes variés, jusqu'en mai 2012. Tout au long de ces dix ans, j'ai été amené, grâce aux lectures que je faisais mais aussi grâce aux créations théâtrales sur lesquelles j'ai travaillé comme comédien ou metteur en scène, à côtoyer la poésie et la langue d'autres auteurs dont certaines – et pouvait-il en être autrement ? – se sont gravées dans mon esprit de sorte qu'aujourd'hui des fragments se retrouvent à l'intérieur de mon propre texte. Je me devais de les relever ici tout en indiquant les passages des œuvres évoquées par Wahhch et par les autres personnages au cours de l'action, ainsi que les ouvrages de référence sans lesquels je n'aurais pas pu terminer ce roman.

Enfin, une fois la rédaction achevée, des personnes qualifiées ont mis la main à la pâte en prenant sur elles de vérifier la justesse des diverses langues qui traversent le récit. Il aurait été impensable de ne pas souligner leur précieuse contribution.

Je me permettrai de commencer par elles.

CRÉDITS

LA VÉRIFICATION ÉDITORIALE DE L'ENSEMBLE DU TEXTE a été assurée, sans compter ni faillir, par Monsieur Pierre Filion, dont le travail et les encouragements, ici, ont dépassé de très loin ceux qui incombent à son rôle d'éditeur pourtant déjà assez important.

TOUS LES PASSAGES EN ANGLAIS ont été vérifiés et corrigés, avec sa rigueur habituelle, par Madame Linda Gaboriau.

TOUS LES PASSAGES EN ARABE, arabe qui est, ici, sauf pour la berceuse que chante Wahhch à quelques reprises, celui de la rue tel qu'il est parlé au Liban, ont été vérifiés et retranscrits phonétiquement avec l'alphabet latin par Madame Rita Yazigi.

LE PORTRAIT DE MASON-DIXON LINE a été réalisé par Madame Sophie Jodoin : *Étude pour Anima*, 2012, conté et gesso noir sur mylar, 24 x 18 cm.

CITATIONS

Page 74. « Nous sommes tous des meurtriers mats certains choisissent de l'être », in Albert Camus, *Les justes*, © Éditions Gallimard, 1950.

Page 112. « Comme le rond vermeil s'imprime après avoir trop longtemps fixé le soleil », in Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, J'ai lu, 2004.

Page 180. « Les rêves qui montent dans la nuit », d'après Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, © Éditions Gallimard, 1952.

Page 193. « Où sont les courses folles ? Où sont les courses folles contre la lumière ? [...] à tous les cœurs dehors !! Soleils ! », in Bertrand Cantat et Wajdi Mouawad, « Dithyrambe au soleil », *Chœurs*, Actes Sud, 2012. Page 279. Tiré de l'hymne national américain.

Page 299. Tiré d'un chant patriotique américain écrit par Katarine Lee Bates.

Page 305 et page 314. Les paroles que chante Winona proviennent des chansons « Hutterite Mile » et « Splinters » du groupe 16 Horsepower (*Yours Truly*, Glitterhouse Records, 2011) ; elles ont été écrites par David Eugene Edwards.

Page 311. « La nuit était notre seule lumière », in Robert Davreu, *Au passage de l'heure*, Éditions José Corti, 2001.

Page 319. L'extrait du poème de Dylan Thomas est tiré de « Do Not Go Gentle into That Good Night », *Collected poems*, Orion, 2000.

Page 325. Descriptions inspirées de certaines séquences du documentaire *Valse avec Bachir* d'Ari Folman, Bridgit Folman Film Gang, Les Films d'Ici, Razor Film Produktion GmbH, 2008.

Page 326, Ces témoignages sont tirés du documentaire *Massaker* de Monika Borgmann, Umam Production & Dschoint Ventschr Filmproduktion, 2004.

Page 339. « Qu'est-ce donc que savoir a de si redoutable ? » in Sophocle, *Les Trachiniennes*, traduction de Robert Davreu, Actes Sud-Papiers, 2012.

Page 356. « La justice aux pieds d'airain, aux cent pieds, aux cent mains, qui se cache sous de terribles pièges », in Sophocle, *Électre*, traduction de Robert Davreu, Actes Sud-Papiers, 2012.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

LE SILENCE DES BÊTES, d'Élisabeth de Fontenay, Éditions Fayard, 1998. *TRAITÉ DE ZOOLOGIE*, en 45 volumes, sous la direction de Pierre-Paul Grassé, Masson et C^c, 1955.

ATLAS & GAZETTEER, Delorme Publishing, 2003 ; 2006 ; 2011.

« *FAT MEXICAN* » : *L'ASCENSION SANGLANTE DES BANDIDOS*, d'Alex Cain, Les Éditions de l'Homme, 2010.

LES DESSOUS DE KANESATAKE, de James Gabriel, Les Éditions des Intouchables, 2008.

VOYAGE EN MÉMOIRES INDIENNES, un film de Jo Béranger et de Doris Buttignol, Doriane Films, 2005.

NAMES ON THE LAND, de George R. Stewart, New York Review Books, 1945.

THE CIVIL WAR, documentaire de Ken Burns, ARTE Éditions, 2009.

LA GUERRE DE SÉCESSION : IMAGES D'UNE AMÉRIQUE DÉCHIRÉE, de Farid Ameer, Bourin Éditeur, 2011.

MISSOURI'S WAR, de Silvana R. Siddali, Ohio University Press, 2009.

ENQUÊTE SUR UN MASSACRE, d'Amnon Kapeliouk, Éditions du Seuil, 1982.

MÉMOIRES DE GUERRES AU LIBAN, sous la direction de Franck Mermier et de Christophe Varin, Sindbad/Actes Sud, 2010.

REMERCIEMENTS

Docteur Laurent Fanton à l'Institut médico-légal de Lyon. Madame Geneviève Guilbaut au Bureau du coroner du Québec. Benoît Lacroix, o.p. Marie-Josée Bastien pour le nom de la grue cendrée en langue wendat. Lynn Campbell de la mairie de Carthage, Missouri, Pascal Humbert, bassiste des 16 Horsepower.

Josh Grâce pour m'avoir initié au concours de bras de fer féminin. Jérôme Alexandre, qui m'a offert la phrase sur la grâce comme embrasement éternel.

Et aussi Georges Leroux, Pierre Krolak-Dalmon, Mélanie Traversiez Patrick Boucheron, Tiphaine Karsenti, Patrick Lemauff, Louise Otis, Stanislas Nordey, Robert Davreu, Constantin Bobas, François Ismert, Arnaud Antolinos, Gwenaëlle Aubry, Dorothée Duplan, Maryse Beauchesne, Marie Bey, Michel Simard et tout particulièrement, pour ses lectures aussi impitoyables qu'inspirantes, Charlotte Farcet, sans qui, vraiment, rien n'aurait été possible.

OceanofPDF.com

TABLE

I BESTIÆ VERÆ

II BESTIÆ FABULOSÆ

III CANIS LUPUS LUPUS

IV_HOMO SAPIENS SAPIENS

Notice

OceanofPDF.com

OUVRAGE RÉALISÉ PAR
LUC JACQUES, TYPOGRAPHE
ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN SEPTEMBRE 2012
SUR LES PRESSES
DE MARQUIS IMPRIMEUR
POUR LE COMPTE DE
LEMÉAC ÉDITEUR, MONTRÉAL

DÉPÔT LÉGAL
1^{re} ÉDITION : 3^e TRIMESTRE 2012
(ÉD. 01 /IMP. 02)
(Imprimé au Canada)

OceanofPDF.com